M

L'

S

DES

Qui co

de P

Avec u

Second

MEMOIRES
DE
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,
OU LA SUITE
DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LA HONTAN:

Qui contiennent la Description d'une grande étenduë de Païs de ce continent, l'interêt des *François* & des *Anglois*, leurs Commerces, leurs Navigations, les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE *de la Langue du Païs.*
Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

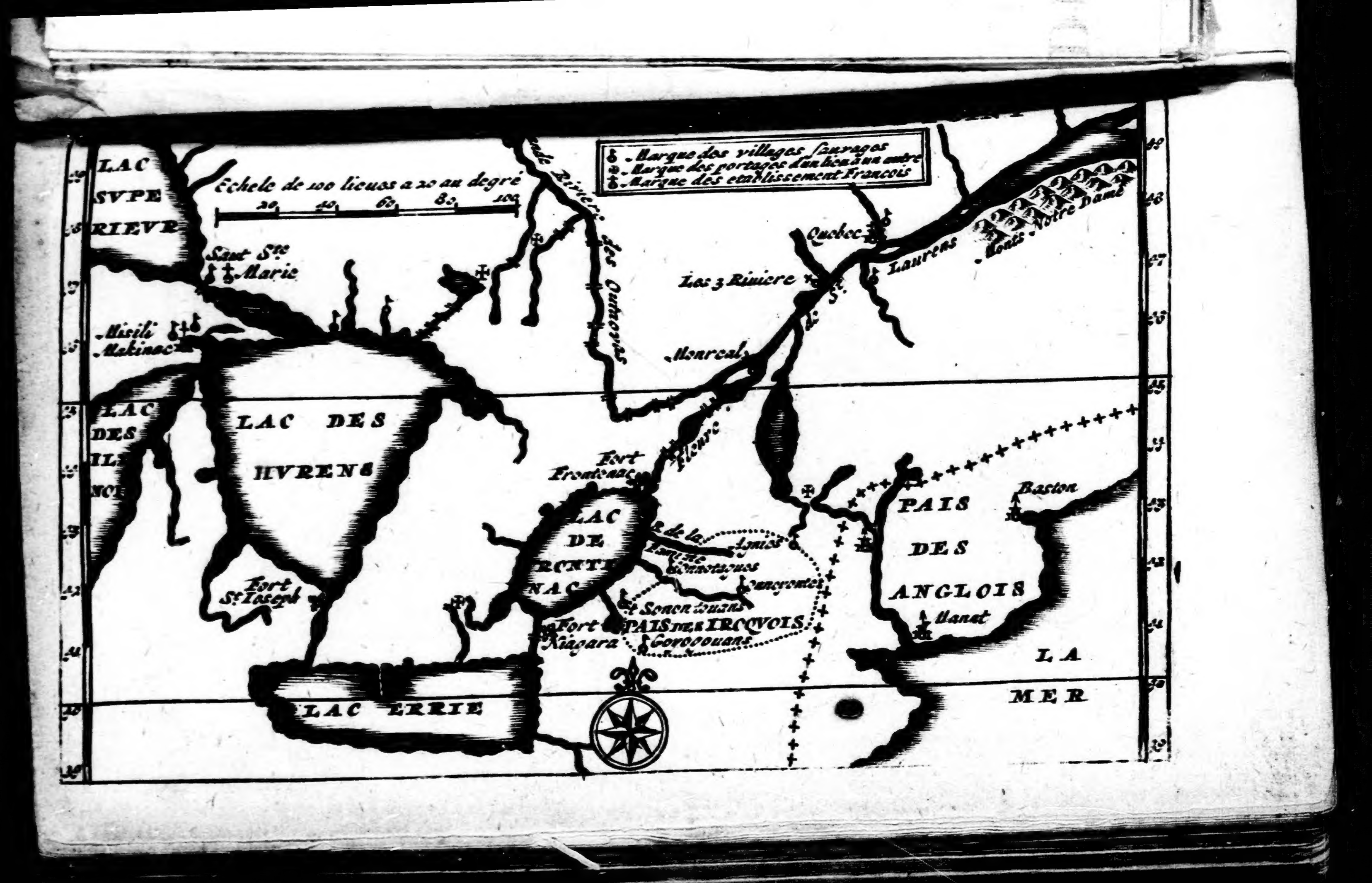
Seconde Edition, augmentée des CONVERSATIONS *de l'Auteur avec un Sauvage distingué.*



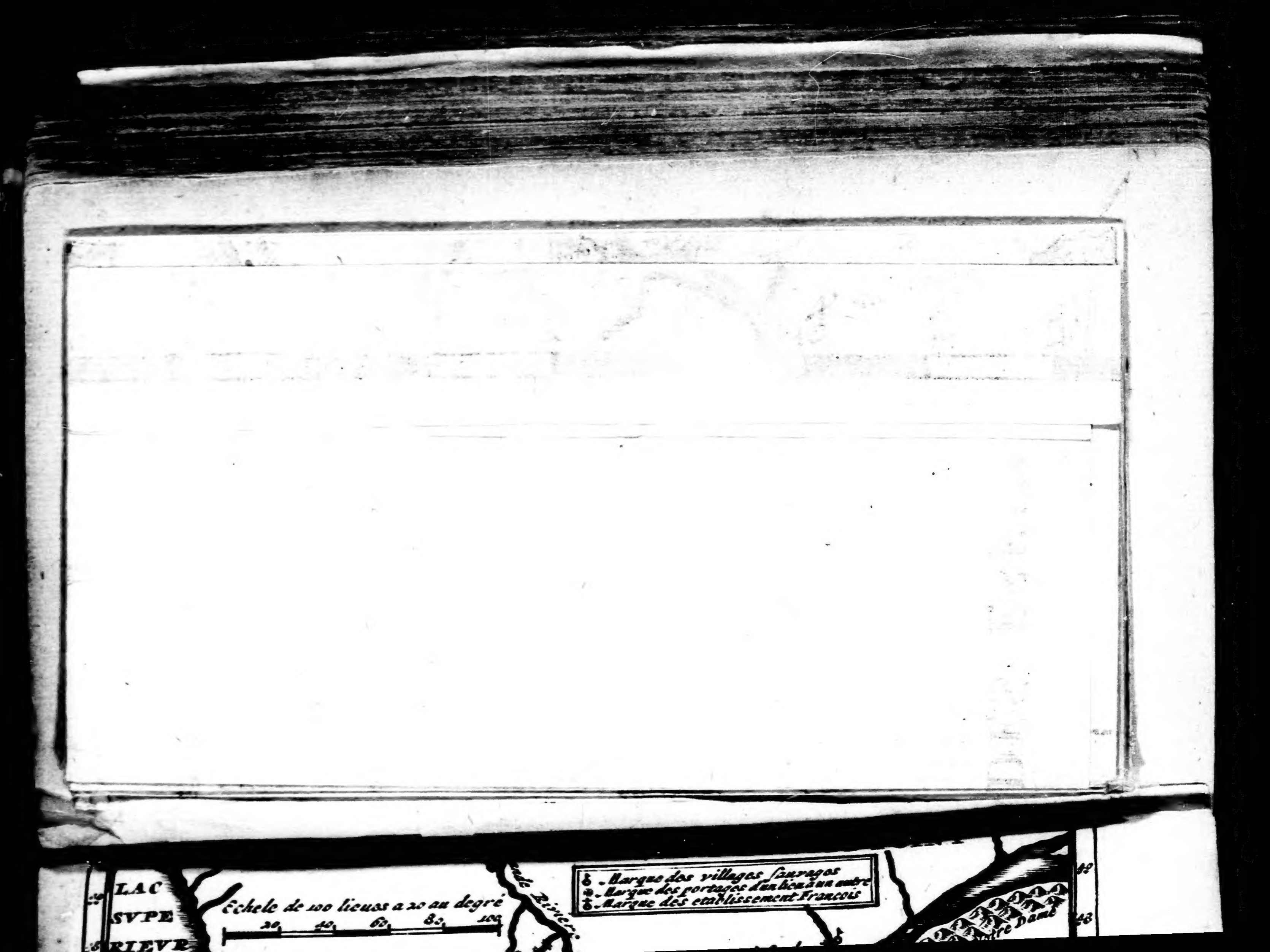
A LA HAYE,
Chez CHARLES DELO, sur le Singel.

MDCCVI.

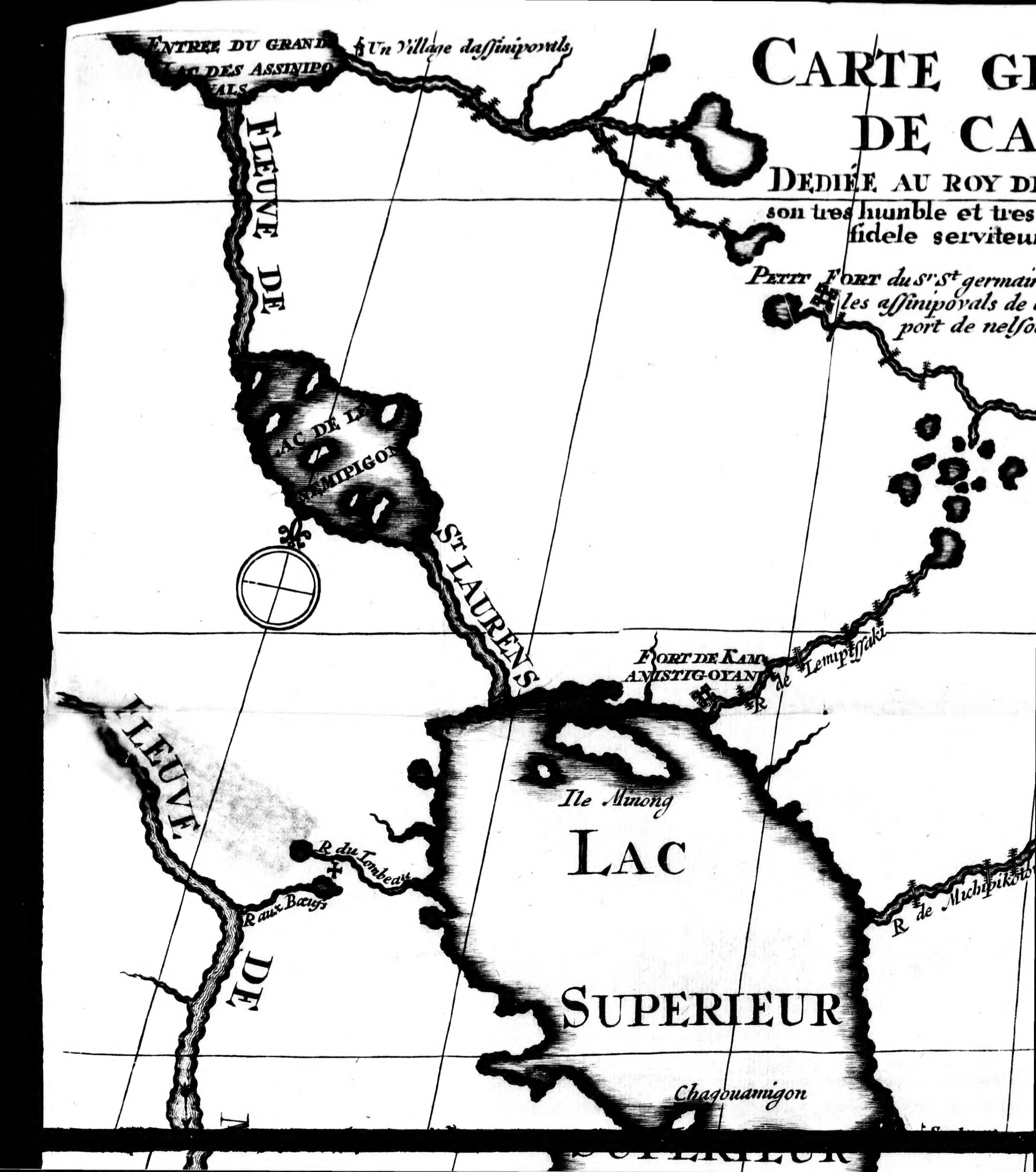




LAC SVPERIEVR
Echele de 100 lieuës a 20 au degré
20 40 60 80 100
Marque des villages sauvages
Marque des portages d'un lieu a un autre
Marque des etablissement François
Saut Ste Marie
Misili Makinac
LAC DES ILINOIS
LAC DES HVRENS
Fort St Ioseph
LAC ERRIE
Fort Frontenac
LAC DE FRONTENAC
Fort Niagara
Fleuve
Riviere des Outaouas
Monreal
Les 3 Riviere
Quebec
Fleuve de St. Laurens
Monts Notre Dame
PAIS DES IROQUOIS
Sonontouans
Goiogouans
Onneyoutes
PAIS DES ANGLOIS
Baston
LA MER



LAC
SVPE
RIEVR
Echele de 100 lieues a 20 au degré
20 40 60 80 100
Marque des villages sauvages
Marque des portages d'un lieu a un autre
Marque des etablissement François



CARTE GE
DE CA
DEDIÉE AU ROY DE
son tres humble et tres
fidele serviteur
Entrée du Grand Lac des Assinipoüals
Un Village dassinipovals
Fleuve de
Petit Fort du sr. St germain
les assinipovals de
port de nelson
Lac de Lemipigon
St Laurens
Fort de Kamanistigoyan
R de Lemipissaki
Ile Minong
Lac
Superieur
R du Tombeau
R aux Bœufs
Fleuve
De
R de Michipikoton
Chagouamigon



RTE GENERALE
DE CANADA.
E AU ROY DE DANEMARK Par
humble et tres obeissant et tres
idele serviteur Lahontan
rr du sr. St germain pour empecher
s assinipovals de decendre au
port de nelson.
BAYE DE
HUDSON
TERR
Port de Nelson
FORT DE NELSON
Iles Danoises
Port aux Dan
Sont
Sont
Sont
Sont
Sont
ie nay
FORT tantost aux Anglois tantost aux Francois
FORT tantost aux Francois tantost aux Anglois
R des Machandibis
Machandibi
Piscoutagami
Monzoni
Machadibi
R de Michipikoton
Tabitibi
Temiskaminc
Nepiserini
MATAOVAN
Temiskaminc

TERRE DE LABRAD
GRAND ESPA

BAYE DE HUDSON

Nelson

Sont des villes Francoises ou anglo
Sont des villages anglois ou Franco
Sont des villages des sauuages
Sont des nations sauuages detruites p
Sont des pais propres a faire les chasses
ie nay mis sur cette carte que ceux qu

Iles Danoises

Port aux Danois

tantost aux
is tantost
Francois

FORT tantost aux Francois tantost aux Anglois

Machandibis

Machandibi

Machadibi

Tabitibi

Temiskaminc

R. Creuse

MATAOVAN

R. du Saguenay

Chikoutimi

Tadoussak

Moulin a Planches

Isle Rouge

aux lievres

aux coudre

Loret

KEBEK

Sault de la Chaudier

Temiskaminc

LABRADOR OU DES ESKIMAUX *Tom: 2 Pag: 1*

ND ESPACE DE TERRE.

Francoises ou angloises — *Ces forts auec de petites croix sont abandonéz*

s anglois ou Francois — *Sont des saults ou cataractes dans les rivieres*

des sauuages — *Sont les lieux ou lon porte les canots dune riviere l'autre*

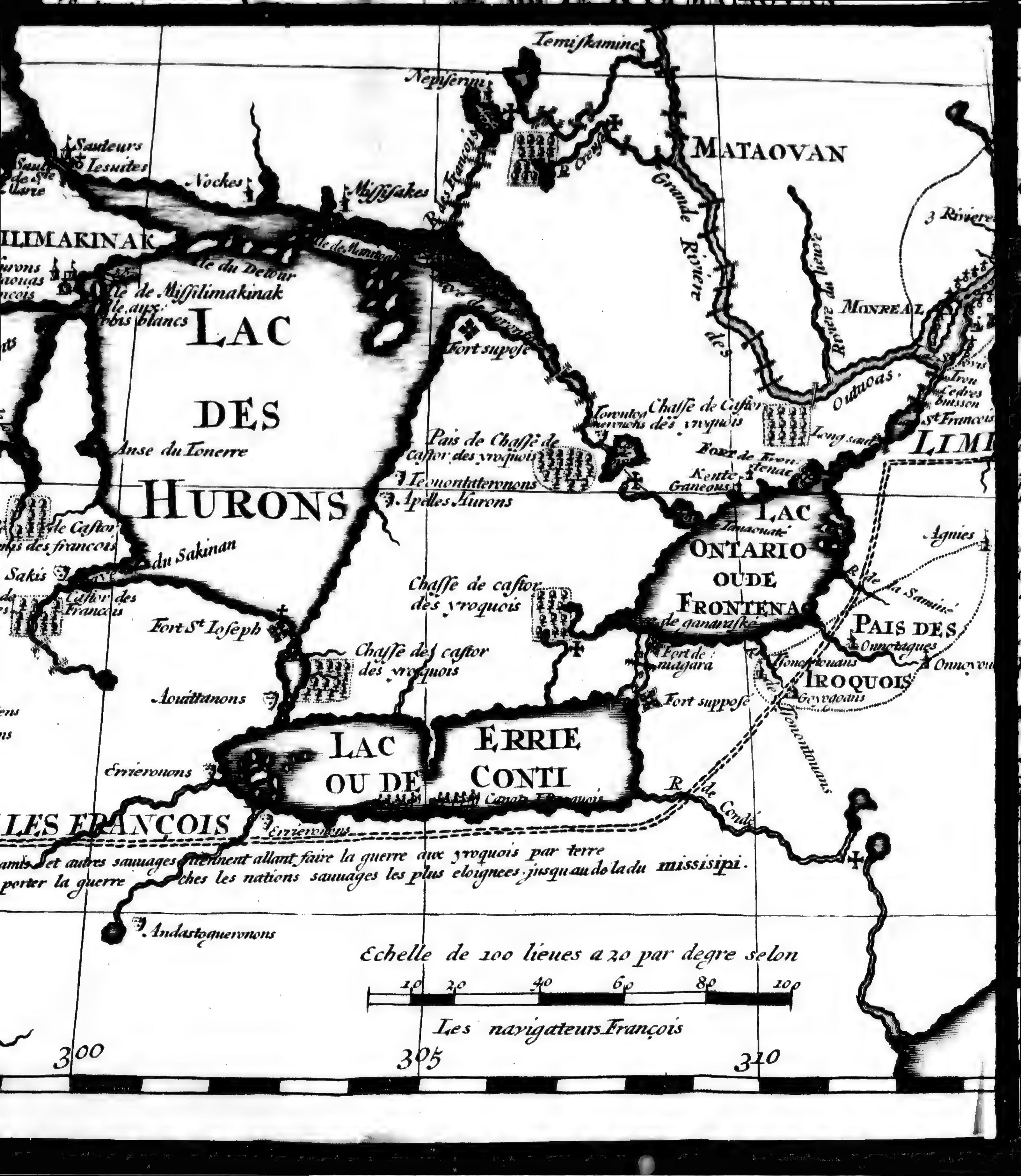
sauuages detruites par les yroquois

res a faire les chasses de castor

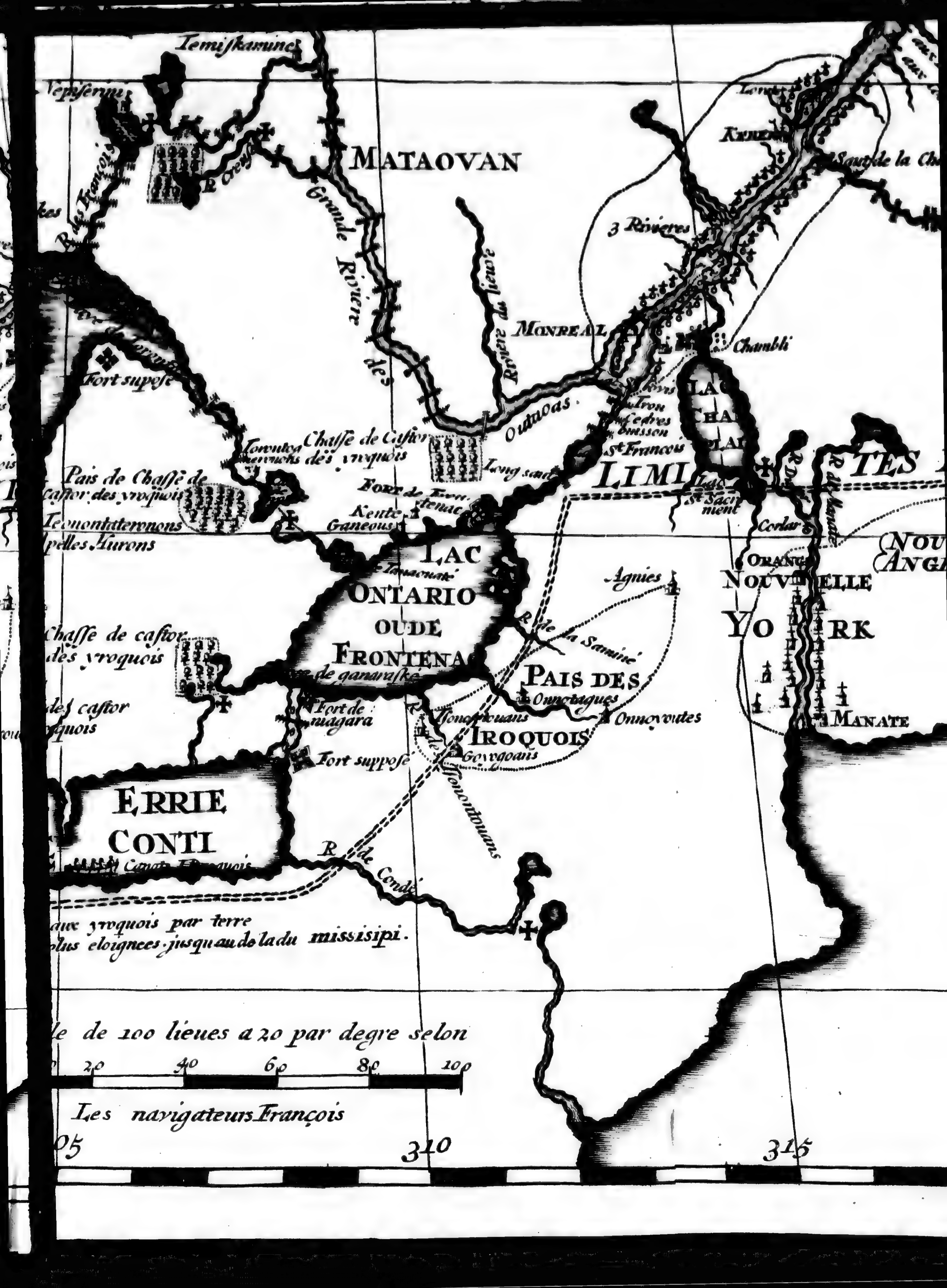
te carte que ceux qui me sont conus



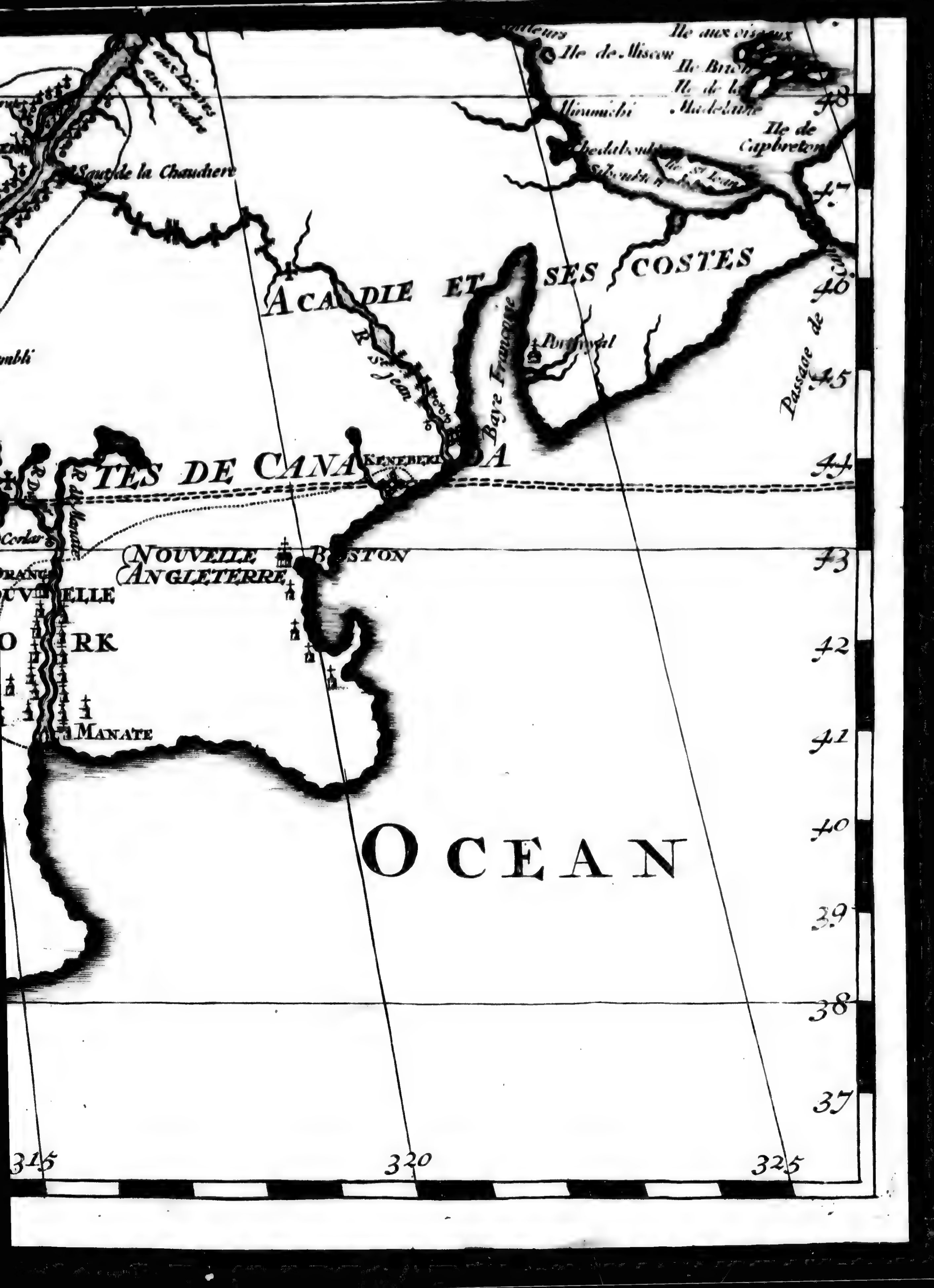
Chagouamigon
Sauteurs
Iesuites
Saut de Ste Claire
MISSILIMAKINAK
Hurons outaouas Francois
MISSISIPI.
R Loupe
Chasse des amis des Francois
Chasse des amis des Francois
Outagamis
Malhoumi
Kikapous
Villages des Francois et 3 nations de Sauuages
R de Ouisconsink
R des Puants
Baye des Puants
LAC
DES
ILINOIS
Kikapous
Chasse de Castor des amis des francois
Sakis
Chasse des amis des Francois
Castor des Francois
FLEUVE DE MISSISIPI.
Fort de Mr de la Salle
Chegakou
Oumamis
Portage de Chegakou
y des Ilinois
Chasse des amis des Francois
Maskoutens
Aouiatinons
R des Otenta
FORT DE CREVECŒUR
Ilinois
R des Ilinois
R des
LIMITES DE CANADA SELON LES FRANC
Ces limites font justement la route que les ilinois oumamis et autres sauuage
de meme celle que les yroquois suivent pour aller porter la guerre
R des Missouris
Tamaroa
R des Osages
R Ouabach
290
295
300



Temiskamine
Nepisserini
R. Creuse
MATAOVAN
Grande Riviere des
Sauteurs
Iesuites
Nockes
Missisakes
R. des François
ILIMAKINAK
Isle du Detour
Isle de Missilimakinak
Isle aux bois blancs
LAC
DES
HURONS
Fort supose
3 Rivieres
MONREAL
Riviere du lievre
Outaoas
Toronto
Chasse de Castor
Pais de Chassé de castor des yroquois
Anse du Tonerre
Teiaiagon
Apelles Hurons
Fort de Frontenac
Kente
Ganeous
Long sault
St François
LAC
ONTARIO
OU DE
FRONTENAC
Agnies
R. de la Saminé
du Sakinan
Sakis
Chasse de castor des yroquois
Castor des François
Fort St Ioseph
PAIS DES
IROQUOIS
Onnontagues
Onneyout
Tsonontouans
Goyogoans
Fort de niagara
Fort supposé
Chasse des castor des yroquois
Aouittanons
LAC
OU DE
ERRIE
CONTI
Errieronons
LES FRANÇOIS
R. de Condé
Andastoqueronons
et autres sauuages viennent allant faire la guerre aux yroquois par terre
porter la guerre ... ches les nations sauuages les plus eloignees jusqu au dela du missisipi.
Echelle de 100 lieues a 20 par degre selon
10 20 40 60 80 100
Les navigateurs François
300
305
310



Temiskamines
MATAOVAN
Grande Riviere des
Riviere du lievre
MONREAL
3 Rivieres
Chambli
Outaoas
Fort supose
Torontog
Chasse de Castor des yroquois
Pais de Chasse de castor des yroquois
Long sault
St Francois
LIMI
LAC CHAMPLAIN
Lac St Sacrement
Fort de Frontenac
Kente
Ganeous
Corlar
Orange
NOUVELLE YORK
LAC ONTARIO OU DE FRONTENAC
Agnies
R de la Famine
PAIS DES IROQUOIS
Onnontagues
Onnoyoutes
Sonontouans
Goyogoans
Fort de niagara
Fort suppose
Chasse de castor des yroquois
ERRIE CONTI
R de Condé
MANATE
aux yroquois par terre
plus eloignees jusqu au dela du missisipi.
le de 100 lieues a 20 par degre selon
20 40 60 80 100
Les navigateurs François
310
315



Ile de Miscou
Ile de Capbreton
Saut de la Chaudiere
ACADIE ET SES COSTES
R. St Jean
Baye Françoise
Passage de
TES DE CANA
DA
KENEBEKI
Corlar
NOUVELLE ANGLETERRE
BOSTON
RK
MANATE
OCEAN
48
47
46
45
44
43
42
41
40
39
38
37
315
320
325



M

L

SE

DES
BA

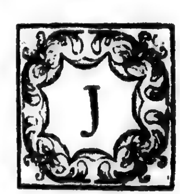


rope da
treprises
dre les
des incu



MEMOIRES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

OU LA SUITE DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LA HONTAN.



JE vous ai parlé des Colonies *Angloises* & *Françoises*, du Commerce de *Canada*, de la Navigation des Fleuves & des Riviéres de ce Païs-là, de celle de l'*Europe* dans l'*Amerique Septentrionale*, des Entreprises que les *Anglois* ont fait pour se rendre les Maîtres des Colonies *Françoises*, des incursions que les *François* ont fait à la

Nouvelle Angleterre & chez les *Iroquois*: En un mot j'ai dit tant de choſes qui juſqu'à préſent ont été cachées par raiſon d'Etat ou de Politique, qu'il ne dépendroit que de vous de me faire de très-mauvaiſes affaires à la Cour, ſi vous étiez capable de me ſacrifier à ſon reſſentiment par la production de mes Lettres.

Tout ce que je vous ai écrit, & tout ce que vous verrez encore dans ces Mémoires ſont des véritez plus claires que le jour. Je ne flatte ni n'épargne perſonne. Je ne ſuis point partial, je loüe des gens qui ne ſont pas en état de me faire du bien, & je condamne la conduite de pluſieurs autres qui pourroient indirectement me faire du mal; je n'ai point cet eſprit d'interêt & de parti qui fait parler certaines gens; je ſacrifie tout à l'amour de la Verité; je n'ai point d'autre but que celui de vous marquer les choſes comme elles ſont; je n'ai diminué ni altéré les faits contenus dans les Lettres que je vous écris depuis 11. ou 12. ans ni dans ces Mémoires. J'ai eu ſoin de faire des Journaux très-particulariſez pendant le cours de mes Voyages; le détail en ſeroit ennuyeux pour vous, & la peine de les copier avant que de vous les envoyer demanderoit trop de temps. Vous trouverez ici dequoi vous former une idée parfaite du vaſte Continent de l'*Amerique Septentrionale*. Je vous ai écrit vingt-cinq Lettres depuis l'année 1689. juſqu'à préſent, j'en garde les copies avec beaucoup de ſoin. Je ne me ſuis attaché qu'à vous mander les cho-

choses les plus essentielles pour ne pas jetter vôtre esprit dans mille embarras d'affaires extraordinaires qui sont arrivées en ce Païs-là. Si vous consultez mes Cartes à mesure que vous relirez les Lettres que je vous ai écrites depuis l'année 1683. vous trouverez tous les lieux dont je fais mention: elles sont très-particularisées, & j'ose vous assurer qu'il n'en a jamais paru de si correctes. Mon voyage de la *Riviére longue* m'a donné lieu de faire la petite Carte que je vous ai envoyée de *Missilimakinac* en 1699. dans ma 16. Lettre. Il est vrai qu'elle ne marque simplement que cette Riviére & celle des *Missouris*, mais il falloit plus de tems que je n'en ai eu pour pouvoir la rendre plus parfaite par la connoissance des Païs circonvoisins, qui jusqu'à présent ont été inconnus à toute la Terre, aussi bien que cette grande Riviére dans laquelle je n'aurois pas eu la témerité d'entrer sans en avoir été instruit à fond, & sans une bonne escorte. Je mets la Carte du *Canada* à la tête de ces Mémoires; la grace que je vous demande, c'est de ne la communiquer à personne sous mon nom. J'ai ajoûté à la fin de ces Mémoires l'explication des termes de *Marine* & autres qui y sont contenus, aussi bien que dans mes Lettres; ainsi vous la pourrez consulter lorsque vous lirez des mots que vous n'entendrez pas.

Description abregée du Canada.

VOus croirez, Monsieur, que j'avance un paradoxe en vous disant que la *Nouvelle France* vulgairement appellée le *Canada*, contient plus de terrain que la moitié de l'*Europe*, mais voici comment je le prouve. Vous savez que l'*Europe* s'étend du Midi au Septentrion depuis le 35. degré de Latitude jusques au 72. & de Longitude depuis le 9 degré jusques au 94. Cependant à prendre l'*Europe* en sa plus grande largeur d'Orient en Occident, par exemple du Canal imaginaire du *Tanais* au *Volga*, jusqu'au *Cap d'Angle-Bay* en *Irlande*, elle n'a que 66. degrez en Longitude, qui contiennent plus de lieuës que les degrez qu'on lui donne vers le Cercle Polaire, quoiqu'ils soient en plus grand nombre, parce que les degrez de longitude sont inégaux; & comme c'est par l'espace du terrain qu'on doit mesurer les Provinces, les Isles, & les Royaumes, il me semble qu'on en devroit faire de même à l'égard des quatre parties du Monde. Messieurs les Géographes qui partagent la Terre au gré de leur imagination dans leur Cabinet, auroient bien pû prendre garde à ce que j'avance, s'ils y avoient fait plus d'attention. Venons au *Canada*. Tout le monde sait qu'il s'étend depuis le 39. degré de latitude jusques au 65. c'est à dire du Sud du *Lac Errié* jusqu'au Nord de la *Baye de Hudson*; & en longitude depuis le 284. degré jusqu'au 336. savoir du fleuve de *Missisipi* jusqu'au

Cap

Cap de Rase, en l'Isle de *Terre-Neuve*. Je dis donc que l'*Europe* n'a que onze degrez de latitude & 33. de longitude plus que le *Canada*; où je joints & comprens l'Isle de *Terre-Neuve*, l'*Acadie*, & toutes les autres Terres situées au Nord du *Fleuve de Saint Laurent*, qui est la grande Borne ou Limite prétenduë des Païs des *François* d'avec ceux des *Anglois*. Si je voulois compter toutes les terres du Nord-Oüest de ce *Canada*, je le trouverois beaucoup plus grand que l'*Europe*, mais je me renferme en ce qui est établi, découvert & pratiqué, ne comprenant que les Païs où les *François* vont trafiquer des Castors avec les Sauvages, & où ils ont des Forts, des Magasins, des Missions, & de petits établissemens.

Il y a plus d'un siécle & demi que le *Canada* a été découvert; *Jean Verasan* fut le premier qui le découvrit; mais à son malheur, car les Sauvages le mangerent. *Jaques Cartier* y alla ensuite, mais après avoir monté plus haut que *Quebec* avec son Vaisseau, il repassa en *France* fort degouté de ce Païs-là. A la fin on y envoya d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le *fleuve de Saint Laurent*, & vers le commencement de ce siécle il partit de *Roüen* une Colonie qui eût assez de peine à s'y établir, à cause des Sauvages. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui si peuplé qu'on y compte 180000. ames. Je vous ai déja dit dans mes Lettres quelque chose de ce Païs-là, ainsi je ne m'appliquerai qu'à vous marquer les principaux endroits, & ce qui peut satisfaire davantage vôtre curiosité.

La ſource du *Fleuve Saint Laurent* nous a été inconnuë jusqu'à preſent ; car quoiqu'on l'ait remonté juſqu'à ſept ou huit cens lieuës, on n'en a pû trouver l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois ayent été, c'eſt au *Lac de Lenemipigon* qui ſe décharge dans le *Lac Superieur* ; le *Lac Superieur* dans celui des *Hurons* ; le Lac des *Hurons* dans le *Lac Errié* ou de *Conti* ; le *Lac Errié* dans le *Lac de Frontenac*, & celui-ci forme ce grand Fleuve qui coule vint lieuës aſſez paiſiblement, & enſuite trente autres avec beaucoup de rapidité juſqu'à la Ville de *Monreal*, d'où il continuë ſon cours avec moderation juſqu'à *Quebec*, s'élargiſſant de là peu à peu juſqu'à ſon embouchure, qui en eſt éloignée de plus de cent lieuës. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ce Fleuve ſort du grand Lac des *Aſſinipouals*, qu'ils diſent être plus vaſte qu'aucun de ceux que j'ai nommé, & ce *Lac des Aſſinipouals* eſt ſitué à 50. ou 60. lieuës de celui de *Lenemipigu*. Ce Fleuve a 20. ou 22. lieuës de largeur à ſon embouchure, au milieu de laquelle on voit l'Iſle d'*Anticoſtie*, qui en a vint de longueur. Elle appartient au Sieur *Joliet*, *Canadien*, qui y a fait faire un petit Magaſin fortifié, afin que les marchandiſes & ſa famille ſoient à l'abri des ſurpriſes des *Eskimaux*, dont je vous parlerai dans la ſuite : c'eſt avec d'autres Nations Sauvages, ſavoir les *Montagnois* & les *Papipanachois*, qu'il trafique d'armes & de munitions pour des peaux de Loups Marins, & quelques autres Pelleteries.

Vis

Vis-à-vis de cette Isle, on trouve *l'Isle percée* à la Côte du Sud. C'est un gros rocher percé à jour sous lequel les Chaloupes seulement peuvent passer. Les *Basques* & les *Normands* ont accoûtumé d'y faire la Pêche des Moruës en tems de Paix. Elle y est très-abondante, & ces Poissons y sont plus grands & plus propres à faire secher que ceux de *Terre-Neuve*; mais il y a deux grandes incommoditez, l'une que les Vaisseaux y courent du risque, s'ils ne sont amarrez à de bons cables & arrêtez par de bonnes ancres. L'autre inconvénient, c'est qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces Poissons au Soleil, & qu'on est obligé de se servir de vignaux, qui sont des espéces de clayes.

Outre ce lieu de Pêche, il y en a d'autres du même côté à quelques lieuës plus haut dans le Fleuve, savoir celui de *Gaspé*, où les équipages des Vaisseaux font quelquefois le commerce de Pelleteries avec les *Gaspésiens*, ce qui porte préjudice aux Propriétaires de cette Riviére. Les autres sont vers les *Monts Nôtre-Dame* dans les petites Bayes ou Riviéres qui se déchargent dans le Fleuve.

De l'autre côté du Fleuve, on voit la grande terre de *Labrador* ou des *Eskimaux*, qui sont des Peuples si féroces qu'on n'a jamais pû les humaniser. Il semble que le bon homme *Homere* veuille parler de cette malheureuse Nation Sauvage, en parlant de ses *Cyclopes*, car il y a trop de rapport entre eux, comme il paroît par ces quatre

tre vers du neuviéme Livre de ſon *Odyſſée*, que je trouve trop beaux pour ne pas les rapporter ici :

Τοῖσιν δ' ὔτ' ἀγοραὶ βυληφόροι ὔτε θέμιδες.
Α'λλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάηνα
Ἐν σπέωι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων· ὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι.

Cela veut dire que ces Peuples ne s'embarraſſent pas de Plaidoyers, ni de multitudes de Loix, qu'ils ſe plaiſent ſeulement d'habiter le ſommet des Montagnes ou les Cavernes les plus profondes, que là chacun borne ſon droit à régler ſa Famille ſans ſe mettre en peine de ſon Voiſin. Les *Danois* ſont les premiers qui l'ont découverte, elle eſt remplie de Ports, de Havres & de Bayes, où les Barques de *Quebec* ont accoûtumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Eté avec ces Sauvages. Voici comment cela ſe fait; dès que ces Barques ont mouillé l'ancre, ces Démons viennent à bord dans de petits Canots de peaux de Loups marins couſuës enſemble, qui ſont faits à peu près comme des navettes de tiſſeran, au milieu deſquels on voit un trou en forme de celui d'une bourſe, où ils ſe renferment aſſis ſur les talons avec des cordes. Ils rament de cette maniére avec de petites palétes, tantôt à droit & tantôt à gauche, ſans pancher le corps, crainte de renverſer. Dès qu'ils arrivent près de la Barque ils

ils montrent leurs Pelleteries au bout de l'aviron & demandent en même tems les coûteaux, la poudre & les balles dont ils ont besoin, des fusils, des haches, des chaudiéres, &c. enfin chacun montre ce qu'il a, & ce qu'il prétend avoir en échange; le marché conclu, ils reçoivent & donnent tout, au bout d'un bâton. Si les coquins ont la précaution de ne pas entrer dans nos Bâtimens, nous avons aussi celle de ne nous pas laisser investir par une trop grande quantité de Canots, car ils ont enlevé assez souvent de petits Vaisseaux, pendant que les Matelots étoient occupez à manier & à remuer les Pelleteries & les Marchandises. Il faut se tenir bien sur ses gardes durant la nuit, car ils savent faire de grandes Chaloupes, qui vont aussi vîte que le vent, & dans lesquelles ils se mettent trente ou quarante. C'est pour cela que les *Malouins*, qui font la Pêche des Moruës au petit Nord & les *Espagnols* à *Portochoua*, sont obligez d'armer des Barques longues pour courir la Côte & les poursuivre, car il n'y a guéres d'années qu'ils ne surprennent à terre les équipages, & qu'ils ne les tuent, enlevant aussi quelquefois les Vaisseaux. Il est constant qu'ils sont plus de trente mille Combattans, mais si lâches & si poltrons que cinq cens *Clistinos* de la *Baye de Hudson*, ont accoûtumé d'en battre cinq ou six mille. Leur Païs est grand, car il s'étend depuis la Côte, qui est vis-à-vis des *Isles de Mingan*, jusques au Détroit de *Hudson*. Ils passent

tous les jours à l'*Isle de Terre-Neuve* par le Détroit de *Bellisle*, qui n'a que sept lieuës de traverse, & s'ils ne viennent pas jusqu'à *Plaisance*, c'est qu'ils craignent d'y trouver d'autres Sauvages.

A cette terre *de Labrador*, est jointe la *Baye de Hudson*, qui s'étend depuis le cinquante-deuxiéme degré de latitude, & trente minutes jusqu'au soixante-troisiéme. Voici d'où cette Baye a tiré son nom. Le Capitaine *Henri Hudson*, *Anglois* de Nation, obtint un Vaisseau *Hollandois* pour aller à la *Chine* par un Détroit imaginairement situé au Nord de l'*Amérique Septentrionale*. Ce fut sur les Mémoires d'un Pilote *Danois* son ami, qu'il abandonna le premier dessein qu'il avoit formé de prendre sa route par la *Nouvelle Zemble*. Celui-ci, qui s'appelloit *Fréderic Anschild*, étoit parti de *Norvegue* ou d'*Islande*, quelques années auparavant, à dessein de trouver un passage pour aller au *Japon*, par le Détroit *de Davis*, qui est ce Détroit chimérique, dont je parle. La premiére terre qu'il découvrit, fut la *Baye Sauvage* située sur la Côte Septentrionale de la Terre de *Labrador*; de là rangeant cette Côte, il entra dans un Détroit qu'on appella vingt ou trente ans après le Détroit de *Hudson*. Ensuite naviguant toûjours vers l'Oüest, il aborda certaines Côtes situées Nord & Sud. Alors il courut au Nord, se flatant de trouver un chemin ouvert pour traverser à la Mer de *Jesso*; mais après avoir singlé jusqu'à la hauteur du Cercle Polaire, &

& couru risque de perir mille fois dans les glaces, sans trouver aucune ouverture ni passage, il prit le parti de retourner sur ses pas. Mais comme la saison étoit fort avancée, & que les glaces couvroient déja la surface de l'eau, il fut obligé d'entrer dans la *Baye de Hudson*, & de passer l'Hiver dans un Port où plusieurs Sauvages fournirent à son équipage durant l'Hiver, des vivres & de très-belles Pelleteries. Dès que la Navigation fut libre pour les Vaisseaux, il s'en revint en *Danemarc*. Cependant *Hudson* l'ayant connu dans la suite, entreprit sur les Journaux de ce *Danois*, de passer au *Japon* par le Détroit de *Davis*, mais son entreprise échoüa, de même que celle d'un certain *Button*, & de quelques autres. Quoi qu'il en soit, *Hudson* entra dans la Baye de ce nom, où il reçût quantité de Pelleteries des Sauvages, ensuite il fit la découverte de la *Nouvelle Hollande*, appellée aujourd'hui la *Nouvelle York*, & de quelques autres Terres de la *Nouvelle Angleterre*. Cependant, on a tort d'appeller du nom de *Hudson*, ce Détroit & cette Baye, puis que celui qui les a premiérement découverts, est le Danois *Fréderic Anschild*, dont je viens de vous parler, étant le premier *Européen* qui ait vû les Terres de l'*Amérique Septentrionale*, & frayé le chemin aux autres. Ce fut ensuite, sur les Mémoires de ce *Hudson*, que les *Anglois* firent des tentatives pour établir un commerce avec les *Amériquains*. La quantité de Castors & d'autres belles Pel-

Pelleteries qu'il trafiqua durant l'Hiver avec les Sauvages, donnérent dans la vûë à quelques Marchands *Anglois*, qui formérent une Compagnie pour entreprendre ce nouveau Commerce. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine *Nelſon*, qui en perdit quelques-uns dans les glaces vers le Détroit, après avoir failli lui-même à périr. Cependant, il entra dans la Baye & ſe plaça à l'embouchure d'une grande Riviére, qui prend ſa ſource vers le Lac des *Aſſinipouals*, & ſe décharge dans cette Baye à l'endroit où il fit conſtruire une redoute défenduë par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les *Anglois* firent d'autres petits Forts aux environs de cette Riviére ; ce qui apporta un préjudice conſidérable au Commerce des *François*, qui ne trouvoient plus au Nord du *Lac Supérieur* les Sauvages, avec leſquels ils avoient accoûtumé de trafiquer des Pelleteries. Je ne ſai par quelle avanture, les nommez des *Grozeliers* & *Ratiſſon* rencontrérent dans ce grand Lac quelques *Cliſtinos*, qui leur promirent de les conduire au fond de la Baye, où les *Anglois* n'avoient pas encore pénétré. En effet, ils leur tinrent parole, ils les y menerent & leur montrerent pluſieurs autres Riviéres, au bord deſquelles il y avoit apparence de faire des établiſſemens propres pour y attirer un grand Commerce de Peaux avec pluſieurs Nations Sauvages. Ces *François* s'en retournérent au *Lac Supérieur* par le même chemin, & de là ils paſſe-

passerent à *Quebec* où ils proposerent aux principaux Marchands de conduire dans la Baye de *Hudson* des Vaisseaux, mais on se moqua de leur projet. Enfin se voyant rebutez, ils allerent en *France*, croyant qu'on les écouteroit mieux à la Cour; cependant après avoir presenté Mémoires sur Mémoires, & dépensé beaucoup d'argent, on les traita de Visionnaires. Dans ce tems-là, le Ministre du Roi d'*Angleterre* ne perdit point l'occasion de les persuader d'aller à *Londres*, où ils furent si bien écoutez, qu'on leur donna plusieurs Vaisseaux qu'ils y menerent avec assez de difficulté, & construisirent en differens endroits plusieurs Forts très-avantageux pour le Commerce. On se repentit alors en *France*, mais trop tard, de n'avoir pas fait assez d'attention à leurs Mémoires, & ne pouvant plus y remédier, on se résolut d'en chasser les *Anglois* à quelque prix que ce fut: En effet, on y réüssit après les avoir vigoureusement attaquez par Mer & par Terre, à la réserve du Fort de *Nelson* où il n'y avoit point d'apparence de mordre si facilement. Les *Anglois*, quelques années après se résolurent de faire tout leur possible pour reprendre ces postes, à quoi ils réüssirent heureusement; car ne voulant pas en avoir le démenti, ils débusquerent à leur tour les *François*; & aujourd'hui ceux-ci se préparent à leur rendre le change. Au reste, ce Païs-là est si froid durant sept ou huit mois de l'année, que la Mer se glac dix pieds d'épaisseur, que les arbres &

& les pierres mêmes se fendent, qu'il y tombe dix ou douze pieds de neige qui couvrent la terre plus de six mois, & que pendant ce tems on n'oseroit sortir de sa maison, sans risquer d'avoir le nez, les oreilles & les pieds gelez. La Navigation est si difficile & si dangereuse d'*Europe* en ce Païs-là, à cause des glaces & des courans, qu'il faut être réduit à la derniére misére, ou possedé d'un aveuglement jusqu'à la folie, pour entreprendre ce détestable Voyage.

Il est tems de passer maintenant de la *Baye de Hudson* au *Lac Supérieur*. Ce voyage est plus facile à faire sur le papier que réellement, car il faut remonter près de cent lieuës la Riviére des *Machakandibi*, qui est si rapide & si pleine de Cataractes, qu'à peine six Canoteurs dans un Canot allegé, peuvent-ils en venir à bout en trente ou trente-cinq jours. On trouve à la source de cette Riviére un petit Lac de même nom, d'où on est obligé de faire un portage de sept lieuës pour attraper la Riviére de *Michipikoton*, qu'on descend ensuite en dix ou douze jours, quoi qu'on soit obligé de faire quelques portages. Il est vrai qu'on saute plusieurs Cataractes en descendant, où l'on est contraint de porter les Canots ou de les traîner en remontant. Nous voici donc à ce grand Lac *Supérieur* qu'on estime avoir cinq cens lieuës de circuit, y comprenant le tour des Anses & des petits Golfes. Cette petite Mer douce est assez tranquille depuis le commencement

ment de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud est le plus assuré pour la Navigation des Canots par la quantité de Bayes & de petites Riviéres où l'on peut relâcher en cas de tempête. Je ne sache point qu'il y ait aucune Nation Sauvage sédentaire sur les bords de ce Lac, il est vrai que durant l'Eté plusieurs Peuples du Nord, vont chasser & pêcher en certains endroits où ils apportent en même tems les Castors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les Coureurs de bois qui ne manquent pas de les y joindre tous les ans. Ces lieux sont *Bagouasch*, *Lemipisaki* & *Chagouamigon*. Il y a déja quelques années que Mr. *Dulhut* avoit construit un Fort de picux, dans lequel il avoit des Magazins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce poste, qui s'appelloit *Camanistigoyan*, faisoit un tort considérable aux *Anglois* de la *Baye de Hudson*, parce qu'il épargnoit à quantité de Nations la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baye.

Il y a sur ce Lac des Mines de cuivre, dont le métal est si abondant & si pur qu'il n'y a pas un septiéme de déchet. On y voit quelques Isles assez grandes, remplies d'Elans & de Caribous, mais il n'y a guéres de gens qui s'avisent d'y aller exprès pour chasser, à cause du risque de la traverse. Au reste, ce Lac est abondant en Eturgeons, Truites & Poissons blancs. Le froid y est excessif durant six mois de l'année, & la neige se joignant à la gelée, glace ordinairement les eaux

eaux de ce Lac jusqu'à dix ou douze lieuës au large.

Du *Lac Supèrieur*, je passe à celui des *Hurons*, auquel je donne quatre cens lieuës de circonference. Or pour y aller il faut descendre le *Saut Sainte Marie*, dont je vous ai parlé dans ma quinziéme Lettre. Ce Lac est situé sous un très-beau climat, comme vous le voyez sur ma Carte. Le côté du Nord est le plus naviguable pour les Canots, à cause de la quantité d'Isles sous lesquelles on peut se mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud est le plus beau & le plus commode pour la Chasse des Bêtes fauves, qui y sont en assez grande quantité. La figure de ce Lac, est à peu près celle d'un triangle équilatéral. Parmi ses Isles, celle de *Manitoualin* est la plus considérable. Elle a plus de vingt lieuës de longueur & dix de largeur. Les *Outaouas* de la Nation du *Talon* & du *Sable* y habitoient autrefois, mais la crainte des *Iroquois* les a contraints de se retirer avec les autres à *Missilimakinac*. Vis à vis de cette Isle habitent en terre-ferme les *Nockés* & les *Missitagues* en deux Villages différens, éloignez de vingt lieuës l'un de l'autre. Vers le bout Oriental de cette même Isle, on trouve la *Riviére des François*, dont je vous ai parlé en ma seiziéme Lettre; elle est aussi large que la *Seine* à *Paris* & de sa source, qu'elle tire du Lac des *Nepicerini*, jusqu'à son embouchure, elle n'a tout au plus que quarante lieuës de cours. On voit au Nord-Est de cette Rivié-

Riviére la Baye de *Toronto* qui a vingt ou vingt cinq lieuës de longueur & quinze d'ouverture, il s'y décharge une Riviére qui ſort du petit Lac de même nom, formant pluſieurs Cataractes impratiquables, tant en deſcendant qu'en montant. Cette tête d'homme, que vous voyez marquée ſur ma Carte au bord de cette Riviére, déſigne un gros Village de *Hurons*, que les *Iroquois* ont ruïné. De ſa ſource on peut aller dans le Lac de *Frontenac* en faiſant un portage juſqu'à la Riviére de *Tanaouaté* qui s'y décharge. Vous pouvez remarquer au côté Méridional de la Baye de *Toronto* le *Fort ſuppoſé*, dont je vous ai fait mention dans ma vingt-troiſiéme Lettre; A trente lieuës de là vers le Sud, l'on trouve le Païs de *Theonontate* que les *Iroquois* ont tout à fait dépeuplé de *Hurons*. De là, je paſſe droit à mon Fort, ſans m'arrêter à vous faire une deſcription inutile des Païſages différens qu'on voit dans l'eſpace de plus de trente lieuës. Je vous ai parlé tant de fois de ce poſte, que je ſauterai droit à la Baye du *Sakinac*, ſans vous parler de la quantité de battures & de rochers qu'on trouve cachez ſous l'eau juſqu'à deux lieuës au large. Cette Baye a ſeize ou dix-ſept lieuës de longueur & ſix d'ouverture, au milieu de laquelle on voit deux petites Iſles très-utiles aux Voyageurs qui ſeroient obligez le plus ſouvent de faire le tour de la Baye, plûtôt que de s'expoſer à faire cette traverſe en Canot. La Riviére du *Sakinac* ſe décharge au fond de la

la Baye. Elle a soixante lieuës de cours assez paisible n'ayant que trois petites Cataractes qu'on peut sauter sans risque. Elle est aussi large que la *Seine* au Pont de *Seve*. Les *Outaouas* & les *Hurons* ont accoutumé d'y faire tous les deux ans, de grandes chasses de Castors. De cette Riviére à *Missilimakinac* il n'y a point d'endroit qui mérite la peine d'en parler ; je vous ai dit tout ce qu'on pouvoit dire de ce poste, si utile pour le commerce, en vous en envoyant le plan. Ainsi je passerai à la description du *Lac Errié*, me souvenant de vous avoir fait celle du *Lac des Ilinois* dans ma seiziéme Lettre.

L'on n'a point eu tort de donner au *Lac Errié* un nom aussi illustre que celui de *Conti*, car c'est assûrément le plus beau qui soit sur la terre. L'on peut juger de la bonté de son climat par les latitudes des Païs qui l'environnent. Son circuit est de deux cens trente lieuës, mais par tout d'un aspect si charmant qu'on voit le long de ses bords des Chênes, des Ormeaux, des Chataigniers, des Noyers, des Pommiers, des Pruniers, & des Treilles, qui portent leurs belles grapes jusqu'au sommet des Arbres sur un terrain uni comme la main, ce qui doit suffire pour s'en former l'idée du monde la plus agréable. Je ne saurois d'ailleurs vous exprimer la quantité de bêtes fauves & de Poulets d'Inde qu'on voit dans ces bois & dans les vastes prairies, qu'on découvre du côté du Sud. Les Bœufs Sauvages se trouvent au fond de ce Lac sur les bords de deux belles Riviéres qui s'y

s'y déchargent ſans rapides ni Cataractes. Il eſt abondant en Eturgeons & Poiſſons blancs, mais les Truites y ſont rares auſſi bien que les autres Poiſſons qu'on pêche dans les *Lacs des Hurons* & des *Ilinois*. Il eſt auſſi ſans batures, ſans rochers ni bancs de ſable; ſa profondeur eſt de 14. à 15. braſſes d'eau. Les Sauvages aſſûrent que les gros vents n'y ſouflent qu'en Décembre, Janvier & Février, quoique rarement, ce que j'ai lieu de croire par le peu qu'il en fit durant l'Hiver que je paſſai à mon Fort en 1688. quoiqu'il fut expoſé au *Lac des Hurons*. Les bords de ce Lac ne ſont ordinairement fréquentez que par des guerriers, ſoit *Iroquois*, *Ilinois*, *Oumamis* &c. & le riſque de s'y arrêter à la chaſſe eſt trop grand. Ce qui fait que les cerfs, les chevreuils & les poulets d'Inde courent en troupeaux le long du Rivage dans toute l'étenduë des Terres dont il eſt environné. Les *Erriéronons* & les *Andaſtogueronons* qui habitoient au bord de ce Lac aux environs ont été détruits par les *Iroquois*, auſſi bien que d'autres Nations marquées ſur ma Carte. On découvre une pointe de terre du côté du Nord qui avance quinze lieuës au large; & à trente lieuës de là vers l'Orient, on trouve une petite Riviére qui prend ſa ſource près de la Baye de *Ganaraske* ſituée dans le *Lac Frontenac*. Ce ſeroit un paſſage aſſez court d'un Lac à l'autre ſi elle n'avoit point de Cataractes. De là au détroit, c'eſt-à-dire à la décharge de ce Lac, il y a trente lieuës. Ce détroit en a 14. de longueur & une

une de largeur. Ce fort ſuppoſé que vous voyez ſur ma Carte en ce lieu-là, eſt un de ceux dont je vous ai parlé dans ma vingt-troiſiéme Lettre. De ce pretendu Fort à la Riviére de *Condé* il y a vint lieuës. Cette Riviére a ſoixante lieuës de cours ſans Cataractes, s'il en faut croire les Sauvages, qui m'ont aſſuré que de ſa ſource, on pouvoit aller dans une autre qui ſe décharge à la Mer, n'y ayant qu'un portage d'une lieuë. De l'une de ces Riviéres à l'autre je n'ai été qu'à l'embouchure de celle de *Condé* où nos *Outaouas* éprouverent leurs jambes, comme je vous l'ai expliqué dans ma quinziéme Lettre. Les Iſles que vous voyez ſur ma Carte ſituées au fonds du Lac ſont des parcs de chevreuils, & des arbres fruitiers que la Nature a pris plaiſir de faire pouſſer pour nourrir de leurs fruits les Dindons, les Faiſans, & les Bêtes fauves. Enfin ſi la Navigation des Vaiſſeaux étoit libre de *Quebec* juſques dans ce Lac, il y auroit dequoi faire le plus beau, le plus riche & le plus fertile Royaume du Monde: car outre toutes les beautez dont je vous parle, il y a de très-bonnes mines d'argent à 20. lieuës dans les terres le long d'un certain côteau d'où les Sauvages ont aporté de groſſes pierres qui ont rendu de ce précieux metal avec peu de dechet.

Du *Lac Errié* je tombe dans celui de *Frontenac*, dont je n'ai pû m'empêcher de vous parler dans mes ſeptiéme & troiſiéme Lettres. Ce Lac a, comme je vous ai déja dit, 180. lieuës de circuit; ſa figure eſt ovale,

le, & sa profondeur de 20. à 25. brasses d'eau. Il s'y décharge du côté du Sud plusieurs petites Riviéres, savoir celles des *Tsonontouans*, des *Onnontagues* & de *la Famine:* du côté du Nord, celles de *Ganaraské* & de *Téonontaté*. Ses bords sont garnis de bois de haute futaye sur un terrain assez égal, car on n'y voit point de côtes escarpées, y ayant plusieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut aller dans le *Lac des Hurons* par la Riviére de *Tanaouaté* en faisant un portage de sept ou huit lieuës jusqu'à celui de *Toronto*, qui s'y décharge par une Riviére de même nom. On peut aussi passer dans le *Lac Errié* par la baye de *Ganaraské*, en faisant un autre portage jusqu'à une petite Riviére pleine de Cataractes. Les Villages des *Onnontagues*, *Tsonontouans*, *Goyoguoans* & *Onnoyontes*, ne sont pas fort éloignez du Lac *Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois* sont très-avantageusement situez. Leur Païs est beau & fertile, mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent aussi bien que les Poissons, car leurs Riviéres n'en portent point, de sorte qu'ils sont obligez de faire leurs pêches dans le Lac, & de les boucaner ensuite pour les pouvoir garder & transporter à leurs Villages. Ils sont obligez aussi de s'écarter de leurs terres pour faire chasser des Castors durant l'Hiver soit du côté de *Ganaraské*, du Lac *Torento*, ou de la grande *Riviére des Outaouas*, où il seroit facile de leur couper la gorge, si l'on s'y prenoit de la maniére que je vous l'ai expliqué. Je vous ai

auſſi parlé des *Forts de Frontenac* & de *Niagara*, & du *Fleuve Saint Lawrent*, qui ſemble avoir abandonné les Lacs pour courir plus étroitement le long du *Monréal* & de *Quebec*, où ſes eaux ſe mêlant avec celles de la Mer, deviennent ſi ſalées qu'on n'en ſauroit plus boire.

Il ne me reſte plus qu'à faire la deſcription de l'*Acadie* & de l'*Iſle de Terre-Neuve*, qui ſont des Païs bien différens l'un de l'autre. Les Côtes de l'*Acadie* s'étendent depuis *Kenebeki*, qui eſt la Place frontiére de la *Nouvelle Angleterre*, juſqu'à l'*Iſle Percée*, ſituée vers l'embouchure du *Fleuve St. Laurent*. Ce Païs d'*Acadie* contient près de trois cens lieuës de Côtes Maritimes, le long deſquelles on trouve deux grandes Bayes naviguables, ſavoir la *Baye Françoiſe* & celle *des Chaleurs*. Il y a quantité de petites Riviéres, dont les entrées ſont ſaines & profondes pour les plus grands Vaiſſeaux : elles abondent en Saumons, dont on pourroit faire des Pêches conſidérables ſi on vouloit l'entreprendre, on pêcheroit auſſi, dans la plûpart de ces Riviéres & des petits Golfes qui les précédent, quantité de Moruës telles qu'à l'*Iſle Percée*. Car ces Poiſſons donnent à la Côte en abondance durant l'Eté, & ſur tout aux environs des *Iſles du Cap Breton* & de *Saint Jean*. Il eſt vrai que les Ports de la premiére ne peuvent ſervir qu'à retirer des Barques, & que la ſeconde n'en a point du tout, mais ſi ces deux Iſles étoient peuplées, leurs Habitans pourroient envoyer

tous

tous les jours leurs Chaloupes à la Pêche, & lors que leurs Moruës seroient prêtes à la fin d'Août, les Vaisseaux pourroient mouiller près de terre & s'en charger. La Riviére de *Saint Jean*, où les Sieurs *d'Amour* de *Quebec* ont un établissement pour le Commerce des Castors, est très-belle & très-fertile en grains, elle est naviguable jusqu'à douze lieuës de son embouchure. Entre la Pointe de l'*Acadie* & *l'Isle du Cap Breton*, il y a un Canal ou Détroit de Mer d'environ deux lieuës de largeur, assez profond pour porter le plus grand Vaisseau de *France*, on l'appelle le *passage de Canseaux*, il seroit plus fréquenté qu'il n'est, si les Navires Marchands qui vont en *Canada*, vouloient partir de *France* vers le 15. de Mars, car ils pourroient passer par là, étant assurez de trouver en toute saison ce passage libre, au lieu que le chênal du *Cap de Raze* est souvent rempli de glace en Avril. De cette maniére, les Vaisseaux devroient arriver à *Quebec* au commencement de Mai. Presque toutes les terres de l'*Acadie* sont fertiles en bled, pois, fruits & légumes; on y distingue assez bien les quatre saisons de l'année, quoi que les trois mois d'Hiver y soient extrémement froids. On tire de plusieurs endroits des mâtures aussi fortes que celles de *Norvege*, & l'on y pourroit construire toutes sortes de Bâtimens s'il en étoit besoin, car les Chênes surpassent en bonté ceux de nôtre *Europe*, s'il en faut croire les Charpentiers: En un mot, ce Païs-là est tout à fait

beau; le climat passablement tempéré, l'air pur & sain, les eaux legeres & claires, & la Chasse & la Pêche y sont abondantes. Les Castors, les Loutres, & les Loups Marins, sont les Animaux qui s'y trouvent le plus communément, ils y sont même en très-grand nombre; ceux qui en aiment les viandes, sont bien redevables aux Docteurs qui persuadérent aux Papes de métamorphoser ces Animaux terrestres en Poissons, car ils en peuvent user librement & sans scrupule pendant le Carême. Au reste, la connoissance que j'ai de ce Païs-là, me fait prévoir que tôt ou tard les *Anglois* s'en rendront les Maîtres. Les raisons que j'en pourrois donner sont très-plausibles; ils ont déja commencé à ruïner le Commerce des Pelleteries que nos *François* avoient accoûtumé de faire avec les Sauvages, & ils acheveront bien-tôt de le perdre entiérement. Nos *François* veulent vendre trop cher leurs Marchandises, quoi qu'elles ne soient pas si bonnes que celles des *Anglois*, qui les donnent pourtant à meilleur marché. Ce seroit dommage de laisser aux *Anglois* un Païs dont le Commerce des Pelleteries & les Pêches de Moruës leur en ont fait si souvent tenter la conquête. Il est impossible qu'on les empêche d'enlever les établissemens des Côtes de l'*Acadie*, par l'éloignement où ils sont les uns des autres, ils y réüssiront comme ils ont déja fait. Les Gouverneurs *François* ont les mêmes vûës que ceux de bien d'autres postes d'Outre-Mer. Ils considé-
rent

rent leur emploi comme une mine d'or qu'on leur donne pour en tirer de quoi s'enrichir ; ainsi le Bien public ne marche jamais qu'après leur intérêt particulier. Mr. *de Meneval* laissa prendre le *Port-Royal* aux *Anglois*, parce que la Place n'étoit revêtuë que de simples palissades, & pourquoi n'étoit-elle pas mieux fortifiée ? C'est qu'il croyoit avoir le tems de remplir sa bourse avant que les *Anglois* s'avisassent de l'attaquer. Ce Gouverneur avoit relevé Mr. *Perrot*, qui fut cassé honteusement pour avoir fait sa principale occupation de s'enrichir, & qui étant repassé ensuite en *France* revint avec plusieurs Vaisseaux chargez de Marchandises, pour faire en ce Païs-là la profession d'un Négociant particulier. Celui-ci dans le tems de son Gouvernement, laissa prendre aux *Anglois* plusieurs postes avantageux sans se donner aucun mouvement ; il se contentoit d'aller dans ses Barques de Riviére en Riviére pour trafiquer avec les Sauvages, & après sa cassation, non content de faire son Commerce sur les Côtes de l'*Acadie*, il voulut aller sur celles des *Anglois*, mais il lui en coûta cher, car quelques Corsaires l'ayant surpris, enlevérent ses Barques & lui donnerent ensuite la *Galle seche*, dont il mourut sur le champ. Les trois principales Nations Sauvages qui habitent sur les Côtes, sont les *Abenakis*, les *Mikemak*, & les *Canibas*. Il y en a quelques autres errantes, qui vont & viennent de l'*Acadie* à la *Nouvelle Angleterre*, qu'on appelle *Mabingans*,

gans, *Soccokis* & *Openango*. Les trois premiéres, & qui sont fixées dans leurs Habitations, sont étroitement liées d'amitié & d'intérêt avec les *François*, & l'on peut dire, qu'en tems de guerre ils font des incursions si dommageables aux Colonies *Angloises*, que nous devons avoir soin d'entretenir sans cesse une bonne intelligence avec eux. Le Baron de *Saint Casteins* Gentilhomme d'*Oleron en Bearn*, s'est rendu si recommandable parmi les *Abenakis* depuis vingt & tant d'années, vivant à la Sauvage, qu'ils le regardent aujourd'hui comme leur Dieu tutelaire. Il étoit autrefois Officier de *Carignan* en *Canada*, mais dès que ce Régiment fut cassé, il se jetta chez ces Sauvages dont il avoit appris la Langue. Il se maria à leur maniére, préférant les Forêts de l'*Acadie* aux Monts *Pirenées* dont son Païs est environné. Il vêcut les premiéres années avec eux d'une maniére à s'en faire estimer au delà de tout ce qu'on peut dire. Ils le firent grand Chef, qui est comme le Souverain de la Nation, & peu à peu il a travaillé à se faire une fortune dont tout autre que lui sauroit profiter, en retirant de ce Païs-là plus de deux ou trois cens mille écus qu'il a dans ses coffres en belle monnoye d'or. Cependant il ne s'en sert qu'à acheter des Marchandises pour faire des présens à ses Confréres les Sauvages, qui lui font ensuite, au retour de leurs chasses, des présens de Castors d'une triple valeur. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* le ménagent,
&

& ceux de la *Nouvelle Angleterre* le craignent. Il a plusieurs filles & toutes mariées très-avantageusement avec des *François*, ayant donné une riche dot à chacune. Il n'a jamais changé de femme, pour apprendre aux Sauvages que Dieu n'aime point les hommes inconstans. On dit qu'il tâche de convertir ces pauvres Peuples, mais que ses paroles ne produisant aucun fruit, il est donc inutile que les Jesuites leur prêchent les véritez du Christianisme : cependant ces Peres ne se rebutent pas, ils estiment que le Baptême conféré à un enfant mourant, vaut dix fois la peine & le chagrin d'habiter avec ces Peuples.

Le *Port-Royal*, Ville Capitale ou l'unique de l'*Acadie*, n'est, au bout du compte, qu'une très-petite Bicoque, qui s'est un peu agrandie depuis le commencement de la guerre 1689. par l'abord de quantité d'Habitans des Côtes du voisinage de *Baston*, Capitale de la *Nouvelle Angleterre*. Il s'y en jetta beaucoup, dans la crainte qu'ils eurent que les *Anglois* ne les pillassent & ne les amenassent en leur Païs. Mr. *de Meneval*, comme j'ai déja dit, rendit cette Place aux *Anglois*, ne pouvant soûtenir ce poste avec le peu de *François* qu'il avoit, parce que les palissades étoient basses & mal en ordre. Il fit sa Capitulation avec le Commandant du Parti qui l'attaqua ; mais il lui manqua de parole, car il en fut traité avec toute sorte d'ignominie & de dureté. Cette Ville est située au 44. degré & 40. minutes de latitude sur le

bord d'un très-beau Baſſin de deux lieuës de longueur, & une de largeur, à l'entrée duquel il peut y avoir ſeize ou dix-huit braſſes d'eau d'un côté, (car l'*Iſle aux Chevres* qui eſt au milieu, ſemble le partager en deux) & de l'autre ſix ou ſept. Le mouillage eſt très-bon en tous les endroits de ce Baſſin, au fond duquel on voit une langue de terre, qui fait la ſéparation de deux Riviéres, où la Marée monte dix ou douze lieuës. Elles ſont bordées de très-belles Prairies où l'on trouve au Printems & en Automne toutes ſortes d'Oiſeaux de Riviéres. Le *Port-Royal* n'eſt donc qu'un petit nombre de maiſons à deux étages, & où peu de gens de diſtinction habitent. Il ne ſubſiſte que par le Commerce de Pelleteries que les Sauvages y viennent échanger pour des Marchandiſes d'*Europe*. La Compagnie des Fermiers y avoit autrefois des Magazins dont les Gouverneurs étoient les Commis. Il me ſeroit aſſez facile d'en nommer quelques-uns, ſi je ne craignois que d'autres que vous vinſſent à lire ces Mémoires.

L'*Iſle de Terre-Neuve* a trois cens lieuës de circonférence. Elle eſt éloignée de *France* d'environ ſix cens cinquante lieuës, & de quarante ou cinquante du *grand Banc* de même nom. La Côte Méridionale appartient aux *François*, qui y ont pluſieurs établiſſemens pour la Pêche des Moruës. L'Orientale, eſt habitée par les Anglois, qui occupent pluſieurs poſtes conſidérables ſituez en certains Ports, Bayes & Havres qu'ils ont eu le ſoin de fortifier. La Côte Occi-

Occidentale est deserte & n'a jamais eu de Maître jusqu'à présent. Cette Isle, dont la figure est triangulaire, est remplie de Montagnes & de Bois impratiquables. On y trouve de grandes Prairies, ou pour mieux dire, de grandes Landes, plûtôt couvertes de mousse que d'herbe. Les terres n'y valent rien du tout, car elles sont mêlées de gravois, de sable, & de pierres; ainsi ce n'est qu'à cause de l'utilité qu'on retire de la Pêche, que les *Anglois* & les *François* s'y sont établis. La Chasse des Oiseaux de Riviére, des Perdrix & des Liévres est assez abondante; mais pour les Cerfs il est presque impossible de les surprendre, à cause de l'élevation des Montagnes & de l'épaisseur des Bois. On trouve en cette Isle, comme en celle du *Cap Breton*, du Porphyre de diverses couleurs. On a pris soin d'en envoyer en France quelques blocs d'échantillon qu'on a trouvé fort beaux, quoi que durs à tailler. J'en ai vû de rouge tacheté de verd de Ciboulle, qui paroissoit le plus curieux du monde, mais par malheur il éclate si fort en le tirant de la Carriére qu'on ne peut l'employer que par incrustation.

On tire aussi de l'Isle du *Cap Breton* un Marbre noir, ou espéce de Bréche vené de gris, qui est dur & reçoit mal le poli. Cette pierre est sujette à s'éclater, à cause des fils qui s'y rencontrent, & même elle est difficile à tailler, par l'inégalité de sa dureté & des cloux qui s'y trouvent. Il n'y a point de Sauvages sédentaires en l'Isle de

Terre-Neuve. Il eſt vrai que les *Eskimaux* y traverſent quelquefois par le Détroit de *Belliſle*. avec de grandes Chaloupes, pour ſurprendre les équipages des Vaiſſeaux Pêcheurs au petit Nord. Nos établiſſemens ſont à *Plaiſance*, à l'*Iſle St. Pierre*, & dans la *Baye des Trépaſſez*. Du *Cap de Raze* juſqu'au *Chapeau Rouge* la Côte eſt fort ſaine, mais du *Chapeau Rouge* au *Cap de Raze* les rochers la rendent aſſez dangereuſe. Il y a deux obſtacles aſſez grands pour aborder cette Iſle. La premiére, que les brouillards y ſont ſi épais juſqu'à vingt lieuës au large durant l'Eté qu'il n'y a point de Navigateur, quelque habile ou expert qu'il puiſſe être, aſſez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainſi l'on eſt toûjours obligé d'attendre quelques jours ſerains pour atterrer. Le ſecond obſtacle & le plus fâcheux, ce ſont les Courants qui portent de côté & d'autre, ſans qu'on s'apperçoive de cette variation, ce qui fait que les Vaiſſeaux donnent à la Côte dans le tems qu'on ſe croit à dix lieuës au large; mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'eſt que le * Reſſac les jette inſenſiblement ſur les rochers, ſans qu'on puiſſe l'éviter; parce que n'y ayant point de fonds, il eſt impoſſible de mouiller l'ancre: C'eſt ainſi que périt le Vaiſſeau du Roi *le Joli* en 1692. comme quantité d'autres en differentes occaſions.

* *Reſſac, mouvement inſenſible de la Mer, ou vagues dormantes qui roulent ſur la ſurface de la Mer.*

Plaiſance eſt le poſte le plus avantageux & le plus utile au Roi de toute l'*Amerique Septentrionale*, par rapport à l'azile qu'y trouvent

vent les Vaiſſeaux obligez de relâcher quand ils vont en *Canada* ou quand ils en rétournent, & même pour ceux qui reviennent de l'*Amérique Méridionale*, ſoit qu'ils faſſent de l'eau ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils ayent été dematez ou incommodez par quelque coup de vent. Cette Place eſt ſituée au 47. degré & quelques minutes de latitude, preſque au fond de la Baye du même nom, qui a vint & quelques lieuës de longueur & dix ou douze de largeur. Le Fort eſt placé ſur le bord d'un *Goulet* ou petit détroit de ſoixante pas de largeur, & de ſix braſſes de profondeur. Il faut que les Vaiſſeaux raſent, pour ainſi dire, l'angle des Baſtions pour entrer dans le port, qui peut avoir une lieuë de longueur & un demi quart de largeur. Ce port eſt précedé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étenduë, mais tellement expoſée au vent de Nord-Oüeſt & Nord-Nord-Oüeſt (qui ſont les plus terribles & les plus opiniâtres de tous les vents) & au furieux ſoufle deſquels ni cables ni Ancres ni gros Vaiſſeaux ne ſauroient reſiſter, ce qui n'arrive guere que dans l'arriere-ſaiſon. Il en couta un ſecond Vaiſſeau au Roi de 64. Canons nommé *le Bon* la même année que *le Joli* ſe perdit; & ſi les quatre ou cinq autres de cette Eſquadre n'euſſent eu la précaution d'entrer dans le port ils auroient infailliblement couru le même ſort. Cette Rade qui n'eſt donc expoſée qu'à ces vents de Nord-Oüeſt & Oüeſt-Nord-Oüeſt cache quelques rochers de la

bande de Nord, outre ceux de la *pointe verte*, où plusieurs Habitans ont accoûtumé de faire la pêche. Vous pouvez considérer toutes ces choses sur le plan dont j'accompagnai ma vingt-troisiéme Lettre. Il vient pour l'ordinaire trente ou quarante Vaisseaux de *France* à *Plaisance* tous les ans, & quelquefois plus de 60. Les uns y viennent pour faire la pêche, & les autres pour faire la troque avec les Habitans, qui demeurent l'Eté de l'autre côté du Fort. Le terrain des Habitations s'appelle *la Grande Grave*, parce qu'en effet ce n'est que du gravier sur lequel on étend les moruës pour les faire secher au Soleil après qu'elles sont salées. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoyent tous les jours leurs Chaloupes à la pêche à deux lieuës du port. Elles reviennent quelquefois si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer, ne restant que les fargues. Cela surpasse l'imagination. Il faut avoir vû la chose pour la croire. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. On pêche la bœte dans le Port, c'est-à-dire, les petits Poissons dont on se sert pour garnir les Hameçons des moruës. Les graves manquent à *Plaisance*, ce qui fait qu'il n'est pas si peuplé qu'il le devroit être: si les Gouverneurs préferoient le service du Roi à l'avidité du gain on en feroit un poste considerable, & où bien des gens viendroient faire des graves à leurs dépens; mais pendant que les Gouverneurs pilleront le bien des particuliers, sous le beau pré-

texte

texte du ſervice du Roi qu'ils nomment par tout, je ne voi point d'apparence que cette Habitation groſſiſſe & s'étende jamais. N'eſt-ce pas deshonorer ſon Prince & ſon Emploi, que de faire le Pêcheur, le Marchand, le Cabarétier & cent autres métiers de la plus baſſe méchanique? N'eſt-ce pas une tyrannie, de forcer les Habitans d'acheter d'un tel ou tel Vaiſſeau les marchandiſes dont ils ont beſoin, & de vendre les moruës à d'autres Vaiſſeaux où Meſſieurs les Gouverneurs ont le principal interêt? N'eſt-ce pas contrevenir aux Ordonnances de *Loüis XIV.* que de s'approprier les agrêts & les apparaux des Vaiſſeaux qui periſſent à la côte; de retenir les équipages des Navires Marchands pour faire ſa pêche; de vendre les Habitations, d'empêcher de hauſſer les encheres des effets vendus à l'encan pour ſe les approprier de pure autorité; de changer les vivres des troupes dans les Magazins, y prenant de bon biſcuit pour y en remettre de mauvais, en faire autant du bœuf & du lard deſtinez à l'entretien de la garniſon; obliger les Habitans à donner leurs Valets & leurs Charpentiers pour les employer à des travaux où le ſervice de Sa Majeſté a moins de part que celui de la bourſe. Voila des abus qu'on devroit reformer, ſi l'on veut que le Roi ſoit bien ſervi. Cependant on ne le fait pas; j'en ignore la raiſon; qu'on la demande aux Commis de Monſieur de *P****. Je ſuis perſuadé que toutes ces pirateries ne viennent point à la

connoiſſance du Roi, car il eſt trop juſte pour les ſouffrir. Au reſte il ne croit ni bled, ni ſeigle, ni pois à *Plaiſance*, car la terre n'y vaut rien. Outre que quand elle ſeroit auſſi bonne & auſſi fertile qu'en *Canada*, perſonne ne s'amuſeroit à la cultiver, car un homme gagne plus à pêcher des Moruës durant l'Eté que dix autres à travailler à la terre. Il y a quelques autres petits ports dans la grande *Baye* de *Plaiſance* où les *Baſques* vont auſſi faire la pêche. C'eſt le petit & le grand *Burin*, *Saint Laurent*, *Martyr*, *Chapeau rouge* &c.

Table des Nations Sauvages de Canada.

De l'Acadie.

Les Abenakis. Les Mikemac. Les Canibas. Les Mahingans. Les Openangos. Les Soccokis. Les Etechemins.	Ceux-ci ſont bons Guerriers, plus alertes & moins cruels que les *Iroquois*. Leur Langage differe peu de la Langue *Algonkine*.

Du Fleuve Saint Laurent depuis la Mer juſqu'à Monreal.

Les Papinachois. Les Montagnois. Les Gaſpeñens.	Langue *Algonkine*.
Les Hurons de Loreto, Langue *Iroquoiſe*.	
Les Abenakis de Sciller Les Algonkins.	Langue *Algonkine*.

Les

Les Agniez du Saut S. Louis, Langue *Iroquoise*, braves & bons Guerriers.

Les Iroquois de la Montagne du Monreal, Langue *Iroquoise*, bons Guerriers.

Du Lac des Hurons.

Les Hurons, Langue *Iroquoise*.

Les Outaouas.	Langue *Algonkine*.
Les Nockes.	
Les Miſſiſagues.	
Les Attikamek.	

Les Outchipoues, appellez *Sauteurs*, bons Guerriers.

Du Lac des Ilinois *& des environs.*

Quelques Ilinois à Chegakou.	Langue *Algonkine*, alertes.
Les Oumamis, bons Guerriers.	
Les Maskoutens.	
Les Kikapous, bons Guerriers.	
Les Outagamis, bons Guerriers.	
Les Malomimis.	
Les Pouteouatamis.	
Les Ojatinons, bons Guerriers.	
Les Sakis.	

Aux environs du Lac de Frontenac.

Les Tſonontouans.	Langue différente de l'*Algonkine*.
Goyoguans.	
Onnotagues.	

Onnoyoutes & Agniés, un peu éloignez.

Aux

Aux environs de la Rivière des Outaouas.

Les Tabitibi. Les Monzoni. Les Machakandibi. Les Nopemen d'Achirini. Les Nepisirini. Les Temiskamink.	Langue *Algonkine*, tous poltrons.

Au Nord du Missisipi, *& aux environs du* Lac Superieur *& de la* Baye de Hudson.

Les Assimpouals. Les Sonkaskitons. Les Ouadbatons. Les Atintons. Les Clistinos, braves Guerriers & alertes. Les Eskimaux.	Langue *Algonkine*.

Table des Animaux des Païs Meridionaux du Canada.

Bœufs Sauvages.
Cerfs petits.
Chevreuils de trois especes differentes.
Loups, comme en *Europe*.
Loups cerviers, comme en *Europe*.
Michibichi, espece de Tigre poltron.
Furets, Beletes } comme en *Europe*.
Ecureuils cendrez.
Lievres, Lapins } comme en *Europe*.

Taif-

Taiſſons, comme en *Europe*.
Caſtors blancs, mais rares.
Ours rougeâtres.
Rats muſquez.
Renards rougeâtres, comme en *Europe*.
Crocodiles au *Miſſiſipi*.
Oſſa au *Miſſiſipi*.

Ceux des Païs Septentrionaux ſont:

Orignaux ou Elans.
Caribous.
Renards noirs.
Renards argentez.
Eſpeces de Chats ſauvages, appellez *enfans du Diable*.
Carcajoux.
Porcs épis.
Foutereaux.
Martres.
Foüines, comme en *Europe*.
Ours noirs.
Ours blancs.
Siffleurs.
Ecureuils volants.
Lievres blancs.
Caſtors.
Loutres.
Rats muſquez.
Ecureuils Suiſſes.
Grands Cerfs.
Loups Marins.

Ex-

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Animaux Méridionaux.

LE *Michibichi* est une espece de *Tigre*, mais plus petit & moins marqueté, il s'enfuit dès qu'il aperçoit quelqu'un, & s'il trouve un arbre il y grimpe au plus vîte. Il n'y a point d'animal qu'il n'attaque, & dont il ne vienne facilement à bout, & ce qu'il a de singulier par dessus tous les autres Animaux, c'est qu'il court au secours des Sauvages lorsqu'il se rencontre à la poursuite des *Ours* & des *Bœufs* Sauvages, alors il semble qu'il ne craigne personne, il s'élance avec fureur sur la bête qu'on poursuit. Les Sauvages disent que ce sont des *Manitous*, c'est-à-dire des esprits qui aiment les hommes, ce qui fait qu'ils les honorent & les considerent à tel point qu'ils aimeroient mieux mourir que d'en tuer un seul.

Les *Castors blancs* sont fort estimez à cause de leur rareté. Quoique leur poil ne soit ni si grand ni si fin que celui des *Castors* qui sont les ordinaires. Il s'en trouve aussi peu de ces blancs que de parfaitement noirs.

Les Ours rougeâtres sont méchans, ils viennent effrontément attaquer les chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuyent. Ces premiers sont plus petits & plus agiles que les derniers.

Les *Crocodiles* du *Missisipi* ne different en rien de ceux du *Nil* ou des autres endroits. J'ai vû celui d'*Angoulême* qui est de la même

même figure que ceux-ci, quoique plus petit. La maniére la plus commune dont les Sauvages les prennent en vie, c'est de leur jetter de grosses cordes d'écorce d'arbre à nœud coulant sur le col, sur le milieu du corps, dans les pattes &c. tellement qu'après être bien saisi, ils les enferment entre dix ou douze Piquets où ils les attachent après les avoir tourné le ventre en haut. En cette posture ils les écorchent sans toucher à la tête ni à la queuë, & leur donnent un habit d'écorce de sapin où ils mettent le feu en coupant les cordes qui les retiennent. Ils font des cris & des hurlemens effroyables. Au reste les Sauvages sont très-souvent dévorez par ces animaux, soit en traversant les Riviéres à la nage, ou s'endormant sur le bord. Voyez ce que dit l'*Arioste* de cet Animal dans la 68. Octave de son 15. Chant.

Vive sù'l lito e dentro a la Rivera,
E i Corpi Umani son le sue vivande
De le persone misere e incaute
Dì viandanti e d'infelici naute.

Il faut être aussi fou que je le suis pour m'ériger en Poëte & Traducteur. N'importe, voici comment j'explique cette demi Octave;

Il vit sur le Rivage & dedans la Riviére,
Il écrase les gens d'une dent meurtriere,
Il se nourrit des corps des pauvres Voyageurs,
Des malheureux Passants, & des Navigateurs.

Les

Les *Offa* font de petites bêtes comme des *Lievres*, leur ressemblant assez à la reserve des oreilles & des pieds de derriere. Elles courent & ne grimpent point. Les femelles ont un sac sous le ventre où leurs petits entrent dès qu'ils sont poursuivis, afin de se sauver avec leur mere qui d'abord ne manque pas de prendre la fuite.

Animaux Septentrionaux.

Les Renards argentez sont faits comme ceux de l'*Europe* aussi-bien que les noirs. Il s'en trouve peu de ces derniers, & lorsqu'on en peut prendre quelqu'un on est assuré de le vendre au poids de l'Or. C'est dans les Païs les plus froids qu'on en voit de cette espece.

Les *Ours blancs* sont monstrueux, extraordinairement longs; leur tête est effroyable, & leur poil fort grand & très-fourni. Ils sont si feroces qu'ils viennent hardiment attaquer une Chaloupe de sept ou huit hommes à la Mer. Ils nagent, à ce qu'on prétend, cinq ou six lieuës sans se lasser. Ils vivent de Poisson & de coquillages sur le bord de la Mer, d'où ils ne s'écartent gueres. Je n'en ai vû qu'un seul de ma vie dont j'aurois été devoré si je ne l'avois aperçû de loin, & si je n'eusse eu assez de tems pour me réfugier au *Fort Loüis* de *Plaisance*.

Les *Ecureuils volants* sont de la grosseur d'un gros *Rat*, couleur de gris blanc : ils sont aussi endormis que ceux des autres especes sont éveillez : on les appelle volants, parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en-

en forme d'aile lorſqu'ils font ces petits Vols.

Les *Lievres blancs* ne le ſont que l'Hiver, car dès le Printems ils commencent à devenir gris ; & peu à peu, ils reprennent la couleur de ceux de *France* qu'ils conſervent juſqu'à la fin de l'Automne.

Les *Ecureuils Suiſſes* ſont de petits animaux comme de petits Rats. On les appelle *Suiſſes*, parce qu'ils ont ſur le corps un poil rayé de noir & de blanc, qui reſſemble à un pourpoint de *Suiſſe*, & que ces mêmes rayes faiſant un rond ſur chaque cuiſſe ont beaucoup de raport à la calote d'un *Suiſſe*.

Les *grands Cerfs* ne ſont pas plus grands ni plus gros que ceux que nous avons en *Europe*. On ne les appelle grands que parce qu'il y en a de deux autres eſpeces differentes vers le Sud. Les petits ont la chair beaucoup plus délicate.

Les *Loups Marins*, que quelques-uns appellent *Veaux Marins*, ſont gros comme des dogues. Ils ſe tiennent quaſi toûjours dans l'eau, ne s'écartant jamais du Rivage de la Mer. Ces animaux rampent plus qu'ils ne marchent, car s'étant élevez de l'eau, ils ne font plus que gliſſer ſur le ſable ou ſur la vaſe ; leur tête eſt faite comme celle d'un *Loutre* ; & leurs pieds, ſans jambes, ſont comme la patte d'une *Oye*. Les femelles font leurs petits ſur des rochers ou ſur des petites Iſles près de la Mer. Ces Animaux vivent de poiſſon, ils cherchent les Païs froids. La quantité en eſt ſurprenan-

nante aux environs de l'embouchure du *Fleuve de Saint Laurent*.

Je vous ai parlé des autres animaux de *Canada* dans mes Lettres. Je ne vous dis point la maniére dont les Sauvages les prennent, car je n'aurois jamais fini. Ce qui eſt de certain c'eſt qu'ils vont rarement à la Chaſſe à faux, & qu'ils ne ſe ſervent de leurs Chiens que pour la Chaſſe des Orignaux, & quelquefois pour celle des Caſtors, comme je vous l'expliquerai au Chapitre des *Chaſſes Sauvages*.

Oiſeaux des Païs Méridionaux du Canada.

Vautours.
Huards.
Cignes.
Oyes noires. }
Canards noirs. }
Plongeons. } tels qu'en *Europe*.
Poules d'eau. }
Rualles. }
Cocqs d'Inde.
Perdrix Rouſſes.
Faiſans.
Gros aigles.
Gruës. }
Merles. } tels qu'en *Europe*.
Grives. }
Pigeons ramiers.
Perroquets.
Corbeaux. }
Hirondeles. } tels qu'en *Europe*.
Pluſieurs ſortes d'Oiſeaux de Proye, inconnus en *Europe*.

Roſſi-

Rossignols, inconnus en *Europe* aussi bien que d'autres petits *Oiseaux* de differentes couleurs, & entr'autres celui qu'on appelle *Oiseau Mouche*, & quantité de *Pellicans*.

Oiseaux des Païs Septentrionaux du Canada.

Outardes.
Oyes blanches. } telles qu'en *Europe*.
Canards de 10. *ou* 12. *sortes*.
Sarcelles.
Margots ou Mauvis.
Grelans.
Sterlets.
Perroquets de Mer.
Moyaques.
Cormorans.
Becasses.
Becassines.
Plongeons.
Pluviers. } comme en *Europe*.
Vaneaux.
Herons.
Courbejoux.
Chevaliers.
Bateurs de faux.
Perdrix blanches.
Grosses Perdrix noires.
Perdrix roussâtres.
Gelinotes de bois.
Tourterelles.
Ortolans blancs.
Etourneaux.
Corbeaux. } tels qu'en *Europe*.

Vau-

Vautours.
Eperviers.
Emerillons. } tels qu'en *Europe*.
Hirondelles.
Becs de ſcie, eſpece de Canard.

Inſectes qui ſe trouvent en Canada.

Couleuvres.
Aſpics.
Serpents à ſonnette.
Grenouilles meuglantes.
Maringouins ou Couſins.
Taons.
Brulots.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Oiſeaux des Païs Méridionaux.

LES *Huards* ſont des Oiſeaux de Riviére gros comme des *Oyes*, & durs comme des ânes. Leur plumage eſt noir & blanc, leur bec eſt pointu ; Ils ont le coû très-court : Ils ne font que plonger durant l'Eté, ne pouvant ſe ſervir de leurs aîles. Les Sauvages ſe font un divertiſſement de les forcer durant ce tems-là : Ils ſe mettent en ſept ou huit Canots qui ſe diſperſent pour obliger ces Oiſeaux à replonger dès qu'ils veulent reprendre haleine. Les Sauvages m'ont donné pluſieurs fois cet agréable amuſement pendant les Voyages que j'ai faits avec eux.

Les

Les *Perdrix rousses* sont farouches, petites, & très-differentes des *Perdrix rouges* qu'on voit en *Europe*, aussi-bien que les *Faisans*, dont le plumage blanc mêlé de taches noires, fait une bigarrure fort curieuse.

Les *Aigles* les plus gros qu'on voye ne le sont pas plus que les *Cignes*. Ils ont la queuë & la tête blanche; ils combattent souvent contre une espéce de *Vautours*, dont ils sont ordinairement vaincus; On voit assez fréquemment ce combat en voyageant : il dure autant de tems que l'*Aigle* conserve la force de ses aîles.

Les *Pigeons ramiers* sont plus gros qu'en *Europe*; mais ils ne valent rien à manger. Ils sont hupez, & leur tête est tout à fait belle.

Les *Perroquets* se trouvent chez les *Ilinois*, & sur le Fleuve de *Missisipi*: Ils sont très-petits, & n'ont rien de différent de ceux qu'on apporte du *Brezil* & de *Cayene*.

L'espéce de *Rossignol* que j'ai vû est singuliére, en ce que cet Oiseau plus petit que ceux d'*Europe* est bleuâtre, que son chant est plus diversifié; qu'il se loge dans des trous d'arbre, & qu'ils se joignent ordinairement trois ou quatre sur les arbres les plus touffus pour y faire leur ramage ensemble.

L'*Oiseau Mouche* est un petit Oiseau gros comme le pouce, & son plumage de couleur si changeante, qu'à peine sauroit-on lui en fixer aucune. Tantôt il paroît rouge, doré, bleu & vert, & il n'y a propre-

ment qu'à la lueur du Soleil qu'on ne voit point changer l'or & le rouge dont il eſt couvert. Son bec eſt comme une aiguille, il vole de fleur en fleur comme les *Abeilles*, pour en ſucer la ſéve en voltigeant. Il ſe perche pourtant quelquefois vers le Midi ſur de petites branches de Pruniers ou de Ceriſiers. J'en ai envoyé en *France* de morts, (car il eſt comme impoſſible d'en garder en vie) on les a trouvez fort curieux.

Des Païs du Nord. Il y a des *Canards* de dix ou douze ſortes. Ceux qu'on appelle *Branchus*, quoi que petits, ſont les plus beaux : ils ont le plumage du coû ſi éclatant par la varieté & le vif des couleurs, qu'une fourrure de cette eſpéce n'auroit point de prix en *Moſcovie* ou en *Turquie*. On les appelle *Branchus*, parce qu'ils ſe poſent ſur les branches d'arbre. Il y en a d'une autre eſpéce, noirs comme du jais, qui ont le bec & le tour des yeux rouges.

Les *Margots Goelans & Sterlets*, ſont des Oiſeaux qui volent inceſſamment ſur les Mers, les Lacs & les Riviéres, pour prendre de petits Poiſſons : ils ne valent rien à manger ; outre qu'ils n'ont preſque point de corps, quoi qu'ils paroiſſent gros comme des *Pigeons*.

Les *Perroquets de Mer* portent le nom de Perroquet, parce qu'ils ont le bec fait comme ceux de terre ; Ils ne quittent jamais la Mer, ni ſes rivages ; ils volent inceſſamment ſur la ſurface des eaux pour attraper de petits Poiſſons : Ils ſont noirs &

& gros comme des Poulardes ; Il y en a quantité sur le *Banc de Terre-Neuve*, & près des Côtes ; les Matelots les prennent avec des hameçons couverts de foye de Moruës qu'ils suspendent à la prouë du Vaisseau.

Les *Moyaques* sont des Oiseaux gros comme des Oyes ; ils ont le coû court & le pied large ; ce qui est surprenant, c'est que leurs œufs qui sont la moitié plus gros que ceux des *Cignes*, n'ont presque que du jaune, qui est si épais qu'on est obligé d'y mettre de l'eau pour en faire des omelettes.

Les *Perdrix blanches* sont de la grosseur de nos *Perdrix rouges* ; leurs pieds sont couverts d'un duvet si épais, qu'ils ressemblent à ceux d'un Lapereau ; on n'en voit que durant l'Hiver ; il y a des années qu'il n'en paroît presque point, d'autres au contraire en sont si fécondes, que ces Oiseaux ne valent que dix sols la douzaine. Cet animal est le plus stupide du monde, il se laisse assommer à coups de gaule sur la neige sans se donner aucun mouvement, je croi que ce grand étourdissement vient du grand vol qu'il fait de *Groenland* en *Canada*. Cette conjecture n'est point sans fondement, car on remarque que ces Oiseaux ne viennent en troupes qu'après une longue durée des vents de Nord ou de Nord-Est.

Les *Perdrix noires* sont tout à fait belles ; elles sont plus grosses que les nôtres ; elles ont le bec, le tour des yeux & les pieds rouges ; leur plumage est d'un noir très-bien lustré. D'ailleurs ces Oiseaux sont

fiers, & ſemblent ſentir en marchant leur beauté. Il eſt vrai qu'ils ſont aſſez rares, auſſi bien que les *Perdrix rouſſatres*, qui reſſemblent aux *Cailles* en groſſeur & en vivacité.

Les *Ortolans* ne paroiſſent en *Canada* que l'Hiver; mais je ne crois pas que ce ſoit la couleur naturelle de leur plumage. Il y a de l'apparence qu'ils la reprennent en quelques lieux qu'ils aillent. Pendant l'Eté, on en prend quantité aux environs des granges avec des filets qu'on tend ſur de la paille; ils ſont aſſez bons quand ils ſont gras, ce qui ſe trouve rarement.

Inſectes.

Les *Couleuvres* en *Canada* ne font point de mal. Les *Aſpics* ſont dangereux, lorſqu'on ſe baigne dans les eaux croupies vers les Païs Méridionaux. Les *Serpents à Sonnette* s'appellent ainſi, parce qu'ils ont au bout de la queuë une eſpece d'étui où ſont enfermez certains oſſelets qui font un bruit, lorſque ces inſectes rampent, qu'on entend de trente pas. Ils fuyent dès qu'ils entendent marcher, & dorment pour l'ordinaire au Soleil, dans les prez ou dans les bois clairs: ils ne piquent que lorſqu'on met le pied ſur eux.

Les *Grenouilles meuglantes* ſont ainſi appellées, parce qu'elles imitent le meuglement d'un bœuf: elles ſont deux fois plus groſſes qu'en *Europe*. Les *Taons* ſont des *Mou-*

Mouches une fois plus grosses que les *Abeilles*, mais de la figure d'une Mouche ordinaire. Elles ne piquent que depuis le Midi jusqu'à trois heures ; mais si violemment que le sang en coule. Il est vrai que ce n'est qu'en certaines Riviéres qu'on en trouve.

Les *Brulots* sont des espéces de *Cirons* qui s'attachent si fort à la peau qu'il semble que leur piqueûre soit un charbon ou une étincelle de feu. Ces petits animaux sont imperceptibles & pourtant en assez grand nombre.

Poissons du Fleuve Saint Laurent, *depuis son embouchûre jusqu'aux Lacs de* Canada.

Balenots.
Souffleurs.
Marsouïns blancs.
Saumons, comme en *Europe*.
Anguilles.
Maquereaux, comme en *Europe*.
Harangs.
Gasparots.
Bar. } comme en *Europe*.
Aloses. } comme en *Europe*.
Moruës.
Plies.
Eperlans. } comme en *Europe*.
Turbots. } comme en *Europe*.
Brochets. } comme en *Europe*.
Poissons dorez.

Rougets.
Lamproyes.
Merlans. } comme en *Europe*.
Rayes.
Congres.
Vaches marines.

Coquillage.

Houmars.
Ecreviſſes.
Petoncles.
Moules.

Poiſſons des Lacs & des Riviéres qui ſe déchargent dedans.

Eturgeons.
Poiſſons armez.
Truites.
Poiſſons blancs.
Eſpece de Harangs.
Anguilles.
Barbuës.
Mulets.
Carpes.
Cabot. } comme en *Europe*.
Goujons.

Poiſſons du Fleuve Miſſiſipi.

Brochets, comme en *Europe*.
Carpes.
Tanches. } comme en *Europe*.
Perches. }
Barbuës & pluſieurs autres inconnus en *Europe*.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

LE *Balenot* eſt une eſpece de *Baleine*, mais plus petit & plus charnu, ne rendant point d'huile à proportion des *Baleines* du Nord. Ces poiſſons entrent dans le Fleuve juſqu'à cinquante ou ſoixante lieuës en avant. *Ceux du Fleuve juſqu'aux Lacs.*

Les *Souffleurs* ſont à peu près de la même groſſeur, mais plus courts & plus noirs; ils jettent l'eau de même que les *Baleines* par un trou qu'ils ont derriere la tête, lorſqu'ils veulent reprendre haleine après avoir plongé; ceux-ci ſuivent ordinairement les Vaiſſeaux dans le *Fleuve Saint Laurent*.

Les *Marſouins blancs* ſont gros comme des Bœufs. Ils ſuivent toûjours le cours de l'eau. Ils montent avec la marée juſqu'à ce qu'ils trouvent l'eau douce, après quoi ils s'en retournent avec le reflus. Ils ſont fort hideux: on en prend ſouvent devant *Quebec*.

Les *Gasparots* sont de petits Poissons à peu près de la figure d'un Harang. Ils s'aprochent de la côte pendant l'Eté en si grand nombre que les pêcheurs de *Moruës* en prennent autant qu'il leur en faut pour servir d'appas à leur pêche. Ils se servent aussi de Harangs lorsque la saison oblige les Gasparots de donner à la côte pour frayer. Au reste, tous les Poissons qui sont d'usage pour l'hameçon, ou pour faire mordre les moruës, s'appellent *Boëte* en terme de pêche.

Les *Poissons* dorez sont délicats. Ils ont environ 15 pouces de longueur. Leur écaille est jaune, & ils sont fort estimez.

Les *Vaches Marines* sont des espéces de Marsoüins ; elles surpassent en grosseur des Bœufs de Normandie. Elles ont des espéces de pattes feuilleues comme des Oyes, la tête comme un *Loutre*, & les dents de neuf pouces de longueur, & deux d'épaisseur. C'est l'yvoire le plus estimé : on prétend qu'elles s'écartent du Rivage vers les endroits sablonneux & marécageux.

Il y a aussi des *Houmars* dont l'espéce ne me paroît differer en rien de ceux que nous avons en *Europe*.

Les *Petoncles* sont comme on les voit sur les côtes de *France*, excepté qu'ils sont plus gros, d'un goût plus agréable, mais d'une chair plus indigeste.

Les *Moules* y sont d'une grosseur extraordinaire & d'un bon gout, mais il est comme impossible d'en pouvoir manger sans se casser les dents, à cause des *Perles* dont elles sont remplies : je dis perles, mais ce

ce ſont plûtôt des graviers par raport à leur peu de valeur, car j'en aportai à *Paris* cinquante ou ſoixante des plus groſſes & des plus belles qu'on n'eſtima qu'un ſol la piece. Cependant on avoit caſſé plus de deux mille *Moules* pour les trouver.

Les *Eturgeons* des Lacs ont communément cinq ou ſix pieds de longueur. J'en ai vû un de dix, & un autre de douze. On les prend avec les filets durant l'hiver & avec le harpon durant l'été. On prétend qu'il a certaines chairs dans la tête, qui ont le goût du bœuf, du mouton & du veau; mais après en avoir goûté pluſieurs fois, je n'ai jamais rencontré ces raports prétendus, & j'ai traité cela de pure chimére.

Le *Poiſſon armé* eſt de trois pieds & demi de longueur ou environ; il a des écailles ſi fortes & ſi dures qu'il eſt impoſſible qu'aucun autre Poiſſon puiſſe l'offenſer; ſes ennemis ſont les *Truites* & les *Brochets*, mais il ſait très-bien ſe défendre contre leur attaque par le moyen de ſon bec pointu qui a un pied de longueur, & qui eſt auſſi dur que ſa peau. Il eſt délicat, & ſa chair eſt auſſi ferme que blanche.

Les *Barbuës* des Lacs ont un pied de longueur, mais elles ſont tout à fait groſſes: on les appelle *Barbuës* à cauſe de certaines barbes pendantes le long du muſeau qui ſont groſſes comme des grains de bled. Celles de *Miſſiſipi* ſont monſtrueuſes, les unes & les autres ſe prennent auſſi bien à l'hameçon qu'au filet, & la chair en eſt aſſez bonne.

Les *Carpes* du Fleuve de *Miſſiſipi* ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & d'un fort bon goût. Elles ſont faites comme les nôtres. Elles s'aprochent du Rivage en Automne, & ſe laiſſent prendre facilement au filet.

Les plus groſſes *Truites* des Lacs ont cinq pieds & demi de longueur, & un pied de diametre, elles ont la chair rouge. On les prend avec de gros hameçons attachez à des branches de fil d'archal.

Les Poiſſons des Lacs ſont meilleurs que ceux de la Mer & des Riviéres, ſur tout les *Poiſſons blancs*, qui ſurpaſſent toutes les autres eſpeces en bonté & en délicateſſe. Les Sauvages qui habitent ſur les bords de ces petites Mers douces, préférent le bouillon de Poiſſon à celui de viande lorſqu'ils ſont malades. Ils ſe fondent ſur l'experience. Les *François*, au contraire, trouvent que les bouillons de *Chevreuil* ou de *Cerfs*, ont plus de ſubſtance & ſont plus reſtaurants.

Il y a une infinité d'autres petits Poiſſons dans les Riviéres de *Canada*, qu'on ne connoit point en *Europe :* ceux des eaux du Septentrion ſont differens de ceux du côté du Midi; ceux qu'on pêche dans la *Riviére longue*, laquelle ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi* ſentent ſi fort la vaſe & la bourbe qu'il eſt impoſſible d'en manger. Il en faut excepter certaines petites truites que les Sauvages pêchent dans quelques Lacs aux environs, qui ſont un mets aſſez paſſable.

Les

Les Riviéres des *Otentats* & des *Miſſouris* produiſent des Poiſſons ſi extraordinaires par leur figure qu'on ne ſauroit en faire au juſte la deſcription, il faudroit les voir deſſinez ſur le papier. Ces Poiſſons ſont d'aſſez mauvais goût; cependant les Sauvages en font grand cas; mais cela vient, je crois, de ce qu'ils n'en connoiſſent pas de meilleurs.

Arbres & Fruits des Païs Méridionaux du Canada.

Heſtres.
Chênes rouges. } comme en *Europe*.
Meriſiers.
Erables.
Frênes.
Ormeaux.
Fouteaux.
Tilleaux. } comme en *Europe*.
Noyers de deux ſortes.
Châtaigniers.
Pommiers.
Poiriers.
Pruniers.
Ceriſiers.
Noiſetiers, comme en *Europe*.
Ceps de Vigne.
Eſpéce de Citron.
Melon d'eau.
Citrouilles douces.
Groſeilles ſauvages.
Pignons de Pin, comme en *Europe*.
Tabac, comme en *Eſpagne*.

Arbres & Fruits des Païs Septentrionaux de Canada.

Chênes blancs. } comme en *Europe*.
Chênes rouges. }
Bouleau.
Merisiers.
Erables.
Pins.
Epinetes.
Sapins de trois sortes.
Perusse.
Cedres.
Trembles.
Bois blancs.
Aulnes.
Capillaire.
Fraises.
Framboises.
Groseilles.
Bluets.

Explication.

IL faut remarquer que tous les bois de *Canada* sont d'une bonne nature. Ceux qui sont exposez aux vents de Nord, sont sujets à geler; comme il paroît par une espéce de roulure que la gelée fait gerser.

Le *Merisier* est un bois dur, son écorce est grise, le bois en est blanchâtre. Il y en a de gros comme des Barriques & de la hauteur des *Chênes* les plus élevez. Cet arbre est droit. Il a la feuille ovale, on s'en

s'en ſert à faire des poutres, des ſoliveaux & autres ouvrages de charpente.

Les *Erables* ſont à peu près de la même hauteur & groſſeur, avec cette différence que leur écorce eſt brune & le bois rouſſâtre. Ils n'ont aucun rapport à ceux d'*Europe*. Ceux dont je parle ont une ſéve admirable, & telle qu'il n'y a point de limonade, ni d'eau de ceriſe qui ait ſi bon goût, ni de breuvage au monde qui ſoit plus ſalutaire. Pour en tirer cette liqueur on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois, & cette taille qui a dix ou douze pouces de longueur eſt faite de biais; au bas de cette coupe on enchaſſe un coûteau dans l'arbre auſſi de biais, tellement que l'eau coulant le long de cette taille comme dans une gouttiére, & rencontrant le coûteau qui la traverſe, elle coule le long de ce coûteau ſous lequel on a le ſoin de mettre des vaſes pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou ſix bouteilles par jour, & tel habitant en *Canada* en pourroit ramaſſer vingt Barriques du matin au ſoir, s'il vouloit entailler tous les *Erables* de ſon Habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre. On fait de cette ſéve du Sucre & du Sirop ſi précieux qu'on n'a jamais trouvé de reméde plus propre à fortifier la poitrine. Peu de gens ont la patience d'en faire, car comme on n'eſtime jamais les choſes communes & ordinaires, il n'y a guéres que les enfans qui ſe donnent la peine d'entailler ces arbres. Au reſte, les *Erables* des Païs Sep-

trionaux ont plus de féve que ceux des Parties Méridionales, mais cette féve n'a pas tant de douceur.

Il y a des *Noyers* de deux fortes, les uns donnent des noix rondes, les autres longues, mais ces fruits ne valent rien, non plus que les *Châtaignes* fauvages qu'on trouve du côté des *Ilinois*.

Les *Pommes* qui croiffent fur certains *Pommiers* font bonnes cuites, & ne valent rien cruës. Il eft vrai que dans le *Miffifipi* on en trouve d'une efpéce à peu près du goût des *Pommes d'api*. Les Poires font bonnes, mais rares.

Les *Cerifes* ne font pas de bon goût; elles font petites & rouges au dernier point. Les *Chevreuils* s'en accommodent pourtant, & ils ne manquent guéres de fe trouver toutes les nuits durant l'Eté fous les *Cerifiers*, & fur tout lors qu'il vente fort.

Il y a de trois efpéces de *Prunes* admirables. Elles n'ont rien d'approchant des nôtres à l'égard de la figure & de la couleur. Il y en a de longues & menuës, de rondes & groffes, & d'autres tout à fait petites.

Les *Ceps de Vigne* embraffent les arbres jufques au fommet; fi bien qu'il femble que les grapes foient la véritable production de ces arbres, tant les branches en font couvertes. En certains Païs le grain eft petit & d'un très-bon goût, mais vers le *Miffifipi* la grape eft longue & groffe, & le grain de même; On en a fait du vin qui après avoir long-tems cuvé s'eft trou-

vé

vé de la même douceur que celui des *Canaries*, & noir comme de l'ancre.

Les *Citrons* sont des fruits ainsi appellez, parce qu'ils en ont seulement la figure. Ils n'ont qu'une peau, au lieu d'écorce. Ils croissent d'une plante qui s'éleve jusqu'à trois pieds de hauteur, & tout ce qu'elle produit se peut réduire à trois ou quatre de ces prétendus Citrons. Ce fruit est aussi salutaire que sa racine est dangereuse ; & autant l'un est sain, autant l'autre est un subtil & mortel poison lors qu'on en boit le suc. Etant au Fort de *Frontenac* dans l'année 1684. j'y vis une *Iroquoise* qui résoluë de suivre son Mari, que la mort venoit de lui enlever, prit de ce funeste bruvage, après avoir, selon la formalité ordinaire de ces pauvres aveugles, dit adieu à ses amis & chanté la chanson de mort. Le poison ne tarda guéres à produire son effet, car cette Veuve qu'on regarderoit avec justice en *Europe* comme un miracle de constance & de fidélité, n'eût pas plûtôt avalé le jus meurtrier, qu'elle eût deux ou trois frissonnemens & mourut.

Les *Melons d'eau* que les *Espagnols* appellent *Melons d'Alger*, sont ronds & gros comme une boule, il y en a de rouges & de blancs ; les pepins sont larges, noirs ou rouges. Ils ne différent en rien pour le goût de ceux d'*Espagne* & de *Portugal*.

Les *Citrouilles* de ce Païs-ci sont douces & d'une autre nature que celles de l'*Europe*, où plusieurs personnes m'ont assuré, que celles-ci ne sauroient croître. Elles

sont

font de la grosseur de nos *Melons*; la chair en est jaune comme du *Saffran*: On les fait cuire ordinairement dans le four, mais elles sont meilleures sous les cendres, à la maniére des Sauvages; elles ont presque le même goût que la *marmelade de Pommes*; mais elles sont plus douces. On peut en manger tant que l'appetit le peut permettre, sans craindre d'en être incommodé.

Les *Groseilles sauvages* ne valent rien que confites; mais on ne s'amuse guéres à faire ces sortes de confitures; car le sucre est trop cher en *Canada* pour ne le pas mieux employer.

Des Païs Septentrionaux.

LEs *Bouleaux* de *Canada* sont très-différens de ceux qu'on trouve en quelques Provinces de *France*, tant en qualité qu'en grosseur. Les Sauvages se servent de leur écorce pour faire des Canots. Il y en a de blanche & de rouge. L'une & l'autre sont également propres à cela. Celle qui a le moins de veines & de crevasses, est la meilleure; mais la rouge est la plus belle & de plus d'apparence. On fait de petites Corbeilles de jeunes *Bouleaux* qui sont recherchées en *France*; On en peut faire aussi des Livres dont les feuilles sont aussi fines que du papier. Je le sai par expérience, m'en étant servi très-souvent pour écrire des Journaux de mes Voyages, faute de papier. Au reste, je me souviens d'avoir vû en certaine Bibliotheque de *France* un Manuscrit de l'Evan-

l'Evangile de *Saint Matthieu* en Langue Gréque ſur ces mêmes écorces, & ce qui me parut ſurprenant, c'eſt qu'on me dit qu'il étoit écrit depuis mille & tant d'années: Cependant, j'oſerois jurer que c'eſt de l'écorce véritable des *Bouleaux* de la *Nouvelle France*, qui, ſelon toutes les apparences, n'étoit pas encore découverte.

Les *Pins* ſont extrémement hauts, droits & gros : on s'en ſert à faire des mâtures. Les flutes du Roi en tranſportent ſouvent en *France*. On prétend qu'il y en a d'aſſez grands pour mâter d'une ſeule piece les Vaiſſeaux du premier rang.

Les *Epinetes* ſont des eſpeces de *Pin* dont la feuille eſt plus pointuë & plus groſſe ; on s'en ſert pour la charpente; la matiere qui en découle eſt d'une odeur qui égale celle de l'*encens*.

Il y a trois ſortes de *Sapins* dont on ſe ſert à faire des planches, par le moyen de certains moulins que les Marchands de *Quebec* ont fait conſtruire en quelques endroits.

La *Peruſſe* ſeroit tout-à-fait propre à bâtir des Vaiſſeaux. Cet arbre eſt le plus propre de tous les bois verds pour cet uſage; parce qu'il eſt plus ſerré, que ſes pores ſont plus condenſez, & qu'il s'imbibe moins que les autres.

Il y a deux ſortes de *Cedres*, des blancs & des rouges ; Il faut en être bien près pour diſtinguer l'un d'avec l'autre, parce que l'écorce en eſt preſque ſemblable. Ces arbres ſont bas, toufus, pleins de bran-

ches,

ches, & a de petites feuilles semblables à des fers de lacet. Le bois en est presque aussi leger que le Liege. Les Sauvages s'en servent à faire les clisses & les varangues de leurs Canots. Le rouge est tout-à-fait curieux, on en peut faire de très-beaux meubles qui conservent toûjours une odeur agréable.

Les *Trembles* sont de petits arbrisseaux qui croissent sur le bord des étangs, & des rivieres & des Païs aquatiques & marécageux. Ce bois est le mets ordinaire des Castors qui, à l'exemple des fourmis, ont le soin d'en faire un amas durant l'Automne aux environs de leurs cabanes, pour vivre lorsque la glace les retient en prison durant l'hiver.

Le *Bois blanc* est un arbre moyen qui n'est ni trop gros ni trop petit. Il est presque aussi leger que le *Cedre*, & aussi facile à mettre en œuvre : les habitans de *Canada* s'en servent à faire de petits Canots pour pêcher & pour traverser les rivieres.

Le *Capillaire* est aussi commun dans les bois de *Canada* que la fougere dans ceux de *France*. Il est estimé meilleur que celui des autres Païs. On en fait quantité de Sirop à *Quebec* pour envoyer à *Paris*, à *Nantes*, à *Roüen* & en plusieurs autres Villes du Royaume.

Les *Fraises* & les *Framboises* sont en grande abondance. Elles sont d'un fort bon goût : On y trouve aussi des *Grozeilles* blanches, mais elle ne valent rien que pour faire une espéce de vinaigre qui est très-fort.

Les *Bluets* sont de certains petits grains comme de petites cerises, mais noirs & tout à fait ronds. La plante qui les produit est de la grandeur des Framboisiers. On s'en sert à plusieurs usages lorsqu'on les a fait secher au Soleil ou dans le four. On en fait des confitures, on en met dans les tourtes & dans de l'eau de vie. Les Sauvages du Nord en font une moisson durant l'été, qui leur est d'un grand secours, & sur tout lorsque la chasse leur manque.

Commerce du Canada *en général*.

VOici en peu de mots & en général ce que c'est que le Commerce de *Canada* dont il me souvient vous avoir déja mandé quelque chose dans mes Lettres. Les *Normans* sont les premiers qui ayent entrepris ce commerce ; & les embarquements s'en faisoient au *Havre de Grace* ou à *Dieppe* ; mais les *Rochelois* leur ont succedé, car les Vaisseaux de la *Rochelle* fournissent les marchandises nécessaires aux habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques uns de *Bordeaux* & de *Bayonne* qui y portent des vins, des eaux de vie, du Tabac & du fer.

Les Vaisseaux qui partent de *France* pour ce païs-là ne payent aucun droit de sortie pour leur Cargaison, non plus que d'entrée lorsqu'ils arrivent à *Quebec*, à la reserve du Tabac de *Brezil* qui paye cinq sols par Livre, c'est à dire qu'un rouleau de

quatre cens livres pésant doit 100. Francs d'entrée au bureau des Fermiers. Les autres Marchandises ne payent rien.

La plûpart des Vaisseaux qui vont chargez en *Canada* s'en retournent à vuide à la *Rochelle* ou ailleurs. Quelques uns chargent des pois lorsqu'ils sont à bon marché dans la Colonie; d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui vont charger du Charbon de terre à l'Isle du *Cap Breton* pour le porter ensuite aux Iles de la *Martinique* & de *Guadeloupe*, où il s'en consume beaucoup aux rafineries des sucres. Mais ceux qui sont recommandez aux principaux Marchans du Païs ou qui leur apartiennent, trouvent un bon fret de peleteries, sur quoi ils profitent beaucoup. J'ai vû quelques Navires, lesquels après avoir dechargé leurs marchandises à *Quebec* alloient à *Plaisance* charger des moruës qu'on y achetoit argent comptant. Il y a quelquefois à gagner, mais le plus souvent à perdre. Le Sieur *Samuel Bernon* de la *Rochelle* est celui qui fait le plus grand Commerce de ce Païs-là. Il a des magasins à *Quebec* d'où les Marchands des autres Villes tirent les marchandises qui leur conviennent. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Marchands assez riches & qui équipent en leur propre des Vaisseaux qui vont & viennent de *Canada* en *France*. Ceux-ci ont leurs Correspondants à la *Rochelle* qui envoyent & reçoivent tous les ans les cargaisons de ces Navires.

Il n'y a d'autre difference entre les Corsai-

res

res qui courent les Mers, & les Marchands de *Canada*, si ce n'est que les premiers s'enrichissent quelquefois tout d'un coup par une bonne prise, & que les derniers ne font leur fortune qu'en cinq ou six ans de Commerce sans exposer leurs vies. J'ai connu vint petits Merciers qui n'avoient que mille écus de Capital, lorsque j'arrivai à *Quebec* en 1683. qui, lorsque j'en suis parti, avoient profité de plus de douze mille écus. Il est sûr qu'ils gagnent cinquante pour cent sur toutes les marchandises en général, soit qu'ils les achetent à l'arrivée des Vaisseaux ou qu'ils les fassent venir de *France* par commission, & il y a de certaines galanteries, comme des rubans, des dentelles, des dorures, des tabatieres, des montres, & mille autres bijoux ou quinquailleries sur lesquelles ils profitent jusqu'à cent ou cent cinquante pour cent, tous frais faits.

La Barrique de vin de *Bordeaux* contenant 250. bouteilles y vaut en tems de paix 40. livres monnoye de *France* ou environ, & 60. en tems de guerre; celle d'eau de vie de *Nantes* ou de *Bayonne* 80. ou 100. livres. La bouteille de vin dans les Cabarets vaut 6. sous de *France*, & celle d'eau de vie 20. sous. A l'égard des marchandises seches, elles valent tantôt plus & tantôt moins. Le Tabac de *Brezil* vaut 40. sous la Livre en détail, & 35. en gros, & le sucre vingt sous pour le moins, & quelquefois 25. ou 30.

Les premiers Vaisseaux partent ordinaire-

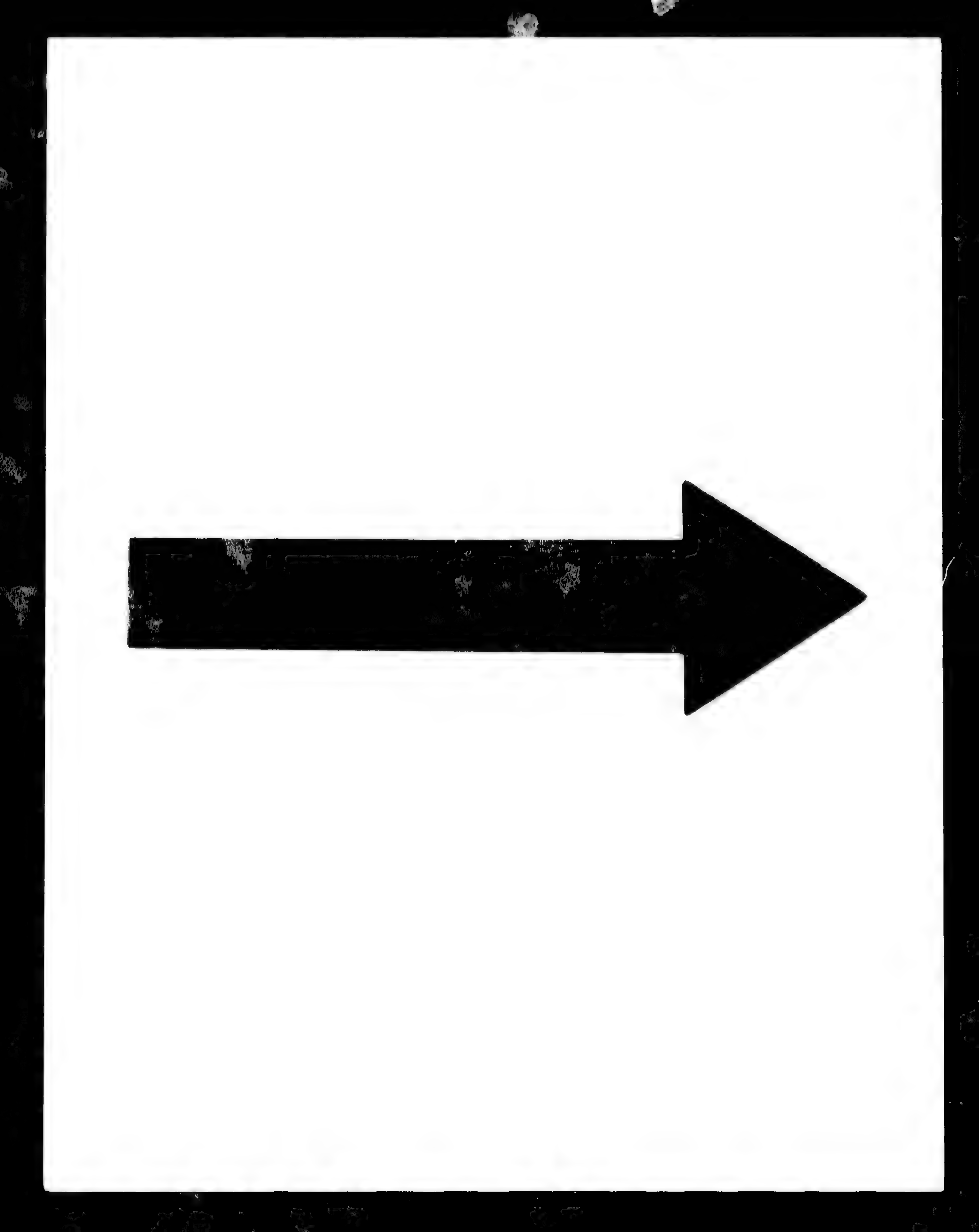
rement de *France* à la fin d'Avril ou au commencement de Mai ; mais il me semble qu'ils feroient des traversées une fois plus courtes, s'ils partoient à la mi-Mars & qu'ils rangeassent ensuite les Isles des *Açores* du côté du Nord, car les vents de Sud & de Sud-Est régnent ordinairement en ces parages depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Mai. J'en ai parlé souvent aux meilleurs Pilotes, mais ils disent que la crainte de certains rochers, ne permet pas qu'on suive cette route. Cependant ces pretendus rochers ne paroissent que sur les Cartes. J'ai lû quelques Descriptions des Ports, des Rades & des Côtes de ces Isles & des Mers circonvoisines, faites par des *Portugais* qui ne font aucune mention des écueils qu'on remarque sur toutes ces Cartes ; au contraire, ils disent que les côtes de ces Isles sont fort saines, & qu'à plus de vint lieuës au large on n'a jamais eu de connoissance de ces rochers imaginaires.

Dès que les Vaisseaux de *France* sont arrivez à *Quebec*, les Marchands de cette Ville qui ont leur Commis dans les autres Villes, font charger leurs Barques de Marchandises pour les y transporter. Ceux qui font pour leur propre compte aux *Trois Riviéres* ou à *Monreal* descendent eux-mêmes à *Quebec* pour y faire leur emplette, ensuite ils fretent des Barques pour transporter ces effets chez eux. S'ils font les payements en peleteries ; ils ont meilleur marché de ce qu'ils achetent que s'ils payoient en

en argent ou en lettres de change, parce que le vendeur fait un profit considerable sur les peaux à son retour en *France*. Or il faut remarquer que toutes ces peaux leur viennent des habitans ou des Sauvages, sur lesquelles ils gagnent considerablement. Par exemple qu'un habitant des environs de *Quebec* porte une douzaine de *Martres*, cinq ou six *Renards*, & autant de *Chats Sauvages* à vendre chez un Marchand, pour avoir du drap, de la toile, des armes, des munitions &c. en échange de ces peaux, voila un double profit pour le Marchand; l'un parce qu'il ne paye ces peaux que la moitié de ce qu'il les vend ensuite en gros aux Commis des Vaisseaux de la *Rochelle*: l'autre par l'évaluation exorbitante des marchandises qu'il donne en payement à ce pauvre habitant; après cela faut-il s'étonner que la profession de ces Négotiants soit meilleure que tant d'autres qu'on voit dans le monde? Je vous ai parlé dans mes septiéme & huitiéme Lettres du Commerce particulier de ce païs-là, & sur tout de celui qu'on fait avec les Sauvages, dont on tire les Castors & les autres Pelleteries; ainsi il ne me reste plus qu'à marquer les marchandises qui leur sont propres, & les peaux qu'ils donnent en échange avec leur juste valeur.

Des fusils courts & legers.
De la poudre.
Des bales & du menu plomb.
Des haches, grandes & petites.

Des



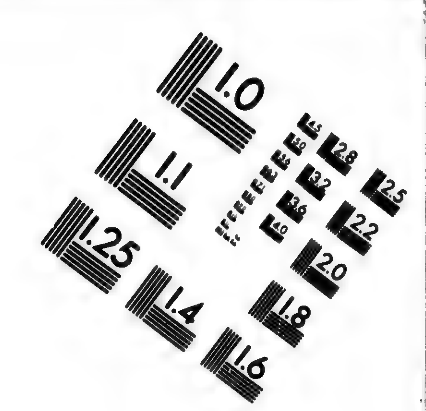
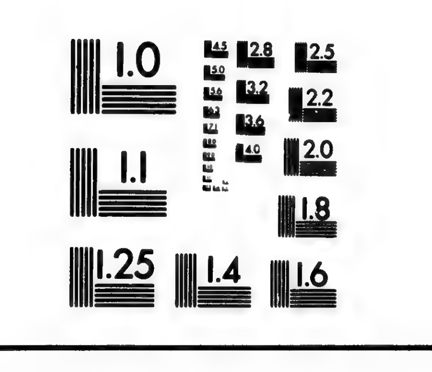


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Des couteaux à gaine.
Des lames d'épée pour faire des dards.
Des chaudieres, de toutes grandeurs.
Des alesnes de Cordonnier.
Des hameçons, de toutes grandeurs.
Des batefeu, & pierres à fusils.
Des Capots, de petite Serge bleuë.
Des chemises de toile commune de *Bretagne*.
Des bas d'estame courts & gros.
Du Tabac de Bresil.
Du gros fil blanc pour des filets.
Du fil à coudre de diverses couleurs.
De la ficelle ou fil à rets.
Vermillon, couleur de tuile.
Des aiguilles grandes & petites.
De la Conterie de Venise ou vasade.
Quelques fers de fléches, mais peu.
Quelque peu de savon.
Quelques sabres.
Mais l'eau de vie est de bonne vente.

Noms des Peaux qu'ils donnent en échange, avec leur valeur.

Des Castors d'Hiver, appellez *Moscovie*, qui valent la livre au Magasin des Fermiers Généraux	4. l. 10. s.
Castor gras, qui est celui à qui le long poil est tombé pendant que les Sauvages s'en sont servis	5. l.
Castor veule, c'est à dire, pris en Automne.	3. l. 10. s.
Castor sec, ou ordinaire.	3. l.

Castor

Castor d'Eté, c'est à dire, pris en Eté.	3. l.
Castor blanc n'a point de prix, non plus que les Renards bien noirs.	
Les Renards argentez.	4. l.
Les Renards ordinaires, bien conditionnez.	2. l.
Les Martres ordinaires.	1. l.
Les plus belles.	4. l.
Les peaux de Loutres rousses & rases.	2. l.
Les Loutres d'Hiver & brunes ou plus.	4. l. 10. s.
Les Ours noirs, les plus beaux.	7. l.
Les peaux d'Elan sans être passées, c'est à dire, en vert, valent la livre environ	12. s.
Celles de Cerfs, la livre environ	8. s.
Les Peckans, Chats sauvages, ou enfans du Diable.	1. l. 15. s.
Les Loups Marins. ou plus.	1. l. 15. s.
Les Foutereaux, Fouïnes & Belettes.	10. s.
Les Rats musquez.	6. s.
Leurs Testicules.	5. s.
Les Loups.	2. l. 10. s.
Les peaux blanches d'Orignaux, c'est à dire, passées par les Sauvages, valent	8. l. ou plus.
Celles de Cerf.	5. l. ou plus.
Celles de Caribou.	6. l.
Celles de Chevreuil.	3. l.

Au reste, il faut remarquer que ces peaux sont quelquefois cheres, & d'autres fois au prix où je les mets; cependant cela ne différe qu'à quelque bagatelle de plus ou de moins.

Du Gouvernement de Canada *en général.*

LES Gouvernemens Politique, Civil, Ecclesiastique & Militaire, ne sont, pour ainsi dire, qu'une même chose en *Canada*, puis que les Gouverneurs Généraux les plus rusez ont soûmis leur autorité à celle des Ecclésiastiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti, s'en sont trouvez si mal qu'on les a rappellez honteusement. J'en pourrois citer plusieurs qui pour n'avoir pas voulu adhérer aux sentimens de l'Evêque & des Jesuites, & n'avoir pas remis leur pouvoir entre les mains de ces infaillibles personnages ont été destituez de leurs emplois, & traitez ensuite à la Cour comme des étourdis & comme des brouillons. Mr. de *Frontenac* est un des derniers qui a eu ce fâcheux sort, il se brouilla avec Mr. *Duchesnau* Intendant de ce Païs-là, qui se voyant protegé du Clergé, insulta de guet à pend cet illustre Général, lequel eut le malheur de succomber sous le faix d'une Ligue Ecclesiastique, par les ressorts, qu'elle fit mouvoir contre tout principe d'honneur & de conscience.

Les Gouverneurs Généraux qui veulent profiter de l'occasion de s'avancer ou de thesau-

thesauriser, entendent deux Messes par jour & sont obligez de se confesser une fois en vingt-quatre heures. Ils ont des Ecclesiastiques à leurs trousses qui les accompagnent par tout, & qui sont à proprement parler leurs Conseillers. Alors les Intendans, les Gouverneurs particuliers, & le Conseil Souverain n'oseroient mordre sur leur conduite; quoi qu'ils en eussent assez de sujet, par rapport aux malversations qu'ils font sous la protection des Ecclesiastiques, qui les mettent à l'abri de toutes les accusations qu'on pourroit faire contre eux.

Le Gouverneur Général de *Quebec* a vingt mille écus d'appointement annuel, y comprenant la paye de la Compagnie de ses Gardes & le Gouvernement particulier du Fort: outre cela les Fermiers du Castor lui font encore mille écus de présent. D'ailleurs ses vins & toutes les autres provisions qu'on lui porte de *France* ne payent aucun fret; sans compter qu'il retire pour le moins autant d'argent du Païs par son savoir faire. L'Intendant en a dix-huit mille; & Dieu sait ce qu'il peut aquerir par d'autres voyes: mais je ne veux pas toucher cette corde-là, de peur qu'on ne me mette au nombre de ces médisans, qui disent trop sincérement la Vérité. L'Evêque tire si peu de revenu de son Evêché, que si le Roi n'avoit eu la bonté d'y joindre quelques autres Bénéfices situez en *France*, ce Prélat feroit aussi maigre chere que cent autres de son caracté-

re dans le Royaume de *Naples*. Le Major de *Quebec* a six cens écus par an. Le Gouverneur des *trois Riviéres* en a mille, & celui du *Monreal* deux mille. Les Capitaines des Troupes cent vingt livres par mois. Les Lieutenans quatre-vingt-dix livres, les Lieutenans Réformez cinquante, les Sous-Lieutenans quarante, & les Soldats six sols par jour, monnoye du Païs.

Le Peuple a beaucoup de confiance aux Gens d'Eglise en ce Païs-là, comme ailleurs. On y est dévot en apparence ; car on n'oseroit avoir manqué aux grandes Messes, ni aux Sermons, sans excuse légitime. C'est pourtant durant ce tems-là, que les Femmes & les Filles se donnent carriére, dans l'assurance que les Meres ou les Maris sont occupez dans les Eglises. On nomme les gens par leur nom à la prédication : on défend sous peine d'excommunication la lecture des Romans & des Comédies, aussi-bien que les masques, les jeux d'Ombre & de Lansquenet. Les Jesuïtes & les Recolets s'accordent aussi peu que les Molinistes & les Jansenistes. Les premiers prétendent que les derniers n'ont aucun droit de confesser. Relisez ma huitiéme Lettre, & vous verrez le zele indiscret des Ecclesiastiques. Le Gouverneur Général a la disposition des Emplois militaires. Il donne les Compagnies, les Lieutenances & les Sous-Lieutenances, à qui bon lui semble, sous le bon plaisir de sa Majesté ; mais il ne lui est pas permis de disposer des Gouvernemens particuliers, des

Lieu-

Lieutenances de Roi, ni des Majoritez de Places. Il a de même le pouvoir d'accorder aux Nobles, comme aux Habitans, des terres & des établissemens dans toute l'étenduë du *Canada*; mais ces concessions se font conjointement avec l'Intendant. Il peut aussi donner vingt-cinq congez ou permissions par an, à ceux qu'il juge à propos pour aller en traite chez les Nations Sauvages de ce grand Païs. Il a le droit de suspendre l'execution des Sentences envers les Criminels; & par ce retardement il peut aisément obtenir leur grace, s'il veut s'intéresser en faveur de ces malheureux: mais il ne sauroit disposer de l'argent du Roi, sans le consentement de l'Intendant, qui seul a le pouvoir de le faire sortir des coffres du Thrésorier de la Marine.

Le Gouverneur Général ne peut se dispenser de se servir des Jesuïtes pour faire des Traitez avec les Gouverneurs de la *Nouvelle Angleterre* & de la *Nouvelle York*, non plus qu'avec les *Iroquois*. Je ne sai si c'est par rapport au conseil judicieux de ces bons Péres, qui connoissent parfaitement le Païs & les véritables intérêts du Roi, ou si c'est à cause qu'ils parlent & entendent à merveille les Langues de tant de Peuples différens, dont les intérêts sont tout à fait opposez; ou si ce n'est point par la condescendance & la soûmission qu'on est obligé d'avoir pour ces dignes Compagnons du Sauveur.

Les Conseillers qui composent le Con-

ſeil Souverain du *Canada*, ne peuvent vendre, donner, ni laiſſer leurs Charges à leurs Héritiers ou autres ſans le conſentement du Roi, quoi qu'elles vaillent moins qu'une ſimple Lieutenance d'Infanterie. Ils ont coûtume de conſulter les Prêtres ou les Jeſuïtes lors qu'il s'agit de rendre des Jugemens ſur des affaires délicates ; mais lors qu'il s'agit de quelque cauſe qui concerne les intérêts de ces bons Péres, s'ils la perdent, il faut que leur droit ſoit ſi mauvais, que le plus ſubtil & le plus ruſé Juriſconſulte ne puiſſe lui donner un bon tour. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que les Jeſuïtes faiſoient un grand Commerce de Marchandiſes d'*Europe* & de Pelleteries du *Canada*; mais j'ai de la peine à le croire, ou ſi cela eſt, il faut qu'ils ayent des Correſpondants, des Commis & des Facteurs auſſi ſecrets & auſſi fins qu'eux-mêmes, ce qui ne ſauroit être.

Les Gentilshommes de ce Païs-là ont bien des meſures à garder avec les Eccleſiaſtiques, pour le bien & le mal qu'ils en peuvent recevoir indirectement. L'Evêque & les Jeſuïtes ont aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de la plûpart des Gouverneurs Généraux pour procurer des emplois aux enfans des Nobles qui ſont dévoûez à leur très-humble ſervice, ou pour leur obtenir de ces Congez, dont je vous ai parlé dans ma huitiéme Lettre. Ils peuvent auſſi fortement s'intéreſſer à l'établiſſement des filles de ces mêmes Nobles, en leur faiſant trouver des partis avantageux. Un ſim-

simple Curé doit être ménagé, car il peut faire du bien & du mal aux Gentilshommes, dans les Seigneuries desquels ils ne sont, pour ainsi dire, que Missionnaires, n'y ayant point de Cures fixes en *Canada*, ce qui est un abus qu'on devroit réformer. Les Officiers doivent aussi tâcher d'entretenir une bonne correspondance avec les Ecclesiastiques, sans quoi il est impossible qu'ils puissent se soûtenir. Il faut non-seulement que leur conduite soit réguliére, mais encore celle de leurs Soldats, en empêchant les desordres qu'ils pourroient faire dans leurs Quartiers.

Les Troupes sont ordinairement en quartier chez les Habitans des Côtes ou Seigneuries de *Canada*, depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Mai. L'Habitant qui ne fournit simplement que l'utencile à son Soldat, l'employe ordinairement à couper du bois, à déraciner des souches, à défricher des terres, ou à battre du bled dans les granges durant tout ce tems-là, moyennant dix sols par jour outre sa nourriture. Le Capitaine y trouve aussi son compte, car pour obliger ses Soldats à lui céder la moitié de leur paye, il les contraint de venir trois fois la semaine chez lui pour faire l'exercice. Or comme les Habitations sont éloignées de quatre ou cinq arpens les unes des autres, & qu'une Côte occupe deux ou trois lieuës de terrain de front, ils aiment bien mieux s'accorder avec lui, que de faire si souvent tant de chemin dans les neiges & dans les

bouës. Alors *volenti non fit injuria*, voilà le prétexte du Capitaine. A l'égard des Soldats qui ont de bons métiers, il est assuré de profiter de leur paye entiére en vertu d'un Congé qu'il leur donne pour aller travailler dans les Villes ou ailleurs. Au reste, presque tous les Officiers en général se marient en ce Païs-là, mais Dieu sait les beaux Mariages qu'ils font, en prenant des Filles qui portent en dot onze écus, un Cocq, une Poule, un Bœuf, une Vache, & quelquefois aussi le Veau, comme j'en ai vû plusieurs de qui les Amans, après avoir nié le fait, & après avoir prouvé devant les Juges la mauvaise conduite de leur Maîtresse, ont été forcez malgré toute leur résistance, moitié figue moitié raisin, par la persuasion des Ecclesiastiques d'avaler la pilule, en épousant les Filles en question. Il y en a quelques-uns à la verité qui ont trouvé de bons Partis, mais ils sont rares. Or ce qui fait qu'on se marie facilement en ce Païs-là, c'est la difficulté de pouvoir converser avec les personnes de l'autre Sexe. Il faut se déclarer aux Peres & Meres au bout de quatre visites qu'on fait à leurs Filles; il faut parler de mariage ou cesser tout commerce, sinon la médisance attaque les uns & les autres comme il faut. On ne sauroit voir les Femmes, sans qu'on n'en parle desavantageusement, & qu'on ne traite les Maris de commodes: enfin, il faut lire, boire ou dormir, pour passer le tems en ce Païs-là. Cependant il s'y fait des intrigues, mais c'est avec autant de

de circonspection qu'en *Espagne*, où la vertu des Dames ne consiste qu'à savoir bien cacher leur jeu.

A propos de Mariage, il faut que je vous conte l'avanture plaisante d'un jeune Capitaine qu'on vouloit marier malgré lui, parce que tous ses camarades l'étoient. Il arriva que cet Officier ayant rendu quelques visites à la Fille d'un Conseiller, on voulut le faire expliquer, & même Mr. *de Frontenac*, comme parrain de la Demoiselle, qui est assurément la plus acomplie de son siecle, fit tout ce qu'il pût au Monde pour engager l'Officier à l'épouser. Celui-ci trouvant la table de ce Gouverneur autant à son goût que la compagnie de celle qui s'y trouvoit assez souvent, resolut pour se tirer d'affaires, de demander du tems pour y penser. On lui accorda deux mois, après quoi voulant allonger la courroye il en souhaita encore deux, que l'Evêque lui fit donner. Cependant le dernier étant expiré au grand regret du Cavalier, qui jouïssoit du plaisir de la bonne chere & de la vûë de sa Demoiselle, fut obligé de se trouver à un grand festin que Mr. *de Nelson*, Gentilhomme *Anglois* (dont j'ai parlé en ma 23. Lettre) voulut donner aux futurs Epoux, au Gouverneur, à l'Intendant, à Mr. l'Evêque, & à quelques personnes de considération; & comme ce généreux *Anglois* étoit ami du Pere & des Fréres de la Demoiselle par des raisons de commerce, il offroit mille écus le jour des nôces, qui joints à mille que l'Evêque donnoit, & mille autres qu'elle

le avoit de ſon patrimoine avec ſept ou huit mille que Mr. *de Frontenac* offroit en congez, ſans compter un avancement infaillible, faiſoient un mariage aſſez avantageux pour le Cavalier. Le répas étant fini, on le preſſa de ſigner le contract, mais il répondit qu'ayant bû quelques raſades d'un vin fumeux, ſon eſprit n'étoit pas aſſez libre pour juger des conditions qui y étoient inſerées, de ſorte qu'on fut obligé de remettre la partie au lendemain. Ce retardement fut cauſe qu'il garda la chambre juſqu'à ce que Mr. *de Frontenac*, chez qui il avoit accoûtumé de manger, l'envoya querir, afin de s'expliquer avec lui ſur le champ. Or il n'y avoit point d'apparence de trouver aucun prétexte legitime, il s'agiſſoit de répondre définitivement à ce Gouverneur, qui lui parla en termes précis, lui faiſant connoître la bonté qu'on avoit eu de lui donner tant de tems pour y penſer; mais l'Officier lui répondit en propres termes, que tout homme qui peut être capable de ſe marier après y avoir ſongé quatre mois, étoit un fou à lier. Je voi, dit-il, que je le ſuis, l'empreſſement que j'ai d'aller à l'Egliſe avec Mademoiſelle *D**** me convainc de ma folie: ſi vous avez de l'eſtime pour elle, ne permettez pas qu'elle épouſe un Cavalier ſi prompt à faire des extravagances, pour moi je vous déclare, Monſieur, que le peu de raiſon & de jugement libre qui me reſtent encore me ſerviront à me conſoler de la perte que je fais d'elle, & à me repentir de l'avoir voulu rendre

aussi

aussi malheureuse que moi. Ce discours surprit l'Evêque, le Gouverneur l'entendant, & généralement tous les autres Officiers mariez, lesquels eussent été ravis que celui-ci eût donné dans le paneau à leur exemple, tant il est vrai que *Solamen Miseris socios habuisse doloris*. On ne s'atendoit à rien moins qu'à ce dédit, aussi mal en prit à ce pauvre Capitaine reformé ; Mr. *de Frontenac* lui fit une injustice assez grande quelque tems après, en donnant une Compagnie vacante au neveu de Madame *de Pontchartrain*, à son préjudice, malgré les ordres de la Cour, ce qui l'obligea de passer en France avec moi en 1692.

Pour réprendre le fil de ma narration, vous saurez que les *Canadiens* ou *Creoles* sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenans, braves & infatigables, il ne leur manque que la connoissance des belles Lettres. Ils sont presomptueux & remplis d'eux-mêmes, s'estimant au dessus de toutes les Nations de la Terre, & par malheur ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devroient avoir pour leurs parens. Le sang de *Canada* est fort beau, les femmes y sont généralement belles, les brunes y sont rares, les sages y sont communes ; & les paresseuses y sont en assez grand nombre ; elles aiment le luxe au dernier point, & c'est à qui mieux mieux prendra des maris au piege.

Il y auroit de grands abus à reformer en *Canada*. Il faudroit commencer par celui d'empêcher les Ecclesiastiques de faire des

visites si fréquentes chez les Habitans, dont ils exigent mal à propos la connoissance des affaires de leurs familles jusqu'au moindre détail, ce qui peut être assez souvent contraire au bien de la Societé par des raisons que vous n'ignorez pas. Secondement, défendre à l'Officier de ne pas retenir la paye de ses Soldats; & d'avoir le soin de leur faire faire le maniement des armes les Fêtes & les Dimanches. Troisiémement, taxer les Marchandises à un prix assez raisonnable, pour que le Marchand y trouvât son compte & son profit, sans écorcher les Habitans & les Sauvages. Quatriémement, défendre le transport de *France* en *Canada*, des brocards, des galons, & rubans d'or ou d'argent, & des dentelles de haut prix. Cinquiémement, ordonner aux Gouverneurs Généraux de ne pas vendre de congez pour aller en traite chez les Sauvages des grands Lacs. Sixiémement, établir des Cures fixes. Septiémement, former & discipliner les milices, pour s'en servir dans l'occasion aussi utilement que des troupes. Huitiémement, établir les Manufactures de toiles, d'étofes, &c. Mais la principale chose seroit d'empêcher que les Gouverneurs, les Intendans, le Conseil Souverain, l'Evêque & les Jesuïtes ne se partageassent en factions, & ne cabalassent les uns contre les autres; car les suites ne peuvent être que préjudiciables au service du Roi, & au répos public. Aprés cela ce Païs vaudroit la moitié plus que ce qu'il vaut à present.

Je

Je ſuis ſurpris qu'au lieu de faire ſortir de *France* les *Proteſtans* qui paſſant chez nos ennemis, ont cauſé tant de dommage au Royaume par l'argent qu'ils ont aporté dans leurs Païs, & par les Manufactures qu'ils y ont établi, on ne les ait pas envoyez en *Canada*. Je ſuis perſuadé que ſi on leur avoit donné de bonnes aſſurances pour la liberté de conſcience, il y en a quantité qui n'auroient pas fait difficulté de s'y établir. Quelques perſonnes m'ont répondu à ce ſujet que le remede eût été pire que le mal, puiſqu'ils n'auroient pas manqué tôt ou tard d'en chaſſer les Catholiques par le ſecours des *Anglois*; mais je leur ai fait entendre que les *Grecs* & les *Armeniens* ſujets du *Grand Seigneur*, quoique de Nation & de Religion differente de celles des *Turcs*, n'ayant preſque jamais imploré l'aſſiſtance des Puiſſances étrangeres pour ſe rebeller & ſecouër le joug, on avoit plus de raiſon de croire que les *Huguenots* auroient toûjours conſervé la fidelité dûë à leur Souverain. Quoiqu'il en ſoit, je parle à peu près comme ce Roi d'*Aragon* qui ſe vantoit d'avoir pû donner de bons conſeils à Dieu pour la ſymmetrie & le cours des Aſtres s'il eût daigné le conſulter. Je dis auſſi que ſi le Conſeil d'Etat eut ſuivi les miens, la *Nouvelle France* auroit été dans trente ou quarante ans un Royaume plus beau & plus floriſſant que pluſieurs autres de l'*Europe*.

Interêts des François *& des* Anglois *de l'*Amerique Septentrionale.

COmme la *Nouvelle France* & la *Nouvelle Angleterre* ne ſubſiſtent que par les pêches de *Moruës*, & par le Commerce de toutes ſortes de Pelleteries, il eſt de l'interêt de ces deux Colonies, de tâcher d'augmenter le nombre des Vaiſſeaux qui ſervent à cette pêche, & d'encourager les Sauvages à chaſſer des Caſtors, en leur fourniſſant les armes & les munitions dont ils ont beſoin. Tout le monde ſait que la *Moruë* eſt d'une grande conſomption dans tous les païs Meridionaux de l'*Europe*, & qu'il y a peu de marchandiſe de plus prompt ni de meilleur debit, ſur tout lorſqu'elle eſt bonne & bien conditionnée.

Ceux qui prétendent que la deſtruction des *Iroquois* ſeroit avantageuſe aux Colonies de la *Nouvelle France*, ne connoiſſent pas les véritables intérêts de ce païs-là, puiſque ſi cela étoit les Sauvages qui ſont aujourd'hui les amis des *François* ſeroient alors leurs plus grands ennemis, n'en ayant plus à craindre d'autres. Ils ne manqueroient pas d'appeller les *Anglois*, à cauſe du bon marché de leurs Marchandiſes, dont ils font plus d'état que des nôtres : enſuite tout le Commerce de ce grand Païs ſeroit perdu pour nous.

Il ſeroit donc de l'intérêt des *François* que les *Iroquois* fuſſent affoiblis, mais non pas

pas totalement defaits ; il eſt vrai qu'ils ſont aujourd'hui trop puiſſans, ils égorgent tous les jours nos Sauvages alliez. Leur but est de faire perir toutes les Nations qu'ils connoiſſent, quelque éloignées qu'elles puiſſent être de leur païs. Il faudroit tâcher de les réduire à la moitié de ce qu'ils ſont, s'il étoit poſſible, mais on ne s'y prend pas comme il faut : il y a plus de trente ans que leurs anciens ne ceſſent de remontrer aux Guerriers des cinq Nations, qu'il eſt expédient de ſe défaire de tous les peuples ſauvages de *Canada*, afin de ruïner le Commerce des *François*, & de les chaſſer enſuite de ce Continent ; c'eſt la raiſon qui leur fait porter la guerre juſqu'à quatre ou cinq cens lieuës de leur Païs, après avoir détruit pluſieurs Nations differentes en divers lieux, comme je vous l'ai déja expliqué.

Il ſeroit aſſez facile aux *François* d'attirer les *Iroquois* dans leur parti, de les empêcher de tourmenter leurs Alliez, & de faire en même tems avec quatre *Nations Iroquoiſes*, tout le commerce qu'elles font avec les Anglois de la *Nouvelle York*. Cela ſe pourroit aiſément exécuter, moyennant dix mille écus par an qu'il en coûteroit au Roi : voici comment. Il faudroit premiérement rétablir au *Fort Frontenac* les Barques qui y étoient autrefois, afin de tranſporter aux Riviéres des *Tſonontoüans* & des *Onnontagues* les Marchandiſes qui leur ſont propres, & ne les leur vendre que ce qu'elles auroient coûté en *France* ; cela n'iroit tout au plus qu'à

qu'à dix mille écus de tranſport. Sur ce pied-là, je ſuis perſuadé que les *Iroquois* ne ſeroient pas ſi fous de porter un ſeul Caſtor chez les *Anglois* par quatre raiſons : la premiére, parce qu'au lieu de ſoixante ou quatre-vint lieuës qu'ils ſeroient obligez de les tranſporter ſur leur dos à la *Nouvelle York*, ils n'en auroient que ſept ou huit à faire de leurs Villages juſqu'aux Rives du *Lac de Frontenac*; la deuxiéme qu'étant impoſſible aux *Anglois* de leur donner des Marchandiſes à ſi bon marché, ſans y perdre conſiderablement, il n'y a point de Negociant qui ne renonçât à ce commerce. La troiſiéme conſiſte en la difficulté de ſubſiſter dans le chemin de leurs Villages à la *Nouvelle York*, y allant en grand nombre crainte de ſurpriſe, car j'ai déja dit en pluſieurs endroits que les bêtes fauves manquent en leurs Païs. La quatriéme c'eſt qu'en s'écartant de leurs Villages pour aller ſi loin, ils expoſent leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards en proye à leurs ennemis, qui pendant ce tems-là peuvent les tuer ou les enlever comme il eſt arrivé déja deux fois. Il faudroit outre cela leur faire des préſens toutes les années, en les exhortant à laiſſer vivre paiſiblement nos Sauvages Alliez, leſquels ſont aſſez ſots de ſe faire la guerre entre eux, au lieu de ſe liguer contre les *Iroquois* qui ſont les Ennemis les plus redoutables qu'ils ayent à craindre ; en un mot il faudroit mettre en execution le projet d'entrepriſe dont je vous ai parlé en ma 23. Lettre.

C'eſt

C'eſt une ſottiſe de dire que ces Barbares dépendent des *Anglois* ; cela eſt ſi peu vrai que quand ils vont troquer leurs péleteries à la *Nouvelle York*, ils ont l'audace de taxer eux-mêmes les Marchandiſes dont ils ont beſoin, lorſque les Marchands les veulent vendre trop cher. J'ai déja dit pluſieurs fois qu'ils ne les conſidérent que par raport au beſoin qu'ils en ont, qu'ils ne les traitent de fréres & d'amis que par cette ſeule raiſon, & que ſi les *François* leur donnoient à meilleur marché les néceſſitez de la vie, les armes & la munition &c. ils n'iroient pas ſouvent aux Colonies *Angloiſes*. Voilà une des principales affaires à quoi l'on devroit ſonger ; car ſi cela étoit ils ſe donneroient bien garde d'inſulter nos Sauvages amis & Alliez non plus que nous. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* dévroient employer les habiles gens du Païs qui connoiſſent nos Peuples conféderez, pour les obliger à vivre en bonne intelligence, ſans ſe faire la guerre les uns aux autres ; car la plûpart des Nations du Sud ſe détruiſent inſenſiblement, ce qui fait un vrai plaiſir aux *Iroquois*. Il ſeroit facile d'y mettre ordre en les menaçant de ne plus porter de Marchandiſes à leurs Villages. Il faudroit outre cela tâcher d'engager deux ou trois Nations de demeurer enſemble, comme ſont les *Outaouas* & les *Hurons* ou les *Sakis* & les *Pouteouatamis* (appellez *Puants*.) Si tous ces Peuples nos confederez étoient d'accord & que leurs démêlez ceſſaſſent, ils ne s'ocuperoient plus ſi ce n'eſt

n'eſt à chaſſer des Caſtors, ce qui rendroit le Commerce plus abondant ; & d'ailleurs ils ſeroient en état de ſe liguer enſemble, lors que les *Iroquois* ſe mettroient en devoir d'attaquer les uns ou les autres.

L'intérêt des *Anglois* eſt de leur perſuader que les *François* ne tendent qu'à les perdre, qu'ils n'ont autre choſe en vûë que de les détruire lors qu'ils en trouveront l'occaſion ; que plus le *Canada* ſe peuplera & plus ils auront ſujet de craindre ; qu'ils doivent bien ſe garder de faire aucun Commerce avec eux, de peur d'être trahis par toutes ſortes de voyes ; qu'il eſt de la derniére importance de ne pas ſouffrir que le Fort de *Frontenac* ſe rétabliſſe, non plus que les Barques, puis qu'en vingt-quatre heures on pourroit faire des deſcentes au pied de leurs Villages, pour enlever leurs Vieillards, leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils ſeroient occupez à faire leurs Chaſſes de Caſtors durant l'Hiver ; qu'il eſt de leur intérêt de leur faire la guerre de tems en tems, ravageant les Côtes & les Habitations de la tête du Païs, afin d'obliger les Habitans d'abandonner le Païs, & dégoûter en même tems ceux qui auroient envie de quitter la *France* pour s'établir en *Canada*, & qu'en tems de Paix il leur eſt de conſéquence d'arrêter les Coureurs de bois aux Cataractes de la Riviére des *Outaouas* pour confiſquer les armes & munitions de guerre qu'ils portent aux Sauvages des Lacs.

Il faudroit auſſi que les *Anglois* engageaſ-

ſent les *Tſonontouans* ou les *Goyogoans* à s'aller établir vers l'embouchûre de la *Riviére de Condé* ſur le bord du *Lac Errié*, & qu'en même tems ils y conſtruiſiſſent un Fort & des Barques longues ou Brigantins, ce poſte ſeroit le plus avantageux & le plus propre de tous ces Païs-là, par une infinité de raiſons que je ſuis obligé de taire. Outre ce Fort, ils en devroient faire un autre à l'embouchure de la *Riviére des François*, alors il eſt conſtant qu'il ſeroit de toute impoſſibilité aux Coureurs de bois de jamais remettre le pied dans les Lacs.

Il eſt encore de leur intérêt d'attirer à leur parti les Sauvages de l'*Acadie* ; ils le peuvent faire avec peu de dépenſe ; ceux de la *Nouvelle Angleterre* devroient y ſonger, auſſi-bien que de fortifier les Ports où ils pêchent les *Moruës*. A l'égard des équipemens de Flotes pour enlever des Colonies, je ne leur conſeillerois pas d'en faire ; car ſuppoſé qu'ils fuſſent aſſurez du ſuccès de leurs entrepriſes, il n'y a que quelques Places, dont on pourroit dire que le jeu vaudroit la chandelle.

Je conclus & finis en diſant que les *Anglois* de ces Colonies ne ſe donnent pas aſſez de mouvement, ils ſont un peu trop indolents ; les Coureurs de bois *François* ſont plus entreprenants qu'eux, & les *Canadiens* ſont aſſurément plus actifs & plus vigilants. Il faudroit donc que ceux de la *Nouvelle York* tâchaſſent d'augmenter leur Commerce de Pelleteries, en faiſant des entrepriſes bien concertées, & que ceux de la

Nou-

Nouvelle Angleterre s'efforçassent à rendre la Pêche des *Moruës* plus profitable à cette Colonie, en s'y prenant de la maniére que bien d'autres gens feroient, s'ils étoient aussi bien situez qu'eux. Je ne parle point des Limites de la *Nouvelle France* & de la *Nouvelle Angleterre*, puis que jusqu'à présent elles n'ont jamais été bien réglées, quoi qu'il semble qu'en plusieurs Traitez de Paix entre ces deux Royaumes, les bornes ayent été comme marquées en certains Lieux. Quoi qu'il en soit, la décision en est délicate pour un homme qui n'en sauroit parler, sans s'attirer de méchantes affaires.

Habits, Logemens, Complexion & tempérament des Sauvages.

LEs Chronologistes *Grecs*, qui ont divisé les tems en ἄδηλον, ce qui est caché; μυθικὸν & ἡρωικὸν, ce qui est fabuleux; ἱστορικὸν, ce qu'ils ont eu pour véritable; se seroient bien pû passer d'écrire cent rêveries sur l'Origine des Peuples de la Terre, puis que l'usage de l'Ecriture leur étant inconnu devant le Siége de *Troye*, il faut qu'ils s'en soient rapportez aux Manuscrits fabuleux des *Egyptiens* & des *Chaldéens*, gens visionnaires & superstitieux. Or supposons que ceux-ci soient les Inventeurs de cette Ecriture, comment pourra-t-on ajoûter foi à tout ce qu'ils

disent être arrivé avant qu'ils eussent trouvé cette invention. Apparemment ils n'étoient ni plus éclairez, ni plus savans Chronologistes que les *Ameriquains*, de sorte que sur ce pied-là ils auroient été fort embarrassez à raconter fidélement les Avantures & les Faits de leurs Ancêtres. Je suis maintenant convaincu que la Tradition est trop suspecte, inconstante, obscure, incertaine, trompeuse & vague, pour se fier à elle; J'ai obligation de cette idée aux Sauvages de *Canada*, qui ignorant ce qui s'est passé dans leur Païs il y a deux cens ans, me font révoquer en doute la pureté & l'incorruptibilité de la Tradition. Il est aisé de juger, sur ce Principe, que ces pauvres Peuples savent aussi peu leur Histoire & leur Origine, que les *Grecs* & les *Chaldéens* ont sû la leur. Contentons-nous donc, Monsieur, de croire qu'ils sont descendus comme vous & moi, du bon homme Adam;

Ignaras Hominum suspendunt Numina mentes.

J'ai lû quelques Histoires de *Canada* que des Religieux ont écrit en divers tems. Ils ont fait quelques descriptions assez simples & exactes des Païs qui leur étoient connus. Mais ils se sont grossiérement trompez dans le recit qu'ils font des mœurs, des maniéres, &c. des Sauvages. Les Recolets les traitent de gens stupides, grossiers, rustiques, incapables de penser & de refléchir à quoi que ce soit. Les Jesuites tiennent un langage très-différent, car ils sou-

soûtiennent qu'ils ont du bon sens, de la mémoire, de la vivacité d'esprit, mêlée d'un bon jugement. Les premiers disent qu'il est inutile de passer son tems à prêcher l'Evangile à des gens moins éclairez que les Animaux. Les seconds prétendent au contraire, que ces Sauvages se font un plaisir d'écouter la Parole de Dieu, & qu'ils entendent l'Ecriture avec beaucoup de facilité. Je sai les raisons qui font parler ainsi les uns & les autres ; elles sont assez connuës aux personnes qui savent que ces deux Ordres de Religieux ne s'accordent pas trop bien en *Canada*. J'ai déja vû tant de Relations pleines d'absurditez, quoi que les Auteurs passassent pour des Saints, qu'à présent je commence à croire que toute Histoire est un Pyrrhonisme perpétuel. Si je n'avois pas entendu la Langue des Sauvages, j'aurois pû croire tout ce qu'on a écrit à leur égard, mais depuis que j'ai raisonné avec ces Peuples, je me suis entiérement desabusé, connoissant que les Recolets & les Jesuites se sont contentez d'effleurer certaines choses, sans parler de la grande opposition qu'ils ont trouvé de la part de ces Sauvages à leur faire entendre les véritez du Christianisme. Les uns & les autres se sont bien gardez de toucher à cette corde-là par de bonnes raisons. Je vous avertis que je ne parle seulement que des Sauvages de *Canada*, sans y comprendre ceux qui habitent au delà du Fleuve de *Missisipi*, dont je n'ai pû connoître les mœurs & les maniéres comme il faut,

parce

couleur preſque olivâtre, & leurs viſages
ſont



mœurs & les manieres comme il faut; parce

mœurs & les maniéres comme il faut;
parce

parce que leurs Langues me ſont inconnuës, & que d'ailleurs, le tems ne m'a pas permis de faire un aſſez long ſéjour dans leur Païs. J'ai dit dans mon Journal du Voyage de la *Riviére Longue*, qu'ils étoient extrêmement polis, il eſt facile d'en juger par les circonſtances que vous avez pû remarquer.

Ceux qui ont dépeint les *Sauvages* velus comme des Ours, n'en avoient jamais vû, car il ne leur paroît ni poil, ni barbe, en nul endroit du corps, non plus qu'aux femmes, qui n'en ont pas même ſous les aiſſelles, s'il en faut croire les gens qui doivent le ſavoir mieux que moi. Ils ſont généralement droits, bien faits, de belle taille, & mieux proportionnez pour les *Amériquaines*, que pour les *Européenes*; les *Iroquois* ſont plus grands, plus vaillans & plus ruſez que les autres Peuples; mais moins agiles & moins adroits, tant à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les *Ilinois*, les *Oumamis*, les *Outagamis* & quelques autres Nations ſont d'une taille médiocre, courant comme des lévriers, s'il m'eſt permis de faire cette comparaiſon. Les *Outaouas* & la plûpart des autres Sauvages du Nord (à la réſerve des *Sauteurs* & des *Cliſtinos*) ſont des poltrons, laids & malfaits. Les *Hurons* ſont braves, entreprenans & ſpirituels, ils reſſemblent aux *Iroquois* de taille & de viſage.

Les *Sauvages* ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre, & leurs viſages ſont

ſont beaux en général, auſſi-bien que leur taille. Il eſt très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boſſus, d'aveugles, de muets, &c. Ils ont les yeux gros & noirs de même que les cheveux, les dents blanches comme l'yvoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur que celui qu'ils reſpirent, quoi qu'ils ne mangent preſque jamais de pain, ce qui prouve qu'on ſe trompe en *Europe*, lors qu'on croit que la viande ſans pain rend l'haleine forte. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que la plûpart de nos *François*, en ce qui regarde la force du Corps pour porter de groſſes charges, ni celles des bras pour lever un fardeau & le charger ſur le dos. Mais en récompenſe, ils ſont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud ſans en être incommodez; étant toûjours en exercice, courant deçà & delà, ſoit à la Chaſſe, ou à la Pêche, toûjours danſant, & joüant à de certains jeux de Pelotes, où les jambes ſont aſſez néceſſaires.

Les femmes ſont de la taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer, mais ſi mal faites, ſi graſſes & ſi peſantes, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent leurs cheveux roulez derriére le dos avec une eſpéce de ruban, & ce rouleau leur pend juſqu'à la ceinture; elles ne les coupent jamais, les laiſſant croître pendant toute leur vie ſans y toucher, au lieu que les hommes les coupent tous les mois. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſuiviſſent les autres avis de St *Paul*

par

par le même hazard qu'ils ſuivent celui-là. Elles ſont couvertes depuis le coû juſqu'au deſſous du genouil, croiſant leurs jambes lors qu'elles s'aſſéyent. Les Filles le font pareillement dès le berceau : je me ſers de ce terme de berceau mal à propos, car il n'eſt pas connu parmi les Sauvages. Les Meres ſe ſervent de certaines petites planches rembourrées de coton, ſur leſquelles il ſemble que leurs Enfans ayent le dos colé ; d'ailleurs ils ſont emmaillotez à nôtre maniére, avec des langes ſoûtenus par de petites bandes paſſées dans les trous qu'on fait à côté de ces planches. Elles y attachent auſſi des cordes pour ſuſpendre leurs enfans à des branches d'arbres, lors qu'elles ont quelque choſe à faire, dans le tems qu'elles ſont au bois. Les Vieillards & les hommes mariez ont une piéce d'étoffe qui leur couvre le derriére & la moitié des cuiſſes par devant, au lieu que les jeunes gens ſont nuds comme la main. Ils diſent que la nudité ne choque la bienſéance que par l'uſage, & par l'idée que les *Européens* ont attaché à cet état. Cependant, les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate ſur leur dos, lors qu'ils ſortent de leurs Cabanes pour ſe promener dans le Village, ou faire des viſites. Ils portent des Capots, ſelon la ſaiſon, lors qu'ils vont à la guerre ou à la chaſſe, tant pour ſe parer du froid durant l'Hiver, que des moucherons pendant l'Eté. Ils ſe ſervent alors de certains Bonnets de la figure ou de

la forme d'un Chapeau, & des Souliers de peau d'Elan ou de Cerf, qui leur montent jusqu'à mi-jambe. Leurs Villages sont fortifiez de doubles palissades d'un bois très-dur, grosses comme la cuisse, de 15. pieds de hauteur, avec de petits quarrez au milieu des Courtines. Leurs Cabanes ont ordinairement 80. pieds de longueur, 25. ou 30. de largeur, & 20. de hauteur. Elles sont couvertes d'écorce d'Ormeau, ou de bois blanc. On voit deux estrades l'une à droit & l'autre à gauche, de neuf pieds de largeur, & d'un pied d'élevation. Ils font leurs feux entre ces deux estrades, & la fumée sort par des ouvertures faites sur le sommet de ces Cabanes. On voit de petits Cabinets ménagez le long de ces estrades, dans lesquels les filles ou les gens mariez ont coûtume de coucher sur de petits lits élevez d'un pied tout au plus. Au reste, trois ou quatre familles demeurent dans une même Cabane.

Les Sauvages sont fort sains & exemts de quantité de maladies dont nous sommes attaquez en *Europe*, comme de paralysie, d'hydropisie, de goute, de phtisie, d'asthme, de gravelle & de pierre. Ils sont sujets à la petite verole & aux pleuresies. Quand un homme meurt à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il est mort jeune, parce qu'ils vivent ordinairement quatre-vingt jusqu'à cent ans, & même j'en ai vû deux qui alloient beaucoup au delà. Cependant, il s'en trouve qui ne poussent pas si loin par leur propre faute, car ils s'empoisonnent quel-

quelquefois, comme je vous l'expliquerai ailleurs; il ſemble qu'ils ſuivent aſſez bien en cette occaſion les maximes de *Zenon* & des *Stoïciens*, qui ſoûtiennent qu'il eſt permis de ſe donner la mort; d'où je conclus qu'ils ſont auſſi fous que ces grands Philoſophes.

Mœurs & Maniéres des Sauvages.

Les *Sauvages* ne connoiſſent ni le tien, ni le mien, car on peut dire que ce qui eſt à l'un eſt à l'autre. Lors qu'un *Sauvage* n'a pas réüſſi à la Chaſſe des *Caſtors*, ſes Confréres le ſecourent ſans en être priez. Si ſon fuſil ſe creve ou ſe caſſe, chacun d'eux s'empreſſe à lui en offrir un autre. Si ſes enfans ſont pris ou tuez par les ennemis, on lui donne autant d'eſclaves qu'il en a beſoin pour le faire ſubſiſter. Il n'y a que ceux qui ſont Chrétiens, & qui demeurent aux portes de nos Villes, chez qui l'argent ſoit en uſage. Les autres ne veulent ni le manier, ni même le voir, ils l'appellent le Serpent des *François*. Ils diſent qu'on ſe tuë, qu'on ſe pille, qu'on ſe diffame, qu'on ſe vend, & qu'on ſe trahit parmi nous pour de l'argent; que les Maris vendent leurs Femmes, & les Meres leurs Filles pour ce métal. Ils trouvent étrange que les uns ayent plus de bien que les autres, & que ceux qui en ont le plus ſoient eſtimez davantage que ceux qui en ont le moins. Enfin, ils diſent que le tître de *Sauvages*, dont nous les qualifions,

nous conviendroit mieux que celui d'hommes, puis qu'il n'y a rien moins que de l'homme ſage dans toutes nos actions. Ceux qui ont été en *France* m'ont ſouvent tourmenté ſur tous les maux qu'ils y ont vû faire, & ſur les deſordres qui ſe commettent dans nos Villes, pour de l'argent. On a beau leur donner des raiſons pour leur faire connoître que la proprieté des biens eſt utile au maintien de la Societé; ils ſe moquent de tout ce qu'on peut dire ſur cela. Au reſte, ils ne ſe querellent, ni ne ſe battent, ni ne ſe volent, & ne médiſent jamais les uns des autres. Ils ſe moquent des Sciences & des Arts, ils ſe raillent de la grande ſubordination qu'ils remarquent parmi nous. Ils nous traitent d'eſclaves, ils diſent que nous ſommes des miſérables dont la vie ne tient à rien, que nous nous dégradons de nôtre condition, en nous réduiſant à la ſervitude d'un ſeul homme qui peut tout, & qui n'a d'autre loi que ſa volonté; que nous nous battons & nous querellons inceſſamment, que les enfans ſe moquent de leurs peres, que nous ne ſommes jamais d'accord; que nous nous empriſonnons les uns les autres; & que même nous nous détruiſons en public. Ils s'eſtiment au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, & alléguent pour toute raiſon qu'ils ſont auſſi grands maîtres les uns que les autres, parce que les hommes étant pêtris d'un même limon, il ne doit point y avoir de diſtinction, ni de ſubordination entre eux. Ils prétendent que leur con-

contentement d'eſprit ſurpaſſe de beaucoup nos richeſſes ; que toutes nos Sciences ne valent pas celle de ſavoir paſſer la vie dans une tranquillité parfaite ; qu'un homme n'eſt homme chez nous qu'autant qu'il eſt riche. Mais que parmi eux, il faut pour être homme avoir le talent de bien courir, chaſſer, pêcher, tirer un coup de fléche & de fuſil, conduire un Canot, ſavoir faire la guerre, connoître les Forêts, vivre de peu, conſtruire des Cabanes, couper des arbres, & ſavoir faire cent lieuës dans les Bois ſans autre guide ni proviſion que ſon arc & ſes fléches. Ils diſent encore que nous ſommes des trompeurs qui leur vendons de très-mauvaiſes Marchandiſes quatre fois plus qu'elles ne valent, en échange de leurs *Caſtors* ; Que nos fuſils crevent à tout moment & les eſtropient, après les avoir bien payez. Je voudrois avoir le tems de vous raconter toutes les ſottiſes qu'ils diſent touchant nos maniéres, il y auroit dequoi m'occuper dix ou douze jours.

Ils ne mangent que du rôti & du bouilli, avalant quantité de bouillons de viande & de poiſſon. Ils ne peuvent ſouffrir le goût du ſel, ni des épiceries : ils ſont ſurpris que nous puiſſions vivre trente ans, à cauſe de nos vins, de nos épiceries, & de l'uſage immodéré des femmes. Ils dînent ordinairement quarante ou cinquante de compagnie, & quelquefois ils ſont plus de trois cens. Le prélude eſt une danſe de deux heures avant le repas, chacun y chan-

tant ſes exploits & ceux de ſes Ancêtres. Celui qui danſe eſt ſeul en cette occaſion, & les autres ſont aſſis ſur le derriére, qui marquent la cadence par un ton de voix, *hé*, *hé*, *hé*, *hé*, & chacun ſe leve à ſon tour pour faire ſa danſe.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien ſans la délibération du *Conſeil*, qui eſt compoſé de tous les Anciens de la Nation, c'eſt à dire, des Vieillards au deſſus de ſoixante ans. Avant que ce *Conſeil* s'aſſemble, le Crieur avertit par les cris qu'il fait dans toutes les ruës du Village : alors ces vieilles gens accourent à certaine Cabane deſtinée exprès pour cela, où ils s'aſſeyent ſur le derriére en forme de *lozange*, & après qu'on a déliberé ſur ce qu'il eſt à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur ſort de la Cabane & les jeunes gens le renferment au centre d'un Cercle qu'ils compoſent ; enſuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les délibérations des Vieillards, en criant à la fin de toutes les périodes, *voilà qui eſt bien.*

Ils ont pluſieurs ſortes de danſes, la principale eſt celle du *Calumet*, les autres ſont la danſe du *Chef*, la danſe de *Guerre*, la danſe de *Mariage*, & la danſe du *Sacrifice*. Elles ſont différentes les unes des autres, tant pour la cadence que pour les ſauts : mais il me ſeroit impoſſible d'en faire la deſcription, par le peu de rapport que

Toutes ces danſes peuvent être comparées à la Pyrrhique *de* Minerve, *car les Sauvages obſervent, en danſant d'une gravité ſinguliére, les Cadences de certaines Chanſons, que les Milices* Grecques *d'*Achille, *appelloient* Hyporchematiques. *Il n'eſt pas facile de ſavoir ſi les Sauvages les ont appriſes des* Grecs, *ou ſi les* Grecs *les ont appriſes des Sauvages.*

que ces danſes ont avec les nôtres. Celle du *Calumet* eſt la plus belle & la plus grave. Il eſt vrai qu'on ne la danſe qu'en certaines occaſions, c'eſt à dire, lors que les Etrangers paſſent dans leur Païs, ou que leurs ennemis envoyent des Ambaſſadeurs pour faire des propoſitions de Paix. Si c'eſt par terre que les uns ou les autres s'approchent du Village, lors qu'ils ſont prêts d'y entrer, ils déPutent un des leurs, qui s'avance en criant, qu'il porte le Calumet de Paix; cependant les autres s'arrêtent juſqu'à ce qu'on leur crie de venir. Alors quelques jeunes gens ſortent du Village, à la porte duquel ils forment un ovale, & les Etrangers s'approchant juſques-là, ils danſent tous à la fois en formant un ſecond ovale à l'entour du porteur de ce Calumet. Cette danſe dure une demi-heure. Enſuite on vient recevoir en cérémonie les Voyageurs pour les conduire au Feſtin. Les mêmes cérémonies s'obſervent envers les étrangers qui viennent par eau; avec cette différence qu'ils envoyent un Canot juſqu'au pied du Village, portant le Calumet de Paix à la proue en forme de mât, & qu'il en part un du Village pour aller au devant. La danſe de Guerre ſe fait en rond, pendant laquelle les Sauvages ſont aſſis ſur le derriére. Celui qui danſe ſe promene en danſant à droit & à gauche, il chante en même tems ſes Exploits, & ceux de ſes Ayeuls. A la fin de chaque Exploit, il donne un coup de maſſuë ſur un poteau planté au centre

du Cercle, près de certains Joüeurs qui battent la mesure sur une espece de timbale. Chacun se leve à son tour pour chanter la chanson, c'est ordinairement lorsqu'ils vont à la guerre, ou lorsqu'ils en reviennent.

La plus grande passion des Sauvages, est la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'est-à-dire, à toutes les Nations avec lesquelles ils sont en guerre ouverte. Ils se piquent aussi beaucoup de valeur, mais à cela près ils sont de la derniére indolence sur toutes choses. L'on peut dire qu'ils s'abandonnent tout-à-fait à leur temperament, & que leur Societé est toute machinale. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend fort circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions. Ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie. Nôtre vivacité leur paroit insuportable, & il n'y a que les jeunes gens qui aprouvent nos maniéres.

J'ai vû souvent des Sauvages qui revenant de fort loin disoient à la famille pour tout compliment, *j'arrive, je vous souhaite à tous beaucoup d'honneur*. En suite ils fument leur pipe tranquillement sans interroger, & lorsqu'elle est finie, ils disent, *écoutez Parens, je viens d'un tel endroit, j'ai vû telle chose*, &c. Quand on les interroge, leur réponse est concise & presque monosyllabique, à moins qu'ils ne soient dans le Conseil, autrement vous les entendez dire,


ET LEGES ET SCEPTRA TERIT.

di
la
de

mi
tre
eſc
qui
lui
d'al
con
leur
tien
pay
Qu'
Roy
man
ſois
de q
ou
que
ront
plus
la fi
penc
ſont
tout
auta
le C
re ,
vant
ſoier
four
vent
lent

dire, *Voilà qui est bien*, *cela ne vaut rien*, *cela est admirable*, *cela est raisonnable*, *cela est de valeur*.

Qu'on vienne annoncer à un Pere de famille, que ses enfans se sont signalez contre les ennemis, & qu'ils ont fait plusieurs esclaves, il ne répondra que par un, *voilà qui est bien*, sans s'informer du reste. Qu'on lui dise que ses enfans ont été tuez, il dit d'abord *cela ne vaut rien*, sans demander comment la chose est arrivée. Qu'un Jesuite leur prêche les véritez de la Religion Chrétienne, les Propheties, les Miracles, &c. ils le payeront d'un *cela est admirable*, & rien plus. Qu'un *François* leur parle des Loix du Royaume, de la justice, des mœurs & des maniéres des *Européens*, ils répeteront cent fois, *cela est raisonnable*; qu'on leur parle de quelque entreprise qui soit d'importance ou difficile à executer, ou qui demande que l'on y fasse quelques réflexions, ils diront que *cela est de valeur*, sans s'expliquer plus clairement, & ils écouteront jusqu'à la fin avec une grande attention. Cependant il faut remarquer que lors qu'ils sont avec des Amis sans témoins, & sur tout dans le tête à tête, ils raisonnent avec autant de hardiesse que lors qu'ils sont dans le Conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'est que n'ayant pas d'étude, & suivant les pures lumiéres de la Nature, ils soient capables malgré leur rusticité, de fournir à des conversations qui durent souvent plus de trois heures, lesquelles roulent sur toutes sortes de matiéres, & dont

ils ſe tirent ſi bien, que l'on ne regrette jamais le tems qu'on a paſſé avec ces Philoſophes ruſtiques.

Lorſqu'on va viſiter un *Sauvage*, on dit en entrant dans ſa Cabane, *je viens voir un tel.* Alors Péres, Méres, Femmes & Enfans ſortent ou ſe tirent à quartier vers l'une des extrémitez de la Cabane, qui que ce ſoit ne vient interrompre la converſation; la coûtume de celui qui eſt viſité, eſt d'offrir à boire, à manger, ou à fumer, & comme les compliments ne ſont pas de miſe chez ces Peuples, l'on agit chez eux avec une entiére liberté. S'il arrive qu'on viſite la Femme ou les Filles du même *Sauvage*, on dit en entrant *je viens voir une telle*, chacun ſe retire de même, & on demeure ſeul avec celle qu'on vient voir; au reſte, on ne leur parle jamais d'amourettes durant le jour, comme je l'expliquerai ailleurs.

Rien ne m'a tant ſurpris que de voir l'iſſuë des diſputes qui ſurviennent au jeu entre les enfans: ils ſe diſent l'un à l'autre de trois ou quatre pas après s'être un peu échaufez, *tu n'as point d'eſprit*, *tu és méchant*, *tu as le cœur gâté.* Cependant leurs Camarades qui les renferment comme dans un cercle, écoutent tout ſans prendre aucun parti juſqu'à ce qu'ils reprennent le jeu; que ſi par haſard ils veulent en venir aux mains, ils ſe diviſent en deux troupes, & les ramenent à leurs Cabanes.

Quoi que les *Sauvages* n'ayent aucune connoiſſance de la Géographie non plus que des

des autres Sciences, ils font les Cartes du Monde les plus correctes des Païs qu'ils connoissent, auxquelles il ne manque que les *Latitudes* & les *Longitudes* des lieux. Ils y marquent le vrai Nord selon l'*Etoile Polaire*, les Ports, les Havres, les Riviéres, les Anses & les Côtes des Lacs, les Chemins, les Montagnes, les Bois, les Marais, les Prairies, &c. en comptant les distances par journées, demi-journées de Guerriers, chaque journée valant cinq lieuës. Ils font ces Cartes Chorographiques particuliéres sur des écorces de Bouleau, & toutes les fois que les Anciens tiennent des Conseils de Guerre & de Chasse, ils ne manquent pas de les consulter.

L'Année des *Outaouas*, des *Outagamis*, des *Hurons*, des *Sauteurs*, des *Ilinois*, des *Oumamis*, & de quelques autres Sauvages, est composée de douze mois Lunaires Synodiques, avec cette différence qu'au bout de trente Lunes ils en laissent toûjours passer une surnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë, ensuite ils continuent leur compte à l'ordinaire. Au reste, tous ces mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent celui que nous nommons *Mars*, la Lune *aux Vers*, parce que ces animaux ont accoutumé de sortir dans ce tems-là des creux d'arbre, où ils se renferment durant l'Hiver. Celui d'*Avril*, la Lune aux *Plantes*, *Mai* la Lune aux *Hirondeles*, ainsi des autres. Je dis donc qu'au bout de trente mois Lunaires, le

premier qui suit est surnumeraire & ils ne le comptent pas ; par exemple : nous sommes à present dans la Lune de Mars, que je suppose être le trentiéme mois Lunaire, & par conséquent le dernier de cette époque, sur ce pied-là celle d'Avril devroit la suivre immédiatement ; cependant ce sera la Lune perduë qui passera la premiére, parce qu'elle est la trente-uniéme. Ensuite celle d'Avril entrera & on commencera en même tems le période de ces trente mois Lunaires Synodiques, qui font environ deux ans & demi. Comme ils n'ont point de semaines, ils sont obligez de compter depuis le premier jusqu'au vingt-sixiéme de ces sortes de mois ; ce qui contient justement cet espace de tems qui court depuis l'instant que la Lune commence à faire voir le fil de son croissant sur le soir, jusqu'à ce qu'après avoir fini son période elle devient presque imperceptible au matin, ce qu'on appelle mois d'illumination. Par exemple un Sauvage dira, je partis le premier du mois des Eturgeons (qui est celui d'Août) & je revins le 29. du mois au bled d'Inde, qui est celui de Septembre, ensuite le jour suivant qui étoit le dernier je me reposai. Cependant comme il reste encore trois jours & demi de Lune morte, pendant lesquels il est impossible de la voir, ils leur ont donné le nom de jours nuds.

Ils ont aussi peu d'usage des heures que des semaines, n'ayant jamais eu l'industrie de faire des Horloges ou des sabliers pour divi-

diviſer le jour naturel en parties égales, par le moyen de ces petites machines ; de ſorte qu'ils ſont obligez de régler le jour artificiel de même que la nuit par quart, demi quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais comme ils ont une idée merveilleuſe de tout ce qui eſt de la portée de leur eſprit, ayant acquis la connoiſſance de certaines choſes par une longue experience & par habitude, comme de traverſer des forêts de cent lieuës en droiture ſans s'égarer ; de ſuivre des piſtes d'un homme ou d'une bête ſur l'herbe & ſur les feuilles ; ils connoiſſent exactement l'heure du jour & de la nuit, quoique le tems étant couvert, le Soleil & les autres Aſtres ne puiſſent paroître. J'attribuë ce talent à une extrême attention qui ne peut être naturel qu'à des gens auſſi peu diſtraits qu'ils le ſont.

Ils ſont plus étonnez de voir reduire en pratique quelques petits problêmes de Géometrie, que nous ne le ſerions de voir changer l'eau en vin. Ils prenoient mon Graphometre pour un *Eſprit, ne concevant pas qu'on pût connoître ſans magie les diſtances des lieux, ſans les meſurer méchaniquement avec des cordes ou des verges. La Longimetrie leur plaît incomparablement davantage que l'Altimetrie, parce qu'ils croyent plus néceſſaire de connoître la largeur d'une Riviére que la hauteur d'un arbre, &c. Je me ſouviens qu'étant un jour dans le Village des *Outaouas* à *Miſſilimakinac*, un eſclave porta dans la Cabane

* *Eſprit, c'eſt une Divinité.*

bane où je me trouvai, une espéce de muid, fait d'une grosse piece de bois mol qu'il avoit artistement percée, dont il prétendoit se servir pour conserver de l'eau d'érable. Tous les Sauvages qui virent ce Vaisseau se prirent à raisonner sur sa capacité, tenant un pot à la main & voulant pour terminer leur different faire porter de l'eau pour le mesurer. Il n'en falut pas davantage, pour m'obliger de gager contr'eux pour un festin, que je trouverois mieux qu'ils ne le pourroient faire, la quantité d'eau que ce Vaisseau pouvoit contenir; de sorte que trouvant ensuite selon ma supputation qu'il en contenoit 248. pots ou environ, j'en fis faire aussi-tôt l'épreuve. Ce qui les surprit davantage fut, qu'il ne s'en faloit qu'un ou deux pots que je n'eusse rencontré juste, & je leur soutins que ces deux pots qui manquoient s'étoient imbibez dans ce bois neuf. Mais ce qui est de plus plaisant, c'est qu'ils me prierent tous de leur aprendre la Stereometrie, afin de pouvoir s'en servir dans le besoin. J'eus beau leur dire qu'il me seroit impossible de pouvoir la leur faire comprendre, leur allegant plusieurs raisons qui auroient convaincu tout autre que des Sauvages. Ils persisterent si fort à me tourmenter, que je fus obligé de les persuader que les Jesuites seuls étoient capables d'en venir à bout.

Les Sauvages préférent les petits Miroirs convexes de deux pouces de Diametre à toute autre sorte, parce qu'on y découvre moins

moins distinctement que sur les grands, les boutons & les tannes qui croissent au visage. Je me souviens qu'étant à *Missilimakinac* un Coureur de bois y porta un Miroir concave assez grand, lequel par conséquent faisoit paroître les visages difformes. Tous les Sauvages qui virent cette piece de Catoptrique, la trouverent aussi miraculeuse que les montres à reveil, les lanternes magiques, & les pagodes à ressort. Ce qui est de plus plaisant, c'est qu'il se trouva dans la foule des Spectateurs une jeune *Hurone* qui dit en souriant à ce Coureur de bois, que si son Miroir avoit assez de vertu pour rendre les objets réellement aussi gros qu'il les représentoit, toutes ses camarades lui donneroient en échange plus de peaux de Castors qu'il n'en faudroit pour faire sa fortune.

Les *Sauvages* ont la mémoire du monde la plus heureuse. Ils se ressouviennent de si loin que lorsque nos Gouverneurs, ou leurs Substituts tiennent Conseil avec eux pour des affaires de Guerre, de Paix ou de Commerce, & qu'ils leur proposent des choses contraires à ce qu'on leur a proposé il y a trente ou quarante ans; ils répondent que les *François* se dementent, qu'ils changent de sentiment à toute heure, qu'il y a tant d'années qu'ils leur ont dit ceci & cela; & pour mieux assûrer leur réponse ils font apporter les *Coliers de Porcelaines* qu'on leur a donné dans ce tems-là. Car ce sont des espéces de contrats (comme je l'ai expliqué dans ma sep-

ſeptiéme Lettre) ſans leſquels il eſt impoſſible de conclurre aucune affaire d'importance avec les Sauvages.

Ils honorent extrémement la Vieilleſſe, tel fils ſe rit des Conſeils de ſon Pére qui tremble devant ſon ayeul. Ils écoutent les Vieillards comme des Oracles. S'il arrive qu'un Pére diſe à ſon fils qu'il eſt tems qu'il ſe marie, ou qu'il aille à la Guerre, à la Chaſſe ou à la Pêche, il lui répondra quelquefois *c'eſt de valeur*, *j'y penſerai*, mais ſi l'ayeul lui parle, il dira d'abord, *voilà qui eſt bien*, *je le ferai*. Si par hazard quelque Sauvage tuë des Perdrix, des Oyes, des Canards, ou prend quelque Poiſſon délicat, il ne manque pas d'en faire préſent à ſes plus vieux parens.

Les *Sauvages* ſont des gens ſans ſouci, qui ne font que boire, manger, dormir, & courir la nuit, dans le tems qu'ils ſont à leurs Villages. Ils n'ont point d'heures réglées pour leur repas; Ils mangent quand ils ont faim, & le font ordinairement en bonne compagnie à des feſtins deçà & delà. Les filles & les femmes en font de même entr'elles, ſans que les hommes puiſſent être de leur partie. Les femmes eſclaves ont le ſoin de cultiver les Bleds d'Inde & d'en faire la recolte ; & les hommes eſclaves, ont le ſoin des Chaſſes & des Pêches de fatigue, quoique leurs Maîtres ſe donnent aſſez ſouvent la peine de les aider. Ils ont trois ſortes de jeux ; celui des *Pailles* eſt un jeu de nombres, où celui qui ſait compter, diviſer, ſouſtraire ou multiplier le

le mieux par ces pailles, est asfûré de gagner, c'est purement un jeu d'esprit. Celui des *Noyaux* est un jeu de hazard, ils sont noirs d'un côté & blancs de l'autre, on n'y joüe qu'avec huit seulement. On les met dans un plat, qu'on pose à terre, après avoir fait sauter ces *Noyaux* en l'air. Le côté noir est le bon; le nombre impair gagne, & les 8 blancs ou noirs gagnent double, ce qui n'arrive pas souvent. Le jeu de la *Pelote* est un jeu d'exercice, elle est grosse comme les deux points, & les raquettes dont ils se servent sont à peu près faites comme les nôtres, à la reserve que le manche a trois pieds de longueur. Les Sauvages qui y joüent ordinairement trois ou quatre cens à la fois, plantent deux piquets à cinq ou six cens pas l'un de l'autre, ensuite ils se partagent également en deux troupes, ils jettent la Pelote en l'air à moitié chemin des deux piques. Alors chaque bande tâche de la pousser jusqu'à son piquet, les uns courent à la bâle & les autres se tiennent à droit & à gauche à l'écart, pour être à portée d'accourir où elle retombera; enfin ce jeu est tellement d'exercice, qu'ils s'écorchent & se meurtrissent les jambes très-souvent avec leurs raquettes pour tâcher d'enlever cette bâle. Au reste tous ces jeux se font pour des festins & pour quelques autres bagatelles; car il faut remarquer, que comme ils haïssent l'argent, ils ne le mettent jamais de leurs parties, aussi peut-on dire que l'intérêt n'a jamais causé de division entr'eux.

On

On ne ſauroit diſconvenir que les *Sauvages* n'ayent beaucoup d'eſprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien les interêts de leurs Nations. Ils ſont grands Moraliſtes, ſur tout lorſqu'il s'agit de critiquer les actions des *Européens*, ce qu'ils ſe gardent bien de faire en leur préſence, à moins que ce ne ſoit avec quelques *François* de leurs intimes Amis. D'ailleurs ils ſont incredules & obſtinez au dernier point, incapables de diſtinguer une ſuppoſition chimérique d'un principe aſſûré, ni une conſéquence bien tirée d'une fauſſe, comme je vai vous l'expliquer dans le chapitre ſuivant, qui eſt celui de leur croyance, dans lequel vous trouverez, je m'aſſûre, des choſes qui vous ſurprendront.

Croyance des Sauvages & les obſtacles à leur converſion.

TOus les Sauvages ſoutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puiſqu'on ne voit rien parmi les choſes materielles qui ſubſiſte néceſſairement & par ſa propre Nature. Ils prouvent ſon Exiſtence par la compoſition de l'Univers qui fait remonter à un Etre ſuperieur & tout puiſſant ; d'où il s'enſuit (diſent-ils) que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il eſt l'ouvrage d'un Principe ſuperieur en ſageſſe & en connoiſſance, qu'ils appellent le GRAND ESPRIT ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la maniére du monde la plus

abſtrai-

abſtraite. Voici comment ils s'expliquent ſans définition qui puiſſe contenter. L'Exiſtence de Dieu étant inſéparablement unie avec ſon Eſſence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes. Enfin tout ce qu'on voit, & tout ce qu'on conçoit eſt ce Dieu, qui ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites, & ſans corps, ne doit point être repréſenté ſous la figure d'un Vieillard, ni de quelque autre que ce puiſſe être, quelque belle, vaſte ou étenduë qu'elle ſoit. Ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au Monde. Cela eſt ſi vrai que dès qu'ils voyent quelque choſe de beau, de curieux ou de ſurprenant, ſur tout le Soleil & les autres Aſtres, ils s'écrient ainſi; *O Grand Eſprit*, nous te voyons par tout. C'eſt de cette maniére qu'en réflechiſſant ſur les moindres bagatelles, ils reconnoiſſent un Etre Créateur ſous ce nom de *Grand Eſprit*, ou de Maître de la Vie.

J'oubliois de vous avertir, que les Sauvages écoutent tout ce que les Jeſuites leur prêchent ſans les contredire, ils ſe contentent de ſe railler entr'eux des Sermons que ces Péres leur font à l'Egliſe; & s'il arrive qu'un Sauvage parle à cœur ouvert à quelque *François*, il faut qu'il ſoit bien perſuadé de ſa diſcrétion & de ſon amitié. Je me ſuis trouvé cinquante fois avec eux, très-embarraſſé à répondre à leurs objections impertinentes, car ils n'en ſauroient faire d'autres, par rapport à la Religion:

Je

Je me ſuis toûjours tiré d'affaires en les invitant à prêter l'oreille aux paroles des Jeſuites.

Venons à leur raiſonnement ſur l'immortalité de l'ame. Ils croyent tous l'immortalité de l'ame ; non pas parce qu'elle eſt une & ſimple, & que la deſtruction d'un Etre dans la nature, ne ſe peut faire ſans la ſéparation de ſes parties : Ils ne connoiſſent point ce raiſonnement. Ils diſent ſeulement que ſi l'ame étoit mortelle, tous les hommes ſeroient également heureux dans cette vie, puis que Dieu étant tout parfait & tout ſage, n'auroit pû créer les uns pour les rendre heureux & les autres malheureux. Ils prouvent donc l'immortalité de l'ame par les fâcheux accidens où la plûpart des hommes ſont expoſez durant cette vie, ſur tout les plus honnêtes gens, lors qu'ils ſont tuez, eſtropiez, captifs &c. car ils prétendent que Dieu veut par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumiéres, qu'un certain nombre de Créatures ſouffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre, ce qui fait qu'ils ne peuvent ſouffrir que les Chrétiens diſent qu'un tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé ou fait eſclave ; prétendant que ce que nous croyons malheur, n'eſt malheur que dans nos idées, puis que rien ne ſe fait par les Decrets de cet Etre infiniment parfait, dont la conduite n'eſt ni bizarre ni capricieuſe, comme ils prétendent fauſſement que les Chrétiens le publient, & qu'au contraire c'eſt un bonheur qui arrive à ces gens qui ſont tuez, brûlez,

brûlez, captifs, &c. C'eſt dommage que ces pauvres aveugles ne veuillent point ſe laiſſer inſtruire; leur ſentiment n'eſt pas tout à fait contraire à la clarté de l'Evangile: Ils croyent que Dieu pour des raiſons impénétrables, ſe ſert de la ſouffrance de quelques honnêtes gens pour manifeſter ſa juſtice. Nous ne ſaurions les contredire en cela, puis que c'eſt un des points du Syſtême de nôtre Religion; mais lors qu'ils concluent que nous faiſons paſſer la Divinité pour un Etre fantaſque & capricieux, n'ont-ils pas le plus grand tort du monde? La premiére Cauſe doit être auſſi la plus ſage pour le choix des moyens qui conduiſent à une fin; s'il eſt donc vrai, comme c'eſt un principe inconteſtable de nôtre Culte, que Dieu permet la ſouffrance des innocens, c'eſt à nous d'adorer ſa Sageſſe, & non pas de nous ingérer de la contredire. L'un de ces Sauvages raiſonnant groſſiérement, me diſoit, que nous nous faiſions une idée de Dieu comme d'un homme qui n'ayant qu'un petit trajet de Mer à paſſer prendroit un détour de cinq ou ſix cens lieuës. Cette ſaillie ne laiſſa pas de m'embarraſſer. Pourquoi, diſoit-il, Dieu qui peut conduire aiſément les hommes à la félicité éternelle, en récompenſant le Mérite & la Vertu, ne prend-il pas cette voye abregée; pourquoi méne-t-il un Juſte par le chemin de la douleur au but de ſa béatitude éternelle. C'eſt ainſi que ces Sauvages ſe contrediſent eux-mêmes; & c'eſt ce qui fait

fait voir que *Jesus-Christ* nôtre Maître, nous enseigne lui seul des Véritez qui se soûtiennent, & qui ne reçoivent aucune atteinte de contradiction.

Voici maintenant une manie singuliere de ces malheureux, qui se réduit à ne croire absolument que les choses visibles & probables. C'est-là le point principal de leur Religion abstraite. Cependant quand on leur demande comment ils peuvent prouver qu'ils ont plus de raison d'adorer Dieu dans le Soleil, que dans un arbre ou une Montagne; ils répondent qu'ils choisissent la plus belle chose qui soit dans la Nature, pour admirer ce Dieu publiquement.

Les Jesuites employent toutes sortes de moyens pour leur faire concevoir la conséquence du Salut. Ils leur expliquent incessamment l'Ecriture Sainte, & la maniére dont la Loi de *Jesus-Christ* s'est établie dans le Monde; le changement qu'elle y a apporté; les Propheties; les Révélations & les Miracles; ces misérables sont fort éloignez de répondre précisément aux caractéres de Vérité, de Sincérité, & de Divinité qui se remarquent dans l'Ecriture; ils sont incrédules au dernier point; & tout ce que ces bons Péres en peuvent tirer, se réduit à quelques acquiescemens Sauvages, contraires à ce qu'ils pensent; par exemple: Quand ils leur prêchent l'incarnation de *Jesus-Christ*, ils répondent que *cela est admirable*; lors qu'ils leur demandent s'ils veulent se faire Chrétiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est à dire,

re, qu'ils penſeront à cela. Et ſi nous autres *Européens*, les exhortons d'accourir en foule à l'Egliſe pour y entendre la Parole de Dieu, ils diſent que *cela eſt raiſonnable*, c'eſt à dire, qu'ils y viendront; mais au bout du compte, ce n'eſt que pour attraper quelque pipe de Tabac qu'ils s'approchent de ce lieu ſaint, ou pour ſe moquer de ces Péres, comme je vous l'ai déja dit ; car ils ont la mémoire ſi heureuſe que j'en connois plus de dix, qui ſavent l'Ecriture Sainte par cœur. Mais voyons ce qu'ils diſent de la Raiſon, eux qui paſſent pour des bêtes chez nous.

Ils ſoûtiennent que l'homme ne doit jamais ſe dépouiller des priviléges de la Raiſon, puis que c'eſt la plus noble Faculté dont Dieu l'ait enrichi, & que puis que la Religion des Chrétiens n'eſt pas ſoûmiſe au jugement de cette Raiſon, il faut abſolument que Dieu ſe ſoit moqué d'eux en leur enjoignant de la conſulter pour diſcerner ce qui eſt bon d'avec ce qui ne l'eſt pas. De là ils ſoûtiennent qu'on ne lui doit impoſer aucune Loi, ni la mettre dans la néceſſité d'approuver ce qu'elle ne comprend pas ; & qu'enfin ce que nous appellons article de foi eſt un bruvage que la Raiſon ne doit pas avaler, de peur de s'enyvrer & de s'écarter enſuite de ſon chemin, d'autant que par cette prétenduë foi on peut établir le Menſonge auſſi-bien que la Vérité. Si l'on entend par là une facilité à croire ſans rien approfondir, ils prétendent en ſe ſervant de nôtre Langage Chrétien,

tien, qu'ils peuvent avoir le même droit de soûtenir, en excluant la Raison, que leurs opinions sont des mystéres incompréhensibles, & que ce n'est point à nous à sonder les secrets de Dieu, qui sont trop au dessus de nôtre foible portée.

On a beau leur remontrer que la Raison n'a que des lueurs & une lumiére trompeuse, qui méne au précipice ceux qui marchent à la faveur de cette fausse clarté, & qui s'abandonnent à la conduite de cette infidéle, laquelle étant esclave de la foi doit lui obéïr aveuglément & sans replique, comme un *Iroquois* captif à son Maître. On a beau, dis-je; leur représenter que l'Ecriture Sainte ne peut rien contenir qui répugne directement à la droite Raison: Ils se moquent de toutes ces démonstrations, parce qu'ils supposent une si grande contradiction entre l'Ecriture & la Raison, qu'il leur semble impossible (n'étant pas convaincus de l'infaillibilité de l'une par les lumiéres de l'autre) qu'on ne prenne des opinions très-douteuses pour des véritez certaines & évidentes. Ce mot de *foi* les étourdit, ils s'en moquent, ils disent que les écrits des Siécles passez sont faux, supposez, changez ou altérez, puis que les Histoires de nos jours ont le même sort. Qu'il faut être foû pour croire qu'un Etre tout-puissant soit demeuré dans l'inaction pendant toute une éternité, & qu'il ne se soit avisé de produire des Créatures que depuis cinq ou six mille ans, qu'il ait créé *Adam* pour le faire tenter par un méchant

méchant Esprit à manger d'une Pomme, qui a causé tous les malheurs de sa Postérité, par la transmission prétenduë de son péché. Ils tournent en ridicule le Dialogue entre *Eve* & le *Serpent*, prétendant que c'est faire une injure à Dieu, de supposer qu'il ait fait le miracle de donner l'usage de la parole à cet Animal dans le dessein de perdre tout le Genre Humain. Qu'ensuite pour l'expiation de ce péché, Dieu pour satisfaire Dieu, ait fait mourir Dieu; que son Incarnation, la honte de son supplice, la crainte de la mort & l'ignorance de ses Disciples, pour porter la Paix au Monde, sont des choses inouïes. D'autant plus que le péché de ce premier Pére a plus fait de mal, que la mort de ce Dieu n'a fait de bien, puis que sa Pomme a perdu tous les Hommes, & que le Sang de *Jesus-Christ* n'en a pas sauvé la moitié. Que sur l'humanité de ce Dieu les Chrétiens ont bâti une Religion sans principes, & sujette au changement des choses humaines; qu'enfin cette Religion étant divisée & subdivisée en tant de Sectes, comme celle des *François*, des *Anglois* & des autres Peuples, il faut que ce soit un Ouvrage humain, puis que si elle avoit Dieu pour Auteur, sa prévoyance auroit prévenu cette diversité de sentimens par des décisions sans ambiguité; c'est à dire, que si cette Loi Evangelique étoit descenduë du Ciel, l'on n'y trouveroit point les obscuritez, qui sont le sujet de la dissension, & que Dieu prévoyant les choses futures au-

roit parlé en termes si clairs & si précis, qu'il n'auroit point laissé de matiére à la chicane : mais supposé, disent-ils, que cette Loi soit un ouvrage divin ; à laquelle de ces Sectes Chrétiennes nous déterminera-t-on, puis qu'après avoir bien choisi entr'elles, on court encore risque de son salut par le suffrage d'un nombre infini de Chrétiens. Le grand article, & qu'ils ont le plus de peine à concevoir, c'est celui de l'Incarnation d'un Dieu, ils se récrient sur ce que le Verbe Divin a été renfermé neuf mois dans les entrailles d'une Femme ; ensuite ils tournent en extravagance, que ce même Dieu soit venu prendre un Corps de terre en ce monde, pour le porter dans son Ciel ; ils vont encore plus loin, quand ils raillent de l'inégalité de la Volonté de *Jesus-Christ* : ils disent qu'étant venu pour mourir, il paroît ensuite qu'il ne le veuille pas, & qu'il craigne la mort ; que si Dieu & l'homme n'avoient été en lui qu'une même Personne, il n'auroit pas eu besoin de prier, ni de rien demander ; que quand même la Nature Divine n'auroit pas été la Dominante, il n'auroit pas dû craindre la mort, puis que la perte de la vie temporelle n'est rien lors qu'on est assuré de revivre éternellement, & qu'ainsi *Jesus-Christ* auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, (lors qu'ils s'empoisonnent pour aller tenir compagnie à leurs Parens dans le Païs des ames,) puis qu'il étoit assuré du lieu où il alloit. Ils traitent Saint *Paul* de Visionnaire, soûtenant qu'il

qu'il ſe contredit ſans ceſſe, & qu'il raiſonne pitoyablement ; & de plus, ils ſe moquent de la crédulité des premiers Chrétiens, qu'ils regardent comme des gens ſimples & ſuperſtitieux ; d'où ils prennent occaſion de dire que cet Apôtre auroit eu bien de la peine à perſuader les Peuples de *Canada* qu'il avoit été ravi juſqu'au troiſiéme Ciel. Voici un paſſage de l'Ecriture qui les choque, *multi vocati, pauci verò electi*, c'eſt ainſi qu'ils s'expliquent : „ Dieu a dit „ qu'il y en avoit beaucoup d'appellez, „ mais peu d'élûs ; ſi Dieu l'a dit, il faut „ que cela ſoit, car rien ne peut l'empêcher. „ Or ſi de trois hommes il n'y en a qu'un „ de ſauvé, & que les deux autres ſoient „ damnez, la condition d'un cerf eſt pré- „ férable à celle de l'homme, quand même „ le parti ſeroit égal, c'eſt à dire, qu'il n'y „ en auroit qu'un de damné. C'eſt l'objection que le *Rat*, ce fin & politique Chef des Sauvages, dont je vous ai tant parlé, me fit un jour étant à la chaſſe avec lui. Je lui répondis, qu'*il falloit tâcher d'être ce bienheureux élû en ſuivant la Loi & les Préceptes de Jeſus-Chriſt* ; mais ne ſe payant pas de cette raiſon, eu égard au grand riſque de deux perdus pour un de ſauvé, par un Decret immuable, je le renvoyai aux Jeſuites, n'oſant pas l'aſſurer qu'il ne tenoit qu'à lui d'être élû, car il m'auroit fait moins de quartier qu'à Saint *Paul* : ſur tout à l'égard de la Religion (où ils demandent de la probabilité) celui dont je viens de parler n'étoit pas ſi dépourvû

de bon ſens qu'il ne pût être capable de bien penſer, & de faire de bonnes réfléxions ſur la Religion, mais il étoit ſi prévenu que la foi des Chrétiens eſt contraire à la Raiſon, que je n'ai pû le convaincre après avoir tâché pluſieurs fois de le délivrer de ſes préjugez. Quand je lui mettois devant les yeux, les Révélations de *Moïſe* & des autres *Prophétes*, ce conſentement preſque univerſel de toutes les Nations à reconnoître *Jeſus-Chriſt*, le martyre des Diſciples & des premiers Fidéles, la ſucceſſion perpétuelle de nos ſacrez Oracles, la ruïne entiére de la République des *Juifs*, la deſtruction de Jéruſalem prédite par Nôtre Sauveur; il me demandoit „ ſi mon „ Pere ou mon Ayeul avoient vû tous ces „ événemens, & ſi j'étois aſſez crédule „ pour m'imaginer que nos Ecritures fuſſent „ véritables, voyant que les Relations de „ leurs Païs, écrites depuis quatre jours, „ étoient pleines de Fables; Que la foi dont „ les *Jeſuites* leur rompoient la tête n'étoit „ autre choſe, que *tirerigan* (c'eſt à dire *per-* „ *ſuaſion*) qu'être perſuadé, c'eſt voir de ſes „ propres yeux une choſe, ou la reconnoître „ par des preuves claires & ſolides; Que „ ces Peres & moi bien loin de leur faire „ voir, ou leur prouver la vérité de nos „ myſtéres, nous ne faiſions que leur répan- „ dre des ténébres & des obſcuritez dans „ l'eſprit.“ Voilà juſqu'où va l'entêtement de ces Peuples. De là, Monſieur, vous pouvez juger de leur opiniâtreté. Je me flatte que ce détail vous aura diverti ſans vous ſcandali-

de bien
léxions
révenu
re à la
e après
délivrer
tois de-
Moïse
tement
tions à
yre des
la ſuc-
Oracles,
s *Juifs*,
ar Nô-
ſi mon
ous ces
crédule
fuſſent
ions de
jours,
foi dont
n'étoit
ire *per-*
ir de ſes
nnoître
; Que
ur faire
de nos
r répan-
ez dans
tement
us pou-
tte que
s ſcan-
dali-

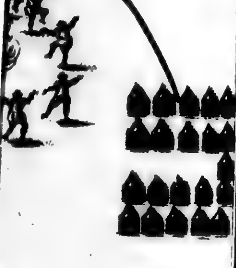
Soleil amidi

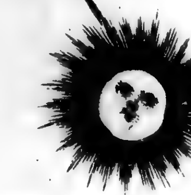
Soleil leuant

Soleil couchant

C-99278

Tom. 2. pag. 125





dalifer. Je vous crois trop ferme & trop inébranlable dans nôtre fainte Foi pour que toutes ces impietez faffent aucune dangereufe impreffion fur vous. Je m'affure que vous vous joindrez à moi pour plaindre le déplorable état de ces ignorans. Admirons enfemble les profondeurs de la Divine Providence, qui permet que ces Nations ayent tant d'éloignement pour nos divines Véritez, & profitons de l'avantage dont nous joüiffons par deffus elles fans l'avoir mérité. Ecoutons maintenant, ce que ces mêmes Sauvages nous reprocheront dès qu'ils fe feront retranchez dans la Morale: „ Ils
„ diront d'abord que les Chrétiens fe mo-
„ quent des Préceptes de ce Fils de Dieu,
„ qu'ils prennent fes défenfes pour un jeu,
„ & qu'ils croyent qu'il n'a pas parlé fé-
„ rieufement, puis qu'ils y contreviennent
„ fans ceffe, qu'ils rendent l'adoration qui
„ lui eft dûë à l'argent, aux *Caftors* & à
„ l'intérêt, murmurant contre fon Ciel &
„ contre lui dès que leurs affaires vont mal,
„ qu'ils travaillent les jours confacrez à la
„ piété, comme le refte du tems, joüant,
„ s'enyvrant, fe battant & fe difant des in-
„ jures; Qu'au lieu de foulager leurs Péres,
„ ils les laiffent mourir de faim & de mifé-
„ re; qu'ils fe moquent de leurs confeils;
„ qu'ils vont même jufqu'à leur fouhaiter la
„ mort qu'ils attendent avec impatience;
„ qu'à la réferve des *Jefuites* tous les autres
„ courent les nuits de Cabane en Cabane
„ pour débaucher les *Sauvageffes*; qu'ils fe
„ tuent tous les jours pour des larcins, pour

„ des injures, ou pour des femmes ; qu'ils
„ se pillent & se volent, sans aucun égard
„ au sang & à l'amitié, toutes les fois qu'ils
„ trouvent l'occasion de le faire impunément ; qu'ils se déchirent & se diffament
„ les uns les autres, par des médisances atroces, mentant sans scrupule dès qu'il s'agit de leur intérêt ; Que ne se contentant
„ pas du commerce des filles libres, ils débauchent les femmes mariées, & que ces
„ femmes adulteres font en l'absence de leurs
„ maris, des enfans dont le pere est inconnu ; Qu'enfin les Chrétiens, après avoir
„ eu assez de docilité pour croire l'humanité de ce Dieu, quoi que ce soit la chose
„ du monde la plus contraire à la Raison,
„ semblent douter de ses Commandemens
„ & de ses Préceptes, lesquels, quoi que
„ très-saints & fort raisonnables, ils transgressent continuellement. " Je n'aurois jamais fini si j'entreprenois de faire le détail de leurs raisonnemens sauvages ; ainsi je crois qu'il vaut mieux passer droit aux adorations qu'ils font ordinairement au *Kitchi Manitou*, c'est à dire, Grand Esprit ou Dieu, que de vous fatiguer de cette Philosophie, qui n'est que trop vraye dans le fond, & qui doit faire gemir toutes les bonnes ames persuadées de la Vérité du Christianisme.

Adorations des Sauvages.

AVant que d'entrer en matiére il est bon de remarquer, que les Sauvages appellent * *Genie* ou *Esprit*, tout ce qui surpasse la capacité de leur entendement, & dont ils ne peuvent comprendre la cause. Ils en croyent de bons & de mauvais. Les premiers sont l'Esprit des Songes, le *Michibichi*, dont j'ai parlé à la table des Animaux; un *Quadran Solaire*, *un Réveil*, & cent autres choses qui leur paroissent inconcevables: Les derniers sont le tonnerre, la grêle qui tombe sur leurs bleds, un grand orage; en un mot, tout ce qui leur est préjudiciable, & dont ils ignorent la cause; dès qu'un fusil estropie un homme en crevant, ou parce qu'il étoit de méchant fer, ou pour l'avoir trop chargé, ils disent que le *méchant Esprit* s'y étoit renfermé; si par hazard une branche d'arbre éborgne un Chasseur, c'est le *méchant Esprit* qui l'a fait; si quelque coup de vent les surprend lors qu'ils sont en Canot au milieu de quelque traverse dans les Lacs, c'est le *méchant Esprit* qui agite l'air; si par un reste de maladie violente quelqu'un perd l'usage de la Raison, c'est le *méchant Esprit* qui le tourmente. Voilà ce qu'ils appellent *Matchi Manitous*, au nombre desquels ils mettent aussi l'or & l'argent. Il est à remarquer néanmoins qu'ils parlent de ces Esprits en plaisantant, & à peu près, comme nos Esprits forts se raillent

* *Genie se rapporte au mot d'Intelligence.*

des Sorciers & des Magiciens. Je ne saurois m'empêcher de dire encore une fois qu'il en est des rélations de *Canada*, comme des Cartes Géographiques de ce Païs-là ; c'est à dire, que de bonne foi je n'en ai vû qu'une seule de fidéle entre les mains d'un Gentilhomme de *Quebec*, dont l'impression fut ensuite défenduë à *Paris*, sans que j'en sache la raison. Je dis ceci à propos du *Diable*, dont on prétend que les Sauvages ont la connoissance ; j'ai lû cent folies sur ce sujet, écrites par des gens d'Eglise, qui soûtiennent que ces Peuples ont des conférences avec lui, qu'ils le consultent & qu'ils lui rendent quelque sorte d'hommage. Toutes ces suppositions sont ridicules ; car le *Diable* ne s'est jamais manifesté à ces *Amériquains*. Je me suis informé d'une infinité de Sauvages, s'il étoit vrai qu'on l'eût jamais vû sous quelque figure d'homme ou d'animal ; & j'ai consulté sur cela tant d'habiles *Jongleurs*, qui sont des espéces de Charlatans, qui divertissent beaucoup, (comme je l'expliquerai dans la suite) qu'il est à présumer avec raison, que si le *Diable* leur étoit apparu, ils n'auroient pas manqué de me le dire. Ainsi après avoir fait tout ce que j'ai pû pour en être parfaitement éclairci ; j'ai jugé que ces Ecclesiastiques n'entendoient pas ce grand mot de *Matchi Manitou* (qui veut dire *méchant Esprit*, étant composé de *Matchi*, qui signifie *méchant*, & de *Manitou*, qui veut dire *Esprit*,) à moins que par le mot de *Diable*, on n'entende les choses

qui

qui leur sont nuisibles, ce qui selon le tour de nôtre Langue peut se rapporter aux termes de *Fatalité*, de *Mauvais Destin*, & d'*infortune*; &c. & non pas ce méchant Esprit qu'on représente en *Europe* sous la figure d'un homme à longue queuë, à grandes cornes & avec des griffes.

Les *Sauvages* ne font jamais de sacrifices de Créatures vivantes au *Kichi Manitou*, c'est ordinairement des Marchandises qu'ils trafiquent avec les *François* pour des Castors. Plusieurs personnes dignes de foi m'ont raconté qu'ils en ont brulé en un seul jour pour la valeur de cinquante mille écus à *Missilimakinac*. Je n'ai jamais vû de cérémonie à si haut prix : quoiqu'il en soit, voici le détail de ce sacrifice. Il faut que le jour soit clair & serain, l'Horison net & le tems calme, alors chaque Sauvage porte son Oblation sur le Bucher : ensuite le Soleil étant à son plus haut degré, les enfans se rangent autour du Bucher avec des écorces allumées pour y mettre le feu, & les guerriers dansent & chantent à l'entour jusqu'à ce que tout soit brulé & consumé, pendant que les vieillards font leurs Harangues au *Kitchi Manitou* en présentant de tems en tems des pipes de tabac allumées au Soleil. Ces Chansons, ces Danses & ces Harangues durent jusqu'à ce que le Soleil soit couché, quoiqu'ils prennent pourtant quelque intervalle de relâche pour s'asseoir & fumer à leur aise.

Il ne me reste plus qu'à raporter ici (avant que de finir ce Chapitre) les propres paroles

de ces vieux Harangueurs, avec les Chansons des Guerriers. „ Grand Esprit Maître de nos vies, Grand Esprit Maître des „ choses visibles & invisibles, Grand Esprit „ Maître des autres Esprits, bons & mauvais, commande aux bons d'être favorables à tes enfans les *Outaouas* ou &c. „ Commande aux méchants de s'éloigner „ d'eux. O Grand Esprit, conserve la force & le courage de nos Guerriers pour „ resister à la fureur de nos ennemis. Conserve les Vieillards de qui les corps ne „ sont pas encore tout à fait usez pour donner des Conseils à la Jeunesse. Conserve nos Enfans, augmentes-en le nombre, délivre-les des mauvais Esprits, & „ de la main des méchants hommes, afin „ qu'en nôtre vieillesse ils nous fassent vivre & nous réjouïssent. Conserve nos „ moissons, & les Animaux, si tu veux „ que nous ne mourions pas de faim. Garde nos Villages, & les Chasseurs en leurs „ Chasses. Delivre-nous de funeste surprise pendant que tu cesses de nous donner „ la lumiére du Soleil qui nous prêche ta „ grandeur & ton pouvoir: averti-nous par „ l'Esprit des songes de ce qu'il te plait „ que nous fassions, ou que nous ne fassions „ pas. Quand il te plaira que nos vies „ finissent, envoye-nous (dans le grand „ Païs des ames) où se trouvent celles de „ nos Péres, de nos Méres, de nos Femmes, de nos Enfans, & de nos autres Parens. O Grand Esprit, Grand Esprit, „ écoute la voix de la Nation, écoute tous

„ tes

„ tes enfans, & souvien-toi toûjours d'eux.

Voici les termes mêmes dont les Guerriers se servent dans leurs Chansons, qui durent jusqu'au coucher du Soleil. „ Courage, le Grand Esprit nous donne un si „ beau Soleil, mes freres, prenons coura- „ ge. Que ses ouvrages sont grands! ou „ que le jour a parû beau! Il est bon, ce „ Grand Esprit, c'est lui qui fait tout agir. „ Il est le Maître de tout. Il se plait à nous „ entendre; mes freres, prenons courage; „ nous vaincrons nos ennemis, nos champs „ porteront des bleds, nous ferons de gran- „ des Chasses, nous nous porterons tous „ bien, les Vieillards se réjouïront, leurs „ Enfans augmenteront, la Nation prospe- „ rera; mais le Grand Esprit nous aime, „ son Soleil s'est retiré, il a vû les *Outaouas* „ ou &c. C'en est fait; oui c'en est fait; le „ Grand Esprit est content, mes freres, pre- „ nons courage.

Il faut remarquer que les Femmes lui font aussi des Harangues ordinairement quand le Soleil se leve, en présentant leurs enfans à cet Astre. Les Guerriers sortent aussi du Village lorsqu'il est prêt à se coucher pour danser la danse du Grand Esprit. Cependant il n'y a ni jour, ni tems fixe pour les sacrifices, non plus que pour les danses particuliéres des uns & des autres.

Amours & Mariages des Sauvages.

IL y auroit mille choſes curieuſes à dire au ſujet des Amourettes & du Mariage de ces Peuples; mais comme cela m'emporteroit trop de tems & que vous pourriez peut-être vous rebuter d'un détail trop particulariſé, je me contenterai d'en raporter l'eſſentiel.

On peut dire que les hommes ſont auſſi indifferens que les filles ſont paſſionnées. Ceux-là n'aiment que la Guerre & la Chaſſe, c'eſt où ils bornent toute leur Ambition. Cependant lorſqu'ils ſont chez eux ſans occupation ils *courent l'allumête*, c'eſt le terme dont ils ſe ſervent pour dire courir de nuit. Les jeunes gens ne ſe marient qu'à l'âge de trente ans, parce qu'ils prétendent que le commerce des femmes les énerve de telle ſorte, qu'il n'ont plus la même force pour eſſuyer de groſſes fatigues, ou les jarrets aſſez forts pour faire de longues courſes, & pour courir après leurs ennemis; qu'enfin ceux qui parmi eux ont voulu ſe marier ou *courir l'allumête* un peu trop fréquemment, ſe ſont ſouvent laiſſez prendre par les *Iroquois*, pour avoir ſenti de la foibleſſe dans leurs jambes & leur vigueur ralentie. Ce n'eſt pourtant pas à dire qu'ils gardent la chaſteté juſqu'à cet âge-là, car ils prétendent que comme une trop grande continence leur cauſe des vapeurs, des maux de reins, & des rétentions d'urine, il eſt abſolument néceſſaire

pour

5E755-D

Sauvage portant lalumete au lit de sa maitresse qui ne voulant pas ladmetre auprès delle se couvre le visage de sa Couverture



Sauvage portant lalumete au lit de sa maitresse qui Consent de ladmetre en esteignant cette allumete



Ceremonie du Mariage



Sauvage en Conversation avec sa maitresse estant assis sur le pied de son lit

Viellard allant recevoir ala porte de la Cabane la mariée acompagné de ses parentes

pe
m

fu
qu
na
po
po
ter
ger
çoi
car
xa&
fon
voi
ce
cett
appe
ami
tous
ceux
aime
appe
lanc
qu'c
que
toûj
laqu
plus
je c
Sau
I
juri
chai
que

pour l'entretien de la santé de *courir l'allumète* une fois toutes les semaines.

Si les Sauvages étoient capables de s'assujetir à l'empire de l'Amour, il faudroit qu'ils eussent une force d'esprit extraordinaire, pour dissimuler la juste jalousie qu'ils pourroient avoir de leurs Maîtresses, & pour s'empêcher en même tems, d'insulter à leurs rivaux. Je connois mieux le genie des Sauvages qu'une infinité de *François* qui ont passé toute leur vie avec eux, car j'ai étudié leurs mœurs avec tant d'exactitude, que toutes leurs maniéres me sont aussi parfaitement connuës que si j'avois passé toute ma vie avec eux. C'est ce qui me fait dire qu'ils n'ont jamais eu cette sorte de fureur aveugle que nous appellons *amour*. Ils se contentent d'une amitié tendre, & qui n'est point sujette à tous les excès que cette passion cause à ceux qui en sont possedez, en un mot ils aiment si tranquillement qu'on pourroit appeller leur amour une simple bien-veillance : ils sont discrets au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, leur amitié, quoique forte, est sans emportement, veillant toûjours à se conserver la liberté du cœur, laquelle ils regardent comme le tresor le plus précieux qu'il y ait au Monde. D'où je conclus qu'ils ne sont pas tout à fait si Sauvages que nous.

Les Sauvages ne se querellent, ne s'injurient ni ne médisent jamais de leur prochain, ils sont aussi grands Maîtres les uns que les autres, car tout est égal entre eux;

jamais fille ni femme n'a causé de desordre parmi ces gens-là, les femmes sont sages & leurs maris de même; les filles sont folles & les garçons font assez souvent des folies avec elles. Il leur est permis de faire ce qu'elles veulent; les Péres, méres, freres, sœurs, &c. n'ont rien à redire sur leur conduite: ils disent qu'elles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles sont libres de faire ce qu'elles veulent par le droit de liberté: les femmes au contraire ayant celle de quitter les maris quand il leur plait, aimeroient mieux être mortes que d'avoir commis un adultere. Les maris de même ayant ce privilege, croiroient passer pour des infames s'ils étoient infidéles à leurs épouses.

On ne parle jamais de galanterie aux *Sauvagesses* durant le jour, car elles ne veulent pas l'écouter; Elles disent que le tems de la nuit est le plus propre; tellement que si par hazard un garçon alloit dire de jour à une fille, *je t'aime plus que la clarté du Soleil* (c'est la phrase sauvage) *écoute que je te parle*, &c. elle lui diroit quelque sottise en se retirant. C'est une régle générale que quand on veut s'attirer l'estime des filles, il faut leur parler durant le jour de toute autre matiére. On a tant de tête à tête qu'on veut avec elles : on peut parler de mille avantures qui surviennent à tout moment, à quoi elles répondent joliment; leur gayeté & leur humeur enjoüée sont inconcevables, riant assez aisément & de l'air du monde le plus engageant. C'est dans

dans ces Converſations que les Sauvages s'aperçoivent par leurs regards de ce qu'elles ont dans l'ame, & quoique les ſujets dont on traite ſoient indifferens on ne laiſſe pas d'agiter une autre matiére par le langage des yeux. Dès qu'un jeune homme après avoir rendu deux ou trois viſites à ſa Maîtreſſe ſoupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être tout à fait perſuadé. Il faut remarquer que les Sauvages n'ayant ni *tien* ni *mien*, ni ſuperiorité, ni ſubordination, & vivant dans une eſpece d'égalité conforme aux ſentimens de la Nature, les voleurs, les ennemis particuliers ne ſont pas à craindre parmi eux, ce qui fait que leurs Cabanes ſont toûjours ouvertes de nuit & de jour; de plus il faut ſavoir que deux heures après le coucher du Soleil les Vieillards ou les eſclaves qui ne couchent jamais dans la Cabane de leurs Maîtres, ont ſoin de couvrir les feux avant que de ſe retirer; alors le jeune Sauvage entre bien couvert dans la Cabane de ſa belle, bien envelopé, allume au feu une eſpece d'allumête, puis ouvrant la porte de ſon Cabinet il s'aproche auſſi-tôt de ſon lit, & ſi elle ſouffle ou éteint ſon allumête, il ſe couche auprès d'elle; mais ſi elle s'enfonce dans la couverture, il ſe retire. Car c'eſt une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. Au reſte, elles boivent le jus de certaines racines qui les empêchent de concevoir, ou qui fait perir leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eût fait un enfant,
elle

elle ne trouveroit jamais à se marier; ce qui est de plus singulier c'est qu'elles permettent à quelques uns de s'asseoir sur le pied de leur lit, simplement pour causer, & qu'une heure après un autre survenant qui soit de leur goût, elles n'hésitent point à lui accorder les dernieres faveurs. La raison de ceci est (selon le raport de quelques Sauvages plus rafinez) qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amants, ôtant aux uns & aux autres toute matiére de soupçon, afin d'en agir comme il leur plait.

Les *Sauvagesses* aiment plus les *François* que les gens de leur propre Nation, parce que ces premiers se soucient moins de conserver leur vigueur, & que d'ailleurs, ils sont assidus auprès d'une Maîtresse. Cependant les *Jesuites* n'épargnent rien pour traverser ce commerce; & pour y réüssir, ils ont de bons Vieillards dans toutes les Cabanes, qui comme de fidéles espions, leur raportent ce qu'ils voyent, ou ce qu'ils entendent. Ceux qui ont le malheur d'être découverts, sont nommez publiquement en chaire, dénoncez à l'Evêque & au Gouverneur Général, excommuniez & traitez comme des Infracteurs de la Loi. Mais malgré toute l'adresse & toute l'oposition de ces bons Péres il est constant qu'il se passe dans les Villages quantité d'intrigues dont ils n'ont aucune connoissance. Au reste, les *Jesuites* ne s'avisent jamais de trouver à redire au commerce des jeunes Sauvages avec les filles; car dès qu'ils s'ingerent

rent de les cenſurer & de les traiter avec la même liberté qu'ils traittent les *François*, on leur répond nettement qu'ils ſe fâchent de ce qu'on veut coucher avec leur Maîtreſſe: c'eſt la réponſe qu'un *Huron* fit un jour en pleine Egliſe, à un Jeſuite, qui s'adreſſant à lui prêchoit avec une liberté Apoſtolique contre les courſes nocturnes des Sauvages.

Ces Peuples ne peuvent pas concevoir, que les *Européens* qui s'attribuent beaucoup d'eſprit & de capacité, ſoient aſſez aveugles ou ignorans pour ne pas connoître que le Mariage eſt pour eux une ſource de peine & de chagrin. Cèt engagement pour la vie leur cauſe une ſurpriſe dont on ne peut les faire revenir; ils regardent comme une choſe monſtrueuſe de ſe lier l'un avec l'autre ſans eſperance de pouvoir jamais rompre ce nœud; enfin de quelques bonnes raiſons qu'on puiſſe les preſſer, ils ſe tiennent fermes & immobiles à dire que nous naiſſons dans l'eſclavage, & que nous ne méritons pas d'autre ſort que celui de la ſervitude.

Leur Mariage paſſeroit chez nous à juſte titre pour un commerce criminel. Par éxemple un Sauvage qui s'eſt aquis la réputation de brave Guerrier s'étant ſignalé pluſieurs fois contre les Ennemis de la Nation, voudra ſe marier par un contrat, ou pour mieux dire par un bail de trente années, dans l'eſperance de ſe voir pendant ſa Vieilleſſe une famille qui le faſſe ſubſiſter. Ce brave cherchera une fille qui lui convien-

vienne : ensuite les deux parties étant d'acord elles font part du dessein à leurs parens. Ceux-ci n'oseroient y contredire, il faut qu'ils y consentent, & pour être témoins de la Cérémonie, ils s'assemblent dans la Cabane du plus ancien parent où le festin se trouve prêt au jour fixé. La table est couverte avec profusion de tout ce qu'il y a de plus exquis, l'Assemblée est ordinairement nombreuse. On y chante, on y danse & l'on s'y divertit à la maniére du Païs. Après la fin du repas & des divertissements, tous les parens du futur époux se retirent, à la réserve des quatre plus vieux : ensuite la future épouse se présente à l'une des portes de cette Cabane accompagnée de ses quatre plus vieilles parentes : aussi-tôt le plus décrepit la vient recevoir, & la conduit à son prétendu dans un lieu où les deux épousez se tiennent debout sur une belle natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les Vieillards font de très-courtes Harangues. Dans cette posture ces mariez se haranguent tour à tour & dansent ensemble en chantant, & tenant toûjours la baguette, laquelle ils rompent ensuite en autant de morceaux, qu'il se trouve de témoins pour les leur distribuer. Cela étant fait, on reconduit la mariée hors de la Cabane où les jeunes filles l'attendent pour la remener en cérémonie à celle de son Pére, où le marié est obligé d'aller la trouver quand il lui plait, jusqu'à ce qu'elle ait un enfant; car alors elle fait porter ses hardes

hardes chez ſon époux pour y demeurer juſqu'à ce que le Mariage ſoit rompu.

Il eſt permis à l'homme & à la femme de ſe ſéparer quand il leur plait. Ordinairement ils s'avertiſſent huit jours auparavant, ſe donnent des raiſons pour ſe quitter plus honnêtement, mais ordinairement, ils ne ſe diſent autre choſe, ſi ce n'eſt qu'étant malades le repos eſt plus convenable à leur ſanté que le Mariage ; alors les petits morceaux de baguette qui ont été diſtribuez aux parens des mariez, ſont portez dans la Cabane où la cérémonie s'eſt faite pour y être brulez en leur préſence. Il faut remarquer que ces ſéparations ſe font ſans diſpute, querelle ni contradiction. Les femmes ſont auſſi libres que les hommes de ſe remarier à qui bon leur ſemble. Mais pour l'ordinaire elles attendent trois mois & quelquefois ſix, avant que de repaſſer à de ſecondes noces. Lorſqu'ils ſe ſéparent les enfans ſont partagez également, car les enfans ſont le tréſor des Sauvages: ſi le nombre eſt impair, la femme en a plus que le mari.

Quoi que la liberté de changer ſoit entiére, on voit des Sauvages qui n'ont jamais eu qu'une même femme, laquelle ils ont gardée pendant toute leur vie. J'ai déja dit qu'ils ſe gardent l'un à l'autre une fidélité inviolable pendant tout le tems du Mariage ; mais ce qui eſt encore de plus édifiant, c'eſt que d'abord que la femme s'eſt déclarée groſſe, les deux conjoints s'abſtiennent exactement du droit, & obſer-

ſervent exactement la continence juſqu'au trentiéme jour après l'accouchement. Lors que la femme eſt ſur le point d'accoucher, elle ſe retire dans une certaine Cabane deſtinée à cet uſage; ſes ſervantes eſclaves l'accompagnent, la ſervent & l'aident en tout ce qu'elles peuvent. Au reſte, le Sexe ſe délivre du fardeau naturel ſans le ſecours de Sages-femmes, car les *Sauvageſſes* mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos *Européenes* auroient peine à concevoir, & le temps de leurs couches ne durent pas plus de deux ou trois jours. Elles obſervent une eſpece de purification pendant trente jours, ſi c'eſt un enfant mâle, & quarante ſi c'eſt une fille; ne retournant à la Cabane de leurs Maris, qu'après ce terme expiré.

Dès que leurs enfans viennent au monde, elles les plongent dans l'eau tiede juſqu'au menton; enſuite elles les emmaillotent ſur de petites planches rembourrées de coton, le long deſquelles elles les couchent ſur le dos tout du long, comme je l'ai expliqué au Chapitre des Habits, Logemens, Complexion, &c. des Sauvages. Elles ne ſe ſervent quaſi jamais de Nourrices, à moins qu'elles ne ſoient incommodées, & elles ne ſévrent jamais leurs enfans, leur donnant la mammelle tout auſſi long-tems qu'elles ont du lait, dont elles ſont aſſurément très-bien fournies.

Les femmes ne trouvent plus à ſe marier après cinquante ans; car les hommes de même âge diſent que ne pouvant plus

avoir d'enfans, ils feroient une folie de les prendre, & les jeunes gens soûtiennent de même que leur beauté flétrie n'a pas assez de pouvoir pour les charmer dans le tems qu'ils trouvent tant de jeunes filles à choisir. Ainsi les hommes faits, ne les voulant point pour femmes, ni les jeunes gens pour Maîtresses, elles sont obligées, lors qu'elles sont de complexion amoureuse, d'adopter quelque prisonnier de guerre qu'on leur donne, pour s'en servir dans le pressant besoin.

Le Mari ou la femme venant à mourir, le Veuvage ne dure que six mois ; & si pendant ce tems-là, celui des deux conjoints qui reste, songe à l'autre deux nuits de suite pendant le sommeil, alors il s'empoisonne d'un grand sens froid & avec un air tout à fait content, chantant même d'un ton qu'on peut dire venir du fond du cœur ; mais si le Veuf ou la Veuve ne rêve qu'une seule fois au défunt ou à la défunte, ils disent que *l'Esprit des Songes* n'étoit pas bien assuré que le mort s'ennuyât dans le *Pais des ames*, puis qu'il n'a fait que passer sans oser revenir ; & qu'ainsi ils ne se croyent pas obligez d'aller lui tenir compagnie.

Les Sauvages ne sont pas susceptibles de jalousie, & ne connoissent point cette passion. Ils se moquent là-dessus des *Européens* ; ils appellent une véritable folie la défiance qu'un homme a de sa femme, comme si, (disent-ils) ils n'étoient pas assûrez que ce fragile Animal est dans l'impossibi-

possibilité de garder la foi. Ils ajoûtent par un faux raisonnement, que le soupçon n'est qu'un doute, & qu'ainsi de douter de ce qu'on voit, c'est être aveugle ou fou, dès que la chose est réelle & évidente: qu'enfin, il est impossible que la contrainte & la continuité qui se trouve dans nos Mariages, ou l'apas de l'or & de l'argent, n'obligent une femme dégoûtée d'un même Mari, de se ragoûter en se divertissant avec un autre homme. Je suis persuadé qu'un Sauvage souffriroit plûtôt la mutilation, que d'avoir caressé la femme de son Voisin. Les *Sauvagesses* ne sont pas d'une chasteté moins austére. Je ne crois pas qu'en l'espace de cinquante ans homme ou femme ait fait aucune tentative sur la couche d'autrui. Il est vrai que les *François* ne pouvant pas distinguer les femmes d'avec les filles, les pressent quelquefois lors qu'ils les trouvent seules à la chasse dans le Bois, ou dans le tems qu'elles se promenent dans leur champ, mais celles qui sont mariées leur répondent en ces termes, *l'ami qui est devant mes yeux m'empêche de te voir*.

Les Sauvages portent toûjours le nom de leur Mere. Je m'explique par un exemple: le Chef de la Nation des *Hurons*, qui s'appelle *Sastaretsi* étant marié avec une fille d'une autre famille *Hurone* dont il aura plusieurs enfans, le nom de ce Chef s'éteint par sa mort, parce que ses enfans ne s'appellent plus que du nom de leur Mere. Comment est-ce donc que ce nom a

subsi-

ſubſiſté depuis ſept ou huit cens ans, & qu'il ſubſiſtera : c'eſt que la ſœur de ce *Saſtaretſi* venant à ſe marier avec un autre Sauvage, que nous appellerons *Adario*, les enfans qui proviendront de ce Mariage s'appelleront *Saſtaretſi*, qui eſt le nom de la femme, & non pas *Adario* qui eſt celui du Mari. Quand je leur ai demandé la raiſon de cette coûtume, ils m'ont répondu que les enfans ayant reçû l'ame de la part de leur pere, & le corps de la part de la mére ; il étoit raiſonnable qu'ils perpétuaſſent le nom maternel. Je leur ai dit cent fois que Dieu ſeul eſt le Créateur des ames, & qu'il étoit plus vrai-ſemblable de croire que c'étoit, parce qu'ils étoient aſſûrez de la mere, & non pas du pere, mais ils prétendent déciſivement, que cette raiſon eſt abſurde, ſans en apporter aucune preuve.

Lors qu'une femme a perdu ſon Mari, & qu'il a d'autres freres qui ne ſont pas encore mariez, l'un d'eux épouſe la Veuve ſix mois après. Ils en agiſſent de même avec les ſœurs de leur femme, laquelle venant à mourir l'une de ſes ſœurs remplit ordinairement ſa place ; mais il faut remarquer que cela ne s'obſerve qu'entre des Sauvages qui ſe piquent d'une plus grande ſageſſe que les autres. Il y a des Sauvages qui obſervent le Celibat juſqu'à la mort, & qui ne vont jamais à la guerre, ni à la chaſſe, parce qu'ils ſont ou lunatiques, ou incommodez ; quoi qu'il en ſoit, on a pour eux autant de conſidé-

ration

ration que pour les plus ſains & les plus braves du Païs, & ſi l'on en fait quelques railleries, ce n'eſt jamais en leur préſence. L'on trouve parmi les *Ilinois* quantité d'*Hermaphrodites*; ils portent l'habit de femme, mais ils ſont indifféremment uſage des deux Sexes. Ces *Ilinois* ont un malheureux penchant pour la Sodomie, auſſi-bien que les autres Sauvages qui habitent aux environs du Fleuve de *Miſſiſipi*.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre de plus particulier touchant le Mariage & les Amours de ces *Amériquains*, qui bien loin de courir à toute bride & comme des chevaux échapez dans le Païs de *Venus*, ce qu'on pourroit juſtement reprocher à nôtre *Europe*, vont toûjours bride en main, étant modérez dans le commerce des femmes, dont ils ne ſe ſervent que pour la propagation de leurs familles & pour conſerver leur ſanté.

Je vous ai fait remarquer que lors qu'une fille a eu des enfans, elle ne trouve jamais à ſe marier, mais je devois ajoûter que d'autres filles ne veulent point entendre parler de Mari, par un principe de débauche. Celles-ci s'apellent *Ickouene Kiouſſa*. c'eſt à dire, *femme de Chaſſe*, parce qu'elles ſe divertiſſent ordinairement avec des Chaſſeurs, alleguant pour raiſon qu'elles ſe ſentent trop indifférentes pour s'engager dans le lien conjugal, trop négligentes pour élever des enfans, & trop impatientes pour paſſer tout l'Hiver dans le Village, & voilà comment elles colorent leurs déréglemens.

mens. Leurs Parens n'oſeroient s'ingérer de leur reprocher leur mauvaiſe conduite; au contraire, ils paroiſſent l'approuver, en diſant, comme je crois vous l'avoir déja marqué, que leurs Filles ſont Maîtreſſes de leurs corps, qu'elles diſpoſent de leurs perſonnes, & qu'il leur eſt permis de faire tout ce qu'elles jugent à propos. Au reſte, les enfans de ces publiques ſont réputez legitimes, joüiſſant de tous les priviléges des enfans de famille; avec cette différence, que les Chefs de Guerre ou de Conſeil, ne voudroient jamais les accepter pour Gendres, & qu'ils ne pourroient entrer non plus dans certaines familles anciennes, quoi que d'ailleurs elles ne joüiſſent d'aucun droit, ni d'aucune prééminence qui leur ſoit particuliere. Les Jeſuites font tous leurs efforts pour arrêter le deſordre de ces filles débauchées; ils ne ceſſent de prêcher aux Parens que leur indulgence eſt fort deſagréable au Grand Eſprit, & qu'ils répondront devant Dieu du peu de ſoin qu'ils prennent de faire vivre leurs enfans dans la continence & dans la chaſteté, qu'il y a des feux allumez dans l'autre monde pour les tourmenter éternellement, s'ils ne ſont pas plus ſoigneux de corriger le vice.

Les hommes répondent *cela eſt admirable*, & les femmes ont coûtume de dire aux bons Péres en ſe moquant, que ſi leur menace eſt bien fondée, il faut que les Montagnes de cet autre monde ſoient formées de la cendre des ames.

Maladies & Remédes des Sauvages.

LEs Sauvages ſont robuſtes & vigoureux, d'un tempérament ſanguin, & d'une admirable complexion. Ils ne connoiſſent point ce grand nombre de Maladies dont les *Européens* ſont accablez, comme *Goutte*, *Gravelle*, *Hydropiſie*, &c. Ils ſont d'une ſanté inaltérable, quoi qu'ils ne prennent aucune précaution pour la conſerver, & quoi qu'ils devroient, ce ſemble, l'affoiblir par les exercices violents de la Danſe, de la Chaſſe, & des Courſes de Guerre, où ils paſſent dans un même jour du chaud au froid, & du froid au chaud, ce qui ſeroit en *Europe* une cauſe de maladie mortelle. Il eſt vrai pourtant que quelquefois ils attrapent de bonnes Pleureſies, mais cela eſt auſſi rare qu'il eſt peu ordinaire qu'ils en guériſſent lors qu'ils en ſont attaquez, car c'eſt l'unique maladie contre laquelle tous leurs remédes ſont inutiles. La *petite Verole* eſt auſſi ordinaire au Nord du *Canada*, que la *groſſe* l'eſt vers le Midi. La premiére de ces deux maladies eſt très-dangereuſe en Hiver, par la difficulté de la tranſpiration. Cependant, quoi qu'elle ſoit mortelle, les Sauvages en ſont ſi peu de cas, qu'ils ſe promenent dans le Village de Cabane en Cabane s'ils en ont la force, ſinon ils s'y ſont porter par leurs eſclaves. La maladie Venérienne eſt tout à fait commune du côté des *Ilinois* & du Fleuve de *Miſſiſipi.* Je me ſouviens qu'étant avec

les *Akanſas* que je rencontrai ſur ce grand Fleuve à la ſortie de la Riviére des *Miſſouris*, (comme je vous l'ai marqué dans ma ſeiziéme Lettre,) je vis un Sauvage qui s'étant dépouillé devant moi me fit voir une partie de ſon corps tombant en pourriture ; il faiſoit bouillir des racines, & lui ayant demandé à quel uſage, il me répondit par interpréte, qu'il eſpéroit bien être guéri au bout d'un mois en bûvant le ſuc de ces mêmes racines & en prenant inceſſamment de bons bouillons de viande & de poiſſon.

L'eau de vie fait un terrible ravage chez les Peuples du *Canada*, car le nombre de ceux qui en boivent eſt incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui ont la force de s'en abſtenir. Cette boiſſon qui eſt meurtriére d'elle-même, & que l'on ne porte pas en ce Païs-là ſans l'avoir mixtionnée, les conſume ſi fort qu'il faut en avoir vû les funeſtes effets pour les croire. Elle leur éteint la chaleur naturelle & les fait preſque tous tomber dans cette langueur qu'on appelle conſomption. Vous les voyez pâles, livides & affreux comme des ſquelettes. Leurs Feſtins qui ſont de copieux repas où l'on ſe fait un mérite de ne rien laiſſer, leur ruïne abſolument l'eſtomach. Ils prétendent qu'en bûvant beaucoup d'eaux ou de bouillons, la digeſtion ſe fait plus aiſément chez eux que chez nous autres *Européens*, qui chargeons nôtre eſtomach de vin & d'autres liqueurs qui nous produiſent des cruditez. Les Sauvages

vages ne s'étonnent pas de leurs maladies. Ils craignent beaucoup moins la mort que la douleur du mal & sa durée. Lors qu'ils sont malades ils ne prennent que des bouillons, mangent peu, & lors qu'ils sont assez heureux que de pouvoir dormir ils se croyent sauvez. Ils m'ont dit vingt fois que le sommeil & les sueurs étoient capables de guérir l'homme du monde le plus accablé d'infirmitez. Quand ils sont si fort affoiblis qu'ils ne peuvent sortir du lit, leurs Parens viennent danser & se réjouïr devant eux, pour les divertir. Au reste, ils ne manquent jamais d'être visitez par les *Jongleurs*, dont il est bon de dire ici deux mots en passant.

Un *Jongleur* est une espéce de Medecin, ou, pour mieux dire, de Charlatan, qui s'étant guéri d'une maladie dangereuse, est assez foû pour s'imaginer qu'il est immortel, & qu'il a la vertu de pouvoir guérir toutes sortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais *Esprits*. Or quoi que tout le monde se raille de ces *Jongleurs* en leur absence, & qu'on les regarde comme des foûs qui ont perdu le bon sens par quelque violente maladie, on ne laisse pas de les laisser approcher des malades, soit pour les divertir par leurs contes, ou pour les voir rêver, sauter, crier, hurler, & faire des grimaces & des contorsions, comme s'ils étoient possédez, & tout ce tintamarre se termine par demander un Festin de Cerf ou de grosses Truites pour la Compagnie, qui a le plaisir de la bonne chére & du divertissement.



Jongleur dans sa cabane Criant. &c.
parents du malade qui
Cerf dont on doit faire un festin por ordonance du medecin
parents du mort qui dansent
enterement
esclaues du mort portant son bagage
Parentes du mort qui dansent

C-9

Sauvages qui sortent de la

Village Sauvage

parents du malade qui dansent

Cerf dont on doit faire un festin par ordonance du medecin

truite monstreuse pour le repas du medecin et de ses etc.

parents du mort qui dansent

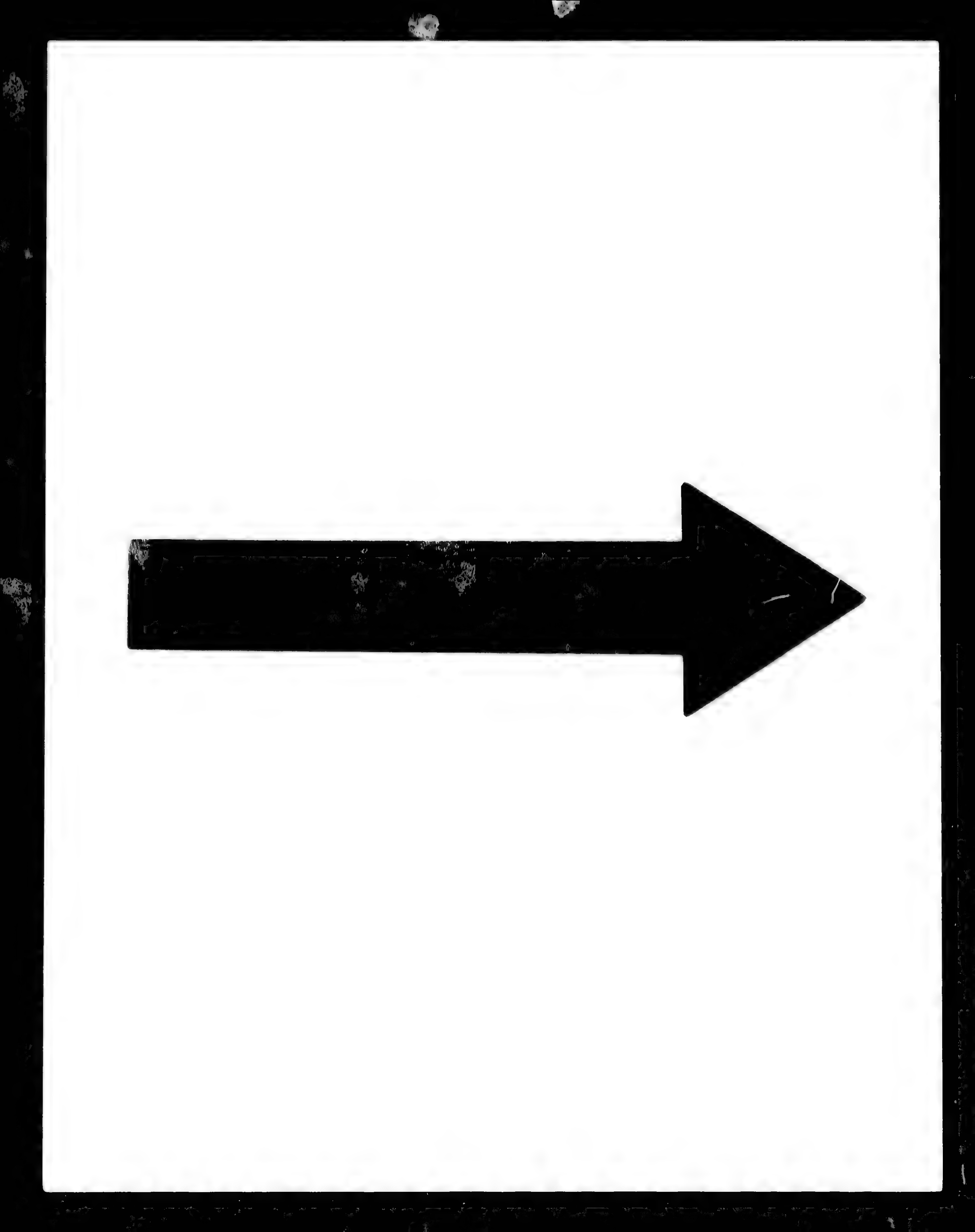
enterement dun Sauvage

esclaues du mort portant son bagage

Cimetiere des Sauvages

Parentes du mort qui dansent

C-99240



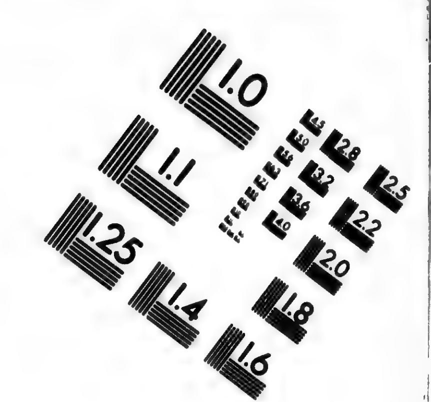
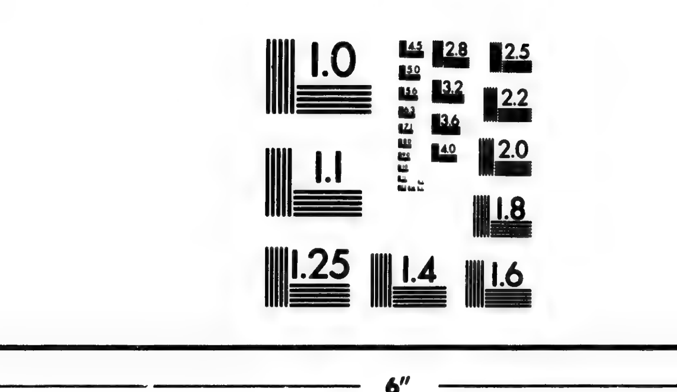


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

r
r
v
e
c
g
c
q
l
il
b

"
"
"
"
"
"
"
"

di
Si
qu
le
le
ga
af
le
te
bo
de
l'e
du
m

Ce *Jongleur* vient voir le Malade, l'examine fort ſoigneuſement, en diſant, ſi le méchant Eſprit eſt ici nous le ferons bien vîte déloger : Après quoi il ſe retire ſeul dans une petite Tente faite exprès, où il chante & danſe, hurlant comme un *Loup-garou*, (ce qui a donné lieu aux Jeſuites de dire que le *Diable* parle avec eux.) Après qu'il a fini ſa charlatanerie, il vient ſucer le Malade en quelque partie du corps, & il lui dit en tirant quelques oſſelets de ſa bouche, „ que ces mêmes oſſelets ſont ſor-„ tis de ſon corps, qu'il prenne courage, „ puiſque ſa maladie eſt une bagatelle, & „ qu'afin d'être plûtôt guéri il eſt expé-„ dient qu'il envoye ſes eſclaves, & ceux „ de ſes Parens à la Chaſſe aux Elans, aux „ Cerfs, &c. pour manger de ces ſortes „ de viandes, dont ſa guériſon dépend ab-„ ſolument.

Ces mêmes *Jongleurs* leur apportent ordinairement certains jus de Plantes ou de Simples, qui ſont des eſpéces de Purgations, qu'on appelle *Maskikik*; mais les Malades les gardent par complaiſance plûtôt que de les boire, parce qu'ils croyent que les Purgatifs échauffent la maſſe du ſang, & qu'ils affoibliſſent les veines & les artéres, par leurs violentes ſecouſſes; ils ſe contentent de ſe faire bien ſuer, de prendre des bouillons, de ſe tenir bien chaudement, de dormir s'ils le peuvent, & de boire de l'eau du Lac ou de la Fontaine, auſſi-bien durant l'accès des fiévres que dans les autres maux.

Ils ne peuvent comprendre comment nous sommes assez foûs pour nous servir de vomitifs ; car toutes les fois qu'ils voyent des *François* qui usent de ces remédes violents, ils ne sauroient s'empêcher de dire que nous avallons un *Iroquois*. Ils prétendent que cette sorte de remède ébranle toute la machine, & qu'il fait faire des efforts terribles à toutes les parties internes ; mais ils sont encore plus surpris de la saignée, parce que, disent-ils, le sang étant la méche de la vie, il feroit plus avantageux d'en remettre dans les vaisseaux que de l'en faire sortir, puis que la vie se dissipe quand on en ôte le principe & la cause, d'où il suit nécessairement qu'en perdant le sang la Nature n'agit plus qu'avec lenteur & foiblesse, que les entrailles s'échauffent, que toutes les parties se desséchent, ce qui donne lieu à toutes les maladies dont les *Européens* sont accablez.

Les Sauvages ne passent jamais huit jours sans suer, soit qu'ils soient malades, ou qu'ils se portent bien, avec cette différence que quand ils jouïssent d'une santé parfaite, ils vont se jetter l'Eté dans la Riviére encore tous humide de sueur, & l'Hiver dans la neige ; au lieu que lors qu'ils sont incommodez, ils rentrent chaudement dans leur lit. Cinq ou six Sauvages suent aisément dans un lieu destiné à cet usage, lequel endroit est une espéce de four couvert de nattes & de peaux, &c. On y met au centre une écuelle pleine d'eau de vie brûlante, ou de grosses pierres enflammées,

ce qui cauſe une ſi grande chaleur qu'en moins de rien on y ſuë prodigieuſement. Au reſte, ils ne ſe ſervent jamais de bains chauds, non plus que de lavemens, à moins qu'ils ne ſe laiſſent perſuader par les Jeſuites, ou par nos Medecins d'uſer de ces Remédes.

Un Sauvage me diſoit un jour de fort bon ſens que le bon air, les bonnes eaux & le contentement d'eſprit n'empêchoient pas à la vérité que l'homme ne trouvât la fin de ſa vie, mais qu'au moins l'on ne pouvoit pas diſconvenir que cela ne contribuât beaucoup à leur faire paſſer cette même vie ſans reſſentir aucune incommodité. Il ſe moquoit en même tems de l'impatience des *Européens*, qui veulent être auſſi-tôt guéris que malades, prétendant que la crainte que nous avons de mourir, lors que nous ſommes attaquez de la moindre fiévre, en redouble tellement les accès que cette peur nous tuë le plus ſouvent, au lieu que ſi nous traitions le mal de bagatelle, auſſi-bien que la mort, en gardant le lit avec bien du courage & de la patience, ſans violenter la Nature par la force de nos Remédes & de nos Drogues, cette bonne Mére ne manqueroit pas de nous ſoulager & de nous rétablir peu à peu.

Les Sauvages ne veulent jamais ſe ſervir de nos Chirurgiens, ni de nos Medecins. Ils ſoûtiennent que tout mélange de Drogues eſt un poiſon qui détruit la chaleur naturelle & qui conſume la poitrine. Ils prétendent que les lavemens ne ſont ſalutaires

qu'aux *Européens*, ils en prennent pourtant quelquefois lors que les *François* se trouvent à leurs Villages. Ils croyent que la diette échauffe le sang, & qu'il est très-dangereux de refuser à son appetit ce qu'il demande, pourvû que les aliments soient de bon suc. Ils mangent les viandes un peu plus qu'à demi cuites, mais pour le poisson ils le veulent extraordinairement cuit. Ils ne mangent jamais de salade, prétendant que toute herbe cruë fait travailler l'estomach avec effort.

Il n'y a ni playe, ni dislocation, qu'ils ne guérissent avec des Simples & des Herbes dont ils connoissent la proprieté; & ce qui est de singulier, c'est que la *cangréne* ne se met jamais à leurs blessures. Il ne faut pourtant pas attribuer cela à ces Herbes, ni à l'air du Païs, mais plûtôt à leur bonne complexion, parce que cette *cangréne* malgré ces mêmes Remédes s'introduit dans les playes des *François*, qui sans contredit sont plus difficiles à guérir que les Sauvages. Ces Peuples l'attribuent au sel que nous mangeons, s'imaginant qu'il est la cause de toutes nos maladies, parce qu'ils ne peuvent manger rien de salé sans être malades à mourir; & sans boire continuellement. Ils ne peuvent non plus se résoudre à boire de l'eau à la glace, prétendant qu'elle affoiblit l'estomach & qu'elle retarde la digestion. Voilà le jugement bizarre qu'ils font de toutes choses par l'entêtement qu'ils ont de leurs Coûtumes & de leurs maniéres. On a beau les aller voir

voir lors qu'ils ſont à l'extrémité pour les exhorter à ſe faire ſaigner, ou à prendre quelque purgation, ils répondent qu'ils ne ſouffrent pas juſqu'au point de pouvoir ſe réſoudre d'avancer leur mort par les remédes des *François*, leſquels remédes ils croyent, diſent-ils, auſſi méchans que ceux qui les donnent.

Dès qu'un Sauvage eſt mort on l'habille le plus proprement qu'il eſt poſſible, & les eſclaves de ſes Parents le viennent pleurer. Ni meres, ni ſœurs, ni freres, n'en paroiſſent nullement affligez, ils diſent qu'il eſt bienheureux de ne plus ſouffrir, car ces bonnes gens croyent, & ce n'eſt pas où ils ſe trompent, que la mort eſt un paſſage à une meilleure vie. Dès que le mort eſt habillé, on l'aſſied ſur une natte de la même maniére que s'il étoit vivant; ſes parens s'aſſeyant autour de lui, chacun lui fait une Harangue à ſon tour où on lui raconte tous ſes Exploits & ceux de ſes Ancêtres; l'Orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes: *Un tel, te voilà aſſis avec nous, tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant, tu ceſſes d'être, & tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui eſt-ce qui nous parloit il y a deux jours? ce n'eſt pas toi, car tu nous parlerois encore, il faut donc que ce ſoit ton ame qui eſt à préſent dans le grand Pais des ames avec celles de nôtre Nation. Ton corps que nous voyons ici, ſera dans ſix mois ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne ſens rien,*

tu ne connois rien, & tu ne vois rien, parce que tu n'és rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lors que l'esprit t'animoit, nous te donnons des marques de la vénération dûë à nos freres & à nos amis.

Dès que les Harangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes complimens, ensuite on l'enferme vingt heures dans la *Cabane des Morts*, & pendant ce tems-là on fait des danses & des festins qui ne paroissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enséveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du Tabac & du bled d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parens & les parentes dansent en l'accompagnant, & d'autres esclaves se chargent du bagage, dont les parens font present au mort, & le transportent sur son cercueil. Les Sauvages de la *Rivière Longue* brûlent les corps, comme je l'ai dit ailleurs; & même ils les conservent dans des Caveaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les brûler tous ensemble, ce qui se fait hors du Village dans un lieu destiné pour cette cérémonie. Au reste, les Sauvages ne connoissent point de deuil, & ne parlent jamais des morts en particulier, c'est à dire, les nommant par leur nom; ils se moquent de nous, lors qu'ils nous entendent raconter le

sort

en, parce
amitié que
prit t'ani-
le la véné-

inies, les
ux paren-
nplimens,
s dans la
ems-là on
ne paroif-
Les vingt
es le por-
où on le
s de hau-
rcueil d'é-
précaution
du Tabac
ces efcla-
& les pa-
, & d'au-
ge, dont
& le trans-
uvages de
rps, com-
ls les con-
à ce qu'il
pour les
fait hors
pour cette
es ne con-
ent jamais
dire, les
noquent de
aconter le
fort



Tom. 2. pag.
ETANG
CASTORS
trou a la glace
Castor pris
au piege
Castors tirant un
arbre a la nage
Digue

C-99241



fo
Ge
ve
ve
lib
à f
ces
fan
dan
ne
heu
dan
me
Ces
les
au
leur
puis
je v
pref
ni e
fém
mai
que
l'*An*
rien
Bre
le d
gako
Je
croy
ce f
Rer
ges

ſort de nos Parens, de nos Rois & de nos Généraux, &c.

Dès qu'un Sauvage eſt mort, ſes eſclaves ſe marient avec d'autres femmes eſclaves; & ils font cabane enſemble étant alors libres, c'eſt à dire, n'ayant plus de Maître à ſervir. Les enfans qui proviennent de ces Mariages ſont adoptez & réputez enfans de la Nation, parce qu'ils ſont nez dans le Village & dans le Païs; & qu'ils ne doivent pas, diſent-ils, porter le malheur de leurs peres, ni venir au monde dans l'eſclavage, puis qu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes eſclaves ont le ſoin d'aller tous les jours en reconnoiſſance de leur liberté au pied du cercueil de leur Maître pour leur offrir quelque pipe de Tabac. Mais puis que je ſuis ſur le chapitre du Tabac, je vous dirai que les Sauvages fument preſque tous, mais ils n'en prennent jamais ni en poudre, ni en *machicatoire*. Ils en ſément & ils en recueuillent en quantité, mais il eſt différent de celui d'*Europe*, quoi que les premiéres ſemences ſoient venuës de l'*Amérique*: Et comme il ne vaut preſque rien, ils ſont obligez d'acheter de celui du *Brezil* qu'ils mêlent avec une certaine feuille d'une odeur agréable, qu'on appelle *Sagakomi*.

Je n'ai plus rien à dire ſur cette matiére, croyant vous avoir donné une connoiſſance ſuffiſante de leurs Maladies & de leurs Remédes, qui ſont à mon gré auſſi ſauvages qu'eux-mêmes; quoi qu'il en ſoit, ils

ne meurent guéres que de pleuresies : pour les autres maladies, ils en réchapent avec le plus grand hazard du monde, car à la reserve du courage & de la patience qu'ils ont au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, ils font tout ce qu'il faut faire pour se crever, mangeant, bûvant avec de grosses fiévres, & fumant à la fin de l'accès de ce Tabac de *Brezil*, dont je vous ai parlé, qui sans contredit est le plus fort de tous ceux qui nous sont connus.

Les femmes sont sujettes là, comme ailleurs, aux indispositions naturelles dont même elles meurent quelquefois ; il est vrai qu'elles ont un reméde admirable contre les suites fâcheuses de cette incommodité, c'est un certain brûvage, mais qui ne peut opérer, à moins qu'elles ne s'abstiennent de tout excès, à quoi elles se résolvent fort difficilement. Quelques Chirurgiens *François* m'ont assuré que les *Européenes* perdoient deux fois plus & beaucoup plus longtems que les *Sauvagesses*, celles-ci n'étant incommodées tout au plus que deux jours. L'autre incommodité qu'elles ont assez souvent, est la trop grande quantité de lait, mais pour en être soulagées elles se font tetter par de petits Chiens.

Chaſſe des Sauvages.

J'Ai parlé de la Chaſſe des *Orignaux* & de quelques autres Animaux de *Canada* dans mes dixiéme & onziéme Lettres, ce qui fait que je ne m'arrêterai proprement qu'à vous faire une deſcription exacte de la Chaſſe des Caſtors qui ſont des prétendus *amphibies*, comme je vous l'ai marqué dans ma ſeiziéme Lettre, en vous envoyant la figure de ces Animaux. Cependant, comme l'adreſſe & l'admirable inſtinct de ces bêtes ſont quelque choſe de ſurprenant, il eſt bon de vous faire ſavoir en quoi elles conſiſtent, en vous envoyant le deſſein des étangs qu'ils ſavent faire beaucoup plus artiſtement que les hommes.

Les Caſtors donnent à penſer aux Sauvages de *Canada* ſur la qualité de leur nature, diſant qu'ils ont trop d'eſprit, de capacité & de jugement, pour croire que leurs ames meurent avec le corps; ils ajoûtent que s'il leur étoit permis de raiſonner ſur les choſes inviſibles & qui ne tombent point ſous les ſens, ils oſeroient ſoûtenir qu'elles ſont immortelles comme les nôtres. Sans m'arrêter à cette opinion chimérique, il faut convenir qu'il y a une infinité d'hommes ſur la terre, (ſans prétendre parler des *Tartares*, des Païſans *Moſcovites* & *Norvegiens*, ou de cent autres Peuples) qui n'ont pas la centiéme partie de l'entendement de ces Animaux.

Les Castors font paroître tant d'artifice dans leurs Ouvrages, qu'on ne peut sans se faire violence l'attribuer au seul instinct, car il est permis de douter de certaines choses dont on n'apperçoit aucunement la cause, pourvû qu'elles n'ayent point d'enchaînûre avec la Religion : Il en est qu'on voudroit avoir vû soi-même pour y ajoûter foi, tant elles sont éloignées du Bon Sens & de la Raison. Quoi qu'il en soit, je me hazarde de vous écrire sur ce sujet plusieurs particularitez, qui pourront peut-être vous faire douter de la sincérité de ma narration. Je commencerai par vous assurer que ces Animaux font ensemble une société de cent, & qu'ils semblent se parler, & raisonner les uns avec les autres par de certains tons plaintifs non articulez. Les Sauvages disent qu'ils ont un jargon intelligible, par le moyen duquel ils se communiquent leurs sentimens & leurs pensées. Je n'ai jamais été témoin de ces sortes d'Assemblées, mais quantité de Sauvages & de Coureurs de bois, gens dignes de foi, m'ont assuré qu'il n'y avoit rien de plus vrai ; ils ajoûtoient que les Castors se consultent entr'eux touchant ce qu'ils doivent faire pour entretenir leurs Cabanes, leurs Digues & leurs Lacs, & pour tout ce qui regarde la conservation de leur République ; ces bonnes gens vouloient me persuader que ces bêtes établissent des sentinelles, pendant qu'elles travaillent à couper des arbres gros comme des barriques avec les dents aux environs de leurs

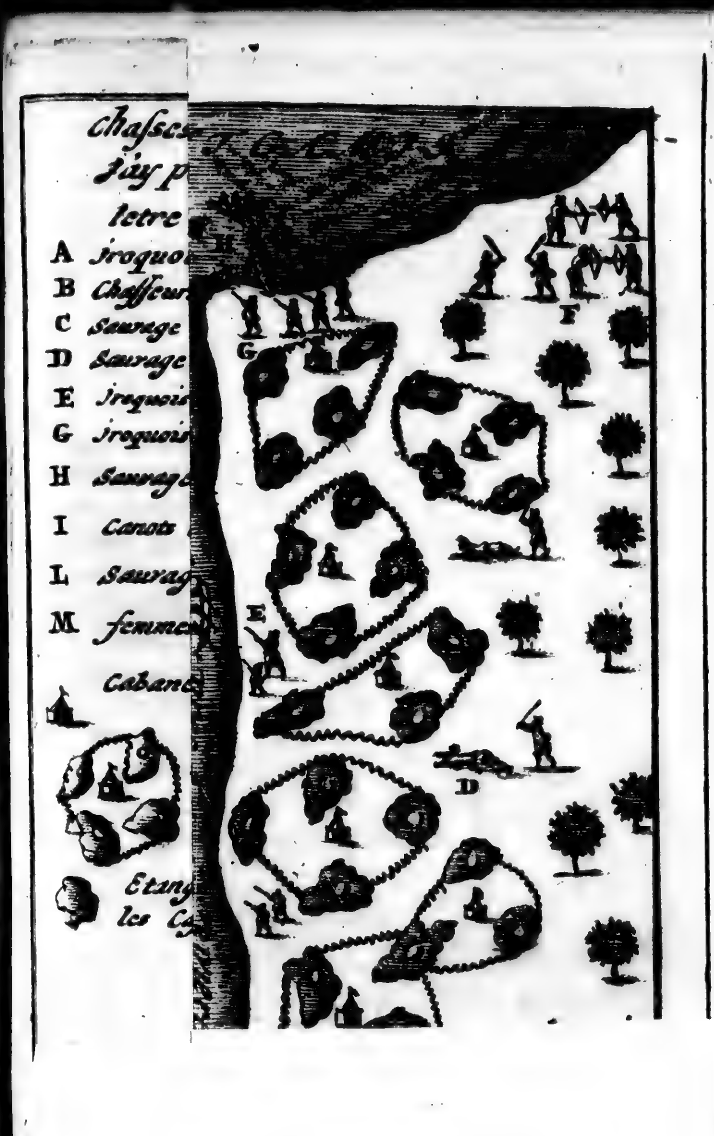
petits

petits Lacs, & que ces sentinelles criant à l'approche des hommes ou des bêtes, tous les travailleurs se jettent à l'eau & se sauvent en plongeant jusqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait sur le rapport de mille personnes, qui n'ont aucun intérêt de vouloir en imposer par des fables, mais voici ce que j'ai observé moi-même sur cette matiére au Païs de Chasse des *Outagamis*, dont j'ai parlé au commencement de ma seiziéme Lettre. Les Castors se trouvant dans une prairie traversée de quelque ruisseau, ils se déterminent à faire des digues & des chaussées, lesquelles arrêtant le cours de l'eau, causent une inondation sur toute cette prairie, qui se trouve avoir quelquefois deux lieuës de circonférence. Cette digue est faite d'arbres qu'ils coupent avec leur quatre grosses dents incisives, & qu'ils traînent ensuite à la nage. Ces bois étant au fond de cette prairie rangez de travers, ces Animaux se chargent d'herbes & de terre grasse, qu'ils transportent sur leur grande queuë & qu'ils jettent entre ces bois avec tant d'art & d'industrie, que les plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fussent plus fortes. On les entend durant la nuit travailler avec tant de vigueur & de diligence, qu'on croiroit que ce seroit des hommes, si on n'étoit pas assuré que ce sont des Castors. Les queuës leur servent de *truelles*, leurs dents de *haches*, leurs pattes de *mains*, & leurs pieds de *rames*, enfin ils font des digues de quatre

ou

ou cinq cens pas de longueur, de vingt pieds de hauteur & de ſept ou huit d'épaiſſeur en cinq ou ſix mois de tems, quoi qu'ils ne ſoient que cent travailleurs tout au plus. Il faut remarquer en paſſant que les Sauvages ne rompent jamais ces digues par ſcrupule de conſcience, ſe contentant ſeulement d'y faire un trou, comme je l'expliquerai dans la ſuite. Outre le talent qu'ils ont de couper des arbres, celui de les faire tomber ſur l'eau me paroît tout à fait ſurprenant, car il faut du jugement & de l'attention pour y réüſſir, & ſur tout pour prendre au juſte le tems que le vent peut les aider à rendre la chûte de ces arbres plus facile, & à les faire tomber ſur leurs petits Lacs. Ce n'eſt pas le plus bel ouvrage de ces Animaux, celui de leurs Cabanes ſurpaſſe l'imagination; car enfin il faut qu'ils ayent l'adreſſe & la force de faire des trous au fond de l'eau pour y planter ſix pieux, qu'ils ont le ſoin de placer directement au milieu de l'étang; c'eſt ſur ces ſix pieux qu'ils font cette petite maiſonnette conſtruite en figure de four, étant faite de terre graſſe, d'herbe & de branches d'arbres à trois étages pour monter de l'un à l'autre quand les eaux croiſſent par les pluyes ou par les dégels. Les planchers ſont de joncs, & chaque Caſtor a ſa chambre à part. Ils entrent dans leur Cabane par deſſous l'eau où l'on voit un grand trou au premier plancher, environné de bois de tremble, coupé par morceaux pour les attirer plus facilement dans

vingt
l'épaiſ-
quoi
s tout
nt que
digues
entant
me je
talent
lui de
tout à
nent &
r tout
e vent
ces ar-
per ſur
us bel
e leurs
enfin
rce de
pour y
de pla-
; c'eſt
petite
four,
& de
mon-
croiſ-
Les
Caſtor
ns leur
oit un
viron-
mor-
t dans
leurs

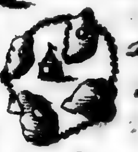


C-99242

Chasses des Castors dont j'ay parlé en ma 16.eme letre page

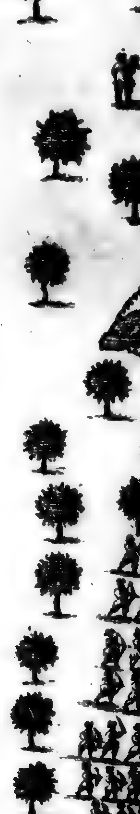
A *Iroquois Surprenant les Chasseurs enemis*
B *Chasseurs ressemblés venant a la rencontre*
C *Sauvage Surpris et fait prisonier de guerre*
D *Sauvage Surpris et tué en se defendant*
E *Iroquois embusqués tirant les des Canots enemis*
G *Iroquois tirant sur les Canots qui s'en fuyent*
H *Sauvages qui s'enfuyent dans leurs Canots*
I *Canots d'ecorce*
L *Sauvages qui s'enfuyent*
M *femmes qui s'enfuyent portant leurs enfants*

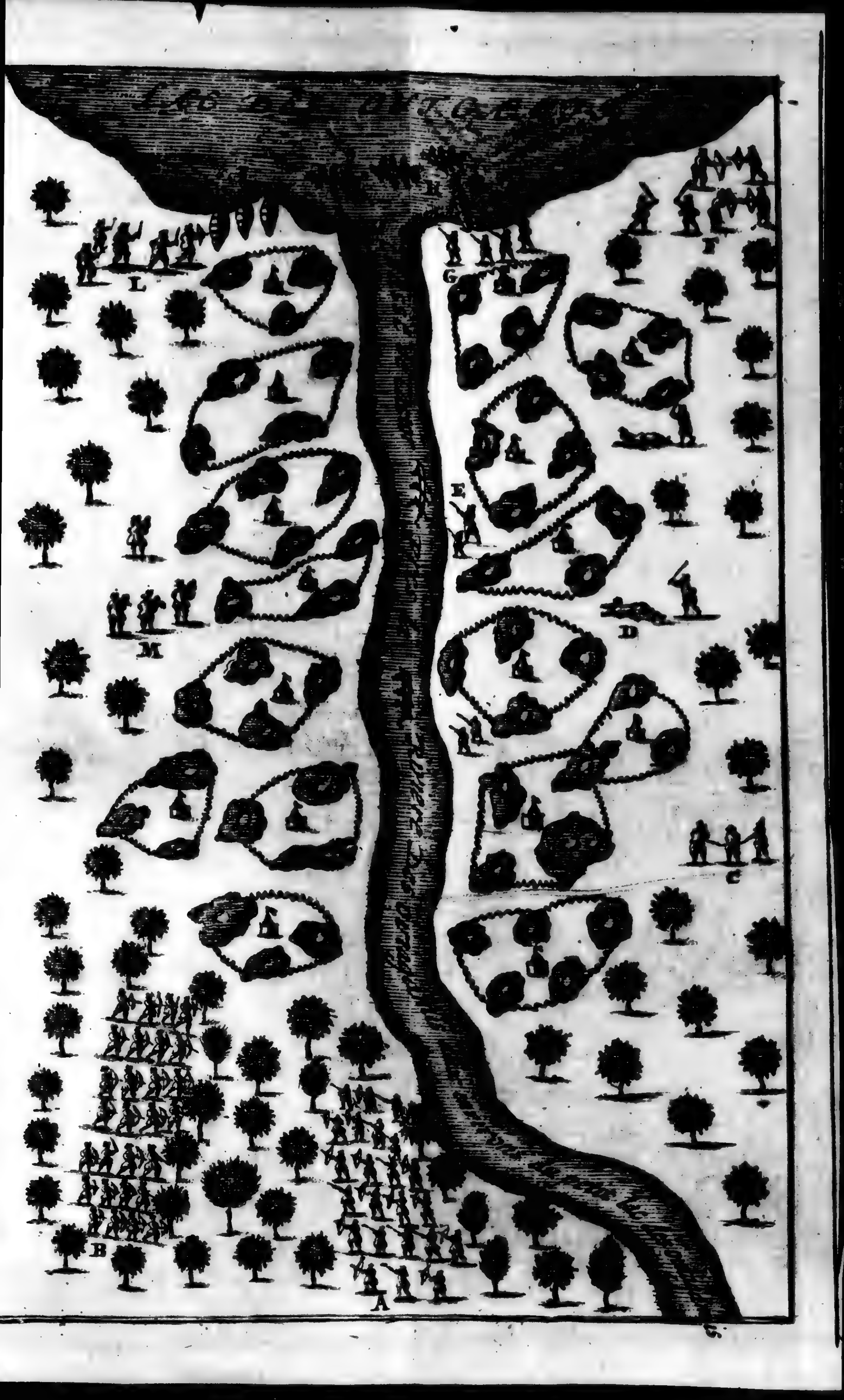
Cabane de dix Chasseurs



District pour une Cabane de 10 Chasseurs Située au milieu

Etang ou petit lac au milieu duquel les Castors batissent des Cabanes





H
L
G
F
E
M
D
C
B
A

leur
ger
dina
toûj
rant
doiv
ferm
banc
Je
tois
ouvr
dre
& le
mettr
Anim
tous
ont d
les ou
ceux
les ho
les R
de s'i
Caba
culté
veroie
s'en
dents
donc
ſultez
qu'ils
bord
les aî
pour
dre b
Il n

leurs cellules lors qu'ils ont envie de manger; car comme c'eſt leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toûjours de grands amas, & ſur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leur étang, & les tenir enfermez deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

Je n'aurois jamais fini, ſi je me mettois à faire la deſcription des différens ouvrages de ces ingénieux Animaux, l'ordre établi dans leur petite République, & les précautions qu'ils prennent pour ſe mettre à l'abri de la pourſuite des autres Animaux: ce que je remarque c'eſt que tous les autres qui ſont ſur la terre, en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils puiſſent être, mais ceux dont je parle n'ont uniquement que les hommes à apprehender, car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde de s'ingérer de les aller attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il eſt ſûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, car les Caſtors s'en déferoient fort aiſément avec leurs dents inciſives & tranchantes: Il n'y a donc qu'à terre où ils pourroient être inſultez, & c'eſt ce qui fait auſſi que quoi qu'ils ne s'écartent jamais de vingt pas du bord de leur étang, ils ont des ſentinelles ſur les aîles (comme je l'ai déja dit) qui crient pour les avertir lors qu'ils entendent le moindre bruit.

Il ne me reſte qu'à expliquer la nature des

des Païs où se fait la chasse *des Castors*, dont quelques-uns sont marquez sur ma Carte ; il faut savoir premiérement qu'on ne sauroit marcher quatre ou cinq lieuës dans les Bois de *Canada*, sans trouver quelque petit Lac à Castor, de sorte qu'on pourroit dire que tout ce vaste Continent n'est qu'un Païs de *chasse de Castor* ; mais ce n'est pas ce que j'entens. Ces lieux de chasse dont je parle, sont quantité de petits étangs remplis de ces Animaux, & dont la distance des uns aux autres est peu considérable. Par exemple, celles du *Saguinan*, de l'*Ours qui dort*, de la *Riviére des Puants*, &c. sont de vingt lieuës de longueur, & de maniére qu'en tout cet espace de terrain, il se trouvera soixante petits Lacs de Castors plus ou moins, où certain nombre de Sauvages pourront chasser durant l'Hiver. C'est ordinairement à la fin de l'Automne qu'ils partent de leurs Villages en Canot pour s'aller poster en ces lieux de Chasse ; & comme ils les connoissent mieux que je ne connois les ruës de *Quebec*, ils conviennent entr'eux, chemin faisant, du district de chaque famille ; de sorte qu'arrivant là, ils se divisent par *Tribus*. Chaque Chasseur établissant son domicile au centre du terrain de son district, comme vous le voyez marqué dans cette figure. Il y a huit ou dix Chasseurs dans chaque Cabane, qui pour leur part ont quatre ou cinq étangs. Sur chaque étang il y a tout au moins une loge à Castors, & quelquefois deux ou trois. Ces Chasseurs

ſeurs s'occupent, dès qu'ils ſe ſont cabanez, à faire des piéges à *Loutres*, à *Renards*, à *Ours*, à *Caſtors terriens* & à *Martres*, ſur les bords de leurs étangs, enſuite ils les vont réguliérement viſiter tous les jours; mais ſur tout, ils aimeroient mieux mourir de faim que de ſortir des bornes qu'ils ſe ſont preſcrites pour aller piller les bêtes priſes aux piéges de leurs Camarades. Ils font très-bonne chere pendant le tems de cette Chaſſe qui dure quatre mois, trouvant plus qu'ils n'ont beſoin, des *Truites*, des *Liévres*, des *Gelinotes de bois*, & des *Ours* en abondance, & quelquefois des *Cerfs* & des *Chevreuils*.

Les Caſtors ſe prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre certain bois de tremble rouge * qu'ils aiment beaucoup, & qui ne ſe trouve pas facilement. On les prend l'Automne en faiſant un grand trou au pied de leur digue pour faire couler toute l'eau de l'étang, enſuite les Caſtors ſe trouvant à ſec, les Sauvages les tuent tous, à la réſerve d'une douzaine de femelles & d'une demi douzaine de mâles, enſuite ils reparent avec beaucoup d'exactitude le trou qu'ils ont fait, & ils font en ſorte que l'étang ſe remplit d'eau comme auparavant.

* *Qui eſt une eſpéce de Saule.*

Pour ce qui eſt de la chaſſe que l'on fait en Hiver lors que l'étang eſt glacé, ils font des trous aux environs de la loge des Caſtors, dans leſquels ils paſſent des rets de l'un à l'autre, & lors qu'ils ſont tendus comme il faut, ils découvrent à coups de hache

hache la Cabane de ces pauvres Animaux qui se jettant à l'eau & venant prendre haleine à ces trous, ils s'envelopent dans les filets : il n'en échape pas un seul, mais comme les Sauvages ne veulent pas les détruire, ils rejettent dans les trous le même nombre de Castors mâles & femelles, comme je viens de vous dire qu'il se pratique dans les chasses qu'ils font en Automne.

On peut les tuer aussi lors qu'ils nagent sur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres, mais il faut être bien caché & ne pas se remuer, car au moindre bruit qu'ils entendent, ils se jettent dans l'eau & plongent jusqu'à leurs Cabanes. Cette maniére de chasser est proprement celle des Voyageurs, qui se trouvant campez proche de quelque étang à Castors tâchent d'en surprendre quelques-uns en s'embusquant derriére quelque souche, ou quelque gros arbre jusqu'à l'entrée de la nuit.

Les Sauvages prennent aussi d'autres Animaux dans ces Païs de Chasse de Castors, en courant de côté & d'autre. J'ai dit qu'ils faisoient des trapes où les *Renards*, les *Loups*, les *Martres* & les *Loutres* se font écraser dès qu'ils mordent à l'appas. J'ai expliqué la maniére dont on fait ces sortes de piéges dans ma Lettre onziéme. Ces machines ne différent les unes des autres qu'en grandeur. Celles des Ours sont les plus fortes, mais ils ne s'y prennent que jusqu'au commencement de l'Hiver, car

alors

alors ils cherchent de gros arbres qui ſoient creux à l'endroit des premiéres branches pour s'y nicher. Pluſieurs perſonnes ont de la peine à croire que ces Animaux puiſſent vivre trois mois dans ces priſons ſans autre nourriture que le ſuc de leurs pattes qu'ils léchent continuellement. C'eſt pourtant un fait inconteſtable ; qui ne me paroît pas ſi difficile à croire, que celui d'y pouvoir grimper, ſur tout dans le tems qu'ils ſont ſi gras que deux Sauvages les conduiſent où ils veulent avec des gaules ne pouvant preſque pas marcher. C'eſt ce que j'ai vû trois ou quatre fois pendant l'Hiver de 1687. lors que j'hivernai au *Fort St. Joſeph* : car les *Hurons* du parti de *Saentſouan* en amenérent quelques-uns qui ne firent aucune difficulté d'y entrer.

Les Sauvages font auſſi des trapes pour les *Caſtors terriens*, qui, par la raiſon que j'ai cité dans ma ſeiziéme Lettre, ſe logent dans la terre comme les Renards, les Lapins & les Blereaux, & quoi qu'ils ſoient chaſſez & pourſuivis par les autres Caſtors, ils font cependant leurs trous aux environs des étangs, des ruiſſeaux ou des Riviéres. Ceux-ci ſe prennent aiſément à ces piéges, ſur tout lors qu'on y met la tête d'un Loutre pour ſervir d'appas. Il y a une ſi forte antipathie entre ces deux ſortes d'Animaux, qu'ils ſe font une guerre continuelle.

Les Sauvages m'ont raconté avoir vû quantité de Loutres raſſemblez vers le mois

mois de Mai, qui ayant l'audace d'aller attaquer les Caſtors juſques dans leurs Cabanes ſe laiſſoient pourtant repouſſer & chaſſer de l'étang avec perte : & ils ajoûtoient qu'un Caſtor peut ſe défendre vigoureuſement contre trois Loutres à coups de dents & de queuë. Au reſte, les Caſtors des étangs ſe prennent rarement aux trapes, à moins qu'on n'y mette pour ſervir d'appas de ce bois de tremble, dont je vous ai déja parlé. J'ai dit que les Sauvages viſitent chaque jour leurs piéges, apportant dans leurs Cabanes la proye qu'ils y trouvent. Auſſi-tôt les eſclaves écorchent ces bêtes priſes, puis ils en étendent les peaux à l'air, ou à la gelée pour les faire ſecher ; cela dure autant que la fin de la Chaſſe, qui finit par le grand dégel, auquel tems ils mettent leurs Pelleteries en paquets, les tranſportant enſuite juſqu'au lieu où ils ont laiſſé les Canots en arrivant dans ce Païs de Chaſſe.

Quoi que les Sauvages ayent beaucoup à craindre de leurs ennemis, pendant qu'ils ſont diſperſez de côté & d'autre ; occupant, comme j'ai dit, plus de vingt lieuës de terrain, ils n'ont preſque jamais la précaution d'envoyer par tout des découvreurs, ce qui fait qu'ils ſont très-ſouvent ſurpris lors qu'ils y penſent le moins. Je pourrois citer ici vingt funeſtes courſes des *Iroquois* dans les Païs de Chaſſe dont je parle, où ils ont égorgé quantité de nos Amis & Alliez. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour faire entendre à ces derniers qu'ils manquoient

quoient d'esprit & de conduite en cette rencontre-là, puis qu'ils pouvoient facilement se mettre à l'abri de pareilles insultes, établissant des Cabanes où ils poseroient des Corps de Garde, qui auroient l'œil au guet, pour découvrir les ennemis qui pourroient s'avancer aux environs de ces Païs de Chasses. Ils se contentent de répondre que cela est raisonnable, & qu'il est vrai qu'ils ne dorment point en sûreté. Enfin, ils s'imaginent que leurs ennemis étant occupez à chasser de leur côté, ils sont assez sots pour ne pas prendre aucune précaution. Cependant, je sai que les *Iroquois* en usent tout autrement; ayant des Avant-gardes, & des batteurs d'estrade qui sont toûjours en mouvement, ce qui fait qu'on ne les trouble presque jamais dans leurs Chasses. Au reste, je ne crois pas devoir finir ce chapitre sans rapporter deux occasions où les *Iroquois* ont manqué leur coup en voulant surprendre leurs ennemis, quoi qu'ils ayent parfaitement bien réüssi dans plusieurs autres occasions.

L'année 1680. les *Oumamis* & les *Ilinois* étant à la Chasse près de la Riviére des *Oumamis*, un parti de quatre cens *Iroquois* les ayant surpris, tuérent trente ou quarante Chasseurs & firent trois cens prisonniers, y comprenant les femmes & les enfans. Ensuite après s'être un peu reposez, ils se préparoient à retourner chez eux à petites journées, ayant lieu de croire qu'ils auroient regagné leurs Villages avant que les *Ilinois* & les *Oumamis* eussent eu le tems de

de ſe rallier & d'envoyer des Coureurs pour avertir ceux de ces deux Nations diſperſées qui chaſſoient en des endroits plus éloignez. Mais ils ſe trompérent ſi fort que ces *Ilinois* & *Oumamis* s'étant ralliez au nombre de deux cens, réſolurent de périr plûtôt que de ſouffrir que leurs gens fuſſent emmenez par les *Iroquois*. Cependant, comme la partie n'étoit pas égale, il s'agiſſoit de trouver quelque bon expédient; en effet, après avoir bien refléchi ſur la maniére de les attaquer, ils conclurent qu'on devoit les ſuivre d'un peu loin juſqu'à ce qu'il commençât à pleuvoir. Leur projet réüſſit & le Ciel ſembla le favoriſer, car un jour que la pluye ne diſcontinua point depuis le matin juſqu'au ſoir, ils doublerent le pas dès que l'eau commença à tomber du Ciel, & paſſant à deux lieuës à côté de ces *Iroquois*, ils prirent le devant pour leur dreſſer une embuſcade au milieu d'une prairie, que ces derniers voulurent traverſer pour gagner un bois, où ils avoient deſſein de s'arrêter pour faire de grands feux. Les *Ilinois* & *Oumamis* étant couchez ſur le ventre dans des fougéres, attendirent que les *Iroquois* fuſſent au milieu d'eux pour décocher leurs fléches. Enſuite ils les attaquérent ſi vigoureuſement la caſſe-tête à la main, que ceux-ci ne pouvant ſe ſervir de leurs fuſils les amorces étant mouillées, furent contraints de les jetter par terre pour ſe défendre avec les mêmes armes dont ils étoient attaquez, (j'entens avec leur caſſe-tête) mais comme j'ai

j'ai dit ci-devant que les *Ilinois* ſont une fois plus adroits & plus agiles que les *Iroquois*. Ces derniers furent obligez de ceder aux premiers, ſe battant en retraite juſqu'à l'entrée de la nuit, après avoir perdu cent quatre vints Guerriers. Le Combat qui ne dura qu'une heure eût duré toute la nuit, ſi les vainqueurs n'euſſent pas craint que leurs gens étant encore liez, & demeurant derriere eux ne fuſſent expoſez à quelque ſurpriſe dans l'obſcurité, de ſorte qu'après les avoir rejoints, & s'être ſaiſi de tous les fuſils des fuyards diſperſez deçà & delà, ils s'en retournerent en leurs Païs, ſans avoir voulu prendre un ſeul *Iroquois*, de peur de s'affoiblir.

La ſeconde affaire arriva trois ans après celle-ci, dans le Païs de Chaſſe des *Outagamis*, où je vous ai marqué dans ma 16. Lettre que le Chef de cette Nation me donna dix Guerriers pour m'accompagner à la *Riviére Longue*. Voici comment le coup ſe fit. Un corps de mille *Iroquois* étant venu en Canot à la fin de l'Automne juſqu'à la Baye des *Miſſiſagues*, dans le Lac des *Hurons*, ſans être découvert, mit pied à terre en ce lieu-là; & comme ils étoient nombreux, ils ſe mirent en marche, portant des filets pour pêcher dans les petits Lacs & Riviéres, en attendant la ſaiſon des glaces qui arriva peu de jours après. Dès qu'elles furent aſſez fortes pour paſſer deſſus, ils continuerent leur route, côtoyant le grand Lac des *Hurons* juſqu'à cinq ou ſix lieuës au deſſous *du Sault Sainte Marie*

où ils ne voulurent pas aller, craignant de trouver des Coureurs de Bois dans le Fort des Jesuites. Ayant traversé la Baye ils jugerent à propos de faire de très-petites journées, de peur d'être découverts; & ils eurent la précaution de marcher tous de file sur la neige, afin que si par hazard on venoit à découvrir leurs pistes on crût qu'ils ne seroient que trente ou quarante tout au plus. Ils marcherent de cette maniére jusqu'au quinze ou vintiéme de Février, sans qu'on les apperçût, mais malheureusement pour eux quatre Sauteurs les ayant vû passer en si grand nombre sur un petit Lac, coururent à toute jambe au Païs de Chasse des *Outagamis* pour les en avertir, quoiqu'ils fussent en guerre avec eux. Cependant le dégel étant survenu contre l'attente de ces *Iroquois*, qui comptoient d'avoir encore une vingtaine de jours de gelée selon la coûtume ordinaire de la saison, leur fit doubler le pas, cherchant les passages les plus étroits & les moins fréquentez. Les *Outagamis* étoient fort embarrassez du parti qu'ils avoient à prendre. Il est sûr qu'ils pouvoient ratraper leurs Villages en toute sureté, mais ils auroient été contraints d'abandonner leurs femmes & leurs enfans qui n'auroient pas eu la force de courir aussi vite que les hommes. Enfin après avoir tenu Conseil entr'eux, ils résolurent de s'avancer jusqu'à un certain passage d'une demi lieuë de longueur, & de trente pas de largeur entre deux petits Lacs, par où ils voyoient bien que les *Iroquois* devoient absolument

lument paſſer. Ces *Outagamis* n'étant que quatre cens jugerent à propos de ſe partager en deux Corps, c'eſt-à-dire, que deux cens ſe tiendroient à un bout du paſſage, qu'ils fortifierent auſſi-tôt de pieux dans une traverſe de pieux d'un Lac à l'autre; & que les deux cens qui reſtoient s'en iroient à un quart de lieuë à côté de l'autre bout du paſſage par lequel les *Iroquois* devoient entrer, afin qu'après avoir coupé chacun un pieu, ils accouruſſent diligemment pour le fermer, & qu'auſſi-tôt que les *Iroquois* auroient enfilé le chemin les découvreurs envoyez pour obſerver leur marche, viendroient promptement en donner avis, ce qui fut ponctuellement executé ; car dès que ce gros parti qui cherchoit les chemins les plus étroits fut entré dans celui-ci, les deux cens *Outagamis* qui étoient à un quart de lieuë à côté, accoururent de toute leur force, portant aſſez de pieux pour fermer ce petit eſpace de terrain borné par les deux petits Lacs ; de ſorte qu'ils eurent tout le tems de les planter & de les appuyer avec de la terre avant que les *Iroquois*, étonnez d'avoir trouvé le chemin fermé à l'autre bout, fuſſent revenus ſur leurs pas, pour ſe voir renfermez entre deux barricades. Or quoique, comme je vous l'ai déja dit bien des fois, les Sauvages n'ayent jamais eu la témérité d'attaquer un reduit de cinquante pieux, ces *Iroquois* ne laiſſerent pas de vouloir eſſayer le coup ; ils vinrent en foule à toute jambe pour forcer la nouvelle Barricade, mais ils lâcherent pied dès la

premiére décharge que les *Outagamis* firent entre l'espace des pieux, car ils n'avoient pas eu le temps de les joindre comme il faut. Les *Iroquois* se voyant ainsi renfermez crurent que le nombre des *Outagamis* étoit plus grand. Cependant il étoit question de sortir de cette prison; or de se jetter dans l'eau pour traverser l'un de ces Lacs il y avoit de la vie, outre qu'il falloit avoir bonne haleine & bon cœur, car le trajet étoit large & l'eau très-froide, les glaces ne faisant que de se fondre: pendant ce tems-là les *Outagamis* fortifioient leurs barricades de mieux en mieux; envoyant des coureurs disperſez de distance à autre sur les rives de ces deux étangs pour assommer tous ceux qui voudroient aborder à la nage.

Malgré toutes ces précautions les *Iroquois* trouverent un expedient merveilleux qui fut de travailler à faire des radeaux avec les arbres dont ils étoient environnez; mais les coups de hache retentissant un peu trop fort, firent juger aux *Outagamis* du dessein qu'ils avoient, ce qui fut cause qu'ils firent des Canots de peau de Cerfs pour roder sur ces deux étangs durant la nuit. Ces radeaux furent faits en cinq ou six jours, pendant lequel tems les *Iroquois* pêcherent des Truites en quantité à la vûë des *Outagamis*, qui ne pouvoient l'empêcher. Il n'étoit plus question que de traverser l'un des Lacs, & de se bien battre en abordant à terre, au cas que leur navigation secrete fut découverte. Pour mieux réussir ils firent une feinte dont le succès eut été infailli-
ble,

ble, si le fonds de ces Lacs n'eut pas été bourbeux. Car ayant sacrifié vers la minuit sur l'un des deux Lacs vingt esclaves qu'ils obligerent à pousser un radeau, ils se mirent en devoir de passer l'autre étang sur la même voiture, se servant de grandes perches ou lates au lieu de rames ; mais comme ces perches s'enfonçoient tellement dans la vase que nos navigateurs avoient beaucoup de peine à les retirer, cela les fit aller plus lentement; si bien que les *Outagamis*, qui d'abord avoient pris le change, en s'attachant aux esclaves, eurent le tems de courir à l'autre Lac, où ils apperceurent les *Iroquois*, éloignez du bord environ la portée du mousquet. Dès que ceux-ci se trouverent à trois pieds d'eau ils s'y jetterent fusil bandé, essuyant les vigoureuses décharges des *Outagamis* qui n'étoient que trois cens, parce qu'ils avoient laissé cinquante hommes à chaque barricade. Ce fut un miracle que les *Iroquois* ne furent pas tous assommez en gagnant terre, car ils enfonçoient dans la vaze jusqu'au genou. Il est vrai que comme c'étoit pendant la nuit, tous les coups des *Outagamis* ne portoient pas; quoi qu'il en soit, il en demeura cinq cens sur l'eau, & le reste ayant pris terre malgré la resistance de l'ennemi, ces *Iroquois* débarquez attaquerent si vigoureusement les *Outagamis*, que si les cent hommes destinez à la garde des barricades n'étoient accourus promptement au bruit de la mousqueterie, les pauvres *Outagamis* étoient en risque de rester sur la place. Ils se batirent jusqu'au

 jour

jour pêle mêle avec une rage épouvantable, disperſez deçà & delà dans le bois, les gens de même parti ſe tuant les uns les autres ſans ſe connoître ; mais les *Iroquois*, qui juſques-là s'étoient obſtinez à ne pas ceder le champ de bataille à cauſe de leurs bleſſez, & auſſi parce qu'ils ne vouloient pas que les *Outagamis* profitaſſent de la chevelure de leurs morts, furent obligez de lâcher pied, ſans être pourſuivis, & ils s'enfuïrent à une demi lieuë, où ils ſe rallierent. J'ai ſû par divers *Iroquois* quelques années après ce Combat, que ceux qui reſtoient, vouloient recommencer un nouveau choc, mais comme la poudre leur manquoit, & que d'ailleurs ils étoient obligez de repaſſer ſur les terres des *Sauteurs* pour s'en retourner dans leur Païs par le même chemin, ils changerent de réſolution, en quoi ils eurent grand tort, car étant encore au nombre de trois cens, ils euſſent infailliblement été les plus forts, les *Outagamis* étant plus foibles d'un tiers, & ayant perdu la moitié de leurs gens dans ce violent combat, outre que parmi les deux cens qui reſtoient, il y avoit trente bleſſez ; ceux-ci s'étant retranchez dans le même endroit où l'action s'étoit paſſée, donnerent leur premier ſoin à panſer les bleſſez tant ceux des *Iroquois* que les leurs, & après avoir pelé la tête de tous les morts ennemis, ils envoyerent des découvreurs pour obſerver la marche des *Iroquois*, enſuite ils retournerent chez eux ſans rien craindre.

Arri-

Arrivez à leurs Villages, ils débuterent par une action de reconnoissance envers les quatre *Sauteurs* qui les avoient avertis de l'aproche des *Iroquois*, les proclamant grands Chefs de guerre, leur faisant part de la moitié de leur Chasse, qui se montoit à plus de 60000 écus, & prétendant que ces quatre *Sauvages* devoient hériter des Castors & des autres Pelleteries des *Outagamis* qui avoient peri dans le Combat: enfin après avoir fait à ces donneurs d'avis toute la bonne chere possible & tous les honneurs qu'ils sont capables de rendre à la maniére du Païs, ils les renvoyerent en Canot au *Saut Sainte Marie* par la *Baye des Puans* avec une escorte de cinquante Guerriers. Ceux-ci refuserent en vain les presens & le Cortege, parceque les deux Nations étoient en guerre; on les força de les accepter, & c'est ce qui fut cause que la Paix se fit entr'elles au bout de quatre mois. En voila, ce me semble, assez pour vous faire concevoir les risques que les Sauvages courent à la Chasse des *Castors*: cependant, quoique je ne fasse que finir deux avantures de guerre, je ne laisserai pas de vous aprendre dans le chapitre suivant en quoi consiste leur Art militaire, vous y verrez un détail qui pourra vous divertir & faire plaisir à vos Amis.

Guerre des Sauvages.

LE *Sauvage* nommé le *Rat*, dont je vous ai parlé si souvent, m'a dit plusieurs fois que la chose du monde qui embarrassoit le plus son esprit, c'étoit de voir que les hommes fissent la guerre aux hommes. *Vois-tu*, disoit-il, *mon frere, nos Chiens s'acordent parfaitement bien avec ceux des* Iroquois, *& ceux des* Iroquois *avec ceux des* François. *Je ne sache point que les animaux de la même espece se fassent la guerre à l'exemple des hommes qui paroissent moins Naturels en cela que les bêtes. Pour moi, je croi*, continuoit-il, *que si les animaux pouvoient penser, raisonner, & se communiquer leurs sentimens, il leur seroit facile de détruire tout le genre humain; car enfin si les Ours & les Loups étoient capables de former une République, qui les empêcheroit de s'attrouper dix ou douze mille & de venir fondre sur nous; aurions-nous en ce cas-là de quoi nous defendre? rien ne leur seroit plus aisé que d'escalader nos Villoges pendant la nuit, renverser nos Cabanes & nous devorer. Pourrions-nous entreprendre une Chasse sans courir le danger d'être déchirez? nous serions reduits à vivre de glands, & de racines, privez d'armes & de vêtemens, & toûjours en risque de tomber entre les pattes de ces Animaux feroces; ne serions-nous pas obligez de ceder à leur force & à leur adresse? Concluons donc, mon cher frere, que la Raison des hommes est le plus grand instrument de leur malheur, & que s'ils*

n'a-

n'avoient point la faculté de penser, de raisonner & de parler, ils ne se feroient pas la guerre comme ils font sans aucun égard à l'humanité & à la bonne foi.

Voilà la Morale d'un Sauvage, qui se mêle de Philosopher sur la coûtume de tuer les hommes avec justice & avec honneur. Les Jesuites tâchent de détruire ce scrupule par leurs raisons bonnes ou mauvaises ; ce qu'ils font aussi sur plusieurs autres matiéres ; les Sauvages les écoutent, mais ils leur avouent franchement qu'ils ne les conçoivent pas.

Les Sauvages se font la guerre au sujet de la Chasse ou du passage sur leurs terres, parce que les limites sont réglées. Chaque Nation connoit les bornes de son Païs. Mais ces *Amériquains* sont aussi cruels envers leurs ennemis qu'ils sont équitables envers leurs Alliez ; car il se trouve parmi eux des Nations qui traittent leurs prisonniers de guerre avec la derniére inhumanité ; Je vous la ferai mieux connoître dans la suite. Lorsque les *Européens* s'ingerent de reprocher à ces Sauvages leur ferocité, ils vous répondent froidement que la vie n'est rien, qu'on ne se vange pas de ses ennemis en les égorgeant, mais en leur faisant souffrir des tourmens longs, âpres & aigus ; & que s'il n'y avoit que la mort à craindre dans la guerre, les femmes la feroient aussi librement que les hommes. A l'âge de vingt ans ils commencent à endosser le harnois, & le quittent à leur cinquantiéme année. S'ils portent les armes plûtôt ou plus

tard ce n'eſt que pour marauder, mais ils ne ſont point compris dans le nombre des guerriers.

Le fort des *Iroquois*, c'eſt de ſe battre dans une Forêt avec des armes à feu; car ils tirent fort adroitement, outre qu'ils ſavent très-bien menager leur avantage, ſe couvrant des arbres, derriére leſquels ils tiennent ferme ſans lâcher le pied après avoir fait leur décharge, quoique leurs ennemis ſoient quelquefois doublement ſuperieurs. Mais comme ils ſont plus grands & moins agiles que les Méridionaux, ils ſont moins propres à manier la maſſuë, & à cauſe de cela ils ſont preſque toûjours défaits en pleine campagne où l'on ſe bat avec cet inſtrument, ce qui fait qu'ils évitent les prairies autant qu'il leur eſt poſſible.

Les Sauvages ne ſe font la guerre que par ſurpriſe, c'eſt à dire que ceux qui découvrent ſont preſque toûjours aſſurez de vaincre; ayant à choiſir d'attaquer à la pointe du jour ou dans les défilez les plus dangereux.

Les Sauvages prennent toutes les précautions imaginables pour couvrir leur marche pendant le jour, envoyant des découvreurs de tous côtez, à moins que le Parti ne ſe ſente aſſez fort pour n'avoir rien à craindre; car alors ils ſe contentent de marcher fort ſerrez. Mais autant ſe négligent-ils pendant la nuit, n'ayant ni ſentinelles, ni corps de garde à l'entrée de leur camp; ils font la Chaſſe des Caſtors avec la même aſſurance & la même ſecurité.

rité. M'étant informé de la raiſon de cette mauvaiſe diſcipline, l'on m'a aſſûré que ces Sauvages en uſoient ainſi par préſomption, comptant aſſez ſur la réputation de leur valeur, pour s'imaginer que leurs ennemis n'auront pas l'audace de les attaquer, & que lorſqu'ils envoyent à la découverte pendant le jour, c'eſt moins par la crainte qu'ils ont d'en être ſurpris, que par le deſir qu'ils ont de les ſurprendre.

Quantité de Nations Sauvages en *Canada* tremblent au ſeul nom des *Iroquois*; car ceux-ci ſont braves, experts, entreprenants, & capables de bien executer un projet. Il eſt vrai qu'ils ſont moins alertes que la plûpart de leurs ennemis, & moins adroits pour le combat de la maſſuë; c'eſt pour cela qu'ils ne forment jamais que des partis nombreux, & qu'ils marchent à plus petites journées que les autres Sauvages. Au reſte vous avez dû voir à la table des Nations de *Canada* celles qui ſont belliqueuſes & celles qui ne ſont propres qu'à chaſſer.

Les Sauvages ont des talens merveilleux pour faire une guerre de ſurpriſe, car ils connoiſſent mieux la piſte des hommes ou des bêtes ſur l'herbe & ſur les feuilles, que les *Européens* ne le pourroient connoître ſur la neige ou ſur le ſable mouillé. Outre cela ils diſtinguent facilement ſi ces traces ſont vieilles ou nouvelles, auſſi bien que le nombre & l'eſpece qu'elles deſignent, & ils ſuivent ces veſtiges des jours entiers ſans prendre le change: c'eſt une verité

dont je ne ſaurois douter après en avoir été tant de fois le témoin.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien ſans l'avis des *Anciens* auſquels ils propoſent les deſſeins qu'ils ont de faire des parties : ces Vieillards s'aſſemblent alors, & ils déliberent ſur les propoſitions des *Guerriers* ; enſuite l'Orateur ſortant de la Cabane du Conſeil déclare tout haut ce que l'on a reſolu ſur les propoſitions, afin que tout le Village en ſoit informé.

Il faut remarquer que chaque Village a ſon grand *Chef de guerre*, qui pour ſa valeur, ſa capacité, & ſon experience, a été proclamé tel d'un conſentement unanime. Cependant ce tître ne lui donne aucun pouvoir ſur les *Guerriers* ; ces ſortes de gens ne connoiſſant point la ſubordination Militaire non plus que la Civile. Cela eſt tellement vrai que ſi ce *Grand Chef* s'aviſoit de commander quelque choſe au moindre homme de ſon parti, celui-ci qui ne ſera peut-être qu'un fat & qu'un malotru, eſt en droit de répondre nettement à cette figure de Capitaine qu'il ait à faire lui-même ce qu'il ordonne aux autres ; mais le cas eſt ſi rare que je ne ſai ſi l'on en pourroit citer un exemple. Cette indépendance néanmoins ne cauſe aucun préjudice. Le Grand Chef ſans être revêtu de pouvoir & d'autorité ne laiſſe pas de trouver un parfait acquieſçement ; car à peine il ouvre la bouche pour dire, je trouve à propos ceci ou cela, il faudroit détacher dix ou vingt hommes &c. que la choſe eſt exé-

cutée

cutée sur le champ, & sans la moindre opposition. Outre ce *Grand Chef*, il y en a quelques autres, qui ont chacun certaine quantité de Guerriers, attachez à eux par considération & par amitié; de sorte que ceux-ci ne sont regardez comme Chefs que par les gens de leur Famille & de leur Parti.

Quand les Anciens trouvent à propos qu'un Parti de *Guerriers* se mette en campagne, le *Grand Chef de Guerre* qui se trouve toûjours au *Conseil*, a le privilége de se mettre à la tête préférablement à tout autre, ou de demeurer au Village si bon lui semble. S'il arrive qu'il veuille marcher, il fait crier dans toutes les ruës du Village par le *Crieur* de la Nation qu'un tel jour il donne un festin de Guerre aux gens qui voudront bien s'y trouver. Alors ceux qui ont envie d'être du Parti, font porter leurs plats à la Cabane de ce *Grand Chef* au jour nommé, ne manquant pas de s'y trouver avant midi. L'Assemblée étant complette, le Grand Chef sort dans la Place publique la massuë à la main, & suivi de ses Guerriers qui s'asseyoient autour de lui. Aussi-tôt six Sauvages portant chacun une espéce de timbale propre plûtôt au charivari qu'au son de la guerre, viennent s'accroupir au pied d'un poteau planté au centre de ce grand Cercle: en même tems le Grand Chef regardant fixement le Soleil, ce que toute sa troupe fait aussi à son imitation, il harangue le *Grand Esprit*; après quoi l'on offre ordinairement un Sacrifice.

crifice. Cette cérémonie achevée, il chante sa chanson de Guerre, pendant que les Timbaliers battent la mesure à leur maniére, & à la fin de chaque période qui contient un de ses exploits, il donne un coup de massuë au poteau. Le Grand Chef ayant fini sa chanson, chaque *Guerrier* chante la sienne avec la même méthode, pourvû cependant qu'il ait fait une campagne, autrement il est obligé de garder le silence. Ensuite la troupe rentre dans la Cabane du Chef où le repas se trouve préparé.

S'il arrive que le *Grand Chef* ne juge pas à propos de commander le parti, & qu'il veuille demeurer au Village; les Guerriers, qui ont dessein de marcher, choisissent un des petits Chefs dont je viens de parler. Celui-ci observe les mêmes cérémonies de Harangue, de Sacrifice, de danses, & du festin qui se continuë chaque jour jusqu'à celui du départ.

Parmi les Sauvages de *Canada*, quelques uns de ces Partis font la moitié ou les trois quarts du chemin en Canot. Ce sont ceux qui habitent sur les rives des Lacs, aussi-bien que les *Iroquois*; ceux-ci ont cet avantage sur leurs ennemis qu'ils sont tous armez d'un bon fusil, au lieu que les autres ne portant cet instrument que pour la Chasse, il n'y a ordinairement que la moitié du Parti pendant le voyage qui en soit pourvû, ce qui fait que plus ils approchent du Païs de leurs ennemis, moins ils s'écartent pour chasser, sur tout

avec

avec les armes à feu dont le bruit les pourroit faire découvrir. Dès qu'ils sont à trente ou quarante lieuës du danger, ils ne chassent plus, se contentant de porter chacun un petit sac de farine de bled d'Inde de la pesanteur de dix livres, laquelle ils mangent détrempée avec un peu d'eau sans être cuite, n'osant pas faire de feu.

Si ces Peuples qui font la guerre aux *Iroquois*, sont *Ilinois*, *Outagamis*, *Hurons* ou *Sauteurs*, & que ces Partis veuillent faire un coup de main, ne fussent-ils que trente, ils n'hésitent pas à s'avancer jusqu'au pied du Village des ennemis, comptant sur la vîtesse de leurs jambes, en cas qu'ils fussent découverts. Cependant, ils ont la précaution de marcher l'un après l'autre, & celui qui se trouve le dernier a l'adresse de répandre des feuilles pour couvrir la piste. Après avoir franchi ce pas périlleux, & lors qu'ils sont entrez dans les champs des *Iroquois*, ils courent toute la nuit, passant la journée couchez sur le ventre dans de petits Bois ou dans des broussailles, tous ensemble, ou dispersez. Vers le soir, ou si-tôt que le Soleil est couché, ils sortent de leur embuscade attaquant tous ceux qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge ni de Sexe ; la coûtume de ces Guerriers est de n'épargner ni les enfans, ni les femmes. Lors qu'ils ont fini leur massacre, & qu'ils ont levé la chevelure des morts, ils ont encore la hardiesse de faire le cri lugubre. Appercevant de loin quelques *Iroquois*, ils s'efforcent de

leur

leur faire entendre qu'on a tué quelques-uns de leurs gens, qu'ils viennent leur donner la ſepulture, que l'action s'eſt faite par un tel Chef, & par une telle Nation, après quoi ils s'enfuyent tous le plus vîte qu'il leur eſt poſſible par des chemins différens, juſqu'à certain rendez-vous à trente ou quarante lieuës de là, ſans être pourſuivis des *Iroquois*, qui ne ſe donnent pas cette peine, ſachant bien qu'ils n'ont pas les jarrets aſſez ſouples pour les pouvoir atteindre.

Si ces Partis ſont de deux ou trois cens hommes, ils tentent d'entrer adroitement la nuit dans le Village, faiſant eſcalader les paliſſades par un ou deux Guerriers pour ouvrir les portes, en cas qu'elles ſoient fermées; mais il faut remarquer que les *Outaouas* auſſi-bien que les autres Sauvages, qui n'ont ni tant de cœur, ni tant d'agilité, ſe contentent de chercher les *Iroquois* dans leur Païs de Chaſſe ou de Pêche, n'oſant approcher de leurs Villages qu'à la diſtance de quarante lieuës, à moins qu'ils ne ſoient aſſurez d'un azile en cas qu'ils ſoient découverts ou pourſuivis; ces lieux de refuge ne peuvent être que de petits Forts gardez par les *François*.

Les Sauvages ne font jamais de priſonniers aux portes des Villages de leurs ennemis, à cauſe de la diligence qu'ils ſont obligez de faire, courant jour & nuit pour ſe ſauver. C'eſt ordinairement dans les Païs de Chaſſe, de Pêche, & en d'autres lieux

lques-
t leur
ſt faite
ation,
s vîte
ns dif-
à tren-
pour-
nt pas
nt pas
ouvoir

s cens
droite-
ant eſ-
Guer-
qu'el-
arquer
autres
ur, ni
ercher
ou de
Villa-
ës, à
n azile
ourſui-
nt être
Fran-

priſon-
rs en-
ils ſont
it pour
ns les
d'autres
lieux

arc

Massue apellee Cassetete



fleche



Sauvage pris en guerre et bruslé par ses ennemis



femme qui Condamne a mort le prisonier quon luy donne



Sauvage tué a coups de fusil



Femme qui done la vie au prisonier quon luy donne



Sauvages revenant de port



Bastonade aux prisoniers Condannés a mort



lieux où
ne celui
de leurs
foible ap
obligé de
ſans ordr
cun de ſ
les Vaine
Il y a c
adroits po
dans un
parmi les
tuer que
qu'on eſt
à bout. D
ſa chanſo
exprimé
Les *Iroqu*
n'ont qu'
freux s'il
Oumamis
des Sauva
ſont extrê
tifs ; le
ſouffrir ,
mettre le
Victorieu
muſemen
Les autre
coup plus
depuis q
chent de
nemis le
vent. L'
faire une

lieux où l'avantage de la surprise leur donne celui de la Victoire, qu'ils se saisissent de leurs ennemis; alors le Parti le plus foible après avoir bien combattu, étant obligé de ceder & de se battre en retraite sans ordre ni discipline, & fuyant chacun de son côté, il ne se peut faire que les Vainqueurs ne fassent des prisonniers. Il y a des Sauvages assez forts & assez adroits pour terrasser un homme, & le lier dans un moment. Mais il s'en trouve parmi les Vaincus, qui aiment mieux se tuer que de se laisser prendre; & d'autres qu'on est contraint de blesser pour en venir à bout. Dès qu'un Sauvage est lié il chante sa chanson de mort, de la maniére que je l'ai exprimé dans ma vingt-troisiéme Lettre. Les *Iroquois* qui ont le malheur d'être pris, n'ont qu'à se préparer à des tourmens affreux s'ils tombent entre les mains des *Oumamis*, des *Outaouas*, des *Algonkins*, & des Sauvages de l'*Acadie*; car ces Peuples sont extrêmement cruels envers leurs captifs; le moindre supplice qu'ils leur font souffrir, c'est d'obliger ces misérables à mettre le doigt dans le trou de la pipe du Victorieux lors qu'il fume, ce qui sert d'amusement à celui-ci pendant le voyage. Les autres Nations en usent avec beaucoup plus d'humanité. Ce n'est pas que depuis quelques années les *François* tâchent de leur persuader de faire à leurs ennemis le même traitement qu'ils en reçoivent. L'on doit conclurre de là qu'il faut faire une grande différence entre les divers

Peuples

Peuples du *Canada*, les uns ſont bons, les autres mauvais ; les uns belliqueux, les autres lâches; les uns agiles & les autres lourds & peſants ; en un mot, il en eſt de cette partie de l'*Amérique* comme de nôtre *Europe*, où chaque Nation ne ſe reſſemble pas dans le bien & dans le mal : de ſorte que les *Iroquois*, & ceux que je viens de nommer avec eux, brûlent la plûpart de leurs captifs, pendant que les autres ſe contentent de les retenir dans l'eſclavage ſans en faire mourir aucun. C'eſt des premiers dont je parlerai dans les trois articles ſuivans. Si-tôt qu'un Parti de ces Barbares approche du Village, ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lors qu'ils n'en ſont plus éloignez que de la portée d'un mouſquet, ils recommencent le chant funeſte & le répétent autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Alors la jeuneſſe au deſſous de ſeize ans, & au deſſus de douze, ſe met en haye armée de bâtons pour en frapper les priſonniers, ce qu'ils éxécutent de toute leur force, dès que les Guerriers ont fait leur entrée, portant au bout de leurs arcs les chevelures de ceux qu'ils ont tuez.

Le jour ſuivant les Anciens s'aſſemblent au Conſeil pour la diſtribution des priſonniers, qui ſont ordinairement preſentez aux femmes ou filles de qui les parens ont été tuez, ou à celles qui manquent d'eſclaves ; le partage étant fait, trois ou quatre jeunes coquins de quinze ans les prennent & les conduiſent chez ces femmes

les
les
tres
eſt
: de
reſ-
: de
iens
t de
con-
ſans
niers
ſui-
bares
: cris
x lors
por-
nt le
: fois
neſſe
dou-
pour
xécu-
Guer-
bout
ls ont

nblent
riſon-
ſentez
ns ont
t d'eſ-
n qua-
pren-
mmes
ou

C-99244

Calumet de paix qui est une grande pipe &c.

Tom. 2. pag. 187

Sauvage portant le Calumet de paix et dansant

Sauvages atendant a la porte du Village celuy qui porte le Calumet

Etrangers

Villages des Sauvages

Sauvages qui demandent passag

Canot du village allant au devant

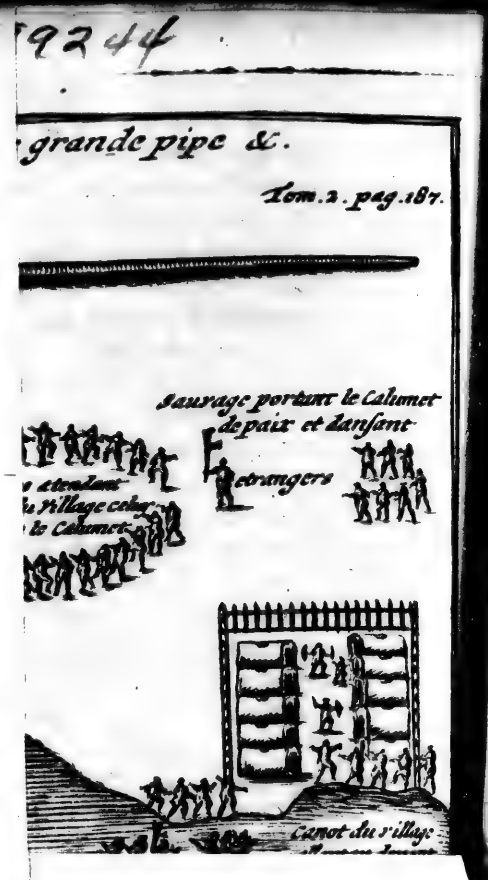
Canot qui a pris le devant pour porter le Calumet de paix

Danse du Calumet

Conseil des anciens ou viellards

Danse de guerre

9244



ou che
sien veu
pere, s
point d'
des Mo
incessam
ves que
des femn
ces jeun
cher où
atroces,
vingt-troi
quelque
Mais si l'
n'a jamais
tentent de
fille, veu
souvent) e
l'avoir fait
pe ses liens
des armes,
le accompa
teté de ces
t'ai délié,
n'aye pas le
jet de te co
tes Parens.
quelquefois
pour s'en se
regardez co
aux femmes
hommes, &
blement la v
Il faut re
Canada n'é

ou chez ces filles. Or ſi celle qui reçoit le ſien veut qu'il meure, elle lui dit que ſon pere, ſon frere, ſon mari, &c. n'ayant point d'eſclave pour le ſervir dans *le Païs des Morts*, il eſt néceſſaire qu'il parte inceſſamment : & s'il y a des preuves que ce miſérable priſonnier ait tué des femmes, ou des enfans durant ſa vie; ces jeunes Bourreaux le ménent au Bucher où ils lui font ſouffrir ces cruautez atroces, dont je vous ai parlé dans ma vingt-troiſiéme Lettre, & ſouvent même quelque choſe encore de plus horrible. Mais ſi l'infortuné captif peut vérifier qu'il n'a jamais tué que des hommes, ils ſe contentent de le fuſiller. Si cette femme, ou fille, veut le ſauver (ce qui arrive aſſez ſouvent) elle le prend par la main, & après l'avoir fait entrer dans ſa Cabane elle coupe ſes liens, lui faiſant donner des hardes, des armes, & dequoi manger & fumer: Elle accompagne ordinairement cette honnêteté de ces paroles; *Je t'ai donné la vie, je t'ai délié, pren courage, ſers moi bien, n'aye pas le cœur mauvais, & tu auras ſujet de te conſoler d'avoir perdu ton Païs & tes Parens.* Les femmes *Iroquoiſes* adoptent quelquefois les priſonniers qu'on leur donne pour s'en ſervir à leur gré, & alors ils ſont regardez comme gens de la Nation. Quant aux femmes priſonniéres on les diſtribuë aux hommes, & ceux-ci leur accordent infailliblement la vie.

Il faut remarquer que les Sauvages de *Canada* n'échangent jamais leurs priſonniers.

niers. Dès qu'ils ſont liez, ils ſont conſidérez comme morts de leurs Parens, auſſi-bien que de toute leur propre Nation, à moins qu'ils n'ayent été ſi fort bleſſez (quand on les a pris) qu'il leur ait été impoſſible de ſe tuer eux-mêmes ; en ce cas, ils les reçoivent lors qu'ils peuvent ſe ſauver, au lieu que quand les autres reviendroient, ils ſeroient méconnus même de leurs plus proches, & perſonne ne voudroit abſolument les recevoir. La maniére dont les Sauvages font la Guerre eſt ſi rude qu'il faut avoir des corps de fer, pour réſiſter aux fatigues qu'ils ſont obligez d'eſſuyer : Tellement que cela joint au peu de quartier qu'ils ſe font les uns aux autres, n'épargnant ordinairement ni femmes, ni enfans, il ne faut pas s'étonner ſi le nombre de leurs Guerriers eſt ſi petit ; à peine quelquefois s'en trouve-t-il mille dans une Nation.

Les Sauvages ont aſſez de peine à ſe réſoudre de déclarer la Guerre. Il faut qu'ils tiennent bien des Conſeils, & qu'ils ſoient très-aſſurez des Nations voiſines dont ils demandent l'Alliance ou la Neutralité. Outre cela, ils veulent connoître à fonds les intentions de celles qui ſont les plus éloignées, afin de prendre des meſures juſtes, examinant ſérieuſement les ſuites & tâchant de prévoir tous les accidens qui pourroient ſurvenir. Ils ont la précaution d'envoyer chez les Peuples avec leſquels ils veulent s'allier, pour ſavoir adroitement ſi les *Anciens* ont d'aſſez bonnes têtes

pour

-
-
à
z
n-
s,
u-
n-
de
u-
ié-
si
our
'ef-
peu
au-
nes,
i le
pei-
une

e ré-
u'ils
oient
t ils
alité.
fonds
plus
es ju-
tes &
s qui
aution
squeis
droite-
es têtes
pour

C-99245



Armes des outagamis apellés renards



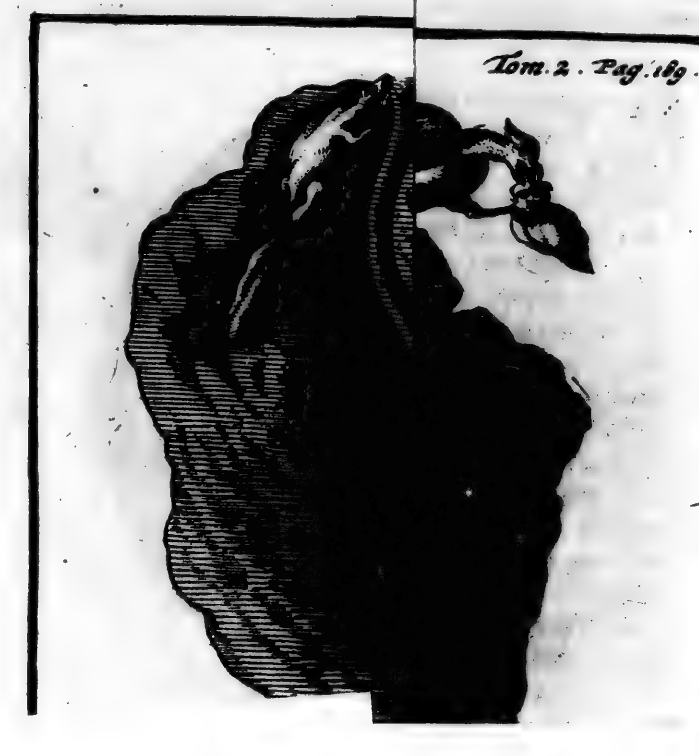
Armes des outchipoues appelés Sauteurs



Armes des poutrouatamis appellés puants

Armes des oumamis

15




Tom. 2. pag. 189

C-99246



armes des outaouas 5 nations



armes des Hurons



armes des ilinois



armes des nadouesses appelés Scioux

pour g
ment &
veulent
la valeu
conſidér
merce d
deſavant
les Caſto
cun dan
Alliez d
près avo
mis, o
leur Païs
avec Mr
devant.

La ma
la guerre
la Nation
ler; & lu
lage de ſ
eſt peint
ils en ren
ils ſont pr
porteront
ceux-ci c
role.

Il ne
ment ils
n'eſt jam
les Sauva
dement.
eſt de le
chent cin
plus ou
ſitions à

pour gouverner & conſeiller judicieuſement & à propos leurs *Guerriers*, dont ils veulent connoître le nombre auſſi bien que la valeur & l'expérience. Après cela ils conſidérent les moyens de faire leur commerce de Pelleteries avec les *François* ſans deſavantage, & ceux de pouvoir chaſſer les Caſtors durant l'Hiver ſans courir aucun danger. Ils propoſent ſur tout à leurs Alliez de ne finir point la guerre, qu'après avoir entierement détruit leurs ennemis, ou les avoir obligez d'abandonner leur Païs. Tel fut l'engagement du *Rat* avec Mr. *Denonville*, comme je l'ai dit cidevant.

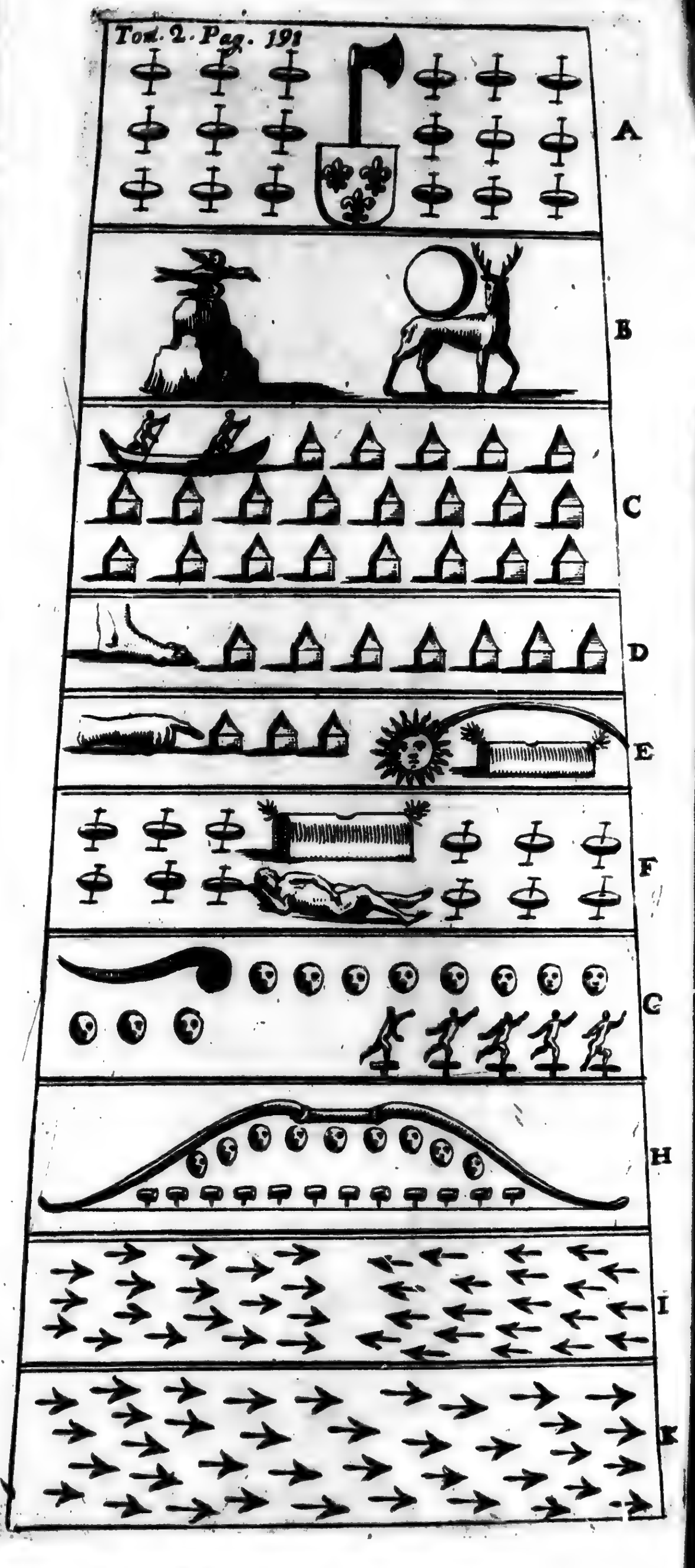
La maniére dont les Sauvages ſe déclarent la guerre, c'eſt en renvoyant un eſclave de la Nation avec laquelle ils veulent ſe brouiller; & lui recommandant de porter au Village de ſes gens une hache dont le manche eſt peint de rouge & de noir. Quelquefois ils en renvoyent trois ou quatre, auſquels ils font promettre avant que de partir, qu'ils ne porteront point les armes contre eux, ce que ceux-ci obſervent ordinairement ſur leur parole.

Il ne me reſte plus qu'à vous dire comment ils font la Paix. Il faut ſavoir que ce n'eſt jamais qu'après une longue guerre que les Sauvages tâchent d'entrer en accommodement. Mais lors qu'ils connoiſſent qu'il eſt de leur intérêt d'en venir là, ils détachent cinq, dix, quinze ou vingt *Guerriers*, plus ou moins, pour aller faire des propoſitions à leurs ennemis; quelquefois ces

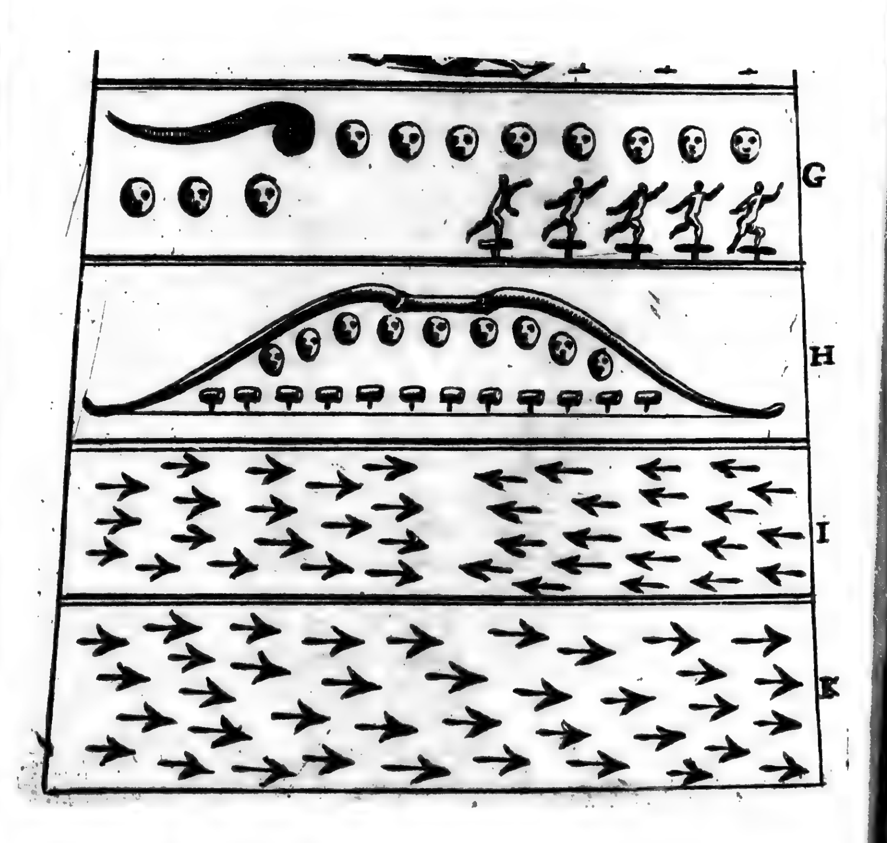
En-

Envoyez vont par terre, & quelquefois en Canot portant toûjours le Grand *Calumet de Paix* à la main, à peu près comme un Cornette porte son étendard. Je vous ai dit dans ma septiéme Lettre, la vénération que tous les Sauvages de *Canada* ont pour cette fameuse pipe ; il n'y a point d'exemple qu'ils en ayent jamais violé les droits sacrez avant l'Ambassade du *Chevalier Do*, en revanche de l'affaire du *Rat*, comme il est expliqué dans ma dix-septiéme Lettre. Dès que ces Envoyez par terre arrivent à la portée du mousquet du Village, quelques jeunes gens en sortent, & se placent en figure ovale. Aussi-tôt celui qui porte ce grand *Signe de Paix*, s'avance vers eux chantant & dansant la danse du Calumet, ce qui se fait pendant que les Anciens tiennent conseil. Si les Habitans du Village ne trouvent pas à propos d'accepter la Paix; l'*Orateur* vient haranguer le porteur du Calumet, qui va rejoindre ses Compagnons : on régale cette bande pacifique de présens, qui consistent en tentes, bled, viande & poisson; mais on lui signifie de se retirer dès le lendemain. Si au contraire les Anciens consentent à la Paix, l'on va au devant de ceux qui la proposent, on les fait tous entrer dans le Village, & on les loge parfaitement bien, en les défrayant copieusement pendant tout le temps de la Négociation. Ceux qui abordent par eau détachent un Canot pendant que les autres demeurent derriére, & dans le moment qu'il approche du Village, on en-

en
met
un
s ai
tion
pour
em-
roits
Do,
nme
Let-
e ar-
Villa-
& se
celui
vance
e du
e les
bitans
d'ac-
nguer
indre
bande
n ten-
n lui
n. Si
à la
qui la
ns le
bien,
t tout
abor-
ndant
dans
e, on
en-



C - 99 - 47



C-99247

envoye
le rece
où les
aussi de
sert aus
dent pa
pour al

Des

APrè
ran
ces, vo
qu'ils ig
gures ic
j'en suis
mais au l
d'excuse
leur ima
ces Arm
les voyez
Lors
que cou
droit qu
le soin
six pieds
ils s'arré
Païs; en
ils y pei
charbon
dans l'h
rez dépe
vant de

envoye un autre Canot au devant de lui pour le recevoir & pour le conduire à l'Habitation, où les Cérémonies que je viens de dire se font aussi de la même maniére. Ce *grand Calumet* sert aussi à tous les Sauvages amis qui demandent passage, soit par terre soit en Canot, pour aller à la guerre ou à la Chasse.

Des Armoiries de quelques Nations Sauvages.

APrès tout ce que je vous ai dit de l'ignorance des Sauvages à l'égard des Sciences, vous ne trouvérez pas étrange de ce qu'ils ignorent aussi celle du Blason. Les figures ici jointes vous paroîtront ridicules, j'en suis sûr, car elles le sont effectivement; mais au bout du compte il faut se contenter d'excuser ces miserables sans se moquer de leur imagination extravagante. Il sufit que ces Armoiries leur servent, telles que vous les voyez, au seul usage que voici.

Lors qu'un parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, en quelque endroit que ce puisse être, les vainqueurs ont le soin de peler des arbres jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent en s'en retournant en leurs Païs; ensuite à l'honneur de leur Victoire ils y peignent certaines images, avec du charbon pilé, & broyé dans la graisse ou dans l'huile. Ces marques que vous verrez dépeintes & expliquées au chapitre suivant demeurent comme gravées sur cèt arbre

arbre depouillé de ſon écorce quelquefois dix ou douze ans ſans que la pluye les puiſſe effacer.

Ils font ceci pour faire connoître aux allans & aux venans l'exploit qu'ils ont fait. Les armes de la Nation & même quelquefois la marque particuliére du Chef du parti, y ſont peintes avec les couleurs &c. dont je me ſuis aviſé de vous faire la deſcription.

Les cinq Nations *Outaouaſes* portent de *Sinople* à quatre Elans de *Sable* cantonnez & regardant les quatre angles de l'écu au monceau de gravier en cœur.

Les *Ilinois* portent à la feuille de Hêtre, au papillon d'*argent*.

Les *Nadoueſſis*, ou *Scioux*, portent à l'écureuil de *Gueule* mordant une Citrouille d'*or*.

Les *Hurons* portent au Caſtor de *Sable* acroupi ſur une Cabane d'*argent* au milieu d'un étang.

Les *Outagamis* portent à la prairie de *Sinople* traverſée d'une Riviére ſerpentant en pal, a deux Rénards de *Gueule* aux deux extremitez de la Riviére, Chef & pointe.

Les *Ponteouatamis* appellez *Puants*, portent au chien d'*argent* dormant ſur une natte d'*or*. Ceux-ci ſuivent moins les régles du Blaſon que les autres.

Les *Oumamis* portent à l'Ours de *Sable*, déchirant de ſes deux pattes un arbre de *Sinople*, mouſſu & couché en face.

Les *Outchipoues* appellez *Sauteurs* portent à

à l'aigle de *Sable* perché ſur le ſommet d'un Rocher d'*argent*, & devorant un hibou de *Gueule*.

Explication des Hiéroglyphes ici dépeints vis-à-vis des Lettres A B C D E F G H I K, *placées à côté de la Colomne qui repréſente le pied d'un arbre ſuppoſé.*

A Prendre le mot de Hiéroglyphe en ſa ſignification naturelle, c'eſt uniquement la repréſentation des objets ſacrez & divins que nos idées ſe forment ; cependant ſans avoir égard à l'origine de ce mot Grec, me ſervant du privilége d'une infinité d'Auteurs, j'appellerai ſymboles Hiéroglyphiques, tout ce qui eſt dépeint à côté des Lettres ſuivantes.

A. Vis-à-vis de cette Lettre, vous voyez les armes de *France* & une Hache au deſſus. Or la Hache eſt le ſymbole de la guerre parmi les Sauvages, comme le Calumet eſt celui de la Paix ; ainſi cela ſignifie que les *François* ont levé la Hache, c'eſt-à-dire qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes que vous voyez de marques aux environs, leſquelles étant au nombre de 18. font 180. Guerriers *François*.

B. Vis-à-vis de cette Lettre vous voyez une montagne qui repréſente la Ville de *Monreal* (ſelon les Sauvages) & l'Oiſeau partant du ſommet ſignifie le départ. Cette

Lune ſur le dos du Cerf ſignifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, appellée la Lune au Cerf.

C. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un Canot, qui ſignifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous y voyez de Cabanes; c'eſt-à-dire, 21. jours.

D. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un pied, qui ſignifie qu'on a marché enſuite autant de jours que vous y voyez de Cabanes; c'eſt-à-dire, 7. journées de Guerriers, chacune valant 5. lieuës communes de *France*, ou de vingt au dégré.

E. A côté de cette Lettre vous voyez une main, & trois Cabanes, qui ſignifient qu'on eſt aproché juſqu'à trois journées du Village des *Iroquois Tſonontouans*, dont les armes ſont la Cabane avec les deux arbres panchez que vous découvrez. Enſuite ce Soleil marque que c'eſt juſtement à l'Orient de ce Village qu'on a été. Car il faut remarquer que ſi l'on eut marché à l'Occident, les armes de ces Sauvages ſeroient placées à l'endroit où eſt la main, & la main ſeroit tournée & placée à l'endroit où ſont ces armes d'une Cabane & deux arbres.

F. A côté de cette Lettre vous voyez douze marques, qui ſignifient douze dixaines d'hommes comme à la Lettre A. La Cabane avec ces deux arbres étant les armes des *Tſonontouans*, ſignifie que ce ſont des gens de cette Nation. Et l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été ſurpris.

G. Vous

G. Vous voyez à côté de cette Lettre une massuë & onze têtes, ce qui signifie qu'on a tué onze *Tsonontouans*, & les cinq hommes debout sur cinq marques signifient autant de dizaines de prisonniers de guerre qu'on amêne.

H. A côté de cette Lettre vous voyez dans un arc neuf têtes, c'est-à-dire que neuf des agresseurs ou du parti vainqueur, que j'ai supposé être *François*, ont été tuez, & les douze marques qui paroissent au dessous signifient un tel nombre de blessez.

I. A côté de cette Lettre vous voyez des fleches décochées en l'air, les unes deçà les autres delà, qui signifient une bonne défense ou une resistance vigoureuse de part & d'autre.

K. Vous voyez les fleches filant toutes d'un même côté, supposé que les vaincus l'ont été en fuyant ou en se battant en retraite, en confusion & en desordre.

Tout ceci réduit en quatre mots veut dire que 180. *François* étant partis de *Monreal* au premier quartier de la Lune de Juillet naviguerent vingt-un jours: ensuite après avoir fait trente-cinq lieuës à pied, ils surprirent 120. *Tsonontouans* à l'Orient de leur Village, d'entre lesquels onze perdirent la vie & cinquante furent pris, avec perte de la part des *François* de neuf hommes & de douze blessez, le combat ayant été fort opiniâtré.

Nous conclurons de là vous & moi que nous devons bien rendre graces à Dieu de

nous avoir donné les moyens d'exprimer nos pensées & nos sentimens par le simple arrangement de 23. Lettres, sur tout, de pouvoir écrire en moins d'une minute un discours dont les *Américains* ne sauroient donner l'intelligence dans une heure avec leurs impertinens Hiéroglyphes; le nombre qu'ils en ont, quoi qu'assez médiocre, est capable d'embarrasser extrémement l'esprit d'un *Européen*, ce qui fait que je me suis contenté d'aprendre les plus essentiels plûtôt par nécessité que par curiosité. Je pourrois vous en envoyer d'autres aussi extravagans que ceux-ci, mais comme ils ne vous seroient d'aucune utilité, je m'épargnerai la peine de les tracer sur le papier, en vous épargnant le tems de les examiner.

Je suis, Monsieur, vôtre &c.





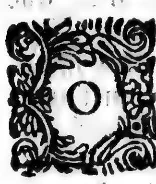
CONVERSATIONS DE L'AUTEUR DE CES VOYAGES AVEC ADARIO SAUVAGE DISTINGUÉ;

Où l'on voit une Description exacte des Coûtumes, des Inclinations & des Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION.

Sur la Religion.

LA HONTAN.



H! c'est donc vous, mon cher ADARIO, soyez le très-bien venu : J'ai une vraie joie de pouvoir vous entretenir ; la Matiere comme vous savez ne peut être plus importante puisque nous sommes con-

venus de parler de Religion ; & que je dois vous expliquer les grands Mystéres de la mienne.

ADARIO.

Il ne tient qu'à toi de parler, MON CHER FRERE, je t'écouterai avec plaisir, & tu m'obligeras de m'instruire à fonds des choses dont les Jesuïtes nous fatiguent les oreilles depuis si long-temps : mais à condition que nous parlerons avec une entiere franchise. Avant que de commencer, dimoi, je te prie, si tu es aussi persuadé que les Jesuïtes prétendent l'être ? Car en ce cas-là il est inutile d'entrer en matiere. Ces gens-là nous debitent tant de Fables, tant de Romans, & des Sottises si grossieres, que je leur crois trop d'esprit pour en être convaincus ; c'est toute la grace que je puis leur faire.

LA HONTAN.

Je ne repondrai point du sentiment des Jesuites ; mais je croi que mes Raisons s'accorderont fort bien avec les leurs. Il faut supposer d'abord que le Paradis n'est que pour ceux qui professent la Religion Chrétienne. Le Grand Esprit n'a permis la découverte de l'*Amerique* que pour en sauver les Peuples par la Lumiere de l'Evangile : Oui, il faut que tu saches que le bon plaisir de Dieu a été qu'on prêchât les Veritez de la Religion Chrétienne à ta Nation pour
lui

lui procurer l'entrée du Ciel qui doit être le ſejour éternel de toutes les bonnes Ames. C'eſt un grand malheur pour toi que tu refuſes de profiter pour ton ſalut des belles Qualitez dont Dieu a bien voulu te partager. La Vie n'eſt qu'un ſoufle ; tu peux mourir à tous momens, & le Temps eſt infiniment précieux. Ceſſe donc de t'imaginer que le Chriſtianiſme ſoit ſi rigoureux, hâte-toi de l'embraſſer ; & déplore les Années que tu as paſſé dans l'Aveuglement, ſans connoître ni le vrai Dieu ni le Culte qui lui appartient.

ADARIO.

Sans connoître le vrai Dieu ! Penſes-tu donc bien à ce que tu dis ? Je crois que tu rêves. Après avoir demeuré ſi long-temps parmi nous, es-tu aſſez ſimple pour nous croire ſans Religion ? Ignores-tu que nous reconnoiſſons le Créateur de l'Univers ſous le tître de GRAND ESPRIT ou de Maître de la Vie, qui eſt en tout, & que rien ne borne. Nous croyons de plus que nôtre Ame ne meurt point, & que le Grand Eſprit nous a donné le pouvoir de raiſonner, & de connoître le Bien auſſi éloigné du Mal que le Ciel l'eſt de la Terre, afin d'obſerver les Regles de la Juſtice & de la Sageſſe. Ce Grand Maître de la Vie veut que nôtre Ame ſoit paiſible & tranquille ; il abhorre le trouble & l'inquietude de l'Eſprit parce que c'eſt ce qui rend les Hommes méchans. Nous ſommes perſuadez que la Vie

n'eſt qu'un Songe & que la Mort eſt le moment du Reveil, après lequel l'Ame voit diſtinctement la Nature & les Qualitez de toutes choſes. Nôtre Ame eſt d'une étendue ſi bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au deſſus de la Terre ; ſi bien que nous ne devons point la tourmenter ni la gâter par de vains efforts pour approfondir des choſes qui ſont auſſi peu vraiſemblables qu'elles ſont effectivement inviſibles. Voilà, mon cher Ami, le principal de nôtre Créance, & nous y ajuſtons exactement nos Mœurs. Nous ne doutons point qu'après la Mort il n'y ait un Pays des Ames ; mais nous ne conviendrons jamais avec vous qu'après cette Vie il y ait deux differentes Demeures, l'une bonne & l'autre mauvaiſe ; car nous ne ſavons pas ſi pour cela le Grand Eſprit met aſſez de difference entre ce que nous apellons le Bien & le Mal. Parce que vôtre Culte eſt different du nôtre, s'enſuit-il que nous n'ayons point de Religion ? Tu ſais que j'ai été en *France*, à la *Nouvelle York* & à *Quebec* où je me ſuis inſtruit des Uſages & des Opinions des *Anglois* & des *François*. Vos Jeſuïtes prétendent que de ſix ou ſept cens ſortes de Religions qu'il y a peut-être dans le Monde une ſeule eſt la bonne & veritable, ſavoir, la leur ; hors de laquelle perſonne ne peut éviter je ne ſai quelles Flames qui brûleront les Ames éternellement. Ils avancent hardiment cette reverie, & quand nous leur demandons des Preuves, ils nous accablent de mots qui ne prouvent rien.

LA

LA HONTAN.

Nos Jesuïtes ont grand' raison, ADARIO, de soûtenir qu'il y a de mechantes Ames; quand il n'y auroit que la tienne elle pourroit leur servir de Preuve. En vain demandes-tu à nos gens de te convaincre par Raison. Pour être persuadé des Veritez de la Religion Chrétienne, il faut soumettre entierement son Esprit à tout ce qu'elle enseigne. Tout ce que tu as allegué en faveur de ta Cause n'est qu'une pure extravagance. Tu te figures cette demeure des Ames comme un Pays de Chasse semblable à celui-ci, & c'est une Chimere. Nos Saintes Ecritures nous donnent une idée toute differente de l'autre Monde; elles nous aprennent qu'il y a un Paradis situé au delà des Etoiles les plus élevées, lieu où le Grand Esprit fait sa principale Residence, environné de sa Gloire & des Ames de tous les bons Chrétiens: Ces mêmes Ecritures nous obligent à craindre un Enfer que nous croyons placé au Centre de la Terre; c'est-là que les Ames tant de ceux qui ont rejetté la Verité de l'Evangile que celles des mauvais Chrétiens brûleront pendant toute l'Eternité sans jamais être consumées. C'est surquoi tu dois faire une serieuse reflexion.

ADARIO.

Si bien donc que pour être éclairé par ces saintes Ecritures que toi & tes Jesuites

nous citez sans cesse, il faut debuter par cette Foi aveugle dont ces bons Peres nous étourdissent à tout moment. Mais di-moi, je te prie; avoir une pleine Foi, & être tout à fait persuadé, n'est-ce pas précisement la même chose? Tu ne me feras jamais concevoir qu'on puisse croire quelque chose sans l'avoir vû de ses propres yeux, ou sans qu'elle nous soit prouvée par des Veritez claires & solides qui nous sont déja connues? Comment donc veux-tu que j'aye cette Foi, puisque tu ne saurois ni me montrer à l'œuil, ni me prouver clairement la moindre chose de ce que tu m'avances? Croimoi, mon cher Ami, ne t'enfonce point dans ces ténébres, renonce à tes Saintes Ecritures, ce n'est qu'un amas de Mensonges & de Visions: ne m'objecte plus ces sortes de Chimeres, ou rompons la Conversation; car il faut que tu te souviennes une bonne fois pour toutes, que nous n'admettons rien sans Preuve. Sur quel Fondement solide apuyes-tu cette opinion des bonnes Ames qui demeurent avec le Grand Esprit au delà des Etoiles, & des mauvaises qui sont tourmentées au Centre de la Terre? Supposé que Dieu ait fait un Homme pour le rendre éternellement malheureux on ne peut disculper ce même Dieu de Tyrannie & de Cruauté. Je te vois venir là-dessus avec tes saintes Ecritures; Hé bien je te les passe: mais il faut que tu tombes d'accord que si les Ames des Mechans sont tourmentées éternellement au Centre de la Terre, elle doit donc durer toûjours: or tes Jesuites

tes nous enſeignent poſitivement le contraire. Si ſelon eux la Terre doit être conſumée, vôtre Enfer ne ſubſiſtera plus. D'ailleurs, cette Ame étant ſelon toi un pur Eſprit, & en effet mille fois plus legere que la fumée, comment peux-tu t'imaginer que contre ſa propre Nature elle tende au Centre de la Terre? Sa legereté ne doit-elle pas plûtôt l'emporter vers le Soleil? Vous pourriez avec beaucoup plus de vraiſemblance établir vôtre Enfer dans cette Etoile, vû qu'elle eſt incomparablement plus chaude que la Terre.

LA HONTAN.

Veux-tu m'en croire, mon cher ADARIO? c'eſt ton extrême Aveuglement qui fait tout ton malheur; ton inſenſibilité eſt la vraye cauſe qui te fait rejetter la Foi de nos Ecritures. Si tu voulois faire un bon effort pour ſecouer les préjugez de ta naiſſance, tu gouterois d'abord nos ſaintes Veritez. Jette les yeux ſur nos Propheties, il eſt certain qu'elles ont été écrites avant les Evenemens qu'elles prédiſent. D'ailleurs cette Ecriture que tu rejettes eſt confirmée par le Temoignage même des Auteurs Payens, & par des Monumens inconteſtables de l'Antiquité la plus reculée. Compte ſur ce que je te dis. Si tu voulois réflechir ſerieuſement ſur la maniere dont la Religion Chrétienne a été établie dans le Monde & ſur les grands effets qu'elle a produit parmi les Hommes; ſi tu voulois appercevoir ces

Caractéres de Verité, de Sincerité, & de Divinité qui brillent dans nos Ecritures; enfin, si tu te donnois la peine d'entrer dans le détail de nôtre Culte tu serois contraint d'avouer que ses Dogmes, ses Préceptes, ses Promesses, ses Menaces n'ont rien que de raisonnable, que de juste, que de conforme aux Lumieres & aux Sentimens de la Nature, en un mot qui ne convienne au Bon-Sens & à la Conscience.

ADARIO.

Voilà justement le Galimatias ordinaire de vos Jesuites. Ils prétendent que le Grand Esprit ait ordonné irrevocablement tout ce qui s'est passé depuis cinq ou six mille ans. Ils nous content comment le Ciel & la Terre ont été créez, comment l'Homme fut pêtri de la boue, & la Femme tirée d'une côte de l'Homme, comme si l'Ouvrier ne pouvoit pas former ce couple de la même étoffe. Ils jargonnent encore que cet Homme nouvellement bâti fut mis dans un Jardin fruitier, où à la sollicitation d'un Serpent il mordit à une Pomme, ce qui mit le Grand Esprit dans une telle colere qu'il fit pendre son propre Fils pour racheter le Genre humain. Si je te soûtiens qu'ils ne nous débitent en tout cela que des Imaginations & des Fables, tu ne manqueras pas de m'alleguer ton Ecriture. Examinons donc un peu l'Autorité de cette même Ecriture, qui fait le Fondement & la force de toutes tes Preuves. Je te prens d'abord par ton propre

pre

pre aveu; tu conviens que cette Ecriture a eu un commencement, que la date de ſon invention n'eſt pas plus ancienne que de trois ou quatre mille ans, & que même elle n'eſt imprimée que depuis environ trois Siécles. Or quand on conſidere les differents évenemens qui peuvent arriver dans le cours de pluſieurs Ages, il faut être d'une credulité bien ridicule pour acquieſcer à toutes les fadaiſes contenues dans ce grand Livre auquel vous voulez nous faire ſacrifier nôtre Raiſon. Servons-nous d'une comparaiſon : les Livres que vos Jeſuites font ſur les affaires de nôtre Pays, ſont-ils autre choſe qu'un amas de Fictions, de Fauſſetez & de Menſonges ? Si donc nous trouvons ſi peu de verité dans ce qui s'imprime ſous nos yeux, comment me perſuaderas-tu que cette Ecriture qui nous raconte des faits ſi extraordinaires & ſi anciens, qui a coulé à travers un ſi grand nombre de Siécles par pluſieurs Langues inconnues, ait été ſincere dans ſon Origine, ou que du moins elle n'ait pas été corrompue par l'Ignorance ou par la malice des Copiſtes & des Traducteurs. Je pourrois t'apporter ici quantité d'autres Raiſons non moins ſolides que celle-là pour te convaincre que je ne dois ajoûter foi qu'à des choſes viſibles & probables.

LA HONTAN.

Mon pauvre ADARIO, je déplore ton Aveuglement : J'ai beau t'exposer l'évidence & la certitude de la Religion Chrétienne ; bien loin de te rendre à mes Raisons, tu m'opposes des Chimeres & des grosses sottises. Ta comparaison touchant les Ecrits des Jesuites ne vaut rien ; ces bons Peres ont pû être trompez par ceux qui leur ont fourni des Memoires. Tu as certainement bonne grace de mettre en parallele des minuties comme sont les Descriptions de *Canada*, avec un Livre qui traitant de la grandeur de Dieu & du salut des Hommes est de la derniere importance, & auquel Livre cent differens Auteurs ont travaillé sans se contredire.

ADARIO.

Sans se contredire ! serieusement y penses-tu ? Ce Livre que tu appelles saint n'est-ce pas une source inépuisable de Contradictions ? Ce même Evangile que tes Jesuites ont sans cesse à la bouche, n'est-il pas une occasion éternelle de Discorde entre les *Anglois* & les *François* ; & cependant vous nous assûrez d'un air de certitude qu'il n'y a pas une seule phrase dans ce Livre qui ne soit émanée de la bouche du Grand Esprit. Je te demande : si le Grand Esprit a eu dessein de se faire entendre, pourquoi parler si confusement ? pourquoi tout ce qu'il dit est-il rem-

rempli de doutes & d'ambiguitez? De deux choses l'une: Si Dieu a conversé sur la Terre avec les Hommes, il a dû leur parler si clairement qu'il fut même intelligible aux Enfans, auquel cas il s'ensuit manifestement qu'il ne resteroit plus rien de tout ce qu'il a dit. Si au contraire ce que vous appellez son Evangile est veritablement de lui il faut donc conclurre que Dieu n'à parlé sur la Terre que pour y exciter des Troubles & des Divisions, ce qui est incompatible avec sa Bonté. Que je consulte un *Anglois*, il m'assure que vous & lui faites profession du même Evangile & cependant il y a une difference entre vos deux Religions comme du jour à la nuit. L'*Anglois* dit, ma Religion est constamment la meilleure: cela est faux, repond le Jesuite, tout autre Culte que le mien est digne de l'Enfer. Puisque la Terre est toute bigarrée de Religions, à qui faudra-t'il s'adresser pour connoitre sûrement la veritable? Dans un nombre infini d'hommes qui aspirent au salut par des Routes toutes opposées, quelle capacité peut suffire pour en découvrir le bon & unique Chemin? Fai fond sur ce que je te dis, mon Ami; Le Grand Esprit est sage, toutes ses Oeuvres sont parfaites, c'est lui qui nous a formez, & lui seul sait ce que nous deviendrons. C'est donc à nous de vivre en repos sans nous inquieter de ce qui nous est impénétrable. Il t'a fait naître en *France* afin que tes yeux & ta Raison te fussent inutiles: Il m'a fait naitre *Huron* pour ne rien croire que ce que je vois & que ce que je comprens.

LA

LA HONTAN.

Pauvre Aveugle ! c'est faute d'écouter asſez ta Raiſon que tu refuſes d'être Chrétien. N'oppoſe rien à la clarté de cette Raiſon, tu apercevras auſſi-tôt que nôtre Evangile est uniforme & qu'il ne renferme aucune contradiction. Les *Anglois* & les *François* adorent le même *Jeſus-Chriſt*, & leur Culte ſeroit tout à fait le même ſi ce n'eſt qu'ils interpretent differemment certains endroits de nôtre Evangile. Voici le principal ſujet de leurs Diſputes : Le Fils de Dieu ayant declaré avant ſa mort qu'un morceau de Pain étoit ſon Corps, les *François* prennent la choſe à la lettre alleguant pour Raiſon que Dieu ne ſauroit mentir. Le même Fils de Dieu ordonna à ſes Sectateurs de manger ſouvent en memoire de lui ce même Pain devenu ſon Corps. En vertu de cette Ordonnance les *François* célébrent tous les jours une Ceremonie qu'ils nomment la Meſſe, dans laquelle ils croyent changer le Pain au Corps du Fils de Dieu, & le mangent, perſuadez que la plus petite particule de ce Pain conſacré eſt le Corps tout entier de *Jeſus-Chriſt*. Au contraire les *Anglois* prétendent que le Fils de Dieu faiſant ſon ſejour dans le Ciel, ne peut pas avoir une préſence corporelle ſur la Terre ; & ils emploient les Paroles mêmes de l'Ordonnance de *Jeſus-Chriſt* pour prouver qu'il n'eſt dans le pain que par Figure & par Reſſemblance. Voilà la grande Barriere qui nous ſepare : quant au reſte peut-être pourroit-on s'accommoder.

ADA-

ADARIO.

Il eſt donc au moins certain que ce Fils du Grand Eſprit s'eſt expliqué d'une maniere embarraſſée & ſujette à contradiction, puiſque les *Anglois* & les *François* diſputent avec tant de chaleur pour trouver le ſens veritable de ſes paroles ; juſques-là qu'on peut croire que cette conteſtation eſt la ſource de la Haine implacable & de la grande Animoſité que l'on voit entre les deux Nations. Mais ce n'eſt pas ſur quoi je veux inſiſter. Veux-tu que je te diſe, mon Frere? Les *Anglois* & les *François* ſont également foux de croire ſur l'Autorité d'une Ecriture toute remplie d'ambiguitez, que le Grand Eſprit ait pu devenir Homme ; d'une Ecriture, dis-je, où l'on trouve des groſſieretez qui ne s'accordent abſolument point avec un Etre ſi parfait. Les Jeſuites nous aſſurent que le Fils du Grand Eſprit a déclaré qu'il vouloit ſincerement ſauver tous les Hommes. Qui ne croiroit après cela que pas un Homme ne ſera damné ? Vôtre même Fils de Dieu a pourtant dit, *pluſieurs ſont appellez, mais peu ſont choiſis*. Contradiction manifeſte. Dieu, diſent les bons Peres, veut bien ſauver les Hommes, mais à condition que les Hommes voudront eux-mêmes être ſauvez. Mais Dieu a parlé poſitivement. Pourquoi donc ajoûter une condition ? Je me trompe fort ſi je ne vais pas vous dire le nœud de l'affaire. Les Jeſuites pour ſe rendre neceſſaires, prétendent ſavoir mieux que les autres le ſe-

cret du Toutpuissant. Je te pose un Cas : Le Grand Capitaine Général de *France* ordonne en Maître à tous ses Esclaves de *Canada* de venir en *France* pour y faire fortune : ces Esclaves répondent, nous n'en ferons rien. Ce Grand Capitaine Général de la *France*, quelque irresistible que soit sa Volonté, n'a pû déterminer cela sans nôtre consentement ; n'est-il pas vrai, nôtre Ami, qu'on traiteroit leur Réponse de ridicule & qu'on les forceroit de faire le Voyage de *France*. Je vous défie de me répondre là-dessus. Enfin les Jesuites me proposent tant d'absurditez, tant de contrarietez tirées de vos Ecritures, que j'admire comment ils sont assez ridicules pour appeller ce Livre-là, un Livre sacré. Prenons cette Ecriture par le Fondement ; elle pose d'abord que l'Homme & la Femme ne faisant que sortir des mains du Grand Esprit mangent contre son ordre du plus beau fruit du Jardin, & en sont également punis. Je n'examine point quelle a été cette punition, il est toûjours vrai que Dieu ayant très-bien sû que ces pauvres gens ne manqueroient pas de succomber à la Tentation, ils étoient en droit de lui reprocher qu'il ne les avoit formez que pour les rendre malheureux. Passons du premier Homme à sa Posterité, que les Jesuites prétendent avoir été envelopée dans son Châtiment. Est-ce donc que les Enfans sont responsables de la gourmandise du Pere & de la Mere. Si quelqu'un de nous avoit tué son Capitaine, seroit-il juste d'étendre la Punition sur toute la Famille du Meurtrier ? Faudroit-il pour cela

la

la exterminer Pere, Mere, Freres, Enfans, Coufins, Oncles, toute la Generation? Repondrez-vous que le Grand Efprit en créant l'Homme, ignoroit ce que cet Ouvrage feroit après la Création? Ce feroit une abfurdité groffiere. Mais je veux bien te paffer que tout le Genre Humain ait été complice du Crime (quoiqu'au fonds il n'y ait rien de plus injufte ni de plus ridicule) comment accorder cette Punition avec le Témoignage de vôtre Ecriture qui dit que le Grand Efprit eft fouverainement Bon, & que fa Tendreffe pour l'Homme furpaffe infiniment tous fes autres Attributs. L'idée qu'on fe forme de fa Puiffance eft fi vafte que quand on concevroit tous les Hommes paffez, préfens & avenir réunis dans une feule Perfonne, ce ne feroit encore qu'un Atome en comparaifon de fon Pouvoir. Puis donc qu'il eft encore incomparablement meilleur qu'il n'eft Puiffant, eft-il concevable qu'il n'ait pas daigné faire grace à ce Criminel & à fes Defcendans? Cela ne lui auroit coûté qu'un mot. De plus, cet Etre eft Grand, Infini, Incomprehenfible, & cependant vous le croyez un Homme qui a mené ici bas une vie miferable, & qui a fini par une mort infame, le tout pour une chetive Créature cent millions de millions de fois plus au deffous de lui qu'une Mouche ne l'eft du Soleil & des Etoiles. De bonne foi cela peut-il entrer dans le Bon-fens? En quoi donc fa Toutepuiffance lui feroit-elle utile? Où feroit ici la moindre trace de fa Grandeur? Autant que je puis le comprendre, mettre

Dieu dans la Bassesse, c'est avoir une fausse Idée de la Nature du Souverain Etre; & cela ne peut venir en nous que d'un fonds d'orgueil & de présomption.

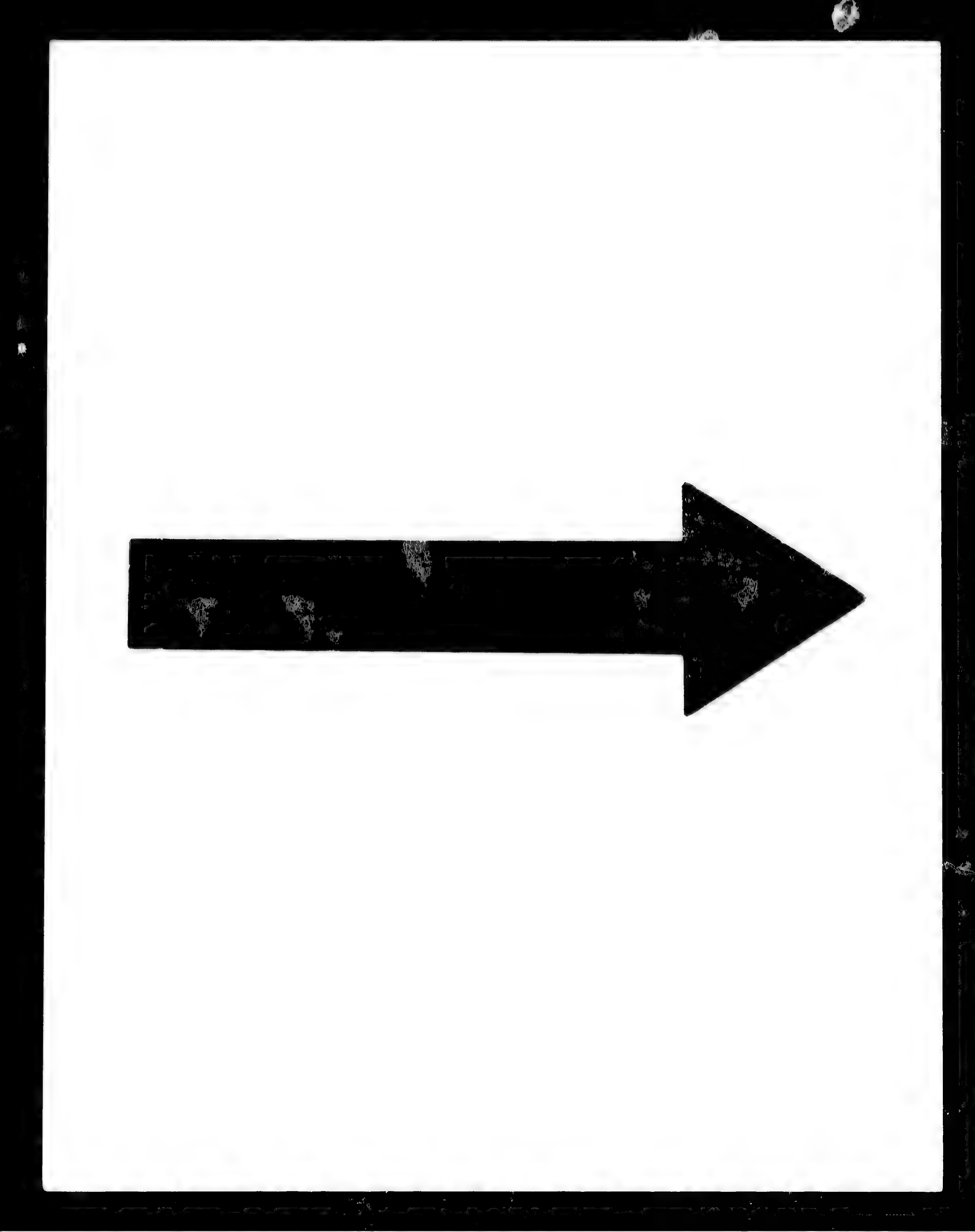
LA HONTAN.

Tu n'y es pas, mon cher ADARIO: C'est par la Grandeur de Dieu même que tu dois mesurer l'énormité du Crime, & autant le Grand Esprit est parfait, autant la Désobeïssance du premier Homme doit te paroître afreuse. Un Exemple t'éclaircira la chose. Que je maltraite sans raison un de mes soldats, ma faute est legere; mais si je fais un affront au Roi, la Majesté de la Personne offensée aggrave mon Crime & le rend impardonnable. Ainsi *Adam* s'étant revolté contre le Grand Esprit, le Roi des Rois & l'Auteur de l'Univers, & tous les Hommes étant renfermez dans *Adam*, comme dans leur Pere & leur Chef, la Justice Divine ne pouvoit être apaisée par une moindre satisfaction que par la Mort d'un Homme-Dieu. Le Grand Esprit, dis-tu, n'avoit qu'à prononcer le mot pour nous absoudre, c'est dequoi je ne puis absolument disconvenir; mais pour des Raisons qui sont au dessus de ta portée & de la mienne, son bon plaisir a été de faire crucifier son Fils entre deux Voleurs, pour marquer plus sensiblement aux Hommes, & l'énormité de leur Offense & la grandeur infinie de son Amour. Il n'étoit pas impossible au Grand Esprit, je te l'avouë, de pardonner au premier Homme im-

immediatement après ſa chute, car ſa Miſericorde eſt grande, ſa Clemence n'a point de bornes, & c'eſt ſur ſa ſeule Bonté que nous fondons toutes nos Eſperances pour le Salut éternel. Mais le Grand Eſprit devoit pourvoir au maintien de ſon Autorité ; il y alloit de ſa Gloire d'imprimer aux Hommes un profond Reſpect pour ſes Ordres ; & s'il avoit pardonné la premiere Offenſe, peut-être auroit-on eu l'inſolence de mépriſer ſes Commandemens.

ADARIO.

Que tu me dis là des Pauvretez, mon cher Baron. Plus j'examine cette Incarnation prétenduë, moins j'y trouve de vraiſemblance. Quoi ? tu veux me perſuader que cet Incomprehenſible Auteur de l'Univers ait pû s'abaiſſer à une Priſon de neuf Mois dans le Ventre d'une Femme, qu'il ait mené ſur la Terre la Vie du monde la plus pauvre & la plus miſerable, qu'il ſe ſoit aſſocié avec des Pêcheurs tels qu'étoient ceux qui ont écrit vôtre Evangile, qu'il ait été battu, foüeté, crucifié comme un ſcelerat. Non, cela ne peut entrer dans la tête d'un Homme d'eſprit. Les mêmes Ecrivains qui nous diſent que ce Dieu Incarné n'étoit venu ſur la Terre que pour mourir, nous aſſurent qu'il a tremblé à la vûë de la Mort. Je trouve là une double contradiction. Premierement la crainte de la Mort n'étant fondée que ſur l'Incertitude de ce que nous deviendrons, le Fils de Dieu ne pouvoit pas raiſonnablement être atta-



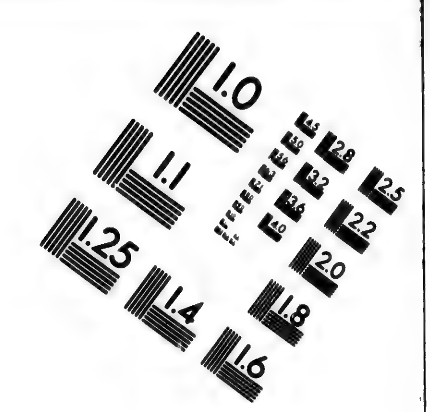
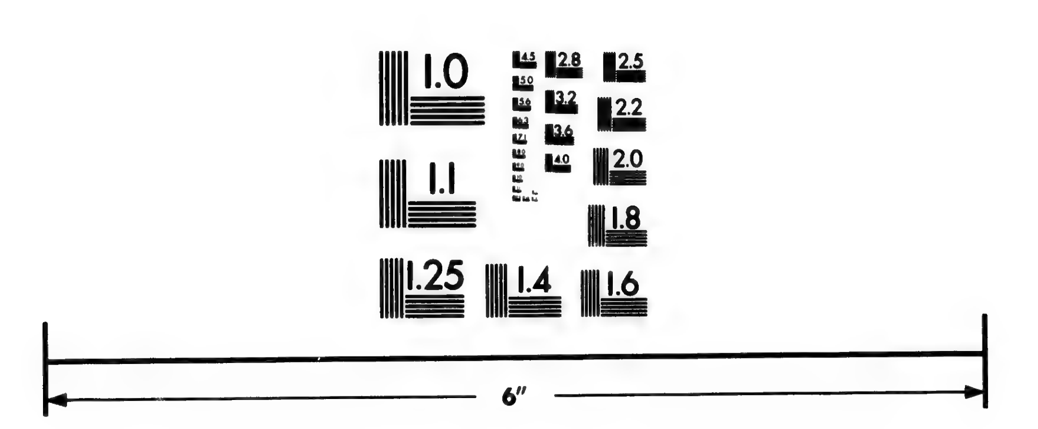
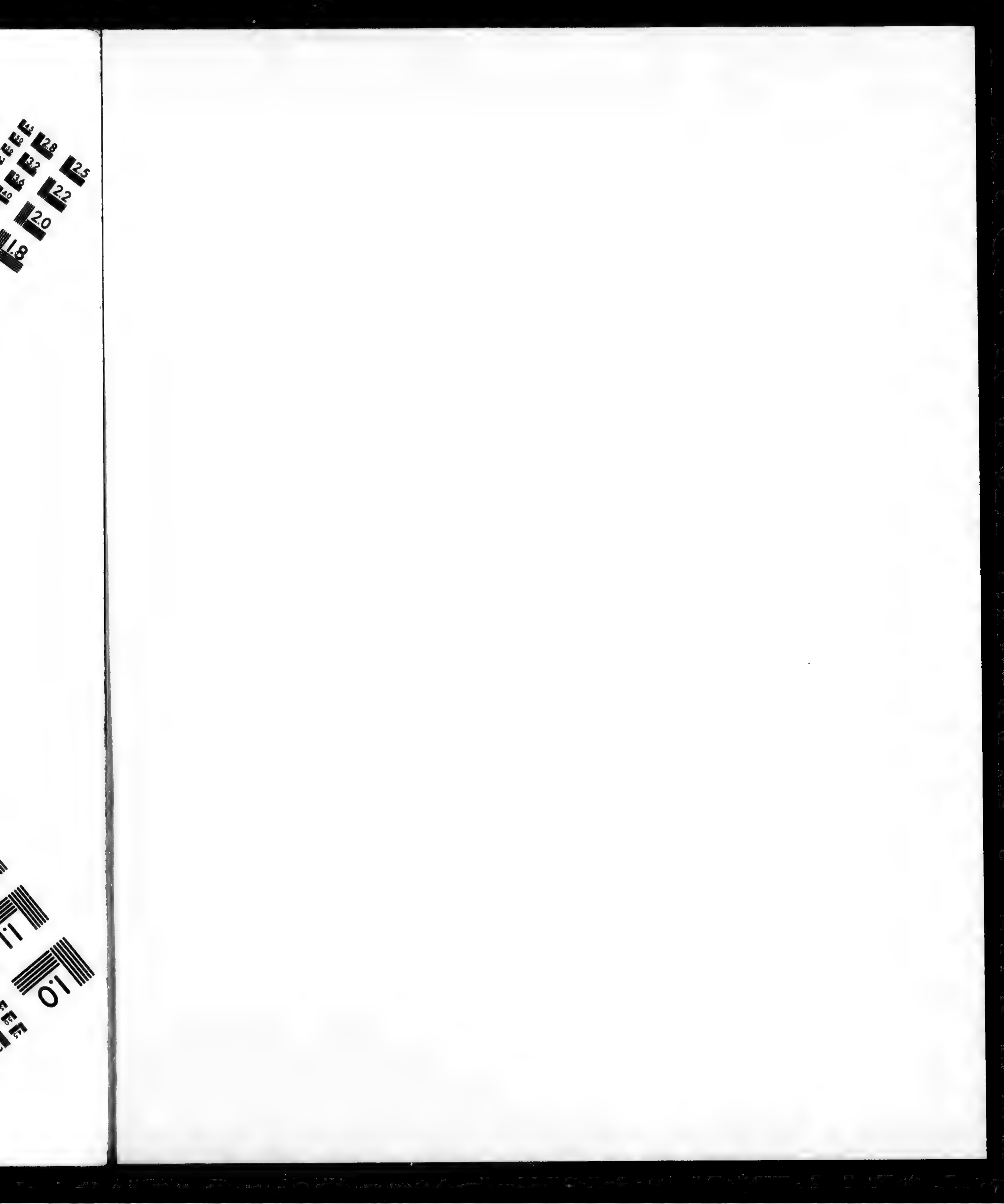


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



attaqué de cette frayeur, puis qu'il étoit sûr de retourner au Ciel d'où il étoit descendu: Tant s'en faut, le malheureux genre de Vie qu'il avoit choisi devoit lui causer une impatience de remonter à son Pere. Ne vois-tu pas tous les jours nos Sauvages qui se tuent sans façon pour rejoindre leurs Femmes, ou leurs Maris, quoi qu'ils soient bien moins assûrez que ton *Jesus-Christ*, du sort qui les attend après cette Vie. Que peux-tu me répondre à cela? En second lieu, vos Ecritures affirment que le Fils a le même Pouvoir que le Pere; pourquoi donc prioit-il son Pere de lui sauver la Vie? Que n'usoit-il de sa propre Puissance pour éviter la Mort? & de plus lors qu'il prioit son Pere, il se prioit soi même. Je t'avouë, mon Ami, que je ne comprens rien à tout ce Galimatias-là.

LA HONTAN.

Tu ne rencontrois pas trop mal, ADARIO, quand tu me disois il n'y a qu'un moment, que ton Ame est si bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au dessus de la Terre: tu ne le prouves que trop par ta maniere de raisonner. Je ne m'étonne plus si les Jesuites se plaignent de trouver chez vous autres un horrible endurcissement, lors qu'ils font tous leurs efforts pour vous faire comprendre nos saints Mysteres. Il est vrai que je ne dois m'en prendre qu'à ma sottise: J'ai tort de me commettre avec un Sauvage, incapable de distinguer un Sophisme d'avec un Rai-

Raisonnement juste, ni une Conséquence mal tirée d'avec une bonne Conclusion. Voici un exemple que je te donne. Quand tu disois tout à l'heure que cette Proposition se contredit : *Le Grand Esprit veut sauver tous les Hommes, & cependant un petit nombre d'Hommes obtiendra le Salut.* Tu t'abuses grossierement, il n'y a rien là qui ne quadre. Dieu veut bien mettre tous les Hommes dans son Paradis, mais dependamment de leur Volonté & à condition qu'ils croiront à sa Parole, & qu'ils observeront ses Commandemens. Mais comme peu d'Hommes sont capables de se soûmettre à ces deux clauses, de là vient que la Multitude est condamnée à ces Flammes qui doivent brûler éternellement les Incredules & les Impies : Pren garde que tu ne sois du nombre. J'en serois extrémement fâché pour l'amour de toi, car je ne laisse pas d'aimer ton bon Naturel. Ce seroit pour lors que nôtre Evangile te paroîtroit dans toute son évidence : tu n'y trouverois plus ni chimeres ni contradiction : tu ne demanderois pas alors de ces Preuves grossieres & conformes à ta foible Imagination : tu serois alors pénétré d'un funeste Repentir, d'avoir traité nos Saints Evangelistes d'Ignorans & de pitoyables Conteurs de Fadaises. Mais helas ! il seroit trop tard. Penses y bien, au moins, mon cher, il y va du plus grand de tous les Interêts. Pour moi, je te déclare que si tu ne te rends aux Preuves incontestables que je t'ai alleguées, je t'abandonne à ton Aveuglement, & de ma vie je ne te parle de Religion.

ADA-

ADARIO.

Tout beau, nôtre Ami, tout beau, souvien-toi que nous sommes convenus de raisonner sans emportement. Pour moi, je ne t'empêche point de croire ton Evangile, je te demande seulement la grace de ne pas trouver mauvais que je ne croye rien de tout ce que tu me dis. Il est très-naturel aux Chrétiens de croire leurs Saintes Ecritures, parce qu'ayant été élevez dès l'Enfance dans cette Foi, le Préjugé a pris un tel Empire sur leur Esprit, qu'ils ne sont plus capables d'écouter la voix de la Raison. Quant à nous autres Sauvages qui nous attachons uniquement aux Lumieres du Bon sens, il nous est naturel d'examiner tout: Et je t'assure qu'il n'y a pas un seul de nos *Hurons* qui ne puisse opposer cinquante Raisonnemens solides à toutes les Fables que vos Jesuites nous débitent depuis tant d'années touchant ce prétendu Fils du Grand Esprit. Et pour ne parler que de moi, je te déclare que je suis très-fortement persuadé que si le Grand Esprit étoit descendu sur la Terre, il n'auroit pas manqué de se manifester à tous les Hommes: tout le Genre humain auroit senti les bons effets de sa Présence: il auroit par tout éclairé les Aveugles, redressé les Boiteux, guéri les Malades, ressuscité les Morts. Enfin il auroit donné chez toutes les Nations des Témoignages indubitables de sa Mission; Il se seroit expliqué clairement, & il auroit proposé sans la moindre Equivoque tout ce qu'il

qu'il ordonne tant pour la Créance que pour les Mœurs. S'il avoit tenu cette conduite-là, tout le Genre humain seroit de sa Religion, & cette uniformité repandue sur la Terre auroit été une preuve constante & durable de la verité d'un Culte reçu en même tems dans tous les endroits du Monde. Mais au lieu de ce Consentement général il y a peut-être sur la Terre plus de six cens Religions, & vous autres Messieurs les *François* avez l'arrogance de soutenir que la vôtre seule est la bonne & la veritable. Veux-tu que je te parle net: Après avoir fait mille fois reflexion sur toutes ces Enigmes que vos Jesuites appellent des Mysteres, je ne puis m'empêcher d'en conclurre qu'il faut être né au delà du grand Lac, c'est à dire, *Anglois* ou *François*, pour se repaître de Chimeres si ridicules. Quand ils nous disent, par exemple, que Dieu, qui ne peut être représenté sous aucune forme, a produit un Fils sous la Figure humaine; il me vient d'abord dans l'esprit de leur répondre qu'une Femme peut donc accoucher d'un Castor: or cela est directement contraire à la Nature, puisqu'elle a disposé chaque espéce à ne produire que son semblable. De plus, si avant la venue de ce Fils de Dieu tous les Hommes étoient les Enfans du Diable, comment a-t-il pû se revêtir d'une Nature que lui-même détestoit? Que ne choisissoit-il une Espéce innocente? Que ne paroissoit-il en Pigeon, comme vous dites qu'a fait son Frere, la derniere de ces trois Personnes, que vous affirmez contre toute sorte de bon sens, & par un Galima-

tias formellement contradictoire n'être qu'un même Esprit.

LA HONTAN.

Que ton Systême est sauvage, ADARIO; où vas-tu chercher toutes ces Reveries, qui ne sont rien à la question ? Je te le repete encore un coup, je perds mon tems & ma peine à t'instruire, & tu es d'une Intelligence trop épaisse pour comprendre rien aux grandes Veritez que je voudrois t'enseigner. Je laisse donc aux Jesuites la bonne œuvre de ta Conversion. Cependant tu veux bien que je t'avertisse d'une chose certaine, & qui n'est nullement au dessus de ta portée, c'est qu'il ne suffit pas de croire l'Evangile pour obtenir le Paradis : Il faut encore joindre la Pratique à la Croyance, & observer inviolablement tous les Préceptes contenus dans la Loi, n'adorer que le Grand Esprit, s'abstenir de tout travail manuel les jours consacrez à son service, honorer son Pere & sa Mere, n'avoir aucun penchant pour se divertir avec le Sexe, & n'avoir de Commerce charnel qu'avec une seule & légitime Femme, ne point contribuer ni directement ni indirectement à ôter la vie à personne, ne point médire, ne point mentir, ne point convoiter la Femme ni le Bien d'autrui, aller à la Messe toutes les fois que les Jesuites l'ordonnent, jeûner ou faire Abstinence aux jours destinez, pour mortifier la Chair. Car quand tu serois autant persuadé que nous le sommes de l'autorité des Saintes Ecritu-

res,

res, si tu violes un seul de ces Commandemens que tu viens d'entendre, c'en est fait de ton Ame, & tu iras brûler après cette vie dans les Feux éternels, que toi & tant d'autres Incredules traitez à present de Chimere.

ADARIO.

J'approuve fort tout ce que tu viens de me dire, & il y a long-temps que je t'attendois sur ce point-là. Cet endroit n'est pas celui par où je desapprouverois ton Evangile. Je veux bien vous passer tous vos Préceptes, & je ne m'arrêterai point à te les disputer. Ne diroit-on pas que vous agissez de mauvaise foi? Vous voulez nous persuader que la croyance de l'Evangile ne sert de rien, à moins qu'on n'observe exactement ce qu'il ordonne : & cependant on ne connoit rien de ce même Evangile dans vôtre conduite & dans vos Mœurs. Quand on compare ce que vous dites avec ce que vous faites ce n'est qu'une pure contradiction. Vous affectez de trembler au seul Nom du Grand Esprit, & quand on examine à fond cette veneration, il semble que vous forgiez des termes tout exprès pour nous abuser Par exemple dans le Commerce que vos *François* font avec nous, ne jurent-ils pas faussement par le Nom de Dieu qu'ils vendent la Marchandise à moindre prix qu'ils ne l'ont achetée? Mais quand il s'agit de temoigner au Grand Esprit leur Reconnoissance par les Effets, ils sont fort soigneux de garder la Denrée & ils ne s'avisent jamais de lui sacrifier le meilleur

 mor-

morceau du marché comme ils nous voyent faire tous les jours. Quant à l'obſervation des Jours conſacrez aux Exercices de Dévotion, vous avez aſſûrement bonne grace de nous en parler. Si vous diſtinguez ces Fêtes, c'eſt pour faire plus de mal: non ſeulement vous faites ces jours-là le Trafic ordinaire, mais encore vous jouez, vous vous querellez, vous beuvez; enfin il ſemble que le temps deſtiné à honorer le Grand Eſprit vous inſpire la licence de commettre toute ſorte d'excès. Venons au Reſpect & à la Tendreſſe qu'on doit aux Parens; ne violez-vous pas d'une maniere indigne ce beau Précepte de la Nature? Au lieu que nous conſultons nos Peres & nos Anciens comme nos Oracles, vous mépriſez les Conſeils de ceux qui vous ont donné le Jour, vous vous ſéparez d'eux, vous les abandonnez aux malheurs de la Vieilleſſe, vous les ſucez juſqu'au ſang ſans jamais être ſenſibles à leur miſere, & s'ils ſont en poſſeſſion de quelque bien que vous ne puiſſiez leur ravir vous faites des Vœux pour leur Fin, & vous attendez leur Mort avec impatience. Vous me parlez du Celibat: ôtez moi vos Jeſuites, encore ne voudrois-je pas répondre d'eux, ſe trouvera-t'il un ſeul Homme parmi vous à qui l'on puiſſe donner l'Eloge de Chaſteté? Ne voyons-nous pas tous les jours que vos jeunes Gens tachent de corrompre nos Femmes & nos Filles par des bienfaits? Ne courez-vous pas toutes les Nuits de Cabane en Cabane pour débaucher nos Filles. Je m'en rapporterois à ta propre Conſcience, &

& je te défie de diſconvenir de tout ce que tes Soldats font là-deſſus. Vous me parlez du Meurtre ? Oſez-vous bien toucher ce point-là ? N'eſt-il pas vrai que pour la moindre bagatelle vous mettez l'Epée à la main, & que vous étes toûjours prêts à vous entr'égorger. Il me ſouvient qu'étant à *Paris* je ne me levois jamais que je n'entendiſſe parler de Meurtre, & l'on m'aſſuroit même que je ne pourrois aller juſques à la *Rochelle* ſans danger. Quant au Menſonge & à la Médiſance, voilà juſtement vôtre vilain endroit. Vous autres *François* pouvez-vous vous empêcher de vous déchirer les uns les autres, vous ne ſauriez être quatre enſemble ſans détruire la réputation des abſens, & je crois que vous vous paſſeriez plûtôt de boire & de manger que du plaiſir de la Médiſance. Si je revelois ici ce que j'ai ouï dire à vos gens contre le Viceroi, l'Intendant, les Jeſuites, & mille autres dont vous n'étes pas excepté, vous tomberiez d'accord que vous autres *François* poſſedez mieux que toutes les autres Nations, l'Art de la Médiſance. Et pour ne me pas arrêter plus longtems ſur les Menſonges dont ils noirciſſent leurs prochains, pas un ſeul de vos Marchands ne troqueroit une peau de Caſtor ſans dire mille fauſſetez. S'agira-t-il des Femmes? vous étes aſſûrement de jolis Meſſieurs quand vous nous défendez l'uſage du Sexe. Hé ! ne vous voions-nous pas tous les jours, ſur tout quand vous avez bû, vous vanter de vos bonnes Fortunes, fauſſes ou veritables, & triompher enſemble de la ſimplicité

 des

des Femmes & des Filles qui vous ont accordé la derniere faveur. N'allons pas plus loin, combien nous faites-vous de petits Bâtards avec les Femmes de nos Coureurs de Bois pendant l'absence de leurs Maris ? Il ne faut point, dites-vous, ravir le bien d'autrui, pourquoi donc vos Coureurs de Bois sont-ils Voleurs de profession, gens qui ne vivent que de Brigandage, quoiqu'on les prenne souvent sur le fait, & qu'on les punisse selon leur merite? Rien n'est plus commun parmi vous que le vol, l'on ne marche dans vos Villes pendant la nuit qu'en tremblant, & vous n'oseriez même laisser vos Portes ouvertes.

Qu'est ce que vôtre Messe ? Un certain badinage que l'on vous propose en Langue inconnue, & où vôtre peuple ne comprend rien ; vous y allez par routine, & le plus souvent pour toute autre chose que pour prier. Je sai que vôtre prétendu Sacrifice est à *Quebec* une occasion bien favorable aux Amans pour se voir & pour se parler. N'est-il pas fort édifiant de voir vos Dames parées comme des Princesses, venir dans le Temple qui est un lieu d'Humiliation, s'agenouiller sur un carreau par un principe de mollesse & de vanité, tirer d'un superbe sac un Livre magnifique qu'elles tiennent pour la forme & pour cacher les œuillades qu'elles envoyent à leurs Galans. Enfin, que faites-vous à l'Eglise la plûpart de vous autres *François* ? Vous causez, vous riez, vous prenez du tabac, & s'il vous arrive quelquefois de chanter, c'est plûtôt par divertissement que par

De-

Dévotion. Pour compatir à vos Abſtinences, vous étes aſſûrement de rudes Jeûneurs ! helas ! que vous étes à plaindre ! fatiguez de viande, vous vous délaſſez par tout ce qu'il y a de plus délicat en Poiſſon, vous outrez alors la bonne chere, & vous appellez cela gravement *mortifier les ſens, & dompter la concupiſcence.* Concluſion, nôtre Ami, vos *François* n'ont la Foi que ſur la langue, l'on ne trouve rien dans leur conduite de ce Vrai, de ce Solide, de ce Grand, qu'ils prônent ſans ceſſe: l'Ignorance & la Preſomption ſont leur veritable caractere.

LA HONTAN.

Ne vois-tu pas, ADARIO, que tu raiſonnes du particulier au général ; c'eſt là philoſopher en *Huron*. Suivant ta fauſſe & ridicule Idée le Paradis ſeroit fermé pour tous nos *François*. Mais tu t'abuſes lourdement, car il faut que tu ſaches que la *France* eſt de tous les Etats celui qui envoie de plus nombreuſes Colonies au païs des Cieux ; & je t'en fais Juge par ce grand nombre d'Images & de Statues, qu'on orne, qu'on encenſe, qu'on éclaire, qu'on invoque dans nos Egliſes. Je t'accorde que tous ceux qui font profeſſion de croire ne pratiquent pas la Morale de nôtre ſaint Evangile, mais cela vient de ce que leur Foi n'eſt pas aſſez forte. Ainſi tout le reproche que tu nous fais de contradiction, ne doit tomber que ſur ces derniers. Mais, diras-tu, puiſque ces gens-là ſont très-perſuadez que le Grand Eſprit a

donné tous ces commandemens, pourquoi refusent-ils de s'y conformer? Tu dois faire reflexion que l'Homme est un animal foible & corrompu, emporté par la violence de ses Passions, panchant tout à fait vers les choses terrestres, & attaché à son interêt temporel, ce qui fait que sa mauvaise pente l'entraîne souvent malgré l'impression de la Verité, & qu'il a besoin d'un secours extraordinaire pour resister à la Tentation.

ADARIO.

A ce que je vois, mon cher Baron, ta Philosophie *Françoise* ne vaut pas mieux que mon *Huronage*. Garde, je te prie, garde pour ta propre nation tout ce travers d'esprit & de cœur que tu attribues au Genre humain. Graces au Grand Esprit qui ne nous a donné que la Lumiere naturelle, nous n'éteignons point ce flambeau, nous suivons exactement les Préceptes de la Raison, & tu connois assez nos manieres pour être convaincu que l'Interêt temporel ne nous fait jamais renoncer à l'Equité. Mais, mon Frere, ce n'est pas là où j'en veux venir. Je me suis souvent entretenu avec vos *François* sur leurs dereglements; ils m'ont avoué qu'ils n'observoient pas les Préceptes, mais ils disoient en même temps pour excuse qu'on violentoit chez eux la nature, & qu'ils ne pouvoient pas observer des commandemens si rigoureux. Sur cela je leur demandai s'ils n'étoient pas véritablement persuadez que l'inobservance des Préceptes leur causeroit la damna-

damnation éternelle : & voici ce qu'ils me repondirent, *Que Dieu est si bon qu'il sauvera tous ceux qui se confient en sa misericorde : Que l'Evangile est une Alliance de Grace par laquelle Dieu compatit aux foiblesses de l'Homme, lui pardonnant toutes les offenses que la force de la tentation & la foiblesse de la nature humaine lui font commettre ; que dans ce Monde-ci tout Homme est sujet à pécher, & qu'il n'y a de Perfection que dans le Roiaume des Cieux.* Cette Morale ne me choqueroit pas tant que celle de vos Jesuites qui nous damnent pour une Peccadille. Mais je ne m'étonne pas que vous ne puissiez observer vôtre Loi. L'interêt personel fait toute vôtre Divinité, attachez jusques à l'acharnement au *Mien* & au *Tien*. Pouvez vous nous regarder sans rougir, nous autres Sauvages que vous traitez de Brutaux & qui cependant ne voudrions pas nous procurer aucun bien aux dépens des autres ?

LA HONTAN.

O tu as raison, mon cher Ami, je suis édifié de vôtre maniere de vivre plus que je ne puis l'exprimer : il regne parmi vous une Innocence inconnue au reste des nations, & c'est à cause de cela même que je souhaite vôtre conversion avec tant d'empressement. Il ne vous manque pour le Paradis que de croire à l'Evangile. Otez-moi vôtre libertinage sur l'article des Femmes, vous pratiquez tous nos Préceptes ; mais vos Garçons & vos Filles ne se font point un scrupule de

ſe divertir enſemble, les Hommes & les Femmes ne ſe joignent que pour la commodité, & le Mariage ne tient parmi vous qu'autant que les conjoints ſont d'accord. C'eſt pourtant un oracle prononcé par la Bouche du Grand Eſprit, qu'il n'y a que l'adultere ou la mort qui puiſſent rompre le nœud de ce divin ſacrement.

ADARIO.

Remettons à une autre fois ce Monſtre d'obſtacle que tu te forges dans ton imagination contre nôtre ſalut. Mais en attendant tu veux bien que je te diſe qu'il nous revient un grand avantage de cette liberté que nous permettons entre nos Garçons & nos Filles. Premierement un jeune Guerrier ne veut point s'établir avant qu'il ait fait pluſieurs Campagnes contre les *Iroquois*, afin d'exterminer les ennemis de la nation, & d'avoir un nombre d'Eſclaves qui lui ſoient utiles pour la Chaſſe, pour la Pêche & pour tous les autres exercices qui ſervent à rendre la vie agreable, & qui ſont neceſſaires pour faire ſubſiſter une Famille commodément. D'ailleurs ces jeunes gens ne veulent pas affoiblir par le devoir conjugal des forces qu'ils peuvent employer plus utilement au ſervice de la Patrie: joignez à cela que s'il leur arrive d'être tuez ou faits priſonniers, ils ne laiſſent ni Femmes ni enfans miſerables par leur mort ou par leur captivité. Mais parce que la continence perpetuelle repugne entierement à la nature, ſur tout lorſqu'elle eſt dans ſa

ſa plus grande vigueur, il eſt ridicule de trouver mauvais que les Garçons & les Filles s'approchent de tems en tems, chacun ſelon ſes beſoins. Si nous retranchions cette liberté, à quels deſordres n'expoſerions-nous pas nôtre Jeuneſſe? J'en juge par l'experience de quelques-uns, qui, croiant devenir plus forts & plus robuſtes par une longue abſtinence de l'uſage du ſexe, ſe ſont attirez de dangereuſes maladies; outre que nos Filles ne pouvant pas ſe contenter autrement ſeroient contraintes, pour ſatisfaire aux neceſſitez de la nature, de ſe ſouiller avec les Eſclaves.

LA HONTAN.

Tu as beau, mon cher Ami, démontrer les avantages de cette Pratique, le Grand Eſprit ne ſe paye pas de ces ſortes de raiſons. Il ordonne poſitivement ou de ſe marier ou de s'abſtenir de l'autre ſexe. Et ſon commandement eſt ſi rigoureux là-deſſus que non ſeulement toute jouïſſance & toute poſſeſſion, mais même le moindre deſir amoureux, dès qu'il eſt volontaire, eſt défendu ſous peine du feu éternel. Tu prétens que la continence eſt impoſſible: Malheureux! oſes-tu bien démentir le Grand Eſprit, qui ordonne à pluſieurs perſonnes un celibat perpetuel, & qui pourtant n'ordonne rien que de poſſible & que d'aiſé. Nous ſommes maîtres de nos cœurs, & il nous eſt libre de domter nos Paſſions. Dieu n'exige que le conſentement & la bonne volonté; tous ceux qui croyent en lui ſont obligez d'obſerver ſes

Préceptes & de resister aux tentations avec le secours de sa grace qu'il ne leur refuse jamais. Par exemple quand un Jesuite voit une jolie Fille, penses-tu que le bon Pere soit insensible, que son cœur ne soit point chatouillé, qu'il ne sente point enfin cette agréable émotion que la vûë d'un bel objet produit naturellement? Desabuse-toi de cela, croi moi, mon pauvre ADARIO, ces saints Personnages sont pêtris du Limon commun; ils ne sont ni de bois ni de fer non plus que les autres. Mais sais-tu ce qu'ils font pour triompher de la nature? Ils implorent l'assistance du Grand Esprit qui ne manque point d'amortir en eux les Flammes de la concupiscence & par un nouveau genre de victoire de mettre ces braves Athletes en état d'aller toûjours la Lance baissée contre les tentations de la chair. C'est à cette abstinence que nos Jesuites & nos Prêtres s'engagent lorsqu'ils prennent l'habit noir. Ils déclarent une Guerre irreconciliable à Satan, s'obligeant de repousser toutes ses sollicitations & de gagner le Ciel par violence; d'où vient que ceux qui se défient de leurs propres forces, & qui craignent de succomber aux attaques de ce Malin Esprit, se retirent du Monde & s'ensevelissent tout vivans dans l'obscurité d'un Cloitre.

ADARIO.

Tu me fais plaisir de toucher cet article, & je ne voudrois pas pour dix peaux de Castor qu'il me fut défendu de parler là-dessus. Je trou-

trouve que vos Prêtres & vos Moines ne peuvent se lier par cet engagement que vous appellez *Vœu de Chasteté*, sans commettre un crime contre la Nature ; car je te demande pourquoi Dieu a créé les Hommes & les Femmes à peu près en nombre égal? N'est-ce pas pour travailler ensemble au grand Oeuvre de la Propagation de l'Espece? Tout multiplie ici bas, la Fécondité est l'Ame de la Nature, & fait sa conservation. Les Quadrupedes, les Oiseaux, les Insectes, jusqu'aux Arbres mêmes & aux Plantes, tout renaît & se renouvelle. Chaque Espece nous fait sur cela une Leçon constante & invariable; les Hommes qui ne la suivent pas sont inutiles sur la Terre, indignes de la nourriture qu'elle leur fournit pour le commun, & laquelle ils ont néanmoins l'ingratitude de n'employer que pour leur propre entretien. D'ailleurs cette bizarre Promesse les jette dans un autre précipice, c'est que quand la Nature est la plus forte chez eux, ils violent sans façon leur Serment, & se moquent ainsi du Contract qu'ils ont passé avec le Grand Esprit. Combien de desordres ne resultent point de cette violation? Si vos Prêtres péchent avec une Fille, ils lui ravissent un honneur qu'ils ne sauroient lui rendre, ils cueuillent cette Fleur que vous jugez si precieuse, que vous estimez un si friand morceau, & dont vous étes si jaloux & si avides dans vos Mariages. Je ne te dis rien de ces moyens abominables dont ils se servent pour empêcher la génération. S'ils tombent dans un Adultere, les voila responsables de l'infi-

delité de la Femme, de la honte que vous en faites au Mari, du Vol que l'Enfant ſuppoſé fait à ſon Pere, à ſes Freres ou à ſes Sœurs putatives. Mais de quelle maniére s'y prennent-ils pour aſſouvir leur brutalité? L'Hypocriſie, la Profanation, le Sacrilege ne leur coutent rien. Ils corrompent en particulier celles qu'ils ont inſtruit en public, & après avoir menacé des Foudres du Ciel les impudiques & les voluptueux, ils ſe radouciſſent avec la Femelle, & lui font comprendre que toute cette auſtere Morale n'eſt qu'un vain Fantôme, dont on ſe ſert pour épouvanter les ſimples. Je parle juſte, Baron, & je te défie de m'en dedire. Etant en *France* n'ai-je pas vû vos Moines avec les Dames ne pas enfouïr le talent amoureux au fond du Capuchon? Prône tant que tu voudras ta pretendue vertu de Chaſteté; Je ſoutiens qu'il n'eſt pas au pouvoir de vos gens ſur tout dans un certain âge de s'abſtenir des Femmes, & encore moins de deſirs charnels dont vous faites un crime damnable. Quant à cette Reſiſtance & à ces généreux efforts que tu allegues, cela m'eſt fort ſuſpect; auſſi bien que la fuite des occaſions par la retraite dans un Couvent. Si ce lieu eſt un Aſyle aſſuré contre la Tentation, pourquoi permettez-vous aux Moines de confeſſer le Sexe? Appellez-vous cela éviter le peril? n'eſt-ce pas plûtôt le chercher? A quel Homme de bon ſens perſuaderez-vous jamais que vôtre Confeſſion ne ſoit pas un voile myſterieux, une couverture devote qui cache la Débauche & l'Iniquité? Le brave Champion pour la cau-
ſe

se du Célibat qu'un gros Moine bien dodu, vigoureux, rubicond, qui ne refuse rien à sa chere & precieuse nature, qui se nourrit du meilleur vin, de viandes succulentes & assaisonnées d'épiceries, veritables allumettes de la Concupiscence! Pour moi, quand je reflechis sur cette Morale, je t'avouë que je ne serois nullement surpris quand on m'assûreroit qu'aucun de vos Ecclesiastiques n'entrera dans le Paradis du Grand Esprit. Quand tu me dis que ces sortes de gens se retirent du Monde, pour se battre en retraite contre les aiguillons de la Chair, c'est se jouer de la Verité; car tu sais mieux que moi qu'il n'y a point d'Hommes plus lascifs, plus lubriques, plus addonnez au Vice que vos gens noirs & encapuchonnez. Des *François* judicieux m'ont avoué de bonne foi que la plûpart de ceux qui embrassent cette bizarre vie ne le font que par mollesse, & pour se faire un rempart assûré contre la misere, & contre les devoirs de la Societé civile, contre les fatigues & le danger de la Guerre.

Il n'y auroit que deux moyens pour rendre vos Prêtres propres à leur Ministere, un Mariage legitime, ou ne les installer qu'après soixante ans, auquel cas ils auroient pû remplir toutes leurs fonctions, & sur tout commercer avec l'autre Sexe, sans scandale & sans peril: alors ils ne feroient plus en état de seduire les Femmes & les Filles sous le masque du Zele; & d'ailleurs inutiles par leur grand âge à l'exercice militaire, leur separation du Monde feroit moins prejudiciable à la République.

LA

LA HONTAN.

Cela eſt pitoyable : Ne vous ai-je pas déja dit qu'il ne faut jamais ſe prendre au général du défaut des Particuliers ? Je conviens avec vous que pluſieurs ne ſe font Prêtres ou Moines que pour ſubſiſter plus graſſement, & que ces gens-là oubliant les devoirs de leur Profeſſion ne penſent qu'aux Chapons du Benefice. Non, les Eccleſiaſtiques ne ſont exempts d'aucun Déreglement, la Licence ne regne pas moins parmi cette Milice Spirituelle que dans nos Armées, la difference ne conſiſte qu'à mieux ſauver le dehors : l'on voit des Prêtres & des Moines diſſolus en paroles & en actions, ſenſuels, yvrognes, addonnez à l'une & à l'autre Venus, blaſphemateurs ; d'une langue acerée pour la Mediſance ; d'une Avarice ſordide ; d'une Vengeance implacable, & d'un Orgueil qui ne deſenfle jamais ; d'une Ignorance craſſe, & enfin ſans autre Mérite que celui de leur Habit. Je ne ferai pas même difficulté de t'avouer qu'un bon Eccleſiaſtique eſt un Oiſeau bien rare. Mais cela ne donne aucun atteinte aux intentions de l'Egliſe, qui ne voudroit que des Miniſtres irreprochables, & qui les éprouve par toute ſorte de moyens avant que de les recevoir. Il eſt vrai que les précautions que l'on prend pour exclurre du Sanctuaire les Vicieux & les Scelerats, ſe trouvent ſouvent inutiles. C'eſt un grand malheur, car rien n'eſt plus contagieux que le mauvais exemple

ple des Ecclesiastiques ; la verité de la Parole de Dieu s'affoiblit dans leur bouche ; nos incomprehensibles Mystéres deviennent suspects ; les Sacrements sont profanez, & le Peuple secouant le joug de la Religion s'abandonne à une Licence effrenée. Mais ce Mal, quelque grand qu'il soit, n'est pas sans Remede ; dans un tel cas nôtre Foi nous sert de Bouclier, & nous savons fort bien distinguer entre la Doctrine qu'on nous prêche, & le Predicateur qui ne la pratique pas. Appuyez sur le Fondement invariable de la Revelation du Grand Esprit, la Vie scandaleuse des Ecclesiastiques n'ébranle point nôtre Croyance ; nous ne concluons rien de leurs mauvaises Mœurs contre l'Infaillibilité de nos Saintes Ecritures. Et si tu étois aussi accoûtumé que nous le sommes aux Débauches & aux Deréglemens des Prêtres & des Moines, tu ne t'en ferois pas le moindre scrupule contre la Certitude de l'Evangile. Enfin, pour finir ce Chapitre, sache une bonne fois que les Evêques établis par la Grace de Dieu & du Pape, sont obligez de ne promouvoir au service du Culte, que des sujets qui en soient dignes, & de châtier rigoureusement ceux qui ne répondent point par une bonne conduite à la Sainteté de leur Vocation.

ADARIO.

Tu bats la Campagne, mon cher Baron, & tu ne viens jamais au fait ; fertile en Digressions, les écarts ne te coutent rien : c'est

grand

grand' pitié que je te trouve toûjours à côté de la question. Faut-il qu'un Sauvage soit ton Maître, pour t'apprendre à raisonner juste ? mais je veux bien aller à la bouline & à la traverse avec toi. Venons à ton Pape. Un *Anglois* m'en faisoit l'autre jour un plaisant Portrait : Il me disoit, en se moquant, de vôtre sotte Credulité, que vôtre Pape, quoiqu'un simple homme comme les autres, disposoit en Maître absolu du sort des Ames dans l'autre Monde; qu'il livroit ses Ennemis à la Fureur éternelle du Grand Diable; qu'en vertu de son Passeport il délivroit d'un moindre Enfer, dont tu ne m'as point parlé ; & qu'ayant les Clefs du Paradis, il y faisoit entrer ceux qu'il honore de ses bonnes graces. Suivant cette ridicule Fable, quel Homme que ce Pape ! pas un Mortel n'approche de son importance ; rien ne seroit plus affreux que sa Haine, & l'on ne pourroit trop faire pour meriter son Amitié. Cependant mon *Anglois* m'assûra que cette Autorité Papale est une Chimere en *Angleterre*, & qu'on la tourne en ce païs-là impunément en raillerie. Je te prie de me developer ce mystere.

LA HONTAN.

Tu me jettes là sur une ample & embarrassante matiere; il me faudroit plus de quinze jours pour t'instruire là-dessus. Consulte nos Jesuites, ils t'éclairciront ce point & te donneront une nuée de Raisons dont tu pourras choisir les meilleures. En attendant je me con-

contenterai de te dire que l'*Anglois* tout en riant n'a pas laissé de dire une partie de la verité. Il est certain que les *Anglois* se sont affranchis de la domination du Pape; ils ont reconnu que les menaces & les Foudres de ce saint Homme n'étoient qu'un vain Epouvantail, & ils ont trouvé le moyen d'aller droit en Paradis sans son Passeport, par cette Foi vive dont nous parlions tantôt, & en se confiant sur la mort & sur les merites de *Jesus-Christ*. Ainsi, comme vous voyez, l'on se sauve parmi les *Anglois* sans la Doctrine des bonnes œuvres. Quant à nous autres *François*, nous sommes terribles sur ce Chapitre-là. Nous sommes hors de salut sans les bonnes œuvres & cependant de mille *François* à peine s'en trouve t'il un qui les pratique. Ainsi le *François* & l'*Anglois* ont tous deux la foi puisqu'ils aquiescent tous deux à l'autorité des Ecritures, du moins quant aux points fondamentaux; mais le *François*, quand il enfraint la loi, quand il n'observe pas les commandemens, contribue à sa perte, il est lui même l'artisan de sa damnation, & c'est en quoi la condition du *François* est beaucoup plus triste que celle de l'*Anglois*. Celui-ci jouït encore d'un autre avantage; c'est que dans le voyage de l'autre Monde il ira au bon gîte tout d'une traite; point de pause, point de station, point de cette cruelle auberge que nous nommons *Purgatoire*. Car les *Anglois* ne sont ni si dociles ni si credules que nous autres bonnes dupes de *François*. Je ne m'explique pas bien. L'*Anglois* ne sauroit se mettre en tête qu'un Etre sou-

ſouverainement bon puiſſe tourmenter pendant des milliers d'années une créature qui n'eſt point ſon ennemie, & qu'il regarde comme le prix du ſang de ſon fils. Eſt-ce donc qu'on aime les gens pour leur faire ſouffrir des douleurs enragées? Procurer le bonheur à force de gêne, de torture & de tourmens, quelle eſpéce de bienveillance, quelle ſorte de genéroſité! Enfin, dit l'*Anglois*, j'aime mieux ceder ma part du Paradis que d'y entrer par une ſi terrible porte. Mais le *François* raiſonne mieux. On ne peut trop, dit-il, acheter les plaiſirs du Ciel; poſons cent millions d'années de brulure, que ſeroit-ce pour une joie qu'on ne peut concevoir, & qui ne finira jamais? Tu peux remarquer par là que les *François* & les *Anglois* ſont directement oppoſez en ce qui concerne le Pape. Les *Anglois* aiment mieux nier le Purgatoire que de s'adreſſer au ſaint Pontife pour être afranchis de cet afreux tribut; ils font bien. Le Pape ayant de grandes prétenſions ſur les *Anglois* qui paſſent chez lui pour des rebelles, & pour les uſurpateurs des deniers ſacrez, n'auroit garde de leur accorder des paſſeports pour éviter le péage & le bureau du Purgatoire; tant s'en faut il leur donneroit plûtôt des Bulles & des Lettres patentes pour l'Enfer. Mais nous autres *François* qui croyons le Pape un peu moins puiſſant que Dieu, & qui d'ailleurs commettons beaucoup de péchez; nous negocions une quitance de peine, un acquit de ſatisfaction au comptoir du ſaint homme, & tel débauché dont la ſentence porteroit

roit cent mille ans de brûlement & de rotiſſure ſera franc en vertu de la diſpenſe papale, & entrera de plein ſaut dans le païs de l'extaſe & du raviſſement. Mais adreſſe-toi aux Jeſuites; ils te diront là deſſus des merveilles; il n'y a pas de gens au monde qui entendent mieux le profond myſtere de la toute-puiſſance du Pape, & le ſecret utile des fourneaux ſouterrains.

ADARIO.

C'eſt un abyme pour moi que cette oppoſition entre vôtre croyance & celle des *Anglois*; plus j'y fais reflexion, moins je la comprens. Quelle idée nous donnez-vous en cela du Grand Eſprit? Ne lui feriez vous pas beaucoup plus d'honneur en diſant qu'il a donné aux hommes tous les ſecours neceſſaires au vrai culte & à leur ſalut? Non ſeulement il ſe trouve des contradictions formelles entre vos differentes Religions; mais auſſi une même communion eſt quelquefois toute bigarrée par la diverſité des ſentimens & des uſages. Vos Moines, par exemples ſont-ils uniformes? Chaque Inſtitut a des pratiques qui lui ſont particulieres, & ces faineantes & pareſſeuſes cohortes ne forment pas un aſſemblage moins bizarre par leurs opinions que par leurs habits. Veux-tu que je te parle franchement? Cette nombreuſe varieté de croyance dont la terre eſt couverte me feroit ſoupçonner que peu de gens ſont de bonne foi dans la Religion qu'ils profeſſent exterieurement. Je m'imagine

gine que les personnes de bon sens prennent à ce prodigieux monceau de controverses ce qui les accommode, & se font ainsi une Religion à leur guise. Est-il croyable, que le Grand Esprit, lui qui est la justice & la bonté même, perde une infinité d'innocens, & qu'abandonnant tout le reste du genre humain aux Flammes éternelles il n'accorde son Paradis qu'à un fort petit nombre de vos gens? Croi-moi, mon pauvre Baron, il fait bien obscur dans l'autre Monde; une nuit épaisse nous en derobe la vûe; les sombres & noirs habitans de ce païs-là ne se sont point encore avisez de commercer avec nous; il est très-malaisé de savoir ce qui s'y passe. Pour moi voici ma persuasion, c'est que nous autres *Hurons* nous sommes les ouvrages & les créatures du Grand Esprit, qu'il nous a faits bons & sans malice, au lieu que vous étes des scelerats amenez en ce païs-ci par la Providence afin de vous corriger sur nos exemples, & d'imiter la droiture & la simplicité de nos mœurs. Vante-toi donc, tant que tu voudras, mon Ami, de tes connoissances, de tes lumieres, de ta foi, fusses-tu le plus éclairé des hommes tu n'entreras jamais dans le bon païs des Ames si tu ne vis en *Huron*. L'éloignement du vice, l'humanite envers tes semblables, le repos d'esprit causé par un sincere & généreux desinteressement, sont trois points que le Grand Esprit exige de tous les hommes. Nous observons exactement & sans la moindre repugnance ces grands devoirs dans nos hameaux. Mais pour vous autres *Européens* vous ne connoissez

ſez cette aimable innocence que de nom; il n'y a point de crime qui vous effraye; vôtre principale attention c'eſt de vous ſupplanter & de vous détruire les uns les autres; vous étes en proie à vos deſirs dereglez, & la fureur d'accumuler ou de s'agrandir vous tient dans une agitation toûjours violente, & prive vôtre cœur du précieux & ineſtimable tréſor de la tranquillité; enfin la crainte du Grand Eſprit ne vous empêche point de donner dans toutes ſortes d'excès, & je croi que vous ne penſeriez jamais à lui ſi vous n'affectiez d'en parler aux *Hurons*. Mais il eſt temps de finir; Adieu, mon cher Frere, je vais repaſſer dans ma Cabane tout ce que nous avons dit, & je ſerai demain bien ferré pour eſtocader contre le Jeſuite.

II. CONVERSATION.

Sur les Loix.

LA HONTAN.

ET bien ADARIO, tu as oui le Jeſuite, comment t'és-tu tiré d'affaire? Ce Docteur t'aura, ſans doute, ouvert les yeux, il aura diſſipé, je m'imagine, la fauſſe lueur de toutes tes objections. Car un Jeſuite eſt tout un autre homme qu'un Cavalier pour enſeigner

feigner nos faints Myftéres. En fait de Religion nous autres gens de guerre ne fommes pas fort propres à défendre le terrain; il n'eft pas trop difficile de nous defarmer là-deffus, & quoi qu'il n'y ait rien de plus important que de bien connoître le falut, nous le fuppofons volontiers; nous nous en raportons fans peine aux Lumieres ou à la bonne foi de nos Pharifiens,& il n'y a fi petit amufement qui ne nous occupe plus que la grande affaire de l'interêt éternel. Mais pour un Jefuite ? Oh ! c'eft un excellent Apôtre ; il catechife avec une admirable fubtilité: propofez à un Jefuite les fcrupules les plus apparens, il interprete fi finement à fa maniere qu'il vous guerit. Enfin je fuppofe un incredule qui foit le plus vif & le plus profond de tous les raifonneurs, je foutiens qu'un Jefuite terraffera ce Lion, & que le rendant un Agneau doux & docile il l'attachera fans refiftance à la chaine de la Foi.

ADARIO.

Il faut affûrément, Baron, que je fois un mauvais raifonneur; car je t'affure que ton Jefuite ne m'a point du tout ébranlé ; tout ce qu'il a dit m'a paru un vrai Galimatias; je n'y ai pas aperçû une goûte de bon fens, & entre nous, je croi que le bon Pere admiroit lui-même la facilité qu'il a de parler long-temps fans fe comprendre. D'ailleurs, cet importun difcoureur rebat fans ceffe la même chofe; te fouvient-il que je lui ai reproché devant toi qu'il rebutoit par fes redi-

tes

tes & par ses repetitions? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que par la raison qu'il ne possede pas assez nôtre Langue, il veut que j'explique aux autres des choses que je n'entens point; il me presse de fourrer dans la tête de nos *Hurons* son inconcevable jargon. Mais il a beau faire, il ne m'obligera jamais à débrouiller un Cahos où lui-même ne distingue rien nettement. Qu'il inonde tout nôtre Village de cette eau du Batême dont il ne sauroit me donner une définition tant soit peu vraisemblable, qu'il Christianise nôtre Habitation, j'y consens, pourvû qu'il ne m'emploie point à des sottises, & qu'il me laisse joüir de ma Raison. Finissons sur la matiere du Culte & causons un peu des *Loix*. Ce terme de Loi nous est tout à fait étranger; mais je m'arrête à ce qu'il signifie, & je croi n'être pas fort éloigné de le comprendre: j'ai trouvé ton explication bonne & les exemples dont tu l'as confirmée m'ont frapé. Quand tu cites les Loix n'entens-tu pas cette impression naturelle gravée dans nos Ames, qui nous prescrit ou qui nous défend une chose suivant que cette chose est conforme ou opposée à la justice & à la droite Raison? Tu ne m'as point, ce me semble, proposé les Loix sous une autre idée; si bien qu'obeïr aux Loix, c'est suivre la plus pure Lumiere de l'Esprit, c'est proprement acquiescer au Bon-sens & à la Raison. Or, de deux choses l'une, ou vôtre Raison est d'une autre espéce que la nôtre, ou sûrement vous ne pratiquez point ce que la Raison vous ordonne.

LA HONTAN.

Où vas tu, mon Ami ? tu rafines à toute outrance, & tu t'évapores dans tes distinctions. Ignores-tu à ton âge que les *François* pensent comme les *Hurons*, & que la Raison, cet attribut essentiel de nôtre Espéce, est de tout Pays, de toute Nation, qu'elle est la même par tout ? Tu nous reproches donc de ne pas observer les Loix ? D'accord ; si chacun les suivoit, il n'y auroit plus de punition à faire, tous les tribunaux deviendroient inutiles, & ces Juges que tu as vûs à *Quebec* & à *Paris* ne pouvant plus profiter de l'injustice des hommes, seroient contraints d'avoir recours à d'autres moiens pour s'enrichir. Mais comme la sûreté publique n'est fondée que sur le maintien des Loix, c'est une necessité absoluë de punir les infracteurs ; autrement la malice & la violence l'emporteroient par tout ; nos biens, nôtre honneur, nos vies seroient à la merci du plus adroit ou du plus fort, & rien ne seroit plus déplorable que nôtre condition.

ADARIO.

Pourroit-elle être plus déplorable ? N'êtes-vous pas déja plongez dans le plus grand des malheurs ? Je ne conçoi point de situation plus violente que celle de faire ce qu'on ne veut pas, & d'agir toûjours malgré soi ; c'est pourtant vôtre état à vous autres *Européens*, qui n'oseriez suivre vos inclinations,

& qui n'évitez le mal que par la crainte de ſubir la rigueur des Loix. Vous étes indignes de porter le nom d'homme. J'honorerois bien plûtôt de ce titre nos Caſtors qui font voir dans leur conduite toute uniforme, du genie, de la prévoiance, de l'induſtrie & de l'adreſſe, & qui d'ailleurs ne ſe dérangent en rien dont on puiſſe leur faire un crime. Mais à qui convient proprement ce beau nom d'homme? N'eſt-ce pas à celui chez qui le Bon-Sens domine, & qui ſe porte naturellement au bien par un principe de raiſon. C'eſt précisément ſur cela que roulent nôtre genre de vie & toute nôtre Morale. Uniquement & inviolablement attachez à l'ineſtimable maxime de ne rien introduire parmi nous qui puiſſe alterer cet aimable & ſolide repos d'eſprit, & cette union fraternelle, qui forment ici bas nôtre ſouverain bonheur, nous ne voulons ni or ni argent, & autant vous adorez ces dangereux metaux, autant les avons-nous en horreur. Tant que nous aurons ſoin de nous conſerver à l'abri de ce rempart, l'Interêt, ce perturbateur éternel des hommes, ne pénétrera point dans nos Cabanes, il ne rompra point les liens du ſang & de l'amitié, il ne troublera point nos innocens & tranquilles plaiſirs, il ne nous privera point d'un doux & paiſible ſommeil; nous vivrons ſans Loix, ſans procès, ſans Juges, & nous conſerverons en cela le précieux heritage que nos Péres nous ont laiſſé depuis la Fondation du Monde. Tu vois, au reſte, que je n'avois pas tort de dire que

les Loix ne ſignifient rien moins parmi vous que le Droit & l'Equité, puiſque les Grans & les Riches en ſecouent aiſément le joug, & qu'il n'y a que les pauvres & les malheureux qui ne puiſſent s'en diſpenſer. Mais examinons plus amplement en quoi conſiſtent ce juſte, ce raiſonnable que vous vous vantez d'obſerver & que vous nommez vos Loix. Les Gouverneurs de *Canada* ſoutiennent depuis cinquante ans que nous ſommes ſous la domination de leur Grand Capitaine. Nous ne reconnoiſſons point de Superieur ni de Maître, repondons-nous; nous vivons ſans ſubordination & dans une égalité parfaite, un même eſprit, un même cœur, nous anime, nous ſommes tous libres, & nous n'apartenons qu'au Grand Eſprit, incomparablement plus nobles en cela que vôtre Nation qui n'eſt qu'un aſſemblage d'eſclaves ſous la volonté abſoluë d'un ſeul homme. Cette prétention des *François* eſt auſſi ridicule qu'elle eſt injuſte; à quel titre, de quel droit, par quelle convention nous a-t-il aquis? Sommes nous allez le chercher? Nous ſommes-nous vendus à lui? Avons-nous ſtipulé que nous lui obeïrions & qu'il nous protegeroit? Les *François* au contraire ont traverſé les Mers pour venir nous trouver; tout le pays qu'ils ont uſurpé apartient de temps immemorial aux *Algonkins*; ainſi nous pourrions avec beaucoup de raiſon nous attribuer un droit d'empire & de commandement ſur les *François*; mais la prudence nous retient, nous voulons être plus ſages qu'eux; qu'ils ſe repaiſ-
ſent

ſent des fruits chimeriques de leur violence, nous le tolerons par amour propre, & pour éviter les querelles & les differens. Confeſſe donc, mon cher Ami, confeſſe que la Raiſon de *France* eſt une extravagante Raiſon. Sur ce pied-là je te conſeille, en frere, de te joindre à nous & de te faire *Huron*. Que tu és à plaindre au prix de moi! Je ſuis maître de ma perſonne & j'en puis diſpoſer à mon gré; je ne dépens point d'un tyran, qui tout en me volant mon bien, tout en me rendant miſerable, exige encore de moi de profonds reſpects, & veut que je tremble devant ſa grandeur; je ſuis d'une Nation qui n'a point d'autre Souverain que le Bon-Sens, & chez laquelle le Bon-plaiſir eſt également diſtribué à tous les particuliers; point de premier ni de dernier parmi nous; Les *Hurons* s'appellent freres, & le ſont encore plus; je ſouhaiterois trouver des termes pour te faire ſentir mon bonheur; penſe bien à ce que je vais te dire; je n'aime les hommes que par la Raiſon; j'ai le dernier mépris pour leur folie & pour leur travers; je veux du bien à tous mes ſemblables, je n'en crains aucun, perſonne n'a droit de me contredire, je ne ſuis l'inferieur & le ſujet que du Grand Eſprit. Compare maintenant ta condition avec la mienne; & montre-moi, ſi tu le peux, que je raiſonne mal. N'eſt-il pas vrai que ton grand Capitaine, ou ceux qui agiſſent ſous ſon autorité peuvent te cauſer mille chagrins, & même te faire perir, fuſſes-tu tout à fait innocent? D'ailleurs, de combien de perils n'és-tu pas

environné? Tu ne marches que sur des précipices; la trahison, la calomnie, le vol, l'assassinat, sont des maux dont il ne t'est pas possible de te garantir, & souvent ceux en qui tu as le plus de confiance, & que tu crois tes meilleurs amis machinent ta perte. Sont-ce là des faussetez? L'experience journaliere confirme la verité de ce que je dis, & tu n'oserois m'en démentir. Vien donc, mon cher Frere, vien participer à nôtre bonheur. Mais non, un *François* ne veut point entendre parler de devenir homme; il est trop endurci à la pesanteur de sa chaine, & il préfere un lâche & vil esclavage à nôtre incomparable Liberté. Servez, rampez, à la bonne heure, enfans degradez de vôtre dignité, honte & deshonneur de la Nature qui ne vous a faits que pour jouïr de vous-mêmes, vous qui faites consister tout vôtre bonheur à dépendre d'un Tyran. Oh que le *François* est une charmante figure d'homme! Écoutez-le, personne, à l'entendre, n'a plus d'horreur que lui pour l'esclavage, qui dit *François* dit le plus intrepide de tous les bretteurs pour la gloire de la Nature humaine. Mais ne passez pas de la fanfaronnade du *François* à sa conduite; vous y trouveriez une étrange contradiction: vous verriez alors que le *François* est le plus esclave de tous les animaux, & que s'il parle de Liberté comme un Dieu, sûrement il en jouït moins qu'une bête.

LA

LA HONTAN.

En verité, bon Homme, je ne te reconnois point dans tout ce que tu dis là ? Est-ce toi qui as fait le voyage de *France* & de la *Nouvelle Angleterre* ? Est-ce toi chez qui j'ai trouvé tant de fois ce Bon-Sens épuré de préjugez, cette Raison toute nuë qui fait tant de plaisir à tous les gens de la bonne tournure ? Est-ce toi, enfin que je croiois tout à fait *Dehuronnisé* ? De quoi t'ont servi tes Voyages ? où est le fruit de tout ce que tu as vû parmi nous ? Qu'entens-tu par ces Loix, par cette dépendance, par cet esclavage que tu ne cesses de me prôner ? Pour moi je croi que tu ne sais mieux que tu ne dis. C'est bien à un *Huron* vraiment à nous prêcher le bonheur de la vie ! Fy, fy, n'avez-vous pas de honte, ADARIO ? Vous prétendez que vôtre Philosophie est meilleure que la nôtre ? Et à quoi, je vous prie, se termine toute vôtre Morale ? A boire, manger, dormir, fumer, chasser & pêcher, à faire un demi million de lieues pour gober quatre ou cinq *Iroquois*. Parlez-moi de nôtre Nation qui employe tout son esprit à se procurer le plaisir & la molesse. Vous m'alleguez nos Loix ? Eh ! ces Loix ne sont que pour les pauvres ou pour les sots ; on les évite par un peu d'adresse ; on s'en dispense par beaucoup de fortune ; les Grands ne les craignent presque point, & le Souverain qui en est ordinairement le plus grand infracteur ne les maintient que pour se main-

tenir soi-même. Ajoûte à tout cela que la Probité rend libre, & qu'un honnête-homme est affranchi des Loix.

ADARIO.

Je t'arrête ici, Baron ; souffre que je te le dise avec toute la candeur *Huronnoise*, tu ne sais ce que tu dis. Tu te piques de droiture ; je ne voudrois pourtant pas te cautionner ; car tu as la mine, nonobstant toute ta sincerité aparente, de ne pas mieux valoir que les autres ; mais je te suppose irreprochable ; mais si quelcun de tes ennemis s'avisoit de susciter contre toi deux faux témoins bien ferrez, tes Loix te sauveroient-elles ? N'en reconnoitrois-tu pas alors l'inconvenient ? Ne donnerois-tu pas tous les Legislateurs au D. ? Interrogez nos coureurs ; ils vous soutiendront avoir vû sacrifier à ces rigoureuses Loix vingt personnes dont l'innocence a été reconnue après leur injuste & cruelle mort. A toi permis de t'inscrire en faux contre leur témoignage ; mais tu ne saurois nier ce que je vais te dire, & ce que j'ai vû ; c'est qu'en *France* on livre quelquefois les innocens à des tortures afreuses pour leur arracher de la bouche par la violence de la douleur l'aveu d'un crime qu'ils n'ont point commis. La Nature se soulève là contre, cette inhumanité fait horreur ; di, di après cela que tes *François* sont des hommes. Les femmes même ne sont pas exemtes de cet horrible supplice que vous appellez Question ; Oh que ne souffre point ce

ce tendre ſexe dans ces tourmens ſoit par la dure preſſion, ſoit par la barbare extenſion des nerfs. Au reſte, ces malheureux diſent oui à tout ce qu'on leur demande, & preſque toûjours ils prononcent eux-mêmes l'arrêt de leur condamnation. Ne font-ils pas bien? Ils s'accuſent à faux, direz-vous, ils ſe calomnient, ils ſe noirciſſent & ſe font perir par un menſonge atroce; d'accord; mais auſſi ſe délivrent-ils de cinquante morts par celle qu'ils ſe procurent, & je trouve qu'en cela ils ont grande raiſon. Car ſuppoſons qu'ils aient aſſez de courage pour ne pouvoir être tirez de la negative par toute la violence des tourmens, cette Queſtion leur laiſſe de pitoyables reſtes, & ſe ſentant toute leur vie des violentes ſecouſſes que leurs membres ont reçû dans cette épreuve, ils ne vivent plus, ils languiſſent & meurent à tous momens. Croi-moi, mon cher Baron, croi-moi, ces Diables noirs & cornus, dont tes Jeſuites qui nous prennent pour des enfans, veulent nous faire peur & leſquels ils nous diſent être occupez à rôtir, à bouillir, à griller les ames, ces Diables, dis-je, ne ſont point en Enfer; non non, ils vous ſuivent, ils vous accompagnent par tout, & vos Loix, vôtre police, vos plaiſirs, vôtre Societé leur fourniſſent une matiére inépuiſable d'exercer leur diablerie & de tourmenter les hommes.

LA HONTAN.

Ni toi, ni tes Coureurs n'entendez rien à nôtre maniere de punir le crime, je vais t'expliquer ce que c'eſt. Deux faux témoins dépoſent contre un innocent, que fait-on? Ils ſont interrogez pluſieurs fois ſéparément. Le Juge employe toute ſon adreſſe pour voir s'ils ne ſe coupent point, & ſi leurs réponſes ſont uniformes. Si l'on a le bonheur de découvrir le complot, c'en eſt fait de leur vie, ils ſubiſſent le dernier ſupplice. Mais ſi l'on ne peut percer l'iniquité du myſtere, ſi ces témoins s'accordent dans toutes leurs dépoſitions, ſi confrontez à l'Accuſé celui-ci n'alleguant point de raiſon valable pour les recuſer, eſt obligé de s'en rapporter à leur conſcience; enfin, ſi ces témoins jurent & affirment par la verité du Grand Eſprit qu'ils ont vû commettre la mauvaiſe action dont il s'agit, alors l'Injuſtice triomphe, l'Innocence eſt opprimée, & le prétendu coupable eſt condamné à la mort. Quant à la torture, on y applique l'Accuſé lorſqu'il n'y a contre lui qu'une demi-preuve, c'eſt-à-dire, un ſeul témoin, ou lorſque l'importance & l'énormité du cas requierent qu'on l'aprofondiſſe; mais tu dois ſavoir après tout que nos Juges ne procedent pas à la légere, & qu'ils apportent tous leurs ſoins à bien diſcerner le coupable d'avec l'innocent.

ADA-

ADARIO.

Que m'as-tu apris par ton explication ? Ce que tu me dis là & rien, c'eſt toute la même choſe. Je veux qu'on interroge ſéparement les faux témoins ; mais ces miſerables aſſaſſins, avant que de ſe produire, ne ſont-ils pas convenus de tout ? Tourne, comme tu voudras, cette déteſtable Queſtion, qui fait la meilleure machine de vos Juges, il eſt toûjours conſtant que par ce moyen un Scelerat pour ſe vanger ou pour ſe divertir, peut expoſer le plus honnête homme du monde à des tourmens afreux. Quand même on tourmenteroit l'Accuſé ſur une dépoſition veritable, penſes-tu que le témoin ne me cauſeroit pas de l'horreur ? Quoi un *François* peut ſauver la vie à ſon ſemblable, à ſon frere, à un autre *François*, & il n'en fait rien, quels monſtres de gens étes-vous donc vous autres ? oſeriez-vous dire que vous apartenez à nôtre Eſpéce ? connoiſſez-vous ſeulement l'humanité ? Mais à propos de vos Juges, je te prie de m'éclaircir ſur un point. Eſt-il vrai qu'il y a des Juges d'une ignorance ſi craſſe & ſi groſſiere qu'un certain oiſeau, fameux par ſon ramage & par ſes oreilles meriteroit autant qu'eux de porter la robbe & le bonnet. Paſſe pour l'ignorance ; mais eſt-il vrai que l'amitié, que l'interêt, que l'amourette, ſe gliſſent dans la venerable Magiſtrature, & que ſouvent ce ſont ces faux poids qui reglent la balance de la Juſtice ? Tu ne vas pas manquer de nier le fait

& de me soutenir que tes Juges sont incorruptibles ; mais je ne t'en croirai pas sur ta parole. Je sai de science certaine que Dame Justice, bien loin d'être intraitable, est de fort bonne composition. Le pauvre Plaideur a-t-il mis son droit dans un jour incontestable ? a-t-il prouvé clair comme la lumiere du Soleil, qu'on lui retient injustement son bien ? Sa Partie n'a qu'à faire agir ce Grand, cet Ami, cette Maîtresse, cette belle Solliciteuse, sa Partie n'a qu'à faire briller l'or ou les présens, Messieurs les Juges s'humanisent, ils se laissent desarmer, ils cedent au pouvoir de ces charmes & de ces attraits. C'est par les mêmes moiens qu'on se garantit du glaive de la Justice, & que le crime demeure impuni. Vivent donc, vivent les *Hurons*, qui sans Loix, sans Tribunaux, sans prison, sans torture, marchent sûrement à la lueur de la pure Raison, & jouïssent par là d'une heureuse tranquillité dont vous autres *François* ne connoissez pas l'inestimable prix. N'ayant point d'autre Maître ni d'autre Guide que la sage & provide Nature, qui a imprimé ses Loix bien avant dans nos cœurs, un même esprit nous anime, une même volonté nous meut, & rien ne trouble la douceur de nôtre union. Affranchis du venin & des traits de la discorde, les procès, les chicanes, les querelles ne défigurent point nôtre Societé. Chacun possede sans être envié, parce que chacun possede autant pour les besoins des autres que pour les siens, & le bonheur du particulier fait infailliblement le bonheur commun.

mun. Que vôtre condition me paroit déplorable ! Vous tirez toute vôtre sûreté de vos Loix, & ces Loix pouvant être administrées par des stupides, par des ignorans, par des scelerats, où est le principe fixe de vôtre repos & de vôtre conservation? Avoüe la dette, mon pauvre Baron, tu ne saurois t'en défendre; n'est-il pas vrai que ce qu'on nomme parmi vous Justice n'est d'ordinaire qu'un trafic honteux, qu'un infame brigandage, qu'une abominable invention pour ruïner les familles, & pour oprimer l'innocent? Vous n'en disconvenez pas vous autres *François*. Je me souviens d'avoir oui dire à quelques rieurs de vos gens que Dame Justice étoit la plus riche heritiere du Roiaume, & que Monsieur le Juge aiant gobé l'huitre renvoioit les Plaideurs, chacun une écaille à la main. Je me fis expliquer la chose, & la raillerie me parut fort bonne.

LA HONTAN.

N'entendras-tu jamais raison, mon Ami? Tu crois bonnement tout ce qu'on te dit, & tu ne fais pas reflexion qu'on te raportera vingt faussetez contre une verité. Quoi? accuser nos Juges d'agir par passion ou par interêt, & de se laisser corrompre? c'est une noire médisance, c'est une calomnie atroce. Non, non, ce n'est pas sous la robbe d'un Juge que la friponnerie va se cacher; elle y seroit bien venuë, vraiment. Peut-être trouverois-tu quatre scelerats dans toute nôtre

Nation chicaneuſe, un à chaque coin du Roiaume, eſt-ce trop ? Enfin, c'eſt un Caſtor blanc qu'un mauvais Juge en *France*. Veux-tu que je te faſſe ici une peinture naïve de nos Magiſtrats ; mais garde toi bien au moins de prendre la choſe à contreverité. Nos Magiſtrats ſont des hommes parfaitement devoüez au maintien de la ſûreté publique : apliquez uniquement à conſerver l'ordre, & à le faire fleurir, ils ſe negligent pour les autres, & ne vivent que pour le bien commun. Toujours occupez de la préſence du Grand Eſprit, qui doit leur demander compte un jour de leur adminiſtration, & qui d'ailleurs jugera les Monarques & les Bergers par le même principe : cette préſence eſt un rempart à l'abri duquel ces Meſſieurs ſe tiennent fermes & inébranlables dans la pratique de leurs devoirs. Leur cœur eſt une glace que l'amour, avec tous ſes feux, ne ſauroit fondre ; en vain la Beauté dreſſe toutes ſes batteries contre ce cœur, fût-ce une Venus, elle abandonne la place. Ils ne ſont pas plus ſenſibles au brillant de l'or ni à l'éclat de la Grandeur ; prendre un Juge par l'endroit de la fortune ou de l'élevation ? ſon integrité ſe revolte, le zéle qu'il a pour la Juſtice lui inſpire alors tous les ſentimens d'une Vierge avec qui l'on voudroit trafiquer un bijou qu'elle eſtime plus que ſa vie. La tentation l'irrite, & il ne pardonne jamais au tentateur. Pour donner le dernier trait à la repréſentation de nos Juges, tu dois te les imaginer dans l'exercice de leurs charges & de leurs emplois, com-

comme des rochers au milieu des flots, comme des colosses au milieu des vents, comme des hommes rares, & d'une vertu que tous les attraits & tous les appas du Monde ne sauroient entamer. Personne ne connoit mieux que moi le merite angelique de la Magistrature *Françoise*. Les Juges de *Paris* m'ont fait la grace de me décharger du pesant fardeau de mon patrimoine ; & par la perte de trois ou quatre procès, ils ne m'ont laissé que mon épée pour vivre ; mais penses-tu qu'à cause de cela je les taxe d'injustice ? tu t'abuserois bien fort. Il est vrai que mes Parties dont la cause ne valoit rien se prévalurent beaucoup de leur bourse & de leurs puissans amis ; mais avec tout cela mes Juges m'assurerent que, suivant leurs obligations, ils n'avoient fait qu'interpreter les Loix, que ces mêmes Loix étoient contre moi, & que c'étoient proprement elles qui m'avoient condamné ; or les Loix ne pouvant être injustes, je dois savoir bon gré à mes Juges de m'avoir reduit à la besace, & je ne puis me plaindre que de moi-même qui ai mal expliqué la Loi.

ADARIO.

Tu me dis là de grands riens, mon cher Frere, & il faut que tu me prennes pour une grosse dupe si tu te figures que je me rende à ton galimatias. Tu ne saurois te battre contre moi à forces égales, car la Raison n'est pas assez de ton côté ; pour suppléer à ce défaut, tu ruses & tu voudrois m'aveugler

gler de poussiere, mais je suis en garde contre ta finesse, & je saurai me garantir. Premierement, je ne conviendrai jamais avec toi qu'on m'ait mal informé sur l'article de vos Juges; j'ai apris leur dépravation par le rapport uniforme de tant d'honnêtes gens que je ne puis raisonnablement en douter. Pourquoi veux-tu que je te croye au préjudice de tous ces témoins, qui n'ont aucun sujet de m'en imposer là-dessus? Mais quand je t'accorderois qu'on ne m'a point rapporté juste, n'ai-je pas eu plus d'une fois occasion de m'instruire sur cette matiére par le témoignage même de mes propres yeux? Pren garde à ce que je vais te dire, &, si tu le peux, tire-toi de ce pas-là. J'ai vû sur le chemin de *Paris* à *Versailles* un Paysan prêt à être foüeté publiquement par la main du bourreau, pour avoir attrapé quelque peu de gibier. Allant de la *Rochelle* à *Paris* je rencontrai un homme condamné aux Galeres, pour avoir été trouvé portant un sac de sel. Ces deux infortunez subirent le châtiment; mais en quoi consistoit leur crime? L'un avoit tué quelque bête: l'autre avoit pris secrétement un peu d'eau de mer condensée; tous deux cherchoient à faire subsister leur pauvre famille, beau sujet de punition! pendant qu'on se prosterne devant ceux qui volent impunément les peuples, & qui, pour fournir à leur horrible superflu épuisent la Nation; pendant qu'on adore certaines Idoles, qui, pour contenter une passion dereglée font couler des torrens de sang, & dépeuplent le Genre humain; enfin, pendant qu'on fait
la

la cour à des gens que l'on fait n'être fortis de la boüe, & ne s'être élevez au dessus du commun que par la fourberie & la mauvaise foi. Vante, après cela, vante la justice & l'équité de tes Loix; ose soutenir que tes Legislateurs & tes Juges craignent le Grand Esprit, & que dans leurs reglemens ils n'ont égard qu'à la Probité. A vous entendre, il semble que nous autres *Hurons* soions des machines à figure humaine, sans Ame & sans Raison; mais que vos *François* examinent bien nos mœurs, & ils seront forcez d'avoüer que nous suivons aussi exactement les regles immuables de la Justice & de l'Equité que vous negligez, que vous transgressez ces mêmes régles. Un *Huron* ne craint de la part de sa femme ni des cornes sur le front ni des bâtards dans sa famille; sans connoître ni dettes, ni credit, ni pauvreté, nous échangeons sur le champ, ou nous donnons sans retour. Nous ne ressentons point les tristes effets du mien & du tien; si ce Lion furieux qui cause tant de ravage dans le reste du Monde, se trouve parmi nous, il a les dents tout-à-fait limées; si ce Serpent qui infecte de son venin presque tous les hommes, n'est pas absolument banni de nos Cabanes, il y entre au moins sans pointe & sans aiguillon: nous n'aimons ce qui nous appartient qu'autant que nos freres peuvent s'en passer, & le riche ne posséde plus rien en propre dès qu'il s'agit de subvenir à la necessité du pauvre. Comme nous sommes unis d'une parfaite égalité, la Raison ne veut pas que le bienfaiteur exige aucune reconnois-

noissance, mais comme nous faisons profession d'être hommes. La même Raison veut que celui à qui l'on fait du bien ne soit point ingrat. Le desir insatiable d'amasser ne nous ronge point, nous joüissons du fruit de nôtre travail, & nous en faisons joüir ceux dont la peine a été moins heureuse que la nôtre. D'ailleurs l'envie ne trouvant par où s'insinuer nous sommes exempts de divisions, de querelles, de meurtres; nous ne sentons point les morsures funestes de la Discorde; la maladie & la guerre sont les deux seules portes par où la mort entre chez nous. Enfin, Baron, traite tant qu'il te plaira, de folle & d'extravagante nôtre République impolicée, je te soutiens qu'elle est cette République apparemment sauvage l'asile que la droite Raison bannie de la plûpart des Nations a choisi pour s'établir, & que c'est ici où vos pretendus Sages devroient venir entendre la voix de la Nature qu'ils écoutent & qu'ils consultent si peu.

L'A HONTAN.

Doucement, ADARIO, tu te laisses trop emporter à ton imagination; tu ne fais que voltiger de superficie en superficie, & ton peu de pénétration ne te permet pas de rien aprofondir. Ecoute-moi sans préoccupation, & tu connoîtras bien vîte la justice de nos Loix. Quand les premiers *François* se sont unis ensemble, ils ont crû que le moyen le plus efficace pour conserver le repos, & pour

pour augmenter le bonheur d'une Societé, c'étoit de déferer, sous de certaines restrictions que nous appellons Loix fondamentales, le souverain pouvoir à un seul homme, & de le rendre Maître absolu de toutes choses. C'est celui-là que nous nommons nôtre Prince, nôtre Monarque, nôtre Roi. Avant qu'on lui mette la Couronne sur la tête, on l'oblige à faire serment sur ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion, qu'il observera exactement les Constitutions primitives & originales de la Monarchie. Tant qu'il tient parole, tout va le mieux du Monde soit pour le général, soit pour le particulier. On execute fidélement les Traitez, & par là l'on entretient une bonne intelligence avec les Voisins; jamais de guerre que pour demander ce qui appartient incontestablement ou que pour se défendre contre la violence & l'oppression; les sujets ne sont point accablez de subsides, & les peuples ne fournissent que ce qui est précisément nécessaire aux besoins de l'Etat. Chacun est sûr de travailler pour soi, & sur ce motif le Commerce fleurit & les Arts se perfectionnent. Le Vice est puni, le Merite recompensé; le Droit, l'Ordre, la Raison triomphent, le tort & le travers sont condamnez par tout. Mais qu'arrive-t-il, mon Ami? c'est que ces Princes religieux observateurs de leurs obligations & de leurs engagemens sont extrémement rares. Un Monarque sur son Thrône ne veut rien voir qui ne soit au dessous de soi; ces Loix auxquelles on a prétendu l'astraindre & le soumet-

mettre lui paroiſſent comme des liens incommodes qui le ſerrent, & qui l'empêchent de ſe mouvoir comme il lui plaît. Ce Roi ne veut point d'exception dans ſon indépendance, & il ſecoüe tout ce qui pourroit borner tant ſoit peu ſon autorité. Ce n'eſt plus alors le ſalut de la Nation qui eſt la Loi ſuprême, c'eſt la Volonté du Monarque. De ce deſordre capital naiſſent tous les autres défauts qui défigurent la face du Gouvernement. Le Prince n'aiant plus d'autre regle que ſon Vouloir, c'eſt une ſuite neceſſaire que tout dépende de ſes caprices & de ſes paſſions. Il ordonne des choſes injuſtes & criantes; une partie de ſes ſujets execute les ordres aux dépens de l'autre partie, & les premiers deviennent en cela les inſtrumens & les ſupôts de la Tyrannie. Si ce Prince eſt déréglé dans ſes mœurs, ſon Exemple autoriſe le crime, & ſes excès ne paſſent plus que pour des gentilleſſes. Veux-tu que je te diſe tout en peu de mots, ADARIO? Quand le Monarque regne par les Loix, rien de mieux: quand le Monarque s'érige lui-même en Loi, rien de pis.

ADARIO.

Je te comprens, mon cher Baron, & plût à Dieu que tu m'euſſes toûjours répondu auſſi ſolidement! Mais di-moi, je te prie. Lors qu'on a le malheur de tomber entre les mains d'un de ces Oppreſſeurs dont tu parles, pourquoi ne pas déthrôner le Tyran? pourquoi ne pas ſe donner un meil-

meilleur Maître? Que tout un grand Peuple gemisse pour le plaisir d'un seul homme, je ne pense pas qu'il se puisse rien concevoir de plus bizarre, ni de plus contraire à la droite Raison.

LA HONTAN.

Aussi se trouve-t-il dans nôtre *Europe* une Nation assez brave & assez courageuse pour ne pas souffrir que le Souverain transgresse les Loix, & pour s'opposer à son usurpation. Mais ce qui fait que ces dépositaires de la Liberté, que ces veritables hommes trouvent si peu d'imitateurs, c'est qu'un Tyran a de grandes ressources contre le déthrônement. Il fait accroire à ses sujets que le Grand Esprit l'ayant établi sur eux, ils doivent lui obeïr, fût-il le plus execrable de tous les Monstres: on ne cesse de rebattre cette belle Morale; les uns la prônent de bonne foi, les autres par crainte, par interêt, ou pour avoir le plaisir de défendre une mauvaise cause. Mais le peuple est toûjours la dupe de ces Docteurs, & donnant avec sa credulité ordinaire dans ce barbare dogme, il respecte la main qui le frappe, & il baise les fers dont le Tyran le tient enchainé.

ADARIO.

Oh pour ce coup-là je te tiens, Baron. Tu ne saurois me nier, sans renoncer à toute pudeur, que vos *François* deshonorent le Grand Esprit par les idées qu'ils s'en forment. Car

Car quand ils croient qu'il ordonne ſous peine des feux éternels à toute une nombreuſe Nation d'obeïr à un mechant Roi, n'eſt-ce pas dire que le Grand Eſprit eſt méchant lui-même, & qu'il prend plaiſir à faire ſouffrir des innocens ? Mais revenons à la juſtice de vos Loix. Tu te ſouviens de ces deux pauvres Diables qui ſe refugierent l'autre année à *Quebec* de peur d'être brulez vifs ; di-moi, je te prie, de quel crime étoient-ils coupables ? On les accuſoit de magie, & quelle bête eſt-ce que cette magie ? Apparemment rien autre choſe qu'une cervelle derangée, & ſi un homme qui eſt magicien de bonne foi doit être livré au bourreau, il faut le mettre entre les mains d'un Medecin. Tu ſais que nous avons auſſi nos Sorciers ou nos *Jongleurs* ? Ils ſe vantent de guerir les malades par des preſtiges, & par des enchantemens. Mais nous ne ſommes pas aſſez ſtupides pour être leurs dupes : nous les regardons comme des fourbes, ou comme des fous : leurs viſions, & la bizarrerie de leur conduite nous divertiſſent, & quant au reſte, nous les laiſſons vivre en repos.

LA HONTAN.

Ta comparaiſon ne vaut rien du tout, ADARIO. Nos *Jongleurs* ſont bien d'autres gens que les vôtres. Il faut que tu ſaches qu'en *France*, & en pluſieurs autres Païs de l'*Europe* un Sorcier eſt plus à craindre qu'une armée. C'eſt un homme qui en

vertu d'un certain contract qu'il a passé avec l'Esprit noir, peut faire tout le mal dont il s'avise. Il donne la rage d'amour aux personnes les plus indifferentes, & les plus froides; il glace les amans les plus emportez, & le jeune époux qui se croit au comble de son bonheur le jour de son mariage, tombe la nuit, par le malefice de l'Enchanteur, dans la paralysie, & dans l'insensibilité. Ce scelerat empêche la maturité des grossesses; il jette les plus sains dans une langueur mortelle; il fait périr les semences dans le sein de la terre, & le bêtail dans les pâturages, ou dans les étables. Quelquefois il se contente de repandre la terreur dans tout son Canton. Ayant le secret d'apparoître sous telle figure que bon lui semble, il en choisit qui causent d'horribles transes à ceux qui le rencontrent, & qui leur fait dresser les cheveux. Tantôt c'est un spectre de la hauteur d'un Chêne; tantôt c'est un quadrupede énorme, & tantôt un oiseau des plus afreux. Ses plaintes, ses cris, ses hurlemens, le bruit des chaines qu'il tire après soi redoublent l'épouvente & l'horreur. Enfin, le Diable qui est son ami de débauche, & avec lequel il se plonge la nuit dans les plus sales ordures, lui communique toute la sceleratesse de son pouvoir. A ton avis ce Sorcier n'est-il pas bien & dûment brûlé?

ADARIO.

Tu me fais assurément bien de l'honneur, Baron, quand tu me debites toutes ces fadai-

daiſes. T'ai-je donc donné ſujet d'avoir ſi mauvaiſe opinion de mon diſcernement? Je te conſeille d'entreprendre auſſi de me perſuader qu'*Eſope* eſt un veritable & fidéle Hiſtorien, & que les bêtes ont dit, & fait toutes les choſes que ce judicieux Singe nous rapporte. Si tu as prétendu railler avec toute ta ſorcellerie, je te le pardonne; & il ne tient qu'à moi, pour te payer en même monnoye, de te forger ici des menſonges auſſi ridiculement inventez. Mais ſi tu parles ſerieux, & en homme qui croit ce qu'il dit, en verité, mon pauvre Frere, tu me fais grande compaſſion, & je déplore ton aveuglement. Je ſuppoſe qu'il y ait un mechant Eſprit, je veux que cette bête à cornes, à queue, & à pieds fourchus que vous nommez Diable, ſoit dans l'Etre des choſes, & que ce ne ſoit pas plûtôt un Fantôme inventé pour faire peur aux ſimples, quel beſoin y a-t-il de lui donner ces Miniſtres, & ces ſupôts qu'on qualifie Sorciers? Dès que le Démon auroit influence & pouvoir ſur les productions de la Nature, il agiroit de tous côtez par ſa vertu inviſible, & ſans emprunter le ſecours humain il ne tiendroit qu'à lui de cauſer ſur la Terre des maux infinis. D'ailleurs, ſi ce vilain Diable communique ſa malice ſurnaturelle aux mechans, comment le Monde ne fourmille-t-il pas de Sorciers? car tu ſais, * Baron mon Ami, que le nombre des bons eſt bien petit; je gagerois, ſi cela ſe pouvoit, qu'il y a mille ſcelerats contre un homme de bien. Outre cela, j'ai ouï dire que preſque tous vos Sorciers

ciers étoient des gardeux de bêtes, des ignorans & des gueux. Comment le Diable, leur Seigneur & Maître, & auquel ils se sont donnez corps & ame, ne leur fait-il point un peu de part de ses lumieres, comment ne fait-il point leur fortune? Ses bons serviteurs, ses meilleurs amis vivent en ce monde-ci dans la crasse la plus sordide, dans la misere la plus afreuse, & pour toute recompense de lui avoir été fidéles, ils bruleront éternellement dans l'autre vie? Ne faut-il pas être bien ennemi de soi-même pour se choisir un tel Maître? Mais enfin, je ne trouve rien de plus scandaleux que cette opinion de Magie & de sortilege? Quelle idée me donnes-tu en cela du Grand Esprit? Tu veux me persuader qu'il laisse faire le Diable: en ce cas-là Dieu est donc le complice de tous les crimes & de toutes les horreurs du Grimoire; car enfin consentir à un desordre que l'on pourroit empêcher très-aisément, si ce n'est pas en être l'auteur, à ton avis cela vaut-il mieux? Je te fais une comparaison, Frere, & je te défie d'y répondre. J'ai à la chaine dans ma Cabane un chien enragé: cet animal est d'une force monstrueuse, d'une agilité surprenante, sa peau est impénétrable, & il n'y a point d'homme assez hardi pour oser lui porter un coup. Si je lâche ce chien dans le Village, n'est-il pas vrai qu'il y étranglera autant d'hommes & de bêtes qu'il en tombera sous sa patte? Mais n'est-il pas constant aussi que je serai la vraie cause de cette horrible desolation? Va maintenant au Diable, Seigneur Baron:

puis qu'il fait tant de ravage sur la Terre; pourquoi le grand & bon Esprit lui permet-il d'y venir ? que ne lui défend-il de sortir de son Enfer ? En verité si Dieu veut bien que le Diable se fourre par tout, Dieu veut bien aussi que cet Esprit pervers fomente la sceleratesse parmi les hommes, & qu'il contribue à leur damnation; or je te demande si Dieu peut tolerer ce mal sans en être responsable ? Pour raisonner conformément à la nature & à la perfection du Grand Esprit, il vaudroit bien mieux dire qu'il a renfermé pour jamais tous les mauvais Anges, & qu'il a fixé leur condition à demeurer avec les Damnez, & à les tourmenter: on ajoûteroit que le Grand Esprit, au contraire, inspire aux hommes la vertu, les detourne du vice, & les aide dans le grand œuvre du salut. Quant aux Ames que tu prétens revenir de ton prétendu Purgatoire, autre sottise: Elles viennent, dis-tu, solliciter le secours des prieres, des offrandes & des vœux ; mais les vivans que ces pauvres Ames prennent pour mediateurs valent-ils mieux qu'elles ? n'ont-ils pas assez à faire d'appaiser Dieu pour eux-mêmes ? & d'ailleurs dès que le Grand Esprit trouve bon que ces souffrants quittent le Purgatoire, & viennent sur la Terre implorer l'assistance de leurs amis, il ne lui en couteroit pas davantage d'abreger leur peine, & de les enlever de plein vol dans son Paradis. Garde donc pour toi ta Diablerie & tes Apparitions; c'est un bien que je ne t'envie point, je t'en céde ma part très-volontiers. Si tu me

me debites ces fornettes pour te divertir, tu es fort mal adreffé, va t'en dogmatifer la plus chetive femmeléte de nôtre Village, encore fuis-je bien fûr qu'elle te regardera d'abord aux yeux, & qu'elle te prendra pour une cervelle demontée : mais fi tu parles ferieufement, & fi tu crois ce que tu dis, affurément, mon Gentilhomme, tu n'as guere d'obligation à la Nature, elle t'a bien mal partagé de raifon. Il me vient encore une penfée touchant les Negromanciens. D'où vient que la Sorcellerie eft inconnue à nos Peuples du *Canada*? Ces bonnes gens n'y entendent point fineffe; quoi que depourvûs de ces vives & divines lumieres dont vous vous piquez vous autres, & qui certainement ne vous rendent pas meilleurs, ils marchent à la lueur du Bon-fens, & ils vont rondement en befogne. Il femble donc que le Diable feroit bien fes affaires avec eux, car ne fe défiant point de lui, rien ne l'empêcheroit de leur en faire accroire : cependant nos *Canadiens* n'ont aucun commerce avec Satan. D'où je conclus, ou que vous êtes des cerveaux creux qui vous repaiffez de chimeres, ou que vous fympathifez affez avec le Diable, pour entretenir correfpondance avec lui; au lieu que, ou nous ne croyons rien qui ne foit folide, & conforme à la faine Raifon, ou le mechant Efprit ne s'accommode point de nos mœurs, & il nous trouve trop de droiture & de probité pour commercer avec nôtre Nation. C'en eft affez, & même beaucoup trop fur une matiere fi ridicule:

oblige moi de ne me point repliquer là-dessus ; tu ne pourrois m'alleguer que de nouvelles extravagances ; retournons à vos Loix par un chemin plus clair, & où l'on puisse comprendre ce que l'on dit. Pourquoi souffrent-elles ces Loix qu'on trafique de l'honneur de l'autre sexe ? Ne sont-ce pas des temples fort vénerables que ces Maisons publiques où la Prêtresse de *Venus* vous donne pour vôtre argent le choix entre les Victimes qui se sont consacrées à cette lubrique Divinité ? Pourquoi permettre sans aucune autre raison que celle d'une sotte vanité de porter une épée qui sert si souvent à tuer ceux qui n'en ont point ? La juste guerre exceptée, ne faudroit-il pas éloigner tout à-fait cet instrument de colere & de fureur ? Comment laisse-t-on aux vendeurs de Vin & de liqueurs fortes de donner à des gens yvres tout autant à boire qu'ils en demandent ? N'éprouve-t-on pas tous les jours que la bouteille, comme vous parlez vous autres, produit d'étranges effets ? Combien de querelles & de meurtres à *Quebec* par la boisson ? & nos bonnes gens même ne s'égorgent-ils pas quand ils en ont trop pris ? Le Cabaretier n'est point coupable, diras-tu ; il fait son mêtier ; mais c'est au Buveur à se connoître, & à lever le piquet lors qu'il se sent près à passer les bornes. Cette réponse ne vaut rien ; car cet homme que tu supposes avoir déja beaucoup de vin dans la tête, & qui d'ailleurs a du penchant à la débauche, est-il en état de se servir de sa Raison ? Point du tout, & dans ces moments-
là

là le Philosophe le plus phlegmatique est emporté par la vapeur du jus, & par l'attrait du plaisir. Pourquoi vos Magistrats ne veillent-ils point à moderer le jeu, & à prévenir ses excès? Quelle source de malheurs que le jeu? Le Pere y ruïne sa famille; le Fils y endette son Pere; la Femme, après avoir perdu son argent, ses bijoux & ses nipes, y engage le front de son Mari; du jeu naissent la misere, la division, le meurtre & tant d'autres suites pernicieuses. Ce sont là, mon Frere, des abus dangereux & crians que vos Loix devroient retrancher. Au lieu de cela, vous commettez tous ces desordres impunément, & à l'abri des Loix. Une telle reformation n'est point necessaire parmi nos *Hurons:* Ils ne connoissent point tous ces travers ni tous ces dereglemens: Le Bon-sens est leur Code, & l'Equité leur Digeste; ne faire tort ni à soi-même, ni aux autres; faire tout le bien raisonnablement possible à sa propre personne, & à ses semblables, voilà nôtre Jurisprudence, ce sont toutes nos Loix.

LA HONTAN.

Mon Dieu! que tu bats la campagne, ADARIO; que tu t'échaufes, & que tu emploies de paroles pour rien! Je n'ai qu'un mot à te répondre, & tu n'as guere de cette Raison que tu prônes tant si tu ne t'en paies pas. Nos Loix font digue au débordement, & à l'inondation du vice autant que cela se peut; mais parce que la plûpart de nos Vil-

les ſont trop étendues pour que le Magiſtrat puiſſe avoir l'œuil ſur la conduite de chaque particulier, on fait des défenſes générales, on les obſerve avec toute l'exactitude poſſible, & du reſte on tolere ce qu'on ne peut empêcher.

ADARIO.

Je voudrois que tu diſſes vrai. J'aime d'inclination les bons *François*, & je ne puis mieux leur marquer ma bonne volonté qu'en leur ſouhaitant une vie libre & tranquille, telle qu'eſt la nôtre. Mais comment vos Loix pourroient-elles vous procurer ce ſûr & agréable repos? N'ai-je pas vû qu'elles ſont le plus violées par ceux qui ſont obligez de les adminiſtrer ou de les ſoutenir? Qu'eſt-ce que c'eſt chez vous que ces lieux ſi redoutables établis pour punir le crime, pour autoriſer le droit, pour exercer la Juſtice? Ces Tribunaux ne ſont-ils pas trop ſouvent des coupe-gorge, des endroits de vol, de brigandage & de violence? Un Plaideur, venu peut-être de cent lieuës pour demander ſon bien, ſe conſume en frais, pendant que les Supots de ce Repaire que vous nommez Barreau s'enrichiſſent des depouilles de ce malheureux, & ſi après qu'on l'a épuiſé par des longueurs, des ruſes & des chicanes, il gagne ſa cauſe, à peine lui reſte-t-il aſſez pour paier les Dépens; il ne profite que du parchemin. Tu ſais mieux que moi ce que l'argent, la faveur & l'amour peuvent ſur le cœur d'un Juge, tu

ſais

sais combien ces puissantes machines jettent de veuves, d'orphelins, d'innocens, dans la misere & dans l'oppression. Allons du Palais à la Cour : se peut-il rien de plus inique & de plus barbare que les Loix qui émanent du Conseil de vôtre Maître ? Il dispose du bien de ses sujets ni plus ni moins que nous disposons quand il nous plaît de ce qui apartient à nos Esclaves : Le particulier ne jouït de quoi que ce soït dont il ne paye le tribut : on le taxe même pour sa tête & pour les élemens, & lors qu'il s'imagine qu'on ne sauroit plus rien lui demander, il est tout étonné de voir qu'on le pille, & qu'on le repille plus que jamais. Encore passe si le Prince, je ne dirai pas, voloit ; j'adoucirai le mot, si le Prince prenoit le bien de ses sujets d'une maniere équitable, je veux dire si chacun contribuoit selon ses forces ; mais helas ! il s'en faut bien. Les plus pauvres sont les plus chargez à proportion, & tel miserable artisan qui n'a pour tout capital que l'usage de ses bras donne presque tout son gain, pendant que Monsieur le gros & gras Financier se fait grand honneur & grand plaisir de ce qu'il derobe au Public. Voilà les excellens fruits que vous retirez de vos Loix. Comparez maintenant vôtre condition avec la nôtre. La Raison est nôtre unique & Souverain Juge : Elle nous ordonne de nous rendre heureux les uns les autres, & de concourir au bonheur commun par une égalité de biens, nous lui obeïssons exactement : elle nous commande encore de travailler pour l'abondance &

pour la ſûreté du VIllage, c'eſt ce que nous faiſons de bon cœur ; qu'arrive-t'il ? Banniſſant par là de chez nous le *Mien* & le *Tien*, ces deux grands Perturbateurs du Monde, nous menons une vie exemte d'ambition & de diſpute, & conſéquemment nous goutons une ſolide & inalterable felicité. En voilà bien aſſez pour aujourdhui : auſſi bien mon *François*, qu'eſt ce que je dis ? auſſi bien mon Eſclave me vient querir. Le reſte à demain. Adieu.

III. CONVERSATION.

De l'Interêt propre.

LA HONTAN.

QUoi ſi matin ? Oh bon homme ! tu n'as pas l'ame contente, & tu en veux decoudre encore, je le vois bien. Mais croimoi, ADARIO, plus de controverſe ; tenons-nous-en chacun à nos ſentimens, & vivons bons amis. Pour moi je t'abandonne à ton aveuglement. C'eſt avec chagrin, néanmoins ; car je t'eſtime beaucoup : tu as de l'eſprit, de l'experience & de la valeur ; je me ſerois fait un grand plaiſir de t'arracher à tous tes préjugez ſauvages, & comme ta Nation, qui te venere, a pour toi toute la déference poſſible, comme tu es l'oracle des *Hurons*, j'aurois crû les convertir

tous

tous en te convertiſſant. Mais encore un coup j'y renonce; il n'y a pas moien de te faire entendre raiſon. Tu éludes la force de mes preuves, tu conclus du particulier au général: enfin tu prens toûjours à gauche, & pour ne te rien deguiſer, après avoir bien batu la campagne tu reviens à ta prévention.

ADARIO.

Tu te contredis groſſierement ſur mon chapitre, Baron, & dès là j'ai ſujet de te croire le diſcernement faux. Selon toi j'ai de l'eſprit, & cependant je ne puis diſtinguer le vrai d'avec le faux; je raiſonne comme un entêté, comme un fat; ajuſte cela ſi tu le peux. Que j'aie du genie ou que je n'en aie point il eſt toujours vrai que tu me fais injuſtice. Afin que tu le ſaches, quand je diſpute contre toi je ne ſuis ni *François*, ni *Huron*; je mets tout préjugé à part & je tâche de ne me ſervir que de mon Bon-ſens. Sur ce pie-là je ſuis autant en droit de me plaindre de ton entêtement que tu es en droit de crier contre mon opiniâtreté. Cela eſt plaiſant: parce que les Jeſuites ſont Jeſuites, & que les *François* ſont *François*, ils ſont infaillibles, & parce que nous ſommes *Sauvages* & *Hurons*, il faut neceſſairement que nous aions tort. Hé! par quel endroit, s'il vous plaît, vôtre ſens eſt-il meilleur que le nôtre? Tant s'en faut. Nous devons raiſonner beaucoup plus juſte que vous; car nos vûes ſont plus ſimples, & nous n'obſcur-

cissions point la lumiere naturelle par tant de préjugez, & par l'impression d'un si prodigieux nombre d'objets. Ne t'imagine donc pas, mon Frere, m'étourdir de ton galimatias. Non, vous ne connoissez point le vrai bonheur, vous autres *Européens* ; vous donnez tout à l'imagination, & presque rien à cette belle partie de nous-mêmes, qui nous fait raisonner ; enfin vous ne meritez pas le beau nom d'Homme. Par exemple je te soutiens qu'une Nation parmi laquelle l'Interêt propre domine, & dont l'argent est l'ame, le lien & le nerf, je te soutiens, dis-je, qu'une telle Nation doit être necessairement défigurée par toutes sortes de crimes & d'excès. Il est inutile d'en venir à l'induction : la chose est claire comme un & un font deux ; toi-même tu n'en doutes pas. Mais je consens que tu soutiennes la gageure. Prouve-moi, donc s'il est possible, que vous êtes aussi innocens, aussi tranquilles, aussi heureux avec vôtre argent que nous qui détestons ce pernicieux metal, & qui le craignons comme la peste.

LA HONTAN.

Je t'accorderai, si tu veux, que le Tien & le Mien sont une occasion de grands desordres parmi nous ; mais l'institution n'en est pas moins bonne & la conservation n'en est pas moins necessaire. Il n'y a rien de si bon sur la Terre qu'il ne puisse degénerer en abus, ou tourner en mal. Ne conviens-tu pas, ADARIO, que les mains & les bras ornent l'hom-

l'homme, & que ces instrumens lui sont tout à fait necessaires? Cependant il est certain que si la Nature avoit fait les hommes sans bras, les hommes ne se tueroient point comme ils font, en cela plus furieux que les bêtes les plus feroces. Il en va de même de nôtre argent & de nôtre proprieté : s'il en resulte de grands maux, il en revient aussi de grands avantages. Et, sans nous donner la peine de descendre dans un détail d'où nous ne sortirions jamais, n'est-ce pas à l'argent que nous devons la force & le lustre de nos Societez? Le Prince met sur pié de nombreuses armées; il étend ses frontieres, & il se fait la terreur de ses ennemis; les autres Nations n'oseroient l'attaquer, & se tiennent trop heureuses qu'il les laisse en repos: quel est le ressort de cette puissance? c'est l'argent. Ce metal n'influe pas moins au dedans de la Nation pour l'ordre, & pour la beauté. Nos Rois ont des thrésors & des richesses immenses, il est vrai; mais sans cela seroient-ils en état d'apuier les Loix, d'empêcher les revoltes, de punir le vice, de recompenser la vertu, de soutenir l'éclat de leur dignité? Si vous retranchez la diversité d'interêt, le théatre des Grands, des Nobles & des Riches tombe; leur luxe, leur faste, leur fracas s'evanouït, ils seront confondus dans la foule, & ils n'auront plus rien qui les distingue de leurs Compatriotes. Mais combien aussi la Societé perdroit-elle à ce changement? Nous ne verrions plus ces Hôtels superbes, ces Palais magnifiques, ces riches ameublemens; nos villes ne retentiroient plus du

bruit des Carosses : tant d'autres belles choses que je ne te dis point ? quand nous ne perdrions que le plaisir de voir un Fat que la naissance ou la fortune semblent n'avoir mis en place que pour étaler ses defauts de corps & d'esprit & que pour montrer la bassesse d'ame des flateurs que lui font la Cour, nous perdrions l'un des plus divertissans spectacles de la Scene.

ADARIO.

Tu prétens donc que la force & l'ordre d'une Nation soient fondez sur le *Tien* & le *Mien*? abus, mon Ami, abus. Je supose, ce qui probablement n'arrivera pas si-tôt, qu'on abolisse la Roiauté en *France*, & que chaque Ville devenant Souveraine établisse une communauté de biens entre ses habitans ; en quoi vôtre *France* seroit-elle moins puissante ? Ces Villes n'auroient qu'à s'unir toutes contre l'Ennemi commun ; elles fourniroient plus ou moins de troupes, à proportion qu'elles seroient plus ou moins peuplées ; enfin ces Villes feroient ce que font nos Villages lors qu'il s'agit de faire la guerre aux *Iroquois*. Quant au bon ordre, ne vois-tu pas, mon cher Frere, qu'il seroit beaucoup mieux observé dans le cas de ma suposition ; car chaque Chef de famille aiant abondamment son necessaire en jouïroit paisiblement sans troubler personne, & si quelcun s'émancipoit à faire le moindre tort à son Compatriote, tous les autres s'éleveroient contre lui pour le maintien du bonheur

heur commun. Pour ce qui est de ce lustre & de cette beauté qui frapent les yeux, tu me la donnes belle, Baron. Di plûtôt que c'est une laideur, une ombre, une affreuse diformité. Je te fais encore une comparaison. L'on te présente deux femmes: l'une a le visage parfaitement regulier, la gorge & les mains belles, mais tout le reste du corps est affreux: l'autre n'est pas une de ces Beautez éclatantes; mais elle n'a rien qui choque, tant elle est bien proportionnée, on diroit que la Nature en formant cet ouvrage s'est étudiée à n'y pas laisser glisser le moindre defaut. A ton avis, Seigneur Baron, de laquelle de ces deux Princesses t'accommoderois-tu le mieux? Tu ne balancerois pas d'un moment pour la derniere, & comme tu ne manques ni de bon goût ni d'apetit, il me semble te la voir prendre avidement par la main. Tu vois, je m'assure, où j'en veux venir. Ces deux femmes, ce sont deux Nations ou deux Societez. La premiere de ces femmes est la figure du Corps civil où regnent le *Tien* & le *Mien*. Ce Corps est beau & agréable à voir par sa partie superieure: la Cour & le Château de ce Monarque, la Maison & les Equipages de ce Grand, les Festins & la dépense de ce Riche, voila les endroits brillans de la Societé. Mais lors que nonobstant un grand nombre d'Hôpitaux, on ne laisse pas de voir vos Carfours assiegez de pauvres & de mendians; lors que dans un tems de famine on trouve les morts dans les grands chemins & dans les rues, pendant que Monsieur le Riche

n'en rabatroit pas d'un denier pour sa molesse & pour ses plaisirs ; lors qu'on voit le villageois, l'artisan, le menu peuple privé des douceurs de la vie, & souffrir la faim & la nudité pour fournir aux desirs insatiables d'un seul homme, qu'en dis-tu, mon Ami, vos Societez ne font-elles pas horreur par cette dégoutante & afreuse moitié ? Oppose maintenant à ce Corps civil une Nation qui ait bani pour jamais de chez elle toute difference en matiere de richesses, & d'honneur ; toute subordination en fait d'autorité. Ces hommes concourent avec un empressement mutuel à se rendre heureux ; personne ne travaille pour soi : Chacun consacre son adresse & son industrie au bonheur commun : la disette & la haine n'entrent point dans une telle Societé ; l'abondance & l'amitié en sont les deux liens principaux. Enfin cette Nation est uniforme en tout : cela ne vaut-il point infiniment mieux que vôtre haut & bas ? je te defie d'en disconvenir de bonne foi.

LA HONTAN.

Tu bâtis sur l'impossible & par consequent tu tires tous tes coups en l'air. Afin que ta suposition devint effective & se tournât en réalité, il faudroit que le Grand Esprit envoiât un nouveau Déluge sur la face de nôtre vaste Continent, & que couvrant la superficie de la Terre d'une autre Peuplade, ces nouveaux hommes eussent à choisir sur le biais, & sur les moiens de se rendre heureux.

reux. Dans l'état où ſont les choſes tu juges bien, ADARIO, qu'on en viendroit plûtôt à un maſſacre général que d'en venir à une égalité de biens. Les opulens de la premiere volée perdroient trop; ceux qui ſont dans la mediocrité n'y gagneroient pas aſſez; le plus gros profit iroit aux pauvres, & comme ces derniers ſont le parti le plus foible, comment s'y prendront-ils pour contraindre les deux autres partis à renoncer à la proprieté?

ADARIO.

Arrête, Baron; j'ai été en *France*, comme bien tu ſais; je connois le Gouvernement & je te ſoûtiens qu'en ton païs les gens ſans capital & ſans fortune ſont le plus grand nombre: rien n'empêcheroit donc qu'ils ne ſe rendiſſent les plus forts: Ils pourroient le faire d'autant plus aiſément que le gros de la puiſſance de la Nation eſt de l'ordre des Infortunez. Car di-moi, je te prie, qu'eſt-ce que c'eſt que ces trois cens mille ſoldats plus ou moins, que vôtre Monarque a dans ſon Roiaume, & qui le rendent ſi formidable & ſi fier? Ne ſont-ce pas trois cens mille gueux qui moiennant quelques ſols par jour veulent bien ſe faire tuer, & pour qui? pour le Riche depuis le premier juſqu'au dernier; pour la conſervation de ſa plenitude; pour le maintien de ſes plaiſirs & de ſes excès, pour l'augmentation de ſa proſperité. Mais tous ces milliers de ſoldats procurent-ils par l'effuſion de leur ſang & par la perte de leur vie

vie le moindre avantage à ceux de leur Categorie & de leur Classe, je veux dire, aux Habitans destituez de bien? aucun si ce n'est d'accroitre leur misere, & d'en multiplier le nombre. Il ne tiendroit donc qu'à ces Troupes de faire rentrer la Nation dans ses droits, d'anéantir la proprieté des particuliers, de faire une égale & juste compensation des biens, en un mot d'établir une forme si humaine, un plan si équitable de Gouvernement que tous les membres de la Societé participassent, chacun suivant sa portée, à la felicité commune.

LA HONTAN.

Quand tu me proposes le secours du soldat pour l'execution de ton Grand Oeuvre, j'aimerois autant que tu conseillasses aux bêtes de se réunir toutes pour se soustraire à la tyrannie, à la cruauté, à la gourmandise de l'Homme. Est-ce qu'un Général ne méne pas ses Troupes au feu à peu près comme un Boucher conduit ses bœufs & ses moutons à la tuerie, sans que les uns ni les autres s'avisent de demander pourquoi l'on veut qu'ils meurent, sans qu'ils s'informent si c'est justement ou injustement qu'on les fait perir? D'ailleurs, on persuade aux soldats qu'ils sont obligez en conscience de se soumettre aveuglément, & l'on punit leur resistance comme le plus énorme des crimes, parce qu'en effet, il n'y a rien de plus dangereux pour les Grands & pour les Riches. Si le soldat se mêloit de philosopher, s'il

s'il vouloit entendre raison, s'il s'ingeroit de prendre connoissance de la conduite du Prince, de l'opression des sujets, des abus & des injustices qui se commettent dans l'administration publique, combien de Colosses seroient renversez? Mais enfin, sans la subordination militaire il n'y a plus de sureté au dehors, ni au dedans d'un Etat; l'anarchie & la confusion succederoient à la tranquillité; le monde ne seroit plus qu'un Cahos, & cela est si vrai que vous autres *Hurons*, vous avez pour vos Chefs, quoique vos égaux, la même deference & le même aquiescement que s'ils étoient vos Superieurs.

ADARIO.

Oh, mon Brave, si je voulois je ne demeurerois pas court sur tout cela: le Bonsens me fournit de quoi foudroier tes reponses, & les battre en ruïne; mais comme ce n'est pas mon dessein de te déplaire, je ne repliquerai point à tes dernieres instances, & je me contenterai de t'alleguer une raison dont tu ne saurois raisonnablement te scandaliser. J'ai ouï dire aux Jesuites que tous les hommes tendent toujours au plus grand bien: je sens en moi-même qu'ils ont raison, & si je concevois aussi bien tout le reste de ce qu'ils me prêchent, j'irois au plûtôt me faire laver la tête avec cette eau merveilleuse qui blanchit l'ame, & je serois Chrétien & Catholique à bruler. J'ai dit que je sentois bien en moi-même qu'ils avoient raison; car en effet je m'aperçois que sans examiner
&

& sans refléchir je vise toûjours au meilleur & je quite le moins bon pour prendre ce qui m'acommode le mieux. Or il faut que tu tombes d'accord que nôtre genre de vie est beaucoup plus doux & incomparablement plus agréable que le vôtre; donc vous devriez l'embrasser, & vous allez contre l'impression de la Nature, vous faites violence à cette bonne Mere quand vous ne vous rendez pas aussi heureux que nous le sommes.

LA HONTAN.

Quoi un Sauvage moraliser si finement! Je ne desespere plus de ta conversion, ADARIO; & puisque nos Jesuites ont bien pû te faire pénétrer dans le dernier repli du cœur humain, ils pourront bien aussi t'introduire dans la connoissance de nos Mystéres.

ADARIO.

Nous ne saurions être plus opposez, Seigneur Baron: tu t'étonnes qu'un Sauvage dont l'ame est dans son assiéte naturelle & dont l'esprit n'est point gâté par un amas de fausses idées, ni par le trouble des passions, comprenne les premiéres veritez de la Philosophie, & moi j'admire comment vous autres qui êtes acoutumez dès l'enfance à croire ce que vous ne concevez point, conservez encore assez de lumiere pour discerner le vrai d'avec le faux. Touchant ce que tu nommes ma conversion, je te conseil-

ſeille en ami de ne pas eſperer trop fort car tu pourrois bien avoir le chagrin de t'être trompé. Vois tu, mon Ami, quand les Jeſuites me parlent raiſon, je les entens: ſi j'ai de la peine à les comprendre d'abord, j'en viens à bout avec un peu de reflexion, & alors je me rejouïs à la vûë de la Verité; je la goûte, j'en ſavoure la douceur, & cela me fait un certain plaiſir que je ne te ſaurois exprimer. Mais quand tes Jeſuites me parlent Myſtere, qu'ils m'ordonnent de fermer les yeux pour voir; c'eſt comme s'ils me tiroient de la clarté du Soleil & du jour pour me faire entrer dans une Caverne où plus l'on avance, plus on deſcend dans une nuit épaiſſe: franchement j'aime à voir clair, & je veux ſavoir où je mets le pié.

LA HONTAN.

Ne t'offre-t-on pas le flambeau de la foi pour t'éclairer & pour te conduire dans ces routes obſcures? Mais ne nous rembarquons point ſur l'immenſe & profond Ocean de la Controverſe. J'aime mieux répondre à la derniere preuve que tu as alleguée contre l'Interêt propre. Nous tendons toûjours au plus grand bien, dis-tu? D'accord. La vie des *Hurons* eſt un plus grand bien que le nôtre; c'eſt ce que je te nie abſolument. Apelles-tu bonheur d'employer la plus grande partie de ſon tems à la chaſſe, à la pêche, & à la guerre? Ces trois exercices n'entrainent-ils pas immanquablement beaucoup de peine, de travail, de fatigue, & quantité d'ac-

d'accidens facheux ? Vôtre loisir & vôtre repos ne sont guere plus agréables. Vôtre train de vie est tout uni, & conséquemment très-ennuyeux. Vous savez à vôtre reveil tout ce à quoi vous devez passer la journée ; chaque matin vous savez la même chose, & vous ne connoissez point le ragoût piquant de l'avanture, ni du changement.

ADARIO.

Je suis d'avec toi, Baron : Nôtre maniere de vivre ne convient nullement à ces hommes effeminez, à ces idoles vivantes qui croient n'être au Monde que pour courir de délices en délices, & qui passent tout leur tems à rafiner sur le plaisir & sur la volupté. Mais en bonne foi, ces hommes moûs & indolens ne font-ils pas honte à nôtre Espéce, & meritent-ils d'en être les individus ? Tous les honnêtes gens sont de mon sentiment, & les *François*, comme les *Hurons*, pour peu qu'ils soient raisonnables ont un souverain mépris pour ces Ventres Paresseux dont toute l'inquietude est de reveiller & d'irriter leurs sens par quelque nouvel apas. Ces voluptueux & ces faineans qui jouïssent si lâchement des travaux de leurs Peres, & qui dissipent brutalement ce qu'on leur a aquis avec des soins, de la vigilance, de la conduite, & de la sobrieté, ces faineants, dis-je, ne font pas chez vous autres le gros & le genéral de la Nation. Le nombre de ceux qui s'occupent, soit pour l'utilité publique, soit pour leur interêt

rêt particulier, est incomparablement plus grand. Mais quand toute la *France* ne seroit peuplée que d'indolens, que de sensuels, que de débauchez, penses-tu que pour cela j'estimerois les *François* plus heureux que les *Hurons*? A Dieu ne plaise. J'ai étudié autant que j'ai pû, pendant mon voyage en *Europe*, ces Partisans declarez du plaisir: je te jure, mon Frere, que je n'ai jamais envié tant soit peu leur condition. Toûjours dans le bruit & dans le tumulte, la bonne disposition de l'ame, le contentement d'esprit, la joie solide & tranquille ne sont point du tout pour eux. Ce doux amusement qui les a étourdis pendant quelques heures, s'est-il envolé? Mes gens, pour s'être trop rassasiez, tombent dans le degoût; on rentre en soi-même avec chagrin; on bâille, on s'étend, on s'ennuie; l'imagination & les forces sont épuisées, rien ne fait plaisir, & il semble qu'on se perde dans un triste & insupportable anéantissement. D'ailleurs quelles sont les suites & les fruits de l'indolence & de la volupté, quelle qu'elle soit, dès qu'on passe les bornes? des incommoditez tant & plus qui rendent la vie onereuse, & qui en abregent le cours.

LA HONTAN.

Laisse là ces Frelons: quoi que dans la Republique, ils lui sont étrangers, & nous les regardons comme la vermine & l'excrement de la Societé. Parlons des Membres utiles, & du Corps de la Nation. N'est-il pas

pas vrai que le Commun de nos *François* vivent avec un tout autre agrément que ne vivent les *Hurons*?

ADARIO.

Je soutiens que non. En quoi s'il vous plaît?

LA HONTAN.

En tout. Nourriture, sentimens, besoins & commoditez de la vie, amitié, conversation, frequentation, que sai-je moi? tant d'autres bonnes choses semblables, & pour comble de bonheur, c'est que par le moyen du commerce on nous prévient dans nos necessitez & dans nos desirs, un habitant de grande Ville trouve presque à sa porte tout ce qu'il peut souhaiter.

ADARIO.

Di donc aussi qu'il y trouve souvent ce qu'il convoite avec passion, & ce qu'il ne peut obtenir faute de monnoye; ce qui ne le fait pas mal pester contre la rigueur de son destin. Mais pour te répondre en forme, oserois-tu, Baron, toi qui nous connois & qui vis avec nous, oserois-tu mettre en parallele nos manieres & nos coûtumes avec les vôtres. Vous cherchez dans les alimens la délicatesse, la propreté, la diversité, l'assaisonnement: nous ne voulons point de tout cet attirail dans nos repas,

pas, & comme nous ne mangeons que pour entretenir la vie, nous tâchons de ne donner à la Nature que ce qu'elle demande, nos repas ſont plus ſimples, plus courts, & moins delicieux que les vôtres ; mais que l'on balance les avantages de nôtre frugalité avec ceux de vôtre bonne chere, lequel des deux crois-tu qui l'emporte, mon Ami ? Nous ſommes toûjours frais, robuſtes, allertes, faiſant bien toutes nos fonctions; nous n'avons pas beſoin de Medecins qui exercent leur charlataniſme aux dépens de nôtre ſanté; nous n'avons pas beſoin d'Apothicaires qui nous empoiſonnent pour nôtre argent; nous n'avons pas beſoin de Chirurgiens qui nous ouvrent les veines, qui nous tailladent, qui nous cicatriſent, & qui emploient le fer & le feu ſur nos corps; nous n'avons point tant de morts précoces & avancées ; nos gens parviennent à une verte & vigoureuſe vieilleſſe ; ils finiſſent avec la chaleur naturelle, & la lampe s'éteint après que toute l'huile eſt conſumée. Voi, Baron, voi ſi c'eſt le même en *France*, & chez les autres Nations de vôtre Continent. Veux-tu que j'en vienne aux habits ? Tu ne devrois pas le ſouhaiter pour l'honneur de tes Compatriotes. Tu n'ignores pas qu'ils ſont traitez de fous ſur ce chapitre, & même par ceux de leurs voiſins, qui ont le travers & le ridicule de ſe vêtir comme eux. Quelle inconſtance, quelle legereté, quelle bizarrerie dans ce que vous nommez Mode? On ne doit s'habiller preciſément que pour ſe garantir de l'intemperie de l'air, & que pour ca-

cacher certaines parties du corps, que la bienséance & la pudeur ne permettent pas de découvrir ; c'est à quoi les *Hurons* s'en tiennent uniquement, & comme rien n'est plus propre à cet usage que les peaux de bêtes, ce sont aussi ces fourrures qui nous garantissent du froid & de la nudité. Nous ne tournons point en parure & en ornement l'effet de nôtre foiblesse & de nôtre honte, & nous ne tirons point vanité de ce que la Nature nous a traitez moins favorablement que les bêtes. Nous n'avons point d'ailleurs, la sotte & folle vanité de nous charger le corps d'un riche & brillant superflu. Chez nous on ne voit point les hommes courbez sous le poids d'une ample perruque, qui bien que destinée à la seule tête, cache la moitié de la personne, & qui peut-être, outre le crin de cheval, est tissue des cheveux d'un supplicié : on ne les voit point s'acrocher par tout ni derober à table la sauce de leurs voisins avec de longues & larges manches: on ne les voit point suer sous la pesanteur d'une étoffe payée cherement & qui paroit à peine, tant elle est chargée d'or & d'argent. Il en est de même de nos Femmes; le luxe ne les fait point tomber dans l'extravagance, & la seule Raison les guide dans leurs habillemens : bandent-elles tous les ressorts de leur feconde imagination, épuisent-elles toute leur industrie & toute leur adresse pour se préparer une coeffure? Que de tours & de retours, que de plis & de replis, que de peine, de soin & de dépense le sexe emploie chez vous pour se couvrir

vrir la tête? Telle femme dont le crane est bien foible & bien mal tourné ne laisse pas de porter sur ce crane un superbe édifice à trois & quatre étages; telle femme dont le visage tirant sur la guenuche a la vertu d'éteindre les feux d'un amour criminel, ne laisse pas d'enchasser ce même visage dans un précieux & magnifique étui, ce qui fait dire aux rieurs qu'elles n'épargnent rien pour donner un grand relief à leurs défauts. Tu ne l'ignores pas, mon Ami. Le reste du vêtement & de la parure suit à proportion. J'ai vû à *Quebec*, & encore plus en *France* des Dames qui me paroissoient comme ensevelies dans leurs ornemens; c'étoit une bigarrure d'étoffe, de frange, de dentelle, de ruban, de galon, de pierreries; j'avois peine à les trouver dans cet amas confus; je croi que de ce qu'elles avoient de trop on en auroit habillé fort honnêtement une centaine de pauvres Demoiselles: je me fâchois sur tout contre ces queues monstrueuses qui suivent de si loin les Nymphes, qui les trainent. A quoi bon cette queue, disois-je? A nettoier la ruë, à cueillir la poussiere d'un plancher, ou à fatiguer le bras d'un domestique? Peut-on prodiguer ainsi l'argent, & voir son frere & son semblable mourir de faim & de froid? Il faut n'avoir pas le moindre sentiment d'humanité.

LA HONTAN.

Quel Evangile me viens-tu prêcher là? Est-ce que je suis obligé de me priver du

moindre plaisir pour soulager un malheureux?

ADARIO.

Si tu y es obligé? Outre que la Nature te l'inspire, la Religion que tu professes, ne te recommande autre chose, & j'ai ouï plus d'une fois les Jesuites assurer qu'au dernier jour tous ceux qui auront refusé d'assister les pauvres seront maudits & livrez au feu éternel.

LA HONTAN.

Cela est vrai: les Jesuites le prêchent; tous nos Gens le croient, & tous nos Gens, sans en excepter même les Jesuites, n'en font rien. Si la gageure étoit faisable, je poserois en fait que de cent mille Chrétiens il n'y en a pas dix qui soient d'humeur à sacrifier un leger contentement pour le secours de ceux qui pâtissent. Oui, je t'avouë, mon bon homme, que *Jesus-Christ* condamne à l'Enfer tous les hommes qui pouvant faire du bien aux miserables les laissent souffrir, & que ce divin Legislateur fait presque rouler toute sa Philosophie sur la Charité; mais il faut bien qu'on se persuade qu'il exagere, & qu'on ne prenne pas sa Morale dans le serieux: autrement, le Faste & le Plaisir ne l'emporteroient pas infiniment par tout sur la Liberalité: Les Riches qui se vantent d'aspirer au Ciel ne dissiperoient pas au luxe, à la bonne chere, au vin,

vin, aux femmes, au jeu, aux ſpectacles, & à tous les autres amuſemens ordinaires, un bien dont ils pourroient faire tant d'heureux dans la Societé; un Monarque dévot, & qui ne cederoit pas ſa bonne part du Paradis, n'emploiroit pas de centaines de millions à ſes menus & gros plaiſirs pendant que le tiers de ſes ſujets meurt de faim.

ADARIO.

Tu ne m'aprens rien là de nouveau; j'avois déja fait la même remarque, & je t'aurois dit tout ce que tu viens de me dire, ſi mon ſujet m'y avoit conduit. Je ſuis ravi, Baron, que tu ne me deguiſes point l'un des plus grands maux qu'il y ait parmi vous autres. Cette ſincerité me plaît beaucoup, & pour la tourner à mon profit, tu me permettras de douter d'une Religion dont on ſe jouë, & où l'on fait tout le contraire de ce qu'elle ordonne le plus formellement. Tu ne manqueras pas de me repliquer que cet abus, quoi que général, ne fait rien à la certitude & à la verité du Chriſtianiſme; ſoit; tu ne ſaurois au moins diſconvenir que ſi vôtre *Jeſus-Chriſt* n'eſt pas un imposteur, vous étes preſque tous des impies, des hypocrites, de faux Chrétiens: Le Grand Eſprit me preſerve donc d'être des vôtres; je craindrois la contagion, & j'aurois peur que la foule ne m'entraînât vers le feu éternel. Mais tu m'as tiré de la garderobe de vos femmes; j'y veux retourner. Un *François* me fit bien rire dernierement ſur cette

matiere-là. Nos *Françoises*, me disoit-il, font mettre sans façon de belle & bonne étofe toute neuve en capilotade, devinerois-tu pourquoi ? Pour faire sur leurs jupes & sur leurs écharpes certains cercles de plis qu'elles nomment *Falbalas* : je crus d'abord qu'il badinoit ; mais il m'assura la chose fort serieusement, & comme je connoissois d'ailleurs la probité du Personnage, je n'osai le contredire.

LA HONTAN.

Tu aurois eu grand tort. On m'écrit de *Paris* cette nouvelle fureur de mode, & mon Ami me mande, en plaisantant, que les femmes ne sachant plus qu'inventer pour l'ornement de leurs corps, se sont tellement depitées contre les étofes qu'elles les ont mises en petits morceaux ; mais étant revenues de cet emportement, elles ont rassemblé tous ces petits morceaux, & se sont avisées de s'en parer.

ADARIO.

Ne ferois tu pas plus d'honneur aux *Françoises*, si tu disois qu'elles emploient tous ces fragmens comme autant de materiaux propres à construire des murs, des avant-murs & des remparts sur leurs jupes ?

LA HONTAN.

En verité, ADARIO, nos Dames te ſont bien redevables; tu as aſſez bonne opinion d'elles pour les croire des places fortifiées : ce n'eſt pourtant pas leur ordinaire de reſiſter long-tems, & communément elles capitulent avant même qu'il y ait brêche. Celles de ces Forteresſes vivantes qui ſont le mieux revêtues tombent aſſez ſouvent le plûtôt, & ſi l'on en excepte l'ouvrage à corne qui ſubſiſte long-tems, toutes les autres parties de la fortification n'y ſervent de rien.

ADARIO.

Quoi que les Sauvages ſoient de mauvais Ingenieurs, j'entens à peu près ce que tu veux me dire. Mais laiſſant la foibleſſe ou la force de ces aimables Citadelles, finiſſons l'article des habits. Tu ne peux me conteſter que la Mode ne ſoit un maître fâcheux, bourru, vetilleux, inconſtant, qui ſe jouë de tous ceux qui ſuivent le torrent, qui fait tourner au gré de ſes caprices cette multitude innombrable d'hommes & de femmes, qui n'ont ni la ſageſſe, ni le courage de s'afranchir de cette tyrannie: Elle eſt onereuſe aux Grands & aux Petits; aux Riches & aux Pauvres; au Negociant & à l'Artiſan. La Mode fait faire aux Grands des dépenſes qui alterent leurs revenus déja bien écornez. Tel Seigneur ſe fait trainer habillé

magnifiquement, & dans un équipage pompeux, qui feroit compassion sur le pavé s'il avoit seulement payé la moitié de ses dettes; telle Dame qui porte en ajustemens & en bijoux toute une terre sur sa personne, ne marcheroit plus qu'en simple Grisette, si elle proportionnoit son luxe au délabrement des afaires de sa maison.

LA HONTAN.

Brise sur cette matiere, je t'en prie, ADARIO; tu ne finirois pas aujourd'hui.

ADARIO.

Tu dis vrai, Baron: car avant que je t'eusse fait un détail de tous les inconveniens qui resultent de vos Modes, soit pour la santé, soit pour la bourse, soit pour la douceur & la commodité de la vie, je croi qu'en effet il seroit tems de nous separer. Je te fais donc grace de ce qui me restoit à dire là dessus. Mais j'ai à te répondre sur un autre point, c'est celui de la fréquentation & de l'amitié.

LA HONTAN.

C'est où je t'attendois. Tu seras bien habile si tu me prouves que par cet endroit-là nous ne sommes pas plus heureux que les *Hurons*.

ADA-

ADARIO.

Te voilà logé, mon Frere, à la présomption *Françoise*, & tu te figures presque avec toute ta Nation qu'il n'y a point de gens au Monde comme vous autres, pour l'agrément du commerce de la vie & de la Societé. Voions donc si je pourrai t'ouvrir les yeux de ce côté-là. Je debute par t'accorder que les *François* observent parfaitement le dehors & l'exterieur de l'amitié. Moi-même j'y fus pris, mais pris comme une grosse dupe, pendant mon sejour en *France*. Sans être *Huron* tout Etranger de bonne foi eut donné dans le panneau. Les Hommes s'inclinent & se courbent profondément les uns devant les autres; ils s'embrassent, se baisent, se prennent & se serrent la main: les femmes plient souplement le jarret, & se font aussi des caresses reciproques. Tout cela se fait d'un air aisé, naturel, ouvert, & l'on jureroit que toutes ces honnêtetez viennent du cœur. Les paroles dont on se sert communément dans ces rencontres quadrent admirablement avec les postures & les gestes. Comment vous en va? n'y a-t-il rien pour vôtre service? croiez-moi le meilleur de vos amis, disposez de ma bourse & de mon credit; Adieu, je suis tout à vous. Hé, qu'en dis-tu, mon Brave? ne sont-ce pas là de ces phrases tendres & onctueuses que vous nommez Complimens? D'ailleurs, je confesse encore que vos Gens sont de grands faiseurs de visites.

C'eſt l'occupation dominante de la pluſpart de ceux qui n'ont rien à faire qu'à vivre, & qui ſemblent n'être nez que pour faire nombre dans la Societé. Ils ſe font une loi & une obligation de ſe voir tour à tour chez eux : une heure ou deux à l'un, autant à l'autre; ainſi le tems ſe coule, & la vie qui ſans cela leur ſeroit à charge ſe paſſe avec moins d'ennui. Que l'on demande à quoi bon toutes ces viſites? C'eſt, diſent-ils, pour entretenir l'amitié: en effet, ces deux gens ſe voient, donc ils ſont amis, c'eſt chez vous un raiſonnement concluant. Enfin, j'ai remarqué que vos *François* mangent, boivent, & jouent ſouvent enſemble : ils ſe donnent & ſe rendent des repas ſomptueux; ils pouſſent la débauche juſqu'à noier la Raiſon dans le vin : Les femmes, celles même, qui ſe piquent d'une je ne ſai quelle chimere de qualité, n'en cedent pas aux hommes quelquefois là deſſus ; Bacchus a des Prêtreſſes & des victimes parmi le beau ſexe, & ſi vos *Françoiſes* ont aſſez de retenue pour n'oſer ſe commettre avec le vin, elles s'en dédommagent par d'autres boiſſons, qui ſans faire bouillir la cervelle, fourniſſent au plaiſir de boire & de choquer enſemble. J'ai fait quelque ſejour dans une Ville, où je me faiſois un plaiſir de faire à certaine heure un tour de ruës, pour voir vos *Françoiſes* courir le Caffé ; je ne manquois point de les rencontrer par bandes comme des biches, toutes aiant la joie peinte ſur le viſage, comme étant toutes remplies de l'idée du doux paſſe-tems qu'elles alloient goûter.

Quant

Quant au jeu tu ſais combien ſon influence ſur la Nation eſt étendue.

LA HONTAN.

Je commence à me fatiguer, mon bon Homme: as-tu donc reſolu de faire paſſer toutes nos mœurs en revûë? Au fait, ADARIO, au fait. Il s'agit de ſavoir s'il y a moins d'amitié parmi nous que parmi les *Hurons*: prouve moi l'afirmative de cette queſtion, & je te quite.

ADARIO.

Oh vîte vîte, voila mon *François* aux champs! Vous êtes gens à courte patience, vous autres. C'eſt vous laſſer que d'établir ſes principes: en toutes choſes, & de toutes maniéres vous courez à la concluſion. Avec cette pénetration & cette ſagacité dont tu es ſi bien pourvû ne decouvres-tu pas où j'en veux venir? J'ai voulu étaler à tes yeux le voile, le maſque, l'apparence & le beau ſemblant de l'amitié *Françoiſe*; voions à preſent ce qu'il y a de caché ſous ce beau dehors. Tu ſais mieux que moi quel fond on doit faire ſur ces ſalutations, ſur ces embraſſades, ſur ces ſerremens de main, ſur ces termes obligeans, ſur ces invitations, ces offres, ces promeſſes dont vous vous regalez preſque toûjours à la rencontre. Le ſon d'une cloche ou d'un inſtrument & cela c'eſt toute la même choſe: une Societé de Singes ou de Perroquets qui auroient étudié les

hommes là-deſſus agiroient ou parleroient tout de même. Ce Compatriote qui vous ſalue tout bas, & avec un viſage ſi riant, qui vous flatte & qui vous careſſe, en eſt-il moins rongé d'envie contre vôtre pouvoir, contre vôtre fortune, contre vos talens? Il met ſa tête à vos pieds & il ſouhaiteroit voir d'une autre maniere la vôtre aux ſiens: cette même Langue dont il vous felicite & vous louë, vient peut-être & tout recemment de vous accommoder de toutes pieces; & ce même homme qui dit prendre tant de part à vôtre bonheur vous dénigroit tout à l'heure, déchiroit vôtre reputation, & machine actuellement vôtre perte. Il n'y a pas plus de droiture & de ſincerité dans les autres moiens dont on prétend ſe ſervir pour fomenter & pour entretenir la bienveillance reciproque. Les viſites ne ſont-elles pas une academie de mediſance, & cette même perſonne qui défraie ſi bien aujourd'hui la converſation aux dépens des abſens, divertira demain autre part ſa compagnie à vos propres dépens. C'eſt un vrai tribunal qu'une viſite, mais un tribunal d'iniquité. Une avanture eſt-elle arrivée à quelcun de la connoiſſance du Cercle? Ce quelcun eſt-il chargé de ſoupçons? Court-il de lui dans la Ville le moindre bruit deſavantageux? On lui fait ſon procès à toute rigueur & ſans l'entendre; tous les viſiteurs & tous les viſitez ſont ſes Juges & ſes Parties: on le condamne par contumace; on flétrit ſon honneur; on le déclare indigne de toute eſtime, & notez que ſi ce prétendu coupable eſt en place & fait

fait figure, ses Juges iront peut-être dès le même jour ramper devant lui pour en obtenir quelque faveur. Vos festins, vos débauches, & vos jeux ne sont pas des indices moins équivoques, ou plûtôt moins imposteurs de l'amitié. Chacun cherche en tout cela son plaisir ou son interêt. Le Gueux reparé fait montre de son opulence sur sa table splendidement couverte: il se fait gloire d'y voir assis des Grands dont la noblesse décrepite rentre en roture par le délabrement du bien: ceux-ci comparoissent à l'heure de l'invitation, mangent & boivent largement à bon compte; mais ils n'ont pas plûtôt remercié leur hôte & pris congé de lui qu'ils vont turlupiner sa sotise & le dauber suivant son merite. Les Compagnons ou les Compagnes de débauche peuvent à peine se souffrir de sang froid, & les joueurs & joueuses sont toujours prêts à quereller ceux qui gagnent leur argent.

LA HONTAN.

Quelle conséquence tireras-tu de cette Morale? Il y a chez nous quantité de faux amis? je te l'accorde: donc il n'y en a pas un assez grand nombre de veritables & de généreux pour rendre nôtre Societé plus heureuse que celle des *Hurons*; c'est-ce que je te nie absolument.

ADARIO.

Un assez grand nombre, bon Dieu ! hé où les prendrois-tu, mon pauvre Baron ? Fai moi le plaisir de me les amener tous ; nous logerons cette précieuse troupe dans nos Cabanes, & je suis certain que nous ne serons point obligez pour cela ni d'en sortir, ni de les agrandir.

LA HONTAN.

Tu crois donc nos *François* de grands trompeurs, & de grands fourbes ?

ADARIO.

Oui sans doute sur ce chapitre-là ; je suis fâché de te passer une déclaration si désagréable ; mais la candeur *Huronne* ne me permet pas de faire autrement.

LA HONTAN.

Oui, mais ta candeur *Huronne* te permet-elle de juger si mal d'une Nation aussi polie & aussi prévenante qu'il y en ait au monde ?

ADARIO.

Un *Huron* de bon sens doit raisonner des exemples particuliers au général. Or j'ai tant vû d'ingratitude & de dureté parmi vous autres

tres *François* que je croi pouvoir charger la Nation de ces deux vices sans lui faire tort. Cependant je ne prétens point que mon imputation donne aucune atteinte à l'honneur des belles & bonnes ames: il y en a quelques unes, je le sai, mais il n'y en a guere, & plus la troupe en est petite, plus j'ai pour elle de véneration.

LA HONTAN.

A ce que je vois tu n'as étudié nos *François* que par leurs défauts. Si tu les avois examinez du bon côté, tu aurois fait attention à leurs largesses & à leurs bienfaits. N'as-tu donc point vû dans nos Eglises des bassins ou des sacs remplis d'argent? n'as-tu point vû dans nos Villes de grands & riches hôpitaux pour les pauvres & pour les malades?

ADARIO.

J'ai vû ce que tu dis, & j'ai vû encore plusieurs autres Liberalitez que tu ne dis pas, & qui séroient trop longues à raporter ici. Mais ça je m'en raporte à ta conscience, Baron; crois-tu que toutes ces largesses coulent de la bonne source? Crois-tu que communément elles viennent d'un noble & louable panchant à faire du bien, & à adoucir la malheureuse condition de son semblable? N'est-il pas vrai que l'ostentation, la coûtume & la crainte sont parmi vous les mobiles ordinaires de la Charité? Otez moi de

vos Societez l'envie d'être estimé riche ou généreux ; l'aprehension d'être noté d'avarice ou d'inhumanité ; la crainte de l'enfer si l'on ne restitue le bien mal aquis, si du moins on ne le rectifie en le consacrant à des usages pieux, si l'on ne rachete ses péchez par des aumônes, retranchez-moi, dis-je, de vos Societez ces ressorts & ces motifs, on verra tomber bien vîte toutes ces largesses que vous nommez des œuvres de charité, d'humanité, & qui ne sont au fond que les productions de l'Amour propre.

LA HONTAN.

Suivant ton compte, il n'y aura point de veritable générosité sur la Terre ; car l'Homme cherche par tout à contenter son amour propre, même lors qu'il s'apauvrit & qu'il se ruïne, & le plus ouvert des prodigues ne s'aime pas moins que le plus fermé des avares.

ADARIO.

Tu as raison. Aussi regardai-je l'Amitié desinteressée, la Charité pure, l'Humanité sans retour, comme des couleurs & des nuances dont nôtre Orgueil se pare, je les regarde comme de grands noms dont on se fait un merite imaginaire. Prens y garde un peu de prês, mon cher Baron, les vertus ne sont que des phantômes brillans : nous voulons le bien & le mal selon la disposition mechanique & machinale du temperament, &

& à proportion que nôtre vouloir eſt fort ou foible, nous ſommes bons on mauvais. Je t'avouerai donc très-volontiers que les hommes dans toutes leurs actions ne font que ſuivre l'impreſſion de l'Amour propre, mais ils n'en ſont pas moins eſtimables, lors qu'ils ſont humains, charitables, généreux, & fidéles amis. Ce patriote ne s'aime que pour ſoi; dès lors il eſt indigne de vivre dans la République, & quand même il lui rendroit des ſervices, elle n'eſt point obligée de lui en tenir compte, pourquoi? C'eſt qu'il ne travaille que pour ſon propre interêt. Mais cet autre Patriote s'aime pour ſes proches, pour ſes ſemblables, pour le Corps civil dont il eſt membre; il fait du bien autant que ſon avoir & ſa Raiſon le permettent, tu conviendras que ce dernier differe du précedent comme une pierre précieuſe differe d'une pierre fauſſe, comme le jour differe de la nuit.

LA HONTAN.

Je ne deſaprouve point ta comparaiſon; mais qui t'a dit que la *France* n'abondoit pas en ces habitans que tu fais reſſembler aux pierres précieuſes?

ADARIO.

C'a été ce prodigieux nombre d'infortunez qu'il n'a tenu qu'à moi de remarquer dans vos Villes, dans vos Bourgs, & dans vos Campagnes. Comme je les voiois pâles, maigres, decharnez, enfin de vrais ſquéletes

tes vivans, & d'ailleurs tout nuds, à quelques haillons près, j'étois curieux de m'informer quel accident les avoit reduits dans ce pitoiable état. On m'alleguoit diverses raisons: c'étoit d'abord la débauche, le libertinage & la faineantise. Je confesse que ceux-là me touchoient le moins; il m'échapa même de répondre qu'ils étoient justement punis: Mais après y avoir fait reflexion je me disois, après tout ils ne font tort qu'à eux-mêmes, & d'ailleurs si tous ces gens dont on reléve si fort la sagesse, la prudence & la bonne conduite étoient nez de la même humeur & dans les mêmes circonstances que ces miserables; Messieurs les sages n'en auroient pas moins fait. Sur cette pensée la compassion me saisit, & je souhaitai que la République comme une tendre mere, comme une bonne tutrice, contraignît ces enfans devoiez à vivre plus commodément, & leur en fournît les moiens.

LA HONTAN.

Tu n'y entens rien, ADARIO; ces Gueux qui te choquent si fort la vûë cachent sous le dehors afreux de leur mendicité des délices qu'ils ne changeroient pas contre une honnête & profitable occupation; mais de plus, il est bon de ne pas ôter cette vermine: elle tire le mauvais air du Corps politique, & les esprits bien reglez aiant horreur d'une si basse & si meprisable condition s'excitent & s'encouragent à travailler.

ADA-

ADARIO.

Abandonnons donc ces pareſſeux à leur mauvais genie & à leur travers, j'y conſens. Mais que ferons-nous d'une infinité d'innocens qui ſoufrent ſans avoir contribué en rien à ce denûment total où ils ſont plongez? Un homme n'a point d'autre patrimoine que ſon labeur; quelque peine qu'il ſe donne, quelques efforts qu'il faſſe il ne peut fournir à ſes beſoins, ni à ceux d'une famille; les ſubſides & la mal-tôte lui enlevent tout le fruit de ſon travail; à peine peut-il paier ſa cotte part pour l'ambition, pour le luxe & pour les plaiſirs du Monarque, & s'il ne peut atteindre juſque là, on le confine dans une priſon, & il lui en coûte ſa liberté. Voilà donc nôtre homme qui meurt de faim pendant que les Commis & les Financiers ſe regorgent de ſa ſubſtance: & quel eſt le riche de ſon voiſinage ou de ſa connoiſſance qui s'en inquiete, & qui lui offre le moindre ſoulagement?

LA HONTAN.

C'eſt un mal neceſſaire, ADARIO, & cet inconvenient eſt inévitable dans un Gouvernement Monarchique. N'as-tu jamais oui parler de ce Conte, où l'on feint que tous les membres du corps humain ſe revolterent contre l'eſtomac? Toutes les parties de la machine, ſur tout la tête, les mains, & les pieds ſe plaignent qu'ils languiſſent de fatigue

gue & de laſſitude pendant que l'eſtomac reçoit tout le boire & le manger, & qu'il ne s'occupe que de digeſtion. Sur cela on prend la reſolution dans le Conſeil des membres de ne plus rien faire pour ce Maître pareſſeux, & ils comploterent tous de ſe tenir en repos. Qu'arriva-t-il?

ADARIO.

Je le ſai: ces bêtes de membres s'apperçurent qu'ils jeûnoient avec l'eſtomac, & qu'infailliblement ils periroient avec lui s'ils ne recommençoient à le nourrir. Y ſuis-je?

LA HONTAN.

Tout juſte, & quand tu aurois été témoin oculaire de l'évenement, tu ne pourrois pas en mieux expliquer la concluſion.

ADARIO.

Tu me la donnes belle avec ta guerre civile du Corps humain. Il eſt ridicule de vouloir bâtir la Verité ſur une reverie & ſur un menſonge; mais d'ailleurs ton Apologue n'y vient point du tout. Cet eſtomac qui ſe charge d'abord de toute la nourriture ne la digere qu'à condition qu'enſuite le ſuc ſera diſtribué aux membres à proportion de leurs beſoins; mais dans vôtre Gouvernement le Seigneur Eſtomac n'a que ſon enbonpoint en vûë; il n'influe que de ſon trop, il ne donne que ce qu'il ne peut garder, & pendant

dant qu'il est plongé dans la molesse, les pieds & les mains du corps, je veux dire l'Artisan & le Laboureur meurent de faim; il n'y a pas jusqu'aux yeux, j'entens les Magistrats, & jusqu'aux parties nobles, j'entens les Gentilshommes, qui ne soient dans l'abatement.

LA HONTAN.

Arrête, *Huron*, j'ai l'honneur de manger le pain du Roi, & si tu continuois sur ce ton-là il seroit de mon devoir de te faire taire.

ADARIO.

Ne voila t'il pas mon vil esclave? Dimoi indigne *François*, es-tu plus à ton Roi qu'à ta Patrie? Est-ce le pain du Roi que tu manges? N'est-ce pas celui de la Nation, & conséquemment n'est-ce pas le tien? Mais vous en étes tous logez là vous autres gens de vôtre Continent qui dépendez de l'Autorité suprême d'un seul homme: Ce n'est pas assez qu'il vous épuise & qu'il vous suce jusqu'à la moelle des os, vous autorisez encore ses violences en le traitant de Proprietaire Universel: c'est l'Armée du Prince, ce sont les vaisseaux du Prince, c'est l'argent du Prince, & fût-il le plus grand tyran du Monde, de l'aveu de ses sujets même il ne prend que ce qui lui apartient. Mais puis que ta servitude t'aveugle assez pour ne pouvoir entendre ces veritez sans scrupule & sans chagrin, je veux bien avoir pitié de ta foiblesse, & n'aller pas plus avant.

LA

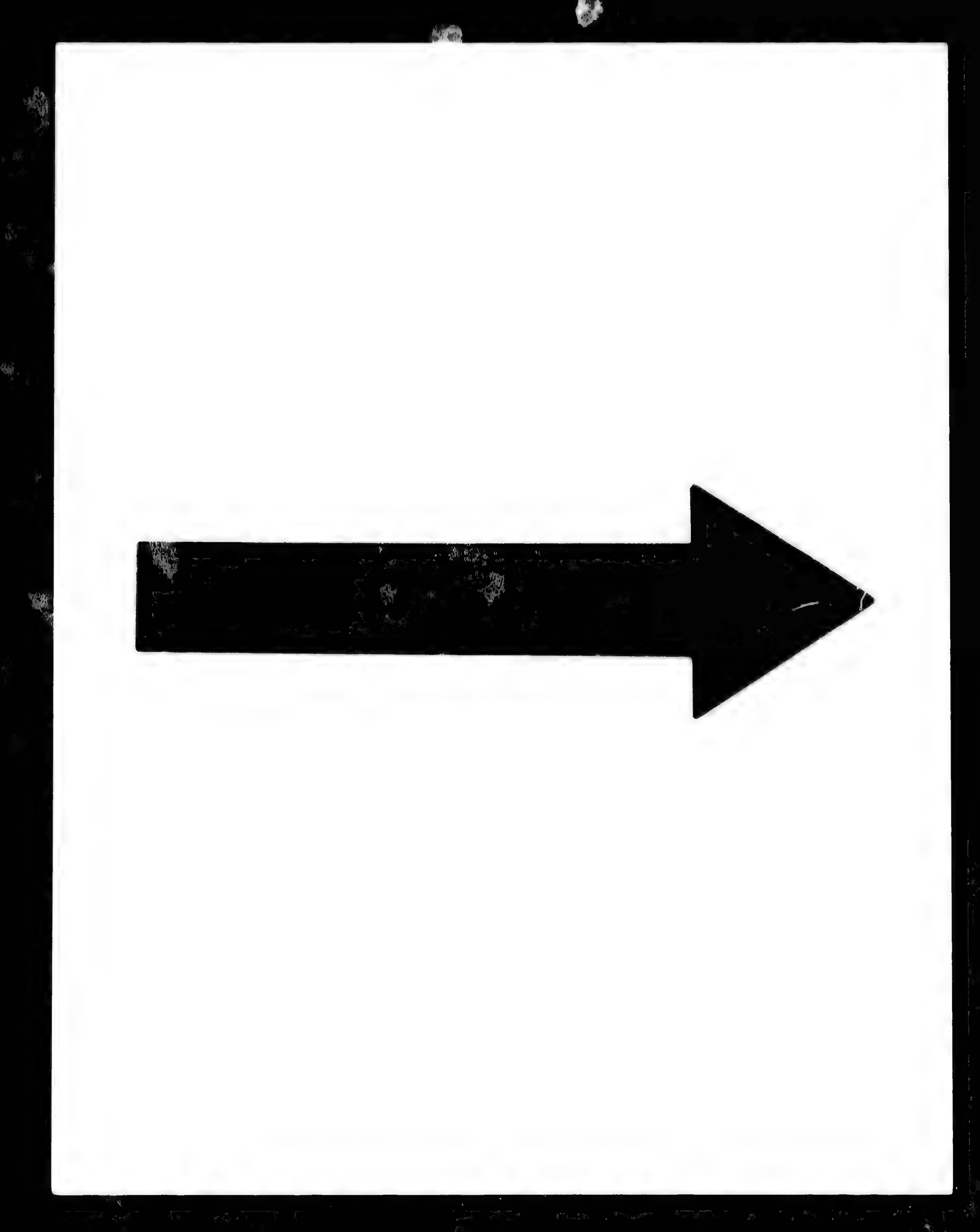
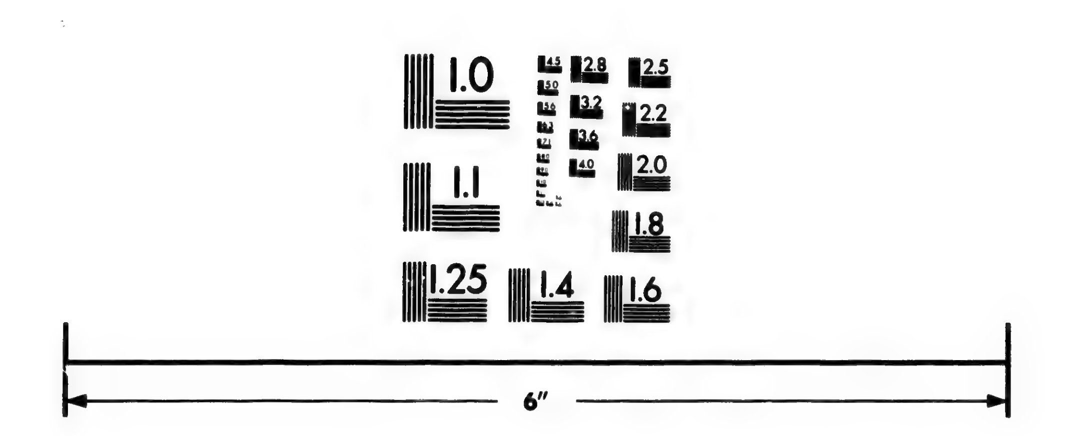


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



LA HONTAN.

Tu me fais plaisir, ADARIO, laisse là nos miseres, & jette-toi plûtôt sur le bonheur des *Hurons*.

ADARIO.

Ah! ah! mon Brave, tu commences donc à ouvrir les yeux? L'image de vos miseres vous paroît hideuse, elle revolte vôtre imagination, & pour vous tirer de cet objet degoûtant il vous faut de l'humanité *Huronne*? hé bien oui, vous en aurez. Veux-tu que je te fasse d'après nature le tableau d'une Societé de *Hurons*? Ce sont des hommes chez qui le Droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La Nature ne connoît point de distinction, ni de préeminence dans la fabrique des individus d'une même espéce, aussi sommes-nous tous égaux, & le titre de Chef ne signifie autre chose que celui qu'on juge le plus habile pour conseiller & pour agir. Le pauvre denué de tout secours, & de tout moyen pour vivre a un droit naturel sur le superflu des Riches; mais nous ne sommes jamais à la peine de faire valoir ce principe, & d'observer cette loi, & bien differens de vous qui par une précaution barbare fouëtez & pendez un malheureux qui dans un tel cas auroit dérobé, l'un de nos plus grands soins c'est d'empêcher qu'aucun de nos Compatriotes ne tombe dans l'indigence. La Loi naturelle ins-

pire

pire de ne rompre avec un ami que par l'endroit de ſa noirceur & de ſon infidelité; auſſi pratiquons-nous exactement cette maxime: nous aimons nos amis dans leurs foibleſſes & dans leurs diſgraces, & il n'y auroit que la perfidie & la trahiſon qui nous empêcheroient de partager avec eux nôtre cœur, nôtre bourſe, & nôtre ſecret. Enfin l'équité veut que nous aions de la reconnoiſſance pour nos bienfacteurs; auſſi ſommes-nous exempts, graces à nôtre bon deſtin, de ces lâches ingratitudes qui ſont ſi communes parmi vous. On ne nous voit point faire des honnêtetez & des proteſtations d'un ſouvenir éternel à quelcun pour l'engager à nous rendre un ſervice important, quelquefois même dangereux, puis laiſſer là ce quelcun & lui tourner le dos après en avoir obtenu ce que nous voulions. On ne nous voit point abandonner avec la fortune cet homme à qui nous avons fait aſſidûment nôtre Cour tout auſſi long-tems qu'il a pû nous être bon à quelque choſe. La vieilleſſe de nos parens & de nos proches ne nous rebute point; nous ne ſoupirons point après leur mort, ſoit pour être déchargez de ce qu'ils nous coûtent, ſoit pour nous emparer de leur ſucceſſion

LA HONTAN.

Que tu es un terrible homme, ADARIO! il faut que ton humeur ſatirique te rentraine de par tout. Tu dois me parler de la felicité *Huronne*, & au lieu de cela tu nous pinces, & tu nous mords plus que jamais.

ADARIO.

C'eſt que vous étes nos vrais antipodes pour les mœurs, & je ne puis pas examiner nôtre innocence ſans reflechir ſur vôtre corruption. Remarque donc bien, mon Ami, que cette aimable obſervation du Droit Naturel eſt proprement le ſeul & l'unique lien de nôtre Societé : c'eſt elle qui nous tient lieu de Loix, d'uſages, & de coûtumes. Nôtre paix domeſtique, nôtre abondance, & nôtre ſureté pour le dehors ne ſont fondées que là-deſſus. Pourquoi n'y a-t-il point parmi nous de procès, de querelles, ni de diviſions? Pourquoi vivons-nous avec la ſimplicité, la droiture, le contentement des enfans? Pourquoi le *Huron*, qui va eſſuier les fatigues de la Pêche & de la Chaſſe ne porte-t-il point d'envie au *Huron* qui reſte tranquillement dans ſa Cabane? Pourquoi enfin ſommes-nous tous animez d'une même ardeur contre les *Iroquois*, & contre nos autres ennemis? C'eſt que nous conſultons uniquement la Lumiere naturelle, & que nous y ajuſtons nos ſentimens & nos volontez. Nous ne nous contentons pas de dire que nous ſommes les membres d'un même corps, nous le croions effectivement, & nous agiſſons de même. Voici quelcun qui m'apelle, le reſte à une autre fois. Adieu.

DICTIO-

DICTIONAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.

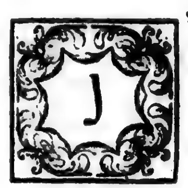
I

lite
nai
en
dro
tra
il
Sa
tro

te
dan
del
que
juſ



DICTIONAIRE DE LA LANGUE DES SAUVAGES.



J'Aurois bien pû vous envoyer un Dictionaire de tous les mots Sauvages, sans en excepter aucun, avec plusieurs phrases curieuses, mais cela ne vous eût été d'aucune utilité; il suffit que vous voyiez les plus ordinaires dont on se sert à tout moment. Il y en a suffisamment pour un homme qui voudroit passer en *Canada*; car si pendant la traverse il apprenoit tous ceux qui sont ici, il pourroit parler & se faire entendre des Sauvages après les avoir fréquentez deux ou trois mois.

Il n'y a que deux Meres Langues en toute l'étenduë du *Canada*, que je renferme dans les bornes du Fleuve de *Missisipi*, au delà duquel il y en a une infinité d'autres que peu d'*Européens* ont pû apprendre jusqu'à present, à cause du peu d'habitude

qu'ils ont eu avec les Sauvages qui y ſont ſituez.

Ces deux Meres Langues, ſont la *Huronne* & l'*Algonkine*. La premiére ſe fait entendre des *Iroquois*, n'y ayant pas plus de différence entr'elles que du Normand au François. Il y a auſſi des Sauvages qui habitent ſur les Côtes de la *Nouvelle York* qui ont le même langage, à quelque choſe près. Les *Andaſtoguerons*, les *Torontoguerononons*, les *Errieronons* & pluſieurs autres Nations Sauvages que les *Iroquois* ont totalement détruites, parloient auſſi la même Langue, s'entendant parfaitement bien. La ſeconde Langue eſt auſſi eſtimée en ce Païs-là que le Grec & le Latin le ſont en *Europe*, quoi qu'il ſemble que les *Algonkins*, dont elle eſt originaire, la deshonnorent par le peu de gens qui reſte de cette Nation, n'étant pas deux cens hommes tout au plus.

Il faut remarquer que toutes les Langues de *Canada*, à la reſerve de celles dont je viens de parler, ne différent pas tant de l'*Algonkine*, que l'Italien de l'Eſpagnol, ce qui fait que tous les Guerriers & les Anciens de tant de Peuples différens ſe piquent de la parler avec toute ſorte de délicateſſe. Elle eſt tellement néceſſaire pour voyager en ce Païs-là qu'en quelque lieu où l'on puiſſe aller, on eſt aſſuré de ſe faire entendre à toutes ſortes de Sauvages, ſoit à l'*Acadie*, à la *Baye de Hudſon*, dans les Lacs & même chez les *Iroquois*, parmi leſquels il s'en trouve quantité qui l'ont appri-

apprise par raison d'Etat, quoi qu'il se trouve plus de différence de celle-ci à la leur que de la nuit au jour.

La Langue *Algonkine* n'a ni tons ni accens, étant aussi facile à la prononcer qu'à l'écrire, & n'ayant point de lettres inutiles dans les mots. Elle n'est pas abondante non plus que les autres Langues Amériquaines; car les Peuples de ce Continent n'ont la connoissance ni des Arts, ni des Sciences: Ils ignorent les termes de cérémonies & de complimens, & quantité de verbes dont les *Européens* se servent pour donner plus d'énergie à leurs discours: Ils ne savent parler que pour savoir vivre, n'ayant aucun mot d'inutile & de superflu. Au reste, cette Langue n'a ni *F*, ni *V*, consone.

J'ai mis à la fin quatre tems de l'Indicatif du verbe *j'aime*. L'indicatif se forme de l'infinitif, y ajoûtant la note personnelle *ni*, qui veut dire en abregé *moi* ou *je*; tellement que *Sakia* signifie *aimer*, au lieu qu'ajoûtant cette note personnelle *ni* à l'infinitif, on fait *ni sakia*, qui veut dire *j'aime*. Il en est ainsi de tous les autres verbes.

Il est facile de conjuguer les verbes de cette Langue, dès qu'on sait le present de l'indicatif. On ajoûte à l'imparfait *Ban* qui fait *Sakiaban*, c'est à dire, *j'aimois*; au parfait on met *ki* après la note personnelle, par exemple, *ni kisakia*, *j'ai aimé*; & de même au futur un *ga*, par exemple, *ni gasakia* ou *nin gasakia*, *j'aimerai*. On peut faire tous les autres tems d'un verbe avec

le present de l'indicatif, comme par exemple, *j'aimerois*, *ningosakiaban*; *j'eusse aimé*, *ni kiosakiaban*; en un mot, quand on sait bien le present de l'indicatif, & les particules qu'on doit ajoûter aux autres tems, on apprend cette Langue en très-peu de tems. Pour ce qui est de l'impératif, il se forme d'un *a* qu'on met à la tête de l'infinitif; par exemple, *sakia*, veut dire *aimer* : *Asakia*, veut dire *aime*, & le plurier *aimons*, se fait en ajoûtant *ta* à la queuë de l'infinitif, par exemple, *sakia*, c'est *aimer*, & *sakiata* veut dire *aimons*. Il ne nous manque plus que les notes personnelles, c'est à dire,

Je *ou* Moi,	*Nir*,	Vous,	*Kiraoua*.
Tu *ou* Toi,	*Kir*,	Vous & Nous,	*Kiraoueint*.
Il *ou* Lui,	*Ouir*,	Ils *ou* Eux,	*Ouiraoua*.
Nous,	*Niraoueint*.		

A.

ABandonner, délaisser, j'abandonne, *Packitan*.
Accourir, j'accours, *Pitchiba*.
Agréer, plaire, j'agrée, *Miroüérindan*.
Aider, assister, *Maouineoua*.
Aimer, chérir, *Sakia*.
Aiguille à coudre, *Chabounikan*.
Aller par terre, je vas, *Tija*.
Aller par eau, *Pimisca*.
Appeller, nommer, *Tichinika*.
A present, *Nongom*.
Arriver, j'arrive, *Takouchin*.
Assez, c'est assez, *Mimilic*.

Ava-

Avare, *Saſakiſſi.*
Aviron, *Appoué.*
Aujourd'hui, *Ningom.*
Avoir, *Tindala.*
Autrefois, *Piraouigo.*
Autre, *Coutac.*
Avoine, folle Avoine, inconnuë en *Europe*, *Malomin.*
Anglois, *Ouatſakamink dachirini.*
Admiration des Sauvages, c'eſt admirable, *Pilaoüa*, en ce cas c'eſt par dériſion.

B.

BArbe, *Miſchiton.*
Baril, *Aoyentagan.*
Bague, anneau, *Dibilinchibiſon.*
Bales, *Aloüin.*
Barbuë, Poiſſon, *Malamek.*
Batefeu, fuſil à faire du feu, *Scoutekan.*
Bas, chauſſes, *Mitas.*
Battre, je bats, *Packité.*
Brave, courageux Soldat, *Simaganis.*
Beau, *Olichichin.*
Beaucoup, *Nibila.*
Bien-tôt, *Kegatch.*
Bien, voilà qui eſt bien, *Oüeoüelim.*
Bien, & bien, & donc, *Achindach.*
Bois à brûler, *Mittik.*
Bled d'Inde, *Mitamin.*
Blanc, *Ouabi.*
Boire, je bois, *Minikoue.*
Bon, *Kouelatch.*
Borgne, *Paskingoé.*
Bouclier, *Pakakoa.*

Boyau, *Olakich.*
Boüillon, ou suc, *Oüabou.*
Bord, de l'autre bord, ou côté, *Gaamink.*
Boiteux, *Kakikaté.*
Bouteille, *Chichigoué.*
Brochet, *Kinongé.*
Bouillie, ou suc de farine de bled d'Inde, *Mitaminabou.*

C.

CAstor, animal, *Amik.*
Ca, or sus, *Mappe.*
Capot, *Capotioüian.*
Canard, *Chichip.*
Castor, peau de Castor, *Apiminikoüe.*
Canot, *Chiman.*
Camarade, chez mon Camarade, *Nitché, Nitchikioüe.*
Cachete, en cachete, *Kimouch.*
Cabane, *Oüikioüam.*
Capitaine, Chef, *Okima.*
C'en est fait, *Chayé.*
Cerf, *Micheoué.*
Cendre, poudre, poussiere, *Pingoé.*
Cela, *Manda.*
Celui-là, *Maba.*
Chauderon, *Akikous.*
Chaudiere, *Akik.*
Chevreuil, *Aoüaskech.*
Chemise, *Papakiouian.*
Chasser, je chasse, *Kiousse.*
Chercher, je cherche, *Nantaonerima.*
Chemin, *Mickan.*
Chaud, *Akichatté.*

Che-

Cheveux, *Lissis.*
Chez moi, *Entayank.*
Chien, *Alim.*
Petit Chien, *Alimons.*
Chacun, *Pepegik.*
Changer, je change, *Miscoutch.*
Ciel, terre d'enhaut, *Spiminkakouin.*
Corps, *Yao.*
Connoître, je connois, *Kikerima.*
Coucher, *Unipema.*
Comment, *Tani.*
Couteau, *Mockoman.*
Couteau crochu, *Coutagan.*
Courage, j'ai courage, *Tagoüamissi.*
Couverture de laine blanche, *Ouabiomian.*
Combien, *Tantason* ou *Tanimilik.*
Courir, *Pitchibat.*
Cul, *Miskoasab.*
Culotes, circonlocution, ce qui cache le cul, *Kipokitie Koasab.*
Champs ensemencez, *Kitteganink.*
Chanter, *Chichin.*
Construire Vaisseaux ou Canots, *Chimanike.*
C *, *Maskimout.*
Croire, *Tikerima.*
Cuillere, *Mickouan.*

D.

DAnser, je danse, *Nimi.*
Danse des Sauvages, au son des calebasses, *Chichikoue.*
Darder, je darde, terme usité pour dire &c. *Patchipaona.*

D'abord, *Ouibatch.*
Déliberer, réfoudre, je détermine, *Tibelindan.*
Dérober, *Kimoutin.*
Dents, *Tibit.*
Demain, *Ouabank.*
Après demain, *Oufouabank.*
Dire, je dis à quel, *Tita.*
Dit-il, il dit, terme fort ufité, *Youa.*
Dieu du Ciel, Maître de la vie. Grand Efprit, être inconnu, *Kitchi-Manitou.*
Donner, je donne, *Mila.*
Doucement, *Peccabogo.*
Dormir, *Nipa.*
D'où, *Tanipi.*
Diable, méchant efprit, *Matchi Manito.*
Deça en deça, *Undach.*

E.

Eau, *Nipi.*
Etre, refter, *Tapia.*
Eau de vie, Suc ou bouillon de feu, *Scontioüaboü.*
Enfemble, *Mamaoue.*
Entendre, *Nifitotaoua.*
Enfuite, *Mipidach.*
Et, *Gaye* ou *Mipigaye.*
En vérité, *Keket.*
Enfant, petit enfant, *Bobilouchins.*
Et bien, & donc qu'eft-ce, *Taninentien.*
En autre endroit, ailleurs, *Coutadibi.*
Encore, *Minaouatch.*
Entiérement, *Napitch.*
En avant dans les bois, *Nopemenk.*

Efti-

Estimer, je considere, j'honnore, *Napitelima.*
Ecrire, j'écris, *Masinaike.*
Epée, *Simagan.*
Esprit, avoir de l'esprit, *Nibouacka.*
Esprit, intelligence, être invisible, *Manitou.*
Esclave, *Ouackan.*
Etoile, *Alank.*
En deçà, *Undachdibi.*
Egal, semblable, l'un comme l'autre, *Tabiscoutch.*
Esturgeon, poisson, *Lamek.*
Etonnant, c'est étonnant ou admirable, *Etteoué.*

F.

FAire, je fais, *Tochiton.*
Fatiguer, je suis fatigué, *Takousi.*
Faim, j'ai faim, *Packaté.*
Fâcher, je me fâche, *Iskatissi.*
Faire ou tirer du feu d'une pierre, *Scoutecke.*
Faire la cuisine, je fais chaudiére, terme, *Poutaoue.*
Feu, *Scoute.*
Fer, *Piouabik.*
Femme, *Ickoue.*
Fille, *Ickouessens.*
Fort, forteresse, *Ouackaigan.*
Fort, ferme, dur, *Maschkaoua.*
Fort, homme de force, *Mach Kaouessi.*
Fourche, *Nassaouakouat.*
Frere, *Nicanich.*

France, Païs des François, *Mittigouchiouek endalakiank.*
Froid, avoir froid, *Kikatch.*
Fuzil, *Paskisignan.*
Fumer, je fume du tabac, *Pentakoe.*
Fumer, faire fumée, *Sagassoa.*
François, appellez constructeurs de Vaisseaux, *Mittigouch.*
Fils, enfant, *Nitianis.*
Fortifier, je fais des forts, *Ouackaike.*

G.

GArder, je conserve, *Ganaouerima.*
Gagner au jeu, je gagne, *Packitan.*
Grand, en mérite, valeur, courage, &c. *Kitchi.*
Grand, haut, *Mentitou.*
Gouverner, je dispose, *Tiberima.*
Graisse, *Pimite.*
Gens, peuples, *Irini.*
Guerre, *Nantobali.*
Guerriers, *Nantobalitchik.*
Gouverneur Général de Canada, *Kitchi okima simaganich*, c'est-à-dire *grand Capitaine de guerre, ou grand Chef des Soldats.*
Guerroyer, faire la guerre, *Nantoubalima.*
Geler, *Kissin.*
Il gele fort, *Kissina magat.*

Hair,

H.

HAïr, j'abhorre, *Chinguerima.*
Hache grande, *Agackouet.*
Hache petite, *Agackouetons.*
Haut, en haut, *Spimink.*
Herbe, *Myask.*
Hiver, *Pipoun.*
Hier, *Pitchilago.*
Homme, *Alisinape.*
Honorer, *Mackaouala.*
Hiverner, je passe l'hiver, *Pipounichi.*
Hurons, peuples, *Nadouek.*

I.

IRoquois, au plurier, *Matchinadoaek.*
Jamais, *Kaouicka.*
Jaune, *Ouzao.*
Jesuite, robe noire, *Mackate ockola.*
Jetter, je jette, j'abandonne, terme de répudier sa femme, *Ouebinan.*
Jeune, *Ouskinekissi.*
Ici, *Achonda* ou *achomanda.*
Joli, propre, *Sasega.*
Jour, un jour, *Okonogat.*
Jouër, *Packigoué.*
Incontinent, *Ouibatch.*
Isle, *Minis.*
Isle, peninsule, *Minissin.*
Ivre, fou, ivrogne, *Ouskonebi.*
Imposteur, *Malatissi.*

L.

LAiſſer, *Packitan.*
Langue, *Outon.*
Lac, grand Lac, *Kitchigamink.*
Là, parlà, *Mandadibi.*
Là loin, par là haut, *Ouatſadibi.*
Las, je ſuis las, *Takouſi.*
Lievre, *Ouapous.*
Liberal, *Oualatiſſi.*
Loup, *Mahingan.*
Long-tems, il y a long-tems, *Chachayé.*
Loin, *Ouatſa.*
Loutre, *Nikik.*
Lumiere, clarté, *Vendao.*
Lettre, *Maſinaygan.*
Lune, l'Aſtre de la nuit, *Debikat Ikizis.*

M.

MArcher, je marche, *Pimouſſe.*
Marier, je prens femme, *Ouiouin.*
Manger, *Ouiſſin.*
Mauvais, méchant, parlant des *Iroquois Malatiſſi.*
Malicieux, fourbe, qui a le cœur mauvais, *Malatchitehe.*
Maîtreſſe, amie, *Nirimouſens.*
Male, *Nape.*
Malade, *Outineous.*
Mari, qui eſt marié, époux, *Napema.*
Marchandiſes, *Alokatchigan.*
Mer, grand Lac ſans bornes, *Agankitchigaminck.*

Me-

Medecine, breuvage, *Maskikik.*
Miroir, *Ouabemo.*
Mort, *Nipouin.*
Mourir, je me meurs, *Nip.*
Moucher la chandelle, atizer le feu, *Ouasacolendamaoua.*
Moitié, *Nabal.*
Mal, cela va mal, cela ne vaut rien, *Napitch*, *Malatat.*

N.

NOn, nenni, *Ka.*
Nez, *Yach.*
Nouvelles, *Tépatchimou Kan.*
Nouvelles, je porte nouvelles, *Tépatchimou.*
Nuit, *Debikat.*
Noir, *Mackate.*
Nager, ramer, *Tapoue.*
Naviguer, je navigue, *Pimisca.*

O.

OUi, *Mi* ou *Mincouti.*
Oui sans doute, vraîment oui, *Ante* ou *Sankema.*
Oiseau, *Pilé.*
Orignal, Elan, *Mons.*
Ours, *Mackoua.*
Oursin, petit Ours, *Makons.*
Où est-il? De quel côté est-il? *Tanipi api.*
D'où viens-tu? de quel côté viens-tu? *Tanipi endayenk.*
Où vas tu? de quel côté vas tu? *Taga Kitija.*

Orignal, jeune & petit, *Manichich.*
Où, *Ta.*

P.

PArler, *Galoula.*
Pain, *Pa bouchikan.*
Part, en quelle part, *Ta nipi.*
Païs, *Endalakian.*
Paix, *Peca.*
Faire la Paix, *Pecatchi.*
Parent, *Taouema.*
Payer, je paye, *Tipaham.*
Pas encore, *Ka Maſchi.*
Parce que, ou, d'autant que, *Miouinch.*
Pareſſeux, *Kittimi.*
Perdrix, *Pileſioue.*
Peau, *Packikin.*
Perſonne, *Kagouetch ou Kaoüia.*
Penſer, avoir opinion, *Tilelindan.*
Petit, *Ouabiloucheins.*
Pere, mon pere, *Nouſcé.*
Pendant que, *Megoatch.*
Peu, *Me Mangis.*
Peine, être en peine, être inquiet, *Talimiſſi.*
Piſſer, *Minſi.*
Pile, mortier de bois à piler du bled d'Inde, *Poutagan.*
Pitié, avoir pitié, *Chaouerima.*
Perſuaſion, *Tirerigan.*
Pierre, *aſſin.*
Pipe, calumet, *Poagan.*
Pluye, *Kimiouan.*
Plein, *Mouskinet.*

Plat

Plat d'Erable, *Soule Mickoan.*
Puis, enſuite, *Mipidach.*
Poiſſons, *Kikons.*
Poiſſons blancs, *Attikamek.*
Pourcelaine, grain de pourcelaine, *Aoüils.*
Point du tout, *Kamamenda.*
Poil des animaux, *Pioüel.*
Portage, *Cappatagan.*
Porter, *Pitou ou Pita.*
Pourſuivre, *Nopinala.*
Point du tout, *Kagouetch.*
Pourquoi, *Taninentien.*
Poudre à tirer, *Pingoe Mackate.*
Prendre, je prens, *Takounan.*
Printemps, *Mirockamink.*
Propre, *Saſega.*
Prier Dieu, *Talamia Kitchi Manitou.*
Proche, *Pechouetch.*
Perdre au jeu, je pers, *Packilague.*

Q.

QUi eſt-ce? *Ouaneouiné.*
Qui eſt celui-là? *Ouaneouiné Maba.*
Qu'y-a-t'il? *Kekouanen.*

R.

RAcine, *Ouſtikoues.*
Raiſon, avoir raiſon, *Tepoa.*
Rencontrer, *Nantounеoua.*
Réposer, *Chinkichin.*
Regarder, *Ouabemo.*
Régreter, *Goüiloma.*
Riviére, *Sipim.*

Rien, *Kakegou.*
Rire, *Papi.*
Robe, *Ockola.*
Roi de France, grand Chef des François, *Mittigou, Kitchi Okima.*
Rouge, couleur, *Miſcoue.*
Rouge, poudre rouge eſtimée des Sauvages, *Oulamar.*
Renard, *Outagami.*
Raiſin, *Choemin.*
Reſpećter, *Talamiska.*

S.

SAc, *Maskimout.*
Sachet à tabac, *Caſpitagan.*
Sans doute, *Antetatouba.*
Sang, *Miſcoue.*
Saluer, *Mackaoula.*
Sable, *Negao.*
Savoir, *Kikerindan.*
Soldat, *Simaganich.*
Soleil, *Kiſis.*
Souliers, *Mackiſin.*
Suër, *Matoutou.*
Songer, penſer, *Tilelindan.*

T.

TAbac, *Sema.*
Taſſe d'écorce, *Oulagan.*
Terre, *Acke* ou *Ackouin.*
Tête, *Ouſtikouan.*
Tems, il y a long-tems, *Chachaye Piraouigo.*

Tout

Tout par tout, *Alouch bogo.*
Tomber, *Pankiſin.*
Tourterelle, *Mimi.*
Toûjours, *Kakeli.*
Tout, *Kakina.*
Troquer, *Tataouan.*
Très, fort, *Magat.*
Triſte, être triſte, *Talimiſſi.*
Trouver, *Nantouneoua.*
Trop, *Oſſam.*
Trop peu, *Oſſame mangis.*
Tuer, *Niſſa.*
Tien, pren, *Emanda.*
Tous, *Miſſouté.*

V.

VAiſſeau, ou grand Canot, *Kitchi Chiman.*
Valeur, c'eſt de valeur, de conſequence &c. *arimat.*
Verſer, *Sibikinan.*
Vérité, en vérité, *Keket.*
Vent, *Loutin.*
Ventre, *Miſchimout.*
Venir, *Pimatcha.*
Vite, *Ouelibik.*
Village, *Oudenanc.*
Vin, ſuc ou bouillon de raiſin; *C hoemin abou.*
Viſiter, rendre viſite, *Pimaœtiſſa.*
Vieux, *Kiouecheins.*
Vivre, *Noutchimou.*
Viande, *Oüias.*
V*, *Patchagon.*

Voi-

Voilà, qui eſt bien, *Oueouelim.*
Voler, piller, dérober, *Kimoutin.*
Voir, *Ouabemo.*
Vouloir, *Ouiſch.*
Vie, *Noutchimoüin.*

Y.

YEux, *Ouskinchic.*

Je me contente de mettre ici ſeulement les quatre tems de l'indicatif d'un ſeul verbe, ſur quoi on pourra ſe régler pour tous les autres. J'aurois bien pû m'étendre un peu plus ſur cette matiére ; mais il y auroit tant de choſes à dire qui m'entraineroient de l'une à l'autre, qu'il faudroit à la fin me rêſoudre à faire une Grammaire en forme.

Aimer, *Sakia.*

Preſent.

J'aime, *Niſakia.*
Tu aimes, *Ki ſakia.*
Il aime, *Ou ſakia.*
Nous aimons, *Ni ſakiamin.*
Vous aimez, *Kiſakiaoua.*
Nous & vous aimons, *Kiſakiaminaoua.*
Ils aiment, *Sakiaouak.*

Imparfait.

J'aimois, *Ni ſakiaban.*
Tu aimois, *Ki ſakiaban.*
Il aimoit, *Ou ſakiaban.*

Nous

Nous aimions, *Ni ſakiaminaban.*
Vous aimiez, *Ki ſakiaouaban.*
Nous & vous aimions, *Ki ſakiminaouaban.*
Ils aimoient, *Sakiabanik.*

J'ai aimé, *Ni kiſakia.*
Tu as aimé, *Ki kiſakia.*
Il a aimé, *Ou kiſakia.*
Nous avons aimé, *Ni kiſakiamin.*
Vous avez aimé, *Ki kiſakiaoua.*
Nous & vous avons aimé, *Ki kiſakiaminaoua.*
Ils ont aimé, *Kiſakiaouak.*

J'aimerai, *Ningaſakia.*
Tu aimeras, *Ki gaſakia.*
Il aimera, *Ou gaſakia.*
Nous aimerons, *Nin gaſakiamin.*
Vous aimerez, *Ki gaſakiaoua.*
Nous & vous aimerons, *Ki gaſakiaminaoua.*
Ils aimeront, *Gaſakiaouak.*

Aime, *Aſakia.*
Aimons, *Aſakiata.*

A l'égard des noms ils ne ſe déclinent point, le plurier ſe forme d'un *k*, qui finit en voyelle à la fin du mot, par exemple : *Aliſinape*, qui ſignifie un homme; on dit au plurier *Aliſinapek*, c'eſt à dire, des hommes ; & s'il finit par une conſone, on n'a qu'à ajoûter *ik*, par exemple *minis*, ſignifie une Iſle, auquel mot poſant *ik* à la fin, on trouvera *Miniſſik*, qui ſont des Iſles. De même que *Paskiſigan*, qui ſignifie un fuſil au ſingulier, & *Paskiſiganik*, des fuſils au plurier.

Manière

Maniére de compter des Algonkins.

UN, *Pegik.*
Deux, *Ninch.*
Trois, *Nissoue.*
Quatre, *Neou.*
Cinq, *Naran.*
Six, *Ningoutouassou.*
Sept, *Ninchouassou.*
Huit, *Nissouassou.*
Neuf, *Changassou.*
Dix, *Mittassou.*
Onze, *Mittassou, achi, pegik.*
Douze, *Mitassou achi ninch.*
Treize, *Mitassou achi nissoue.*
Quatorze, *Mitassou achi neou.*
Quinze, *Mitassou achi naran.*
Seize, *Mitassou achi ningotouassou.*
Dix-sept, *Mitassou achi ninchoassou.*
Dix-huit, *Mitassou achi nissouassou.*
Dix-neuf, *Mitassou achi changassou.*
Vingt, *Ninchtana.*
Vingt-un, *Ninchtana achi pegik.*
Vingt-deux, *Ninchtana achi ninch.*
Vingt-trois, *Ninchtana achi nissoue.*
Vingt-quatre, *Ninchtana achi neou.*
Vingt-cinq, *Ninchtana achi naran.*
Vingt-six, *Ninchtana achi ningotouassou.*
Vingt-sept, *Ninchtana achi ninchoassou.*
Vingt-huit, *Ninchtana achi nissoasso.*
Vingt-neuf, *Ninchtana achi changasso.*
Trente, *Nissouemitana.*
Trente-un, *Nissouemitana achi pegik,* &c.
Quarante, *Neoumitana.*

Cinquan-

Cinquante, *Naran mitana.*
Soixante, *Ningoutouassou mitana.*
Septante, *Ninchouassou mitana.*
Huitante, *Nissouassou mitana.*
Nonante, *Changassou mitana.*
Cent, *Mitassou mitana.*
Mille, *Mitassou mitassou mitana.*

Quand on ſaura une fois compter juſques à cent, on pourra facilement compter par dixaines, de mille juſques à cent mille, qui eſt un nombre quaſi inconnu des Sauvages, & par conſéquent inuſité en leur Langue.

Au reſte, il faut prendre garde de bien prononcer toutes les lettres des mots, & d'appuyer ſur les *A*, qui ſe trouvent à la fin. On n'a pas de peine à le faire, car il n'y a point de lettre du gozier, ni du palais, comme le *j* conſone des *Eſpagnols*, leur *g* ou leur *x*, non plus que comme le *th* des *Anglois*, qui met une langue étrangere à la torture.

Je dirai de la Langue des *Hurons* & des *Iroquois* une choſe aſſez curieuſe, qui eſt qu'il ne s'y trouve point de lettres *labiales*; c'eſt à dire de *b*, *f*, *m*, *p*. Cependant cette Langue des *Hurons* paroît être fort belle & d'nn ſon tout à fait beau; quoi qu'ils ne ferment jamais leurs levres en parlant.

Les *Iroquois* s'en ſervent ordinairement dans leurs Harangues, & dans leurs Conſeils, lors qu'ils entrent en négociation avec les *François* ou les *Anglois*. Mais entre

tre eux ils ne parlent que leur langue maternelle.

Il n'y a point de Sauvages en *Canada* qui veuillent parler *François*, à moins qu'ils ne croyent qu'on pourra concevoir la force de leurs paroles, tellement qu'ils le veulent bien savoir avant que de s'exposer à vouloir s'expliquer, à moins que la nécessité ne les y oblige, lors qu'ils se trouvent avec des Coureurs de bois qui n'entendent pas leur Langue.

Je dis donc, pour revenir à celle des *Hurons*, que n'ayant point de lettres *labiales*, non plus que les *Iroquois*, il est presque impossible que les uns ni les autres puissent jamais bien apprendre le François. J'ai passé quatre jours à vouloir faire prononcer à des *Hurons* les lettres *labiales*, mais je n'ai pû y réüssir, & je crois qu'en dix ans ils ne pourront dire ces mots, *Bon*, *Fils*, *Monsieur*, *Pontchartrain*; car au lieu de dire *Bon*, ils diroient *Ouon*; au lieu de *Fils*, ils prononceroient *Rils*; au lieu de *Monsieur*, *Caounsieur*, au lieu de *Pontchartrain*, *Contchartrain*.

J'ai mis ici quelques mots de leur Langue, afin que vous voyiez par curiosité la différence qu'il y a de la précédente à celle-ci; dont vous pourrez faire telle remarque qu'il vous plaira. Au reste, elle se parle avec beaucoup de gravité, & presque tous les mots ont des aspirations, l'*H* devant être prononcée le plus qu'il est possible.

Je ne sache point qu'aucune Langue Sau-

Sauvage de *Canada* ait de *F*. Il eſt vrai que les *Eſſanapés* & les *Gnacſitares* en ont; mais comme ils ſont ſituez au delà du *Miſſiſipi* ſur la *Riviére Longue*, ils ſont au delà des bornes du *Canada*.

Quelques mots Hurons.

AVoir de l'eſprit, *Hondioun*.
Eſprit, Divinité, *Ocki*.
Le feu, *Tſiſta*.
Le fer, *Aouiſta*.
Femme, *Ontehtien*.
Fuſil, *Ouraouenta*.
Se fâcher, être fâché, *Oungaroun*.
Il fait froid, *Outoirha*.
Graiſſe, *Skoueton*.
Homme, *Onnonhoue*.
Hier, *Hiorheha*.
Jeſuite, *Tſiſtatſi*.
Loin, *Deherén*.
Loutre, *Taouinet*.
Non, *Staa*.
Oui, *Endae*.
Calumet, pipe, *Gannondaoua*.
Proche, *Touskeinhia*.
Soldats, *Skenraguetté*.
Saluer, *Igonoron*.
Des Souliers, *Arrachiou*.
Je trafique, *Attendinon*.
Tout à fait, *Tiaoundi*.
Tous, *Aouetti*.
Tabac, *Oyngoua*.
C'eſt de valeur, difficile, de conſéquence, *Gannoron*.

S'en

S'en aller, *Saraskoua.*
Avare, *Onnonſté.*
Beau, propre, *Akouaſti.*
Beaucoup, *Atoronton.*
Voilà qui eſt bien, *Andeya.*
Je bois, *Ahirrha.*
Bled d'Inde, *Onneha.*
Des Bas, *Arrhich.*
Une Bouteille, *Gatſeta.*
Brave, qui a du cœur, *Songuitehe.*
C'en eſt fait, *Houna.*
Mon frere, *Yatſi.*
Mon Camarade, *Yattaro.*
Le Ciel, *Toendi.*
Cabane, *Honnonchia.*
Cheveux, *Eonhora.*
Capitaine, *Otcon.*
Chien, *Agñienon.*
Doucement, *Skenonha.*
Poux, *Skenon.*
Je dis, *Attatia.*
Demain, *Achetek.*
Etre, *Sackie.*

F I N.

TABLE

TABLE

Des Matieres principales contenues dans ce II. Volume.

TABLE.

FIN.

E.

E L'AU-
UVAGE,
ion exacte
ions & des